

# 16 ans en Sibérie



Leo  
Deutse

*ouvrage interdit en Russie*

Traduction de M. CHARLES RAYMOND

LIBRAIRIE UNIVERSELLE, 33, rue de Provence, Paris



*Seize ans en Sibérie*

---

TOUS DROITS RÉSERVÉS

---

F1634  
LÉO DEUTSCH

---

# *Seize ans en Sibérie*



TRADUCTION FRANÇAISE DE M. CHARLES RAYMOND

---

*OUVRAGE INTERDIT EN RUSSIE*



PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

33, rue de Provence, 33

---

1904



MMP 150





LÉO DEUTSCH

# SEIZE ANS EN SIBÉRIE

---

## CHAPITRE PREMIER

### Départ pour l'Allemagne. — Arrestation à Fribourg. Passé révolutionnaire.

Au commencement de mars 1884, je me rendais de Zurich à Fribourg, dans le grand-duché de Bade, en passant par Bâle; le but de mon voyage était de faire pénétrer en contrebande par-dessus la frontière une partie des publications socialistes russes qui étaient imprimées en Suisse et de les faire parvenir de là, par des moyens secrets, en Russie, où, naturellement, elles étaient interdites.

La loi d'exception contre la démocratie sociale sévisait alors en Allemagne; le *Sozial Demokrat* était publié à Zurich, et il fallait également le passer en contrebande. La surveillance de la frontière était, par conséquent, très rigoureuse et elle rendait difficile l'arrivée en Russie des livres russes, polonais et d'autres écrits révolutionnaires qui paraissaient en Suisse. Avant la mise en vigueur de la loi d'exception, c'est-à-dire jusqu'à l'automne de 1878, les procédés d'expédition étaient simples : les publications étaient envoyées par la poste dans une ville d'Allemagne voisine de la Russie, et de là, par un moyen ou par un autre, on les glissait en Russie.

Mais, depuis cette époque, livres et journaux devaient être convoyés par des voyageurs jusqu'au delà de la frontière allemande, de manière à échapper à la vigilance de la douane; puis ils étaient expédiés à la frontière russe d'une ville quelconque de l'Allemagne.

J'avais été chargé d'un de ces transports.

Mon bagage consistait en deux grosses caisses à moitié remplies de livres; par-dessus, j'avais étalé des vêtements

et de la lingerie, de manière à ne point éveiller la méfiance des douaniers; dans l'un des coffres j'avais mis du linge et des vêtements pour homme, et dans l'autre des costumes de dame qui devaient, en apparence, appartenir à ma femme, laquelle, en réalité, n'existait pas. C'est pourquoi, à Bâle, une dame assistait à la visite des douaniers : c'était la femme de mon ami Axelrod, de Zurich. Elle m'avait même proposé d'accompagner ces bagages plus loin, car, au cas où la police aurait eu des soupçons, elle était moins exposée que moi à un danger quelconque.

Mais, comme la visite s'était passée le mieux du monde et que je ne prévoyais pas de difficultés quelconques, je déclinai son offre.

En outre de M<sup>me</sup> Axelrod, un socialiste suisse, M. G..., m'avait accompagné à la gare; il m'avait donné des informations précises sur les moyens de réussir dans la périlleuse mission qui m'avait été confiée.

Il avait une grande expérience de la chose, car il avait lui-même effectué de nombreux transports. Même, quelques jours avant, il avait fait, sur ma recommandation, le voyage de Fribourg avec un Polonais bien connu, du nom de Yablonski, et de là il avait fait plusieurs envois de livres polonais.

Au moment de me quitter, G... m'indiqua à Fribourg un hôtel à bon marché, dans le voisinage de la gare, et je montai d'assez bonne humeur dans un wagon de troisième classe.

C'était un dimanche. Le compartiment était bondé de gens qui se rendaient à la campagne avec tout le débraillé d'un jour de fête; on chantait, et l'air était plein de voix et de cris. Le surveillant du train (comme j'ai eu l'occasion de le constater souvent sur les chemins de fer allemands) était un monsieur assez grossier et ayant le sentiment de son importance.

Ayant remarqué que je fumais, il me dit, avec assez de rudesse et avec un déploiement de zèle vraiment par trop officiel, « que j'étais dans un compartiment interdit aux fumeurs. »

Je lui répondis poliment que je n'avais point aperçu l'écrêteau. Je jetai ma cigarette et lui déclarai que je ne fumerais plus au cours de mon voyage. Mais le bonhomme insista d'une façon péremptoire et m'intima l'ordre de changer de compartiment.

— Mauvais présage! pensai-je en moi-même, et ce souvenir m'est toujours resté présent à l'esprit.

J'étais furieux. En outre, le temps s'assombrit, une pluie fine se mit à tomber, et cela me porta sur les nerfs.

Pendant ce temps, le train s'ébranlait, et, avant que j'eusse repris mon humeur habituelle, nous arrivions à Fribourg. Il était entre sept et huit heures du soir.

Ayant sauté sur le quai, je cherchai le porteur du *Freiburger Hof*; je lui confiai mes menus colis et mon bulletin de bagages. Il remarqua immédiatement le poids extraordinaire de mes caisses et il me témoigna sa surprise à ce sujet.

Pour écarter tout soupçon, je lui avouai de mon air le plus naturel que j'avais une grande quantité de livres, parce que je voulais suivre en qualité d'étudiant les cours de l'Université de Fribourg.

Nous fûmes bientôt à l'hôtel et je retins une chambre; après quoi, je descendis au restaurant pour dîner. En passant devant le buffet, je remarquai que le porteur était en conversation très animée avec un autre individu, probablement l'hôtelier. A peine avais-je fini de manger qu'un domestique me présenta le « livre des étrangers ». Comme j'avais sur moi un passeport russe qu'un de mes amis m'avait prêté par précaution, je m'inscrivis sans hésiter sous le nom d'« Alexandre Buligin, de Moscou ».

Là-dessus, je demandai de quoi écrire et je remontai dans ma chambre. A peine avais-je refermé la porte derrière moi que j'entendis frapper.

— Entrez, répondis-je.

Et à la place du domestique qui devait m'apporter de quoi écrire, j'aperçus un *schutzmann* (sergent de ville), accompagné d'un monsieur en civil.

— Je suis un fonctionnaire de la police secrète, me dit celui-ci; permettez-moi de visiter vos bagages

Comme Fribourg est près de la frontière suisse, la police, à qui le porteur de l'hôtel avait dû annoncer l'arrivée d'un jeune homme avec un bagage extraordinairement lourd, pouvait penser que j'avais avec moi des marchandises de contrebande, ou bien me prendre pour un anarchiste et me soupçonner d'introduire de la dynamite. Voilà ce que je m'imaginai tout d'abord. J'essayai donc de faire bonne contenance, quoique je sentisse que les choses prenaient une mauvaise tournure.

Tout en ouvrant mes caisses, je fis sans insister, comme

par hasard, la remarque que l'une d'entre elles renfermait la garde-robe de ma femme, qui viendrait bientôt me retrouver.

Mais, dès que ces individus commencèrent à bousculer mes effets, je pus m'apercevoir que mes suppositions étaient fausses. Le policier n'était préoccupé ni de marchandises de contrebande ni de dynamite, mais bien de livres, car il se mit à éplucher les miens. J'en conclus qu'il cherchait des journaux ou des brochures allemands relatifs aux questions sociales. Je fus, en outre, très surpris lorsque, à la vue d'un petit livre relié en rouge, il s'écria d'un air triomphant :

— Ah! ah! nous y voilà!

C'était l'*Almanach de la Narodnaja Volja*, un livre qui avait paru un an auparavant et qui se vendait publiquement chez tous les libraires d'Allemagne.

— Maintenant, il faut que je vous fouille, me dit l'agent secret.

En outre d'un carnet, d'une lettre et d'un portefeuille contenant quelques centaines de marks en billets de banque, il y avait dans mes poches une douzaine de numéros du *Sozial Demokrat* de Zurich, que j'avais apportés avec moi pour les envoyer à un de mes amis russes qui se trouvait en Allemagne.

— Ah! voilà au moins un *journal* que je peux lire! s'écria d'un air réjoui l'agent secret, lorsqu'il eut jeté un coup d'œil sur le titre. Maintenant, je vous arrête.

— Pourquoi? Comment? demandai-je, étonné.

— Vous l'apprendrez bientôt. Suivez-moi.

Ce fut toute sa réponse.

L'attitude de ces agents était de tous points surprenante.

Il ne s'agissait pas, en la circonstance, d'obéir à des prescriptions légales; la perquisition avait été accomplie chez moi sans aucun mandat judiciaire; aucun témoin n'était présent et aucun procès-verbal de cette perquisition n'avait été dressé. Je dus même insister pour que ces étranges fonctionnaires comptassent au moins en ma présence l'argent qui se trouvait dans mon portefeuille et qui avait été confisqué, bien que cette formalité ne fût pas suffisante pour me garantir la propriété de mon argent.

Comme je descendais l'escalier de l'hôtel, prisonnier entre ces deux « anges de la loi », une jeune dame se présenta. tenant à la main un petit sac de voyage.

L'agent secret me demanda si c'était là ma femme. Et, malgré ma réponse négative, il chercha à se saisir d'elle; la dame crut avoir affaire à un Don Juan quelconque et elle s'échappa dans la rue en poussant de grands cris.

L'agent secret me confia au sergent de ville et il se mit à courir après l'inconnue.

Le *schulzmann* voulut me prendre par le bras et me conduire ainsi à travers les rues; mais je protestai vivement contre un procédé pareil, déclarant que je n'avais commis aucun crime et qu'il n'avait pas de motifs pour me traiter de la sorte.

Nous arrivâmes ainsi à la prison préventive de Fribourg. Là, je fus de nouveau fouillé et, pour la première fois depuis mon arrestation, un employé me posa des questions au sujet de mon identité personnelle.

L'agent secret ne tarda pas à reparaitre, accompagné de la dame qui versait d'abondantes larmes et qui, avec les signes manifestes d'une violente indignation, demanda pourquoi on lui faisait une pareille insulte. Cette scène, après ce qui venait de se passer depuis mon arrivée à Fribourg, souleva en moi une vive colère.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demandai-je à l'officier de police, et pourquoi causez-vous de tels ennuis à cette dame? Je vous répète encore une fois que je ne la connais pas, qu'elle n'est pas ma femme et que je ne l'ai jamais vue de ma vie.

— Bien, bien; on verra plus tard. C'est mon affaire; cela ne vous regarde pas, puisque nous vous arrêtons.

— C'est du propre! pensai-je en moi-même; on se croirait tout à fait en Russie.

Là-dessus, on m'ordonna de suivre un surveillant qui me conduisit au premier étage; il fit grincer la serrure d'une porte de cellule, et je fus interné dans la prison du grand-duché de Bade. Après que le gardien se fut éloigné avec sa lanterne, je me trouvai dans une obscurité profonde et dans un silence absolu. Le règlement de la maison interdisait toute lumière dans les cellules et dans les corridors. Je m'orientai du mieux que je pus en tâtant les murs avec la main et, ayant trouvé un lit, je m'y laissai tomber tout habillé. Le chaos régnait dans ma cervelle, je ne pouvais pas me faire une idée claire de tout ce qui venait d'arriver. La fatalité s'abattait sur moi, j'étais à bout de forces. D'horribles cauchemars ne

me laissèrent pas le moindre répit; pendant toute la nuit, à chaque instant, je m'arrachais à mon demi-sommeil sans pouvoir comprendre où j'étais ni ce qui venait de se passer. Lorsque je pus, enfin, me rendre un compte assez exact de la situation, un terrible soupçon m'assaillit : je pouvais être livré à la Russie, et, au premier moment, ce fut pour moi comme une certitude. Il est vrai qu'il n'existait point, à ce moment, de traité d'extradition entre la Russie et l'Allemagne pour les réfugiés politiques; je n'avais donc aucun motif de craindre une pareille complication. Mais, pour mettre le lecteur au courant de mes préoccupations, il faut que je lui donne quelques détails sur mon passé.

\*  
\* \*

Dix ans environ avant les faits que je viens de raconter, — c'était en 1874, — j'étais un garçon de dix-neuf ans et je m'étais affilié au mouvement dit « de propagande » qui, à cette époque, avait enrôlé une partie considérable de la jeunesse des écoles dans tous les centres de la Russie. Comme la plupart des nouveaux propagandistes, j'avais été amené à cette résolution par la grande pitié que m'inspiraient les souffrances et les privations endurées par le peuple russe.

D'après notre sentiment, c'était un devoir sacré pour tout homme d'honneur qui aimait sincèrement son pays d'employer tous ses efforts à affranchir le peuple de l'oppression économique, de l'esclavage, de l'état de barbarie dans lequel on l'avait tenu. La jeunesse qui, en raison de sa sensibilité plus vive, est plus susceptible de compatir aux misères des autres, ne pouvait pas rester indifférente devant la situation lamentable qui était faite aux serfs récemment affranchis.

Un bouleversement social de la Russie semblait aux jeunes propagandistes le seul moyen de modifier radicalement la situation matérielle du peuple et d'alléger son fardeau de misère.

Suivant l'exemple des socialistes de l'Europe occidentale, ils poursuivaient donc comme idéal l'abolition de la propriété privée et l'organisation de la mise en commun de tous les moyens de production. Les propagandistes étaient persuadés que le peuple se rallierait immé-

diatement à leur programme et se joindrait à eux au premier appel.

Cette conviction leur inspirait un enthousiasme illimité et les poussait à se sacrifier sans regret à l'idée qui les possédait tout entiers.

Jeunes hommes et jeunes filles n'hésitaient pas un instant à renoncer à la haute situation sociale, à l'avenir brillant qui leur était assuré; sans arrière-pensée, ils quittèrent les établissements d'éducation où ils étudiaient, brisèrent les liens de famille qui les retenaient, se sentirent prêts à tous les sacrifices pour servir la cause sacrée du peuple.

Chaque fois que cette haute pensée se présentait à eux, il n'était plus question de considérations personnelles.

Les propagandistes mirent en commun un même idéal, un même but, un même enthousiasme, et ils formèrent une seule et grande famille qui ne reconnaissait que les liens du cœur. Ils n'étaient dominés que par l'amour des autres et par le besoin de se sacrifier aux autres; même au moment du martyre des premiers chrétiens, au moment de la persécution des sectes religieuses, on n'aurait pas trouvé entre prosélytes d'une même idée autant d'affection, autant de sentiments élevés, et pourtant, dans cette troupe d'élite (comme dans presque tous les mouvements populaires), il y avait des natures qui n'étaient point faites pour de pareilles épreuves; il se trouva des hommes qui manquèrent de courage et même, disons le mot, des traîtres. Ceux-ci furent, il est vrai, en très petit nombre; mais l'histoire des mouvements révolutionnaires nous montre jusqu'à l'évidence, nous prouve surabondamment que des centaines d'agents secrets ou publics du gouvernement, choisis parmi les plus habiles, n'ont jamais fait à un parti qui se développe en secret autant de mal qu'un seul traître.

La félonie n'épargna point les propagandistes russes, et la présence même de certains faux frères imprima au mouvement un caractère qu'il n'aurait jamais eu sans cela.

Au printemps de 1874, ces jeunes gens, conformément à leurs plans, s'étaient à peine mis à l'œuvre, s'habillant comme des paysans, vivant dans les villages pour y propager les idées socialistes, que quelques défections commencèrent à se faire jour. Deux ou trois des conjurés dénoncèrent ces plans et livrèrent aux autorités des centaines de leurs camarades.

Les perquisitions domiciliaires, les arrestations eurent lieu en masse; les gendarmes se ruèrent sur les innocents aussi bien que sur les coupables; toutes les prisons de la Russie regorgèrent de détenus.

Dans une seule année, des milliers de personnes furent incarcérées. Un grand nombre d'entre elles furent emprisonnées pendant des années, d'autres se tuèrent, d'autres perdirent la raison; un grand nombre, à la suite de ces arrestations, tombèrent malades et ne tardèrent pas à succomber. On peut comprendre quelle haine formidable, à la suite de ces cruelles épreuves, gronda dans les rangs des socialistes contre ces traîtres dont les dénonciations avaient coûté tant d'existences humaines; les malheurs sans nom de leurs amis devaient les pousser à la vengeance. Il fallait à tout prix, par la punition des félons, les empêcher de continuer plus longtemps leur métier; mais les propagandistes étaient au plus haut degré des hommes pacifiques. Tout d'abord, ces résolutions violentes restèrent à l'état de projet, car il n'était pas facile d'obtenir d'eux qu'ils les missent à exécution.

Pour la première fois, pendant l'été de 1876, eut lieu le premier essai de mise en pratique, car les circonstances étaient les suivantes :

A Elisawetgrad s'étaient réunis les membres d'un groupe révolutionnaire intitulé : « Les Buntari de Kiew. » J'appartenais, moi aussi, à cette organisation. Bien des membres de cette Société étaient des « hors la loi », et très souvent la gendarmerie avait fait des prisonniers parmi eux, suivant des indications que leur avaient fournies un traître du nom de Gorinowitch.

Ce Gorinowitch avait été arrêté en 1874 et, se trouvant sérieusement en danger, il avait essayé de se sauver en dénonçant tout ce qu'il savait au sujet des socialistes. Il réussit, en effet, à se faire mettre en liberté de cette façon. Ses révélations avaient été très nuisibles pour un grand nombre; mais elles n'auraient pas coûté un seul cheveu à ce renégat, comme à bien d'autres, si, à partir de ce moment, il n'avait plus reparu dans les cercles révolutionnaires; mais, deux ans après sa mise en liberté, il chercha de nouveau à se faufiler parmi nous.

Il entra en relations avec des jeunes gens sans expérience, qui ignoraient absolument le rôle qu'il avait joué autrefois. Il apprit par eux que l'organisation de Kiew se trouvait à Elisawetgrad. Il y vint un jour et il tenta de

s'informer de personnes qu'il avait déjà autrefois dénoncées, mais il fut reconnu par nous et nous en conclûmes qu'il devait préméditer quelque nouvelle trahison.

C'est ainsi qu'un de mes camarades et moi nous résolûmes de nous débarrasser de lui. Nous ne pouvions point exécuter notre projet dans Elisawetgrad même, car cela aurait pu mettre la police sur la trace de notre organisation; nous priâmes donc Gorinowitch de venir avec nous à Odessa, là où précisément il devait trouver les personnes qu'il cherchait, et il consentit à faire le voyage.

D'après notre plan, mon ami assassinerait le misérable dans quelque endroit écarté d'Odessa et, pour rendre le cadavre méconnaissable, nous arroserions le visage avec de l'acide sulfurique; mais il arriva que nous tinmes Gorinowitch pour mort alors qu'il avait simplement perdu sa connaissance. Il fut ramené à la ville et il informa la police de l'attentat qui avait été dirigé contre lui.

Arrestations et perquisitions sévèrent de plus belle, et je fus obligé de me cacher. Mais, à l'automne de l'année suivante, je fus arrêté avec d'autres compagnons à propos du fameux procès de Tchigirin. Je fus jeté en prison à Kiew, d'où je réussis à m'échapper au printemps de 1878, en compagnie de Stefanowitch et de Bochanowski.

Le procès de tous ceux qui furent impliqués dans l'attentat contre Gorinowitch commença en décembre 1879, au moment où régnaient le terrorisme rouge et le terrorisme blanc.

Après une longue suite d'attentats contre différents représentants du gouvernement, les révolutionnaires avaient, à cette époque, concentré tous leurs efforts à ce seul but : assassiner le tsar Alexandre II.

L'administration russe combattit le mouvement terroriste par des lois d'exception, des cours martiales, des condamnations à mort, et c'est ainsi qu'un grand nombre de personnes furent pendues qui n'avaient pris aucune part aux événements.

Quelques jours avant le commencement du procès de l'affaire Gorinowitch et comme les accusés avaient été mis au courant des charges qui pesaient sur eux, charges qui leur avaient valu des peines, en somme, relativement légères, les terroristes, le 19 novembre, sur la ligne de Moscou, avaient fait sauter en l'air un train dans lequel ils supposaient que se trouvait le tsar.

Cet attentat décida le gouvernement à tirer une rigoureuse vengeance des accusés impliqués dans l'affaire Gorinowitch.

Parmi ces derniers, un seul avait pris une part directe à l'événement; tous les autres avaient été déjà arrêtés deux ou trois ans avant que n'éclatât le mouvement terroriste. Ils ne pouvaient donc, par conséquent, être aucunement responsables de cette agitation. Malgré cela, on résolut de faire un exemple au moyen d'un jugement effroyable: trois des accusés, Drebjasgin, Malinka et Maidanski furent condamnés à mort par pendaison et exécutés le 3 décembre; deux d'entre eux, Kostjurin et Jankowski, furent condamnés aux travaux forcés, et le traître Krajew fut acquitté.

Si les juges m'avaient tenu en leur pouvoir, mon sort eût été vite réglé; mais, au commencement de l'année 1880, j'avais pris la fuite à l'étranger et j'étais resté en Suisse jusqu'au jour de mon voyage et de mon arrestation à Fribourg.

On peut juger par là des pensées que faisait naître dans mon esprit la possibilité de mon extradition à la Russie.

---

## CHAPITRE II

**La cause de mon arrestation. — Le professeur Thun.  
Ma défense. — Plan d'évasion. — Le Procureur.**

En Allemagne, pays constitutionnel, la loi édicte « que personne ne peut être arrêté plus de vingt-quatre heures sans être soumis à l'interrogatoire d'un juge ». Comme j'étais un étranger, on ne se crut pas lié à mon égard par cette prescription, et deux jours s'écoulèrent avant que je comparusse devant un juge.

Après que celui-ci m'eut posé les questions habituelles au sujet de mon nom, de mon domicile et de ma profession, il me déclara que, « vu ma situation d'étranger dont l'identité n'avait pas encore pu être établie, » il devrait me maintenir en état d'arrestation. Je pouvais, ajouta-t-il, m'inscrire en faux contre cette décision, mais cela ne me servirait à rien », et, en effet, mon appel fut repoussé.

Je n'en savais pas plus, après cet interrogatoire, au sujet des raisons qui avaient motivé mon arrestation. Je continuai donc à faire mille suppositions à ce propos. L'incertitude est un des tourments les plus cruels et dont les prisonniers ont surtout le plus à souffrir. Dans ma situation, cette incertitude me causait les plus pénibles appréhensions.

Je ne fus ramené devant le juge que trois jours après ma première comparution, trois jours qui me parurent sans fin. Après que j'eus répondu aux questions habituelles au sujet de ma personne, il me demanda si je connaissais la cause de mon arrestation. Sur ma réponse négative, il me donna les explications suivantes :

Quelques jours avant mon arrivée de Bâle, deux individus étaient également venus à Fribourg : c'étaient le

socialiste G... et le Polonais Jablonski; ils étaient précisément descendus au *Freiburger Hof*, et ils avaient également des livres dans leurs bagages. Ces livres, ils les avaient immédiatement expédiés à Breslau, à l'adresse d'un individu qui, trois jours auparavant, avait été arrêté en vertu de la loi contre les socialistes. Par suite de cette arrestation, les colis postaux avaient été saisis à la police; on y avait trouvé des brochures socialistes écrites en polonais et qui étaient interdites en Allemagne. Les expéditeurs ayant donné comme adresse personnelle le *Freiburger Hof*, ces brochures avaient été envoyées à Fribourg et une instruction judiciaire avait été engagée contre eux.

On avait donc donné l'ordre au propriétaire de l'hôtel, au cas où ces mêmes individus ou d'autres personnes soupçonnées arriveraient de Suisse, d'en avertir aussitôt la police. Voilà pourquoi le domestique de l'hôtel, après s'être concerté avec le propriétaire, m'avait dénoncé, et pourquoi la police avait fait son apparition.

Parmi mes livres, l'agent en avait trouvé un qui, extérieurement, ressemblait à un de ceux qu'on avait trouvés dans les paquets expédiés à Breslau : c'était l'*Almanach de la Narodnaja Volja*, et cela lui parut un indice suffisant pour justifier mon arrestation.

J'étais donc accusé de m'être rendu, de concert avec d'autres personnes, coupable de propager des livres polonais interdits en Allemagne.

Il ne m'était pas difficile de contredire cette accusation. Parmi mes livres, il n'y avait pas un seul livre polonais, et surtout un seul qui fût interdit en Allemagne. La possession de quelques exemplaires du *Sozial Demokrat* n'impliquait aucune infraction à la loi. L'instruction se réduisait donc à ce point : établir si j'étais de concert avec les personnes incriminées et si je n'avais pas cherché à introduire en Allemagne des ouvrages interdits.

Le hasard seul avait contribué à mon arrestation.

— Si vous n'étiez pas descendu au *Freiburger Hof*, me dit le juge, personne n'aurait jamais songé à vous arrêter.

Ce qu'il venait de me dire me rendit courage.

— Tout n'est pas perdu, pensai-je; il se peut que les choses aillent pour le mieux et que je sois bientôt mis en liberté, à la condition que le gouvernement russe n'intervienne point.

Telles étaient les pensées qui m'occupaient, tandis que le juge d'instruction rédigeait le procès-verbal de mon interrogatoire.

Puis, désignant un monsieur qui était assis un peu à l'écart, près d'une table, le magistrat me dit :

— Voici le traducteur qui vous aidera dans votre affaire; c'est un professeur de notre Université.

Je n'en croyais pas mes yeux! Pendant l'interrogatoire, j'avais vaguement regardé vers ce monsieur; mais il me sembla alors le reconnaître, et sa présence me causa un trouble profond.

— Vous pouvez parler russe avec M. le Professeur, conclut M. Leiblein, le juge d'instruction, qui passa dans une pièce à côté pour chercher un papier quelconque.

— Vous ne me reconnaissez pas? dit le traducteur en se tournant vers moi.

— Le professeur Thun! m'écriai-je, surpris au plus haut degré.

— Oui, c'est moi. J'ai donc bien changé, que vous ne m'avez pas aussitôt reconnu?

Il n'attendit pas ma réponse et ajouta presque aussitôt :

— Voyons, en quoi puis-je vous être utile?

— Savez-vous bien qui je suis? lui demandai-je, au lieu de répondre moi-même, et un frisson glacial me passa dans les moelles.

— Oui, oui, je connais votre vrai nom; mais vous n'avez pas besoin de trembler pour cela; vous êtes devenu tout pâle.

Et, en réalité, ces révélations m'avaient causé une frayeur peu ordinaire.

J'avais connu le professeur Thun environ dix-huit mois avant les événements que je raconte.

C'était à Bâle, où je m'étais rendu pour vivre un peu à l'écart des réfugiés de la colonie russe. Je m'étais fait inscrire à l'Université et je suivais les cours d'économie politique et de statistique professés par M. Thun.

Un des chefs du parti ouvrier, Karl Moor, m'avait fait faire la connaissance personnelle du professeur, qui me tenait tout simplement pour un étudiant russe, ne me connaissait pas par mon vrai nom, mais par celui de Nicolas Kridner, que j'avais pris alors.

Il m'avait recommandé d'aller le voir de temps en temps et m'avait parlé du projet formé par lui d'écrire l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie.

J'avais déjà entendu parler de ce projet, et c'est en grande partie ce qui m'avait attiré à Bâle.

Le professeur Thun était né sur les bords du Rhin, avait étudié à l'Université de Dorpat et avait ensuite passé quelques années dans l'intérieur de la Russie. Il parlait couramment le russe et il avait une connaissance assez exacte de ce qui se passait en Russie. Lorsqu'il eut appris, par notre conversation, que l'histoire des mouvements révolutionnaires dans ce pays ne m'était pas inconnue, il me proposa de l'aider dans son travail, ce que j'acceptai naturellement avec joie, et nous nous liâmes d'une façon tout à fait intime.

C'est de cette façon que j'appris à connaître l'opinion du professeur Thun au sujet des terroristes russes et de leurs partisans. Il les condamnait sans appel. D'après lui, c'était le devoir des gouvernements européens de refuser tout asile à ces individus et de les livrer au gouvernement russe comme des criminels ordinaires. Je me souviens tout particulièrement du fait suivant :

Le professeur Thun avait fait une conférence au *Cercle libéral* de Bâle, devant un nombreux public, sur deux épisodes du mouvement révolutionnaire russe : l'attentat contre le tsar Alexandre II et le procès de Tchigirin. Lorsqu'il en vint à parler de cette dernière affaire, il raconta par quels moyens Stefanowitch, Bochanowski et Deutsch avaient réussi à s'échapper de la forteresse de Kiew. Il termina en disant que ces malfaiteurs vivaient à l'étranger, sans qu'on eût pu malheureusement jusqu'ici s'emparer d'eux.

J'avais eu l'occasion de parler avec lui de cette affaire et j'en tirai l'impression que, si le professeur Thun venait à savoir mon vrai nom, non seulement il romprait toutes relations avec moi, mais que les circonstances l'amèneraient peut-être à me mettre la main au collet. Cela m'engagea à briser avec lui toutes relations personnelles, et, quelque temps après, je quittai Bâle.

Et voilà que, maintenant, je me trouvais tout d'un coup dans la situation d'un prisonnier devant cet homme, et il savait qui j'étais!

On peut, d'après cela, deviner quelles étaient mes impressions.

— Et comment savez-vous mon nom? lui demandai-je tremblant d'émotion.

— Votre ami Karl Moor me l'a appris lorsque vous avez quitté Bâle.

— Et, malgré cela, vous me proposez votre aide? lui demandai-je tout surpris.

— Oui. Dites-moi en quoi je puis vous servir, et je ferai tout mon possible.

Je n'en croyais pas mes oreilles, mais un regard dans ses yeux me montra que je pouvais avoir confiance en lui; c'était une de ces confiances d'instinct qu'un homme a pour un autre homme et qui après cela est illimitée.

— Je vous remercie, lui dis-je. Donc, s'il m'est impossible de sortir de cette prison par les voies légales, j'essaierai de m'échapper. Voulez-vous m'y aider?

— Entendu! répondit-il sur un ton simple, mais sérieux.

Ainsi, ce professeur allemand qui, en ma présence, avait déploré publiquement le regret que les bourreaux ne se fussent pas encore emparés de moi ou, pour mieux dire, ne m'eussent pas encore pendu au gibet, ce même homme m'offrait son concours pour me faire évader d'une prison allemande!

Il me donna, d'ailleurs, la preuve la plus absolue combien sa proposition était sérieuse.

En qualité d'interprète, il était en possession des livres, lettres et autres documents qu'on avait saisis sur moi. Il prit le carnet qui lui avait été confié, me le présenta et me donna le conseil d'en détruire certaines pages sur lesquelles il avait remarqué des adresses qui pouvaient me nuire. Je me conformai naturellement à son invitation.

Il me proposa ensuite de se rendre à Zurich et d'avertir mon ami Axelrod de tout ce qui s'était passé, de lui apprendre que ma libération pouvait s'opérer par des moyens légaux, et enfin de se concerter avec lui sur les moyens de me faire évader, au cas où le gouvernement allemand voudrait me livrer à la Russie. Ces propositions, le professeur Thun les accomplit à la lettre et, au cours de mon incarcération à Fribourg, il me rendit mille affectueux services qui l'exposèrent bien des fois à compromettre sa situation.

C'est ainsi qu'il organisa des rendez-vous secrets dans la cathédrale de la ville avec mes amis, qui étaient accourus pour me secourir dans ma détresse en cas de besoin. Il transmet les lettres ou les recommandations orales que je pouvais échanger avec eux, et réciproquement.

Comme il était continuellement avec moi, par suite de la confiance que les autorités judiciaires avaient dans ce professeur en renom, il me fit appeler bien souvent dans son bureau de traducteur, où nous pouvions nous entendre à l'aise et même bavarder.

Dans ces différentes visites, je pus me convaincre combien il avait à cœur de me venir en aide.

Cela alla même si loin qu'il me proposa sa maison comme refuge si j'étais jamais obligé de m'évader.

Parfois, il riait tout le premier du rôle qu'il jouait.

— Mais, voyez donc, disait-il en riant, moi, un professeur allemand en fonctions et chargé d'une mission publique, je me suis changé en un conjuré russe, et la paisible ville du grand-duché de Bade est le théâtre d'un complot.

Par ses conversations avec le juge d'instruction, il savait exactement à quel point en était mon affaire, et il ne manqua pas de me mettre au courant.

\*  
\* \* \*

Dès mon premier interrogatoire, j'exposai ainsi ma situation au juge :

— Je suis parti pour l'étranger en qualité d'étudiant russe; je m'y suis marié et j'ai un enfant. Jusqu'ici, j'ai habité la Suisse; maintenant, je veux rester à Fribourg, où ma femme, actuellement à Zurich, viendra me retrouver. J'ai suffi à mon entretien en partie au moyen de travaux littéraires, en partie par mes ressources personnelles. En Suisse, j'ai fréquenté l'Université comme étudiant libre. En ce qui concerne mes convictions politiques, je ne m'étais point encore jusqu'ici fait une opinion bien nette; mais, pendant mon séjour en Suisse, je suis devenu un partisan de la démocratie sociale, sous l'influence de la littérature allemande, et j'ai résolu de concourir dans la mesure de mes forces à la propagation de ces idées dans ma patrie. Lorsque je résolus, pour différents motifs, de faire un séjour en Allemagne, je pris avec moi les livres traitant de démocratie sociale pour les vendre, à l'occasion, à mes compatriotes. Ces écrits ne sont point interdits en Allemagne, leur possession n'implique pas le moins du monde une infraction; je n'ai donc point commis un crime contre les lois allemandes.

» Et maintenant, dis-je pour terminer, je me vois

arrêter sans aucun motif légal dans cette ville libre allemande qui s'appelle Fribourg. Je suis arrêté sans la moindre formalité judiciaire, exposé à toutes les vexations et jeté en prison comme un criminel de droit commun.

» Et cela ne suffit pas : en ma présence, la police s'empare sans le moindre scrupule d'une bourgeoise appartenant à l'Etat allemand, elle la traite comme une gourmandine, comme une vulgaire criminelle. Je vous le demande, en vérité : quelle différence y a-t-il entre une nation constitutionnelle comme l'Allemagne et la Russie soumise à un régime absolument despotique? Personne en Russie ne pourrait être plus maltraité. »

Ces paroles me semblèrent avoir produit sur l'esprit du juge une certaine impression; il faisait les cent pas, très agité, tout en dictant au greffier mes déclarations; à plusieurs reprises, il me témoigna sa sympathie et manifesta une réprobation énergique pour l'attitude de la police à propos de mon arrestation et de celle de la jeune dame.

A un moment, il s'écria :

— C'est comme dans l'*Othello* de Shakespeare : Ce mouchoir! ce mouchoir!

Je sentais que cet homme était pour moi.

Plus tard, le professeur Thun m'assura aussi que M. Leiblein lui avait déclaré qu'il n'y avait rien dans mon affaire, et que, dans son esprit, j'avais été arrêté bien qu'absolument innocent, et qu'il espérait bientôt me faire mettre en liberté.

J'étais donc fondé à croire que je quitterais la prison allemande par des moyens absolument légaux.

Malgré cela, le doute persistait en moi, et de plus en plus je songeai à prendre la fuite. Dans les premiers temps de mon arrestation, une évasion avec l'aide de quelqu'un du dehors n'aurait pas offert la moindre difficulté.

Comme j'étais ballotté entre l'espérance et mes plans d'évasion, je fus conduit, un jour, au parloir. Je m'attendais à y rencontrer le professeur Thun; aussi ne fus-je pas peu surpris lorsque je me trouvai en face d'un homme qui m'était tout à fait inconnu.

Il me donna son nom, que j'ai malheureusement oublié, me dit qu'il était avocat et que mes amis l'avaient chargé de ma défense. Il se recommanda de son titre de membre de la démocratie sociale allemande et de compagnon pour

me prier de lui parler sans réticences, car mes amis lui avaient raconté tout ce qui concernait mon passé.

— Vous voulez faire une tentative d'évasion? me dit-il d'un air narquois.

Et, comme je répondais affirmativement, il ajouta en hâte :

— Ce serait une démarche impardonnable de votre part. Je viens de parcourir le dossier de l'instruction; votre affaire me semble excellente et je ne doute pas que vous soyez bientôt mis en liberté. Pourquoi donc vous exposer au danger d'une évasion? Si vous échouez, cela ne pourra que faire empirer votre situation. J'ai aussi parlé avec le juge d'instruction. Il est convaincu qu'il n'y a rien de grave contre vous. Dès que les recherches au sujet de votre identité en Suisse auront donné un résultat favorable, vous serez mis en liberté.

— Mais si l'on fait également ces mêmes recherches en Russie? lui demandai-je.

— Cela ne me semble aucunement probable, répondit le juriste. Si cela était, il y en aurait déjà des traces dans le dossier. Nous ne procédons point ici comme en Russie: l'instruction n'est pas secrète, et, en qualité d'avocat, la loi me reconnaît le droit de prendre connaissance de tous les actes concernant votre affaire; il serait donc fait mention dans le dossier d'une entente quelconque avec les autorités russes. Or, je vous le répète, il n'y a pas la moindre trace de tout cela.

— D'accord, ripostai-je; mais, à défaut des autorités judiciaires, avez-vous la certitude que, par des voies administratives ou politiques, il n'y a point de recherches faites en Russie à mon sujet?

— L'administration et la politique ne doivent point s'immiscer en Allemagne dans les questions judiciaires. Vous avez été arrêté parce qu'il y a quelque sujet de croire que vous êtes en relations avec des personnes qui, en Allemagne, sont susceptibles d'être punies. Si vous êtes une fois acquitté, et le juge d'instruction n'a pas le moindre doute à ce sujet, vous serez renvoyé sans condition; il ne s'agit plus maintenant que d'avoir des renseignements sur votre personnalité en Suisse; vous pouvez donc être bien tranquille. En qualité de juriste allemand, je connais bien la loi et la procédure. Vous jugez, vous, d'après les procédés russes, qui sont absolument différents des nôtres.

Une voix intérieure me disait bien qu'il ne fallait pas trop me fier à la douceur des lois germaniques, mais je n'avais aucun motif d'opposer la moindre objection à ce que me disait mon avocat, car les pratiques allemandes m'étaient absolument étrangères. En outre, une tentative d'évasion, bien qu'au premier moment elle me parût facile, présentait un risque sérieux; personne ne pouvait m'en garantir l'issue.

Ces considérations m'engagèrent non point à abandonner totalement mes projets d'évasion, mais de les différer jusqu'à ce que j'eusse la preuve que les magistrats de Fribourg avaient demandé des renseignements sur ma personne aux autorités russes. Il me sembla que des démarches de cette nature ne m'auraient point été cachées.

En outre, j'avais pour moi le professeur Thun, un homme considérable et très influent, qui était dans les meilleures relations avec les autorités du grand-duché de Bade. Par lui, je saurais bien tout ce qui aurait été concerté à mon égard.

---

## CHAPITRE III

Incertitude. — Régime de la prison.

Monsieur le Procureur. — Changement de cellule.

Je dus rester longtemps dans la prison, toujours balancé entre l'espoir d'une prompte libération et la crainte d'être livré à la Russie; d'un jour à l'autre, mon humeur changeait; cette perpétuelle variation me déprimait considérablement; le temps se traînait, mortellement long; les journées me paraissaient sans fin, bien que je cherchasse à m'occuper par tous les moyens possibles. J'avais de nombreux livres à ma disposition; les camarades et le professeur Thun y avaient pourvu; on m'avait aussi accordé le droit d'écrire. Je lisais donc beaucoup et je cherchais à mettre par écrit mes pensées, mes impressions et même mes souvenirs.

Mais ce n'était pas seulement l'inquiétude au sujet de mon propre sort et la crainte d'être livré à la Russie qui me préoccupaient; l'avenir de mes amis et le développement ultérieur de notre Ligue pour l'émancipation du travailleur me causaient aussi un vif souci. Notre jeune organisation était encore à l'état d'ébauche; nous étions à peine un petit nombre d'associés et nos moyens de propagande étaient très restreints.

Lorsque j'allais en Allemagne pour planter par-dessus la frontière russe nos premiers jalons, j'avais aussi fait le plan d'organiser pour plus tard le transport des livres; à côté de cela, j'avais à m'occuper de me procurer les ressources nécessaires et de mener à bien notre organisation définitive.

A mon départ pour la Suisse, j'avais laissé en plan quantité d'affaires qui exigeaient mon retour immédiat. Tous mes compagnons avaient assez à faire pour leur

propre compte, leur temps était précieux, et voilà que, maintenant, non seulement je me trouvais en prison, condamné à l'inaction, mais encore tous les autres membres de notre ligue voyaient leur activité paralysée parce qu'ils voulaient suivre le cours de mon procès et s'employer d'une façon ou de l'autre à ma libération.

La conscience que j'étais une entrave, quoique bien involontaire, à tous nos projets, pesait lourdement sur moi et mettait ma patience à bout.

Ma situation pouvait être comparée à celle d'un homme qui, ayant des affaires très urgentes et très importantes à expédier, se cassait tout à coup une jambe, de sorte qu'au lieu d'atteindre son but, il se voyait cloué sur le lit. Mais la douleur l'empêchait de songer à tout ce qu'il perdait, tandis que moi, libre de toute souffrance physique, je voyais mes tortures morales grandir indéfiniment.

\*  
\* \*

Le régime de la prison laissait beaucoup à désirer. Dans les premiers temps, il me parut tout à fait insupportable, jusqu'à ce que, peu à peu, je m'y fusse habitué. Comme je l'ai déjà raconté, les cellules ne sont jamais éclairées pendant la nuit et les prisonniers n'ont pas autre chose à faire qu'à dormir tout le temps. On leur refusait la lumière par peur des incendies, et c'était pour le même motif qu'il leur était interdit de fumer. Mais je cherche en vain ce qui pouvait bien brûler dans la prison, car, en dehors des portes, des châssis de fenêtres et du parquet, il n'y avait pas le moindre bois dans tout l'édifice, qui était construit en massives pierres de taille. Cette contrainte de passer de longues soirées sans lumière et de ne pas fumer peut être considérée non pas seulement comme une privation, mais encore comme une dure punition.

Or, on n'avait pas le droit de punir dans cette prison, car il s'agissait de détenus dont la culpabilité n'était pas encore démontrée. L'attitude du personnel à l'égard des prisonniers manquait totalement de douceur. Voici, notamment, ce qui m'arriva dans les premiers temps :

Tous les locaux des cellules donnant sur un même corridor prenaient leur promenade en commun dans le préau; nous étions obligés de trotter les uns à la suite des autres comme des oies, et toujours à quelques pas

de distance. Je me faisais l'effet d'un de ces chevaux de manège tenu à la corde et obligé de tourner continuellement. D'autres prisonniers considéraient ainsi que moi cette obligation comme une humiliation et ils renonçaient de grand cœur à respirer un peu d'air frais.

Au cours d'une de ces promenades, je vis un jour relever le poste militaire dans la cour de la prison. La façon dont les soldats allemands marquaient le pas et maniaient leurs fusils fit que je m'arrêtai un moment à contempler ce tableau, sans m'occuper de ceux qui marchaient devant ou derrière moi. Je sortis des rangs à peu près d'un demi-pas; immédiatement je sentis que quelqu'un me poussait par les épaules et m'entraînait en proférant contre moi de grossières injures. Je ne me rendis pas compte tout d'abord de ce qui arrivait et ne m'en aperçus que lorsque mon geôlier m'eût reconduit dans ma cellule tout en me rudoyant. Cet homme jurait comme un possédé et il me menaça de me priver de promenade s'il m'arrivait encore une fois de me conduire de la sorte. Je me demandai vainement quel crime j'avais pu commettre; mais lorsque j'eus appris que tout ce bruit provenait de ce que je m'étais arrêté de marcher à peine pendant une seconde, ce fut à mon tour de me mettre en colère.

Décidément c'en était trop! Je demandai au gardien pourquoi donc il osait me traiter de la sorte; une pareille conduite n'était même pas admissible à l'égard d'un condamné, et lui se permettait de me bousculer et de me donner des bourrades parce que j'étais sorti par hasard hors du rang. Puisqu'une si minime infraction était considérée comme un crime par le règlement des prisons allemandes, il était de son plus strict devoir de m'en avertir tout d'abord et de ne point m'exposer à un pareil traitement.

Cette leçon produisit son effet; mon homme changea aussitôt de ton et, par là suite, nous vécûmes presque en camarades.

La nourriture de la prison était tout à fait insuffisante au point de vue de la quantité, et elle ne pouvait pas rassasier un homme adulte. Autant qu'il m'en souvient, elle consistait en une livre et demie de pain de seigle par jour; deux fois par jour, on distribuait une soupe quelconque ou une vague panade. Les prisonniers ne recevaient de la viande que deux fois par semaine, au

premier mois de leur détention, et les portions étaient microscopiques.

Les gardiens eux-mêmes étaient obligés d'avouer qu'un détenu qui n'avait pas le moyen de se procurer des extras ne pouvait pas manger à sa faim.

Par contre, les cellules du premier étage, outre que leurs fenêtres donnaient sur la rue, étaient spacieuses, claires et propres. Le mobilier consistait en une table, un tabouret et un lit; ce lit avait pour toute garniture un matelas, un coussin de paille et une mince couverture de laine. Dans un coin de la cellule était le poêle que l'on chauffait depuis le corridor et qui était, du parquet jusqu'au plafond, entouré d'une forte grille en fer; cette précaution avait été prise pour empêcher des évasions par la cheminée.

Sur un des murs était affiché le règlement de la maison, qui punissait la moindre infraction d'un nombre de peines disciplinaires variées à l'infini.

Toutes ces minuties avaient pour but d'éviter de la fatigue à l'administration et de rendre plus facile la surveillance des détenus. Vis-à-vis de ces derniers, on n'avait aucun égard. Dans cette maison, du reste, les prisonniers n'étaient pas traités comme des hommes dont la culpabilité n'était pas encore démontrée, mais comme de vulgaires criminels. Ceci m'apparut plus clairement à l'occasion suivante :

Un jour, je fus tiré de ma cellule et conduit dans le corridor du rez-de-chaussée, où déjà un grand nombre de prisonniers étaient alignés le long du mur. Ils semblaient attendre quelque chose. On me désigna aussi une place; je voulus savoir de quoi il s'agissait. Après plusieurs questions restées sans réponse, le surveillant consentit enfin à me faire savoir que le prêtre catholique était là et qu'il voulait s'entretenir avec chaque prisonnier en particulier. Je déclarai bien haut qu'en qualité de socialiste je n'avais rien à faire avec un catholique, et surtout avec un prêtre, et je demandai aussitôt à être ramené dans ma cellule.

Cette prétention parut excessivement comique à cet homme et il éclata de rire :

— Que vous le vouliez ou non, je m'en moque; le curé veut vous voir et vous allez être conduit auprès de lui.

Les autres geôliers qui étaient là pouffaient également de rire; cela leur semblait d'un comique surprenant de

me voir manifester une volonté, un désir, et ils s'amuserent énormément de ce Russe barbare qui, dans une prison allemande, bien que ce fût une simple maison de détention, s'était imaginé qu'il avait le droit de manifester des convictions ou des opinions quelconques. Et, en réalité, il ne me resta d'autre ressource que de me laisser mener auprès du prêtre.

Notre entretien fut, d'ailleurs, fort court. A sa question au sujet de ma religion, je lui répondis qu'en ma qualité de socialiste démocrate je n'appartenais à aucune église. Sur quoi, il laissa tomber sur moi un regard de pitié et il me renvoya immédiatement.

Ce qui me parut également insupportable, surtout dans les premiers temps, ce fut le système d'espionnage en vigueur dans la prison. Très souvent, tandis que j'écrivais ou que j'étais plongé dans la lecture d'un livre, un geôlier se dressait brusquement devant moi; il s'était avancé sur la pointe du pied, avait ouvert sans bruit la porte de ma cellule et il m'épiait attentivement. Il s'attendait probablement à me surprendre en train de regarder par la fenêtre, distraction inoffensive, mais qui était sévèrement punie par le règlement.

Ce qui était aussi étrangement risible, c'était le soin méticuleux avec lequel, dans cette prison, comme dans les autres prisons allemandes que j'appris à connaître, les effets des détenus étaient fouillés.

C'est ainsi, par exemple, qu'une douzaine d'oranges que mes amis m'avaient envoyées éveillèrent les soupçons de mon gardien; aussi s'appliqua-t-il de son mieux à couper chacun de ces fruits en quatre quartiers et à regarder s'ils ne renfermaient pas intérieurement un objet suspect.

Cela dépassait vraiment toute imagination. Ce brave homme se figurait donc qu'avec une orange on pouvait préparer une attrape quelconque? Les gendarmes russes, qui, cependant, sont malins et rompus à toutes les malices, ne se sont jamais donné la peine de couper en quatre une orange ou une pomme. Mais, malgré cela, nos gardiens n'atteignaient point le but qu'ils se proposaient.

Dans les prisons allemandes, l'échange de lettres entre les détenus et le dehors, et réciproquement, se pratiquait d'une façon régulière, et aucune fouille, quelque rigoureuse qu'elle fût, ne pouvait empêcher un objet défendu de pénétrer partout. Toutes ces misères, toutes

ces chicanes et ces formalités avaient le don de me mettre en colère; dans les premiers temps surtout, elles me paraissaient insupportables. Peu à peu je m'habituai aux traditions des prisons allemandes, le personnel se ralentit de sa surveillance à mon égard et se montra plus confiant. Ce qui permit cet état de choses, c'est que j'étais Russe. Mes geôliers n'en avaient jamais vu un seul dans leur ville, et c'est pourquoi ils s'intéressaient à moi.

En outre, quelque dévoué, quelque désintéressé que soit un fonctionnaire allemand, il ne peut pas s'empêcher d'avoir quelque considération pour la situation personnelle d'un individu.

Mes gardiens savaient que j'avais des ressources pécuniaires. Je faisais venir ma nourriture de chez le geôlier en chef; ils voyaient que j'avais tout le nécessaire et même le superflu et que mes amis s'ingéniaient à me procurer toutes les commodités possibles. Cela imposait à tous ces braves gens. De plus, je ne manquais pas une occasion d'affirmer bien haut qu'on me remettrait bientôt en liberté.

Parfois, c'était bien ma conviction; d'autres fois, je n'avais pour but que d'endormir leur vigilance; ils me semblèrent, d'ailleurs, croire à la réalité de mes affirmations, du moins pendant un certain temps.

Le personnel de la prison se composait de deux gardiens et d'un gardien-chef qui remplissait les fonctions de directeur; tous les trois recherchaient ma société et ne perdaient pas une occasion de venir bavarder avec moi. Ils me questionnaient au sujet de la Russie et ils me racontaient, de leur côté, différentes choses sur l'Allemagne, sur ses prisons, sur sa procédure judiciaire, enfin sur tous les sujets qui les intéressaient plus particulièrement.

Ils me paraissaient être assez contents de leur situation. En réalité, leur traitement était relativement élevé et atteignait ou dépassait même deux mille marks par an, si je ne me trompe.

En outre, le geôlier avec qui j'avais eu l'affaire que je viens de raconter me visita plus tard volontiers et souvent.

Il avait été soldat comme les autres; il était également imbu de l'esprit de discipline militaire, ce qui, dans les prisons allemandes, est considéré comme un

idéal indispensable. Extérieurement, il semblait dur et rude; mais, en réalité, c'était un brave cœur d'homme.

C'est ainsi qu'il me proposa de faire passer à un de mes voisins de cellule une partie des aliments que je ne consommais pas, car le pauvre diable ne possédait aucune ressource personnelle et crevait littéralement de faim; naturellement, j'y consentis avec joie.

Ce géolier était un homme d'environ trente ans, trapu, avec de larges épaules; il avait trouvé sa place après avoir accompli son service militaire, car il s'était dégoûté de la menuiserie, qui était son premier métier. Comme la plupart des ouvriers allemands, il n'avait fréquenté que les écoles primaires, mais cette éducation donne là-bas des résultats beaucoup plus complets que chez nous, en Russie.

On pouvait dire que cet homme, par comparaison avec ceux de notre pays qui occupent la même situation, était réellement instruit; nous bavardions souvent sur toutes sortes de sujets et principalement sur la politique. En tant qu'électeur, il votait pour un membre du parti national libéral, qui est là-bas un parti gouvernemental, si je ne me trompe point.

Mes connaissances variées le plongeaient dans une admiration profonde, et tout spécialement la connaissance du français et de l'allemand, en outre du russe, qui était ma langue maternelle.

— Comment pouvez-vous retenir tant de choses? disait-il émerveillé, lorsqu'il me voyait passer indifféremment d'un livre russe à un livre français ou allemand.

Quelque chose d'assez étrange aussi, ce fut le sans-gêne avec lequel on disposa de mon argent. Comme je l'ai dit, on m'avait, au moment de mon arrestation, enlevé les billets que contenait mon portefeuille. Quelques jours après, le gardien-chef me présenta le compte des dépenses qu'on avait dû faire pour moi. Je m'aperçus que le policier, sans me demander mon avis, avait été très généreux. Il avait payé pour une journée entière la chambre de l'hôtel que j'avais à peine occupée quelques minutes; en outre, il avait octroyé une « indemnité » au patron de l'hôtel pour le dérangement que je lui avais causé, en tout trois ou quatre marks. Mais ce n'était pas tout: comme ces braves gens n'avaient pas pu ouvrir une de mes malles, bien qu'ils eussent les clés en mains, ils avaient fait appeler un serrurier et l'avaient riche-

ment dédommagé pour la besogne qu'il avait dû faire. Je jetai un coup d'œil sur la note sans rien dire, car je ne voulais pas chicaner avec eux pour des vétilles; mais cette histoire m'amusa souvent lorsque j'y pensai.

Ainsi, on m'avait fait payer pour mon arrestation, pour le dérangement que je n'avais franchement pas causé, et aussi pour l'effraction de ma malle, ce qui n'était certainement pas dans mon intérêt. C'était à peu près comme si on avait fait payer à un condamné la corde ou la hache ainsi que le déplacement du bourreau.

Certes, on ne se serait pas permis de tels procédés à l'égard d'un Allemand; mais on n'avait pas à se gêner avec un étranger et on pouvait le « plumer » à son aise.

Peu de temps après mon arrestation, je fus amené devant un photographe qui tira un cliché. Cela ne fut guère de mon goût, car je pouvais craindre que ma photographie ne fût envoyée en Russie, où on pouvait me reconnaître, mais je ne pouvais rien faire là contre, car je ne voulais pas montrer que j'avais quelque chose à craindre de cette mesure. En outre, ma photographie était nécessaire pour les recherches à opérer en Suisse, et il arriva que ce fut grâce à elle que je fus reconnu pour Buligin.

En effet, il fut formellement établi par les autorités suisses que cette photographie représentait bien Buligin, sous le nom duquel était mon passeport.

Cette partie de l'enquête me fut donc favorable; il en fut de même pour la preuve que je pus donner que je n'avais en rien trempé dans les « méfaits » de Jablonski et de Bochanowski.

En outre, il fut reconnu que je n'avais introduit en Allemagne aucun livre défendu; les livres et autres brochures écrits en russe et trouvés en ma possession avaient bien un caractère social démocrate, mais ils n'étaient point interdits en Allemagne.

En attendant, des semaines s'écoulèrent avant que toutes les formalités fussent accomplies.

Un mois et demi environ après mon arrestation, le juge me fit, enfin, savoir que l'instruction serait close dans quelques jours et qu'il concluerait en affirmant qu'il n'y avait pas la moindre base d'accusation sérieuse contre moi; le dernier mot appartenait au procureur. Celui-ci pouvait décider ou de me mettre immédiatement en liberté

ou bien de me traduire devant le tribunal. Mais, dans ce dernier cas, les juges se rangeraient certainement à l'opinion du juge instructeur, et si, malgré tout, un procès devait être ouvert contre moi, il aboutirait soit à un acquittement ou, en mettant les choses au pis, à une peine légère de laquelle seraient défalqués les jours passés par moi en détention préventive; de cette façon, ma mise en liberté ne serait plus qu'une question de jours et je pouvais être certain que tout irait bien pour moi.

Je le crus sur parole et je ne soupçonnai pas un seul instant qu'il pût avoir quelque arrière-pensée.

Certains faits se produisirent bientôt qui devaient éveiller en moi de cruels soupçons, mais c'est le fond de la nature humaine de tenir pour vrai ce que l'on désire. Lorsqu'on s'abandonne à l'espérance, on trouve le moyen de tout voir en rose.

Quelques jours après cette déclaration du juge, je fus conduit au parloir. Je trouvai là M<sup>me</sup> Nadjeschda Axelrod, la femme de mon ami, et un vieillard qui n'était autre que le procureur. Sur un ton sévère et menaçant, celui-ci me déclara qu'il nous autorisait à causer ensemble, mais à la condition que nous parlerions allemand : au premier mot russe échangé entre nous, il se verrait obligé de nous séparer.

Le ton et l'attitude de ce barbon grincheux ne s'accordaient point avec la perspective d'une prochaine libération, comme le juge d'instruction l'avait fait miroiter à mes yeux.

— Pourquoi donc ce monsieur me défend-il de parler russe, me dis-je en moi-même, puisque très prochainement je vais être libéré? Il était déjà en possession du dossier et il connaissait certainement la conclusion du juge d'instruction.

Mais, à ce moment-là, je n'avais guère le temps de la réflexion et j'en conclus que cet homme devait être l'incarnation du formalisme : « La loi prescrit qu'il faut surveiller toute conversation d'un prisonnier soumis à l'instruction. Voilà pourquoi il nous force, M<sup>me</sup> Axelrod et moi, à parler allemand, afin de pouvoir nous comprendre. Il n'y a là rien que je puisse considérer comme un échec de mes espérances. »

La sévérité de ce morose procureur Von Berg (tel était son nom) avait toutefois produit sur M<sup>me</sup> Axelrod

et sur moi une profonde impression de découragement et nous ne sûmes plus que nous dire. Nous échangeâmes donc quelques phrases insignifiantes et nous primes bientôt congé l'un de l'autre.

Ce qui se passa les jours suivants est particulièrement resté gravé dans ma mémoire. Précisément, le lendemain même, le geôlier en chef Roth vint dans ma cellule et m'annonça d'une façon très affectueuse, très amicale, avec la figure d'un brave homme qui n'a aucune pensée de derrière la tête, que j'allais être transféré dans une cellule du rez-de-chaussée parce que tout le premier étage allait être remanié. Il s'excusa de ce dérangement, car la nouvelle cellule n'était pas aussi confortable que celle que je quittais. Ce dérangement me fut tout à fait désagréable : j'avais avant tout basé mon plan d'évasion sur la situation de la cellule que j'occupais. Un de mes amis avait loué une chambre juste à l'hôtel en face, et comme ma fenêtre donnait sur la rue, dans les circonstances exceptionnelles nous pouvions nous causer au moyen de signaux convenus.

En dehors de ces considérations pratiques, mon déplacement me causait encore d'autres ennuis. J'avais attaché de nombreux souvenirs à ces quatre murs, souvenirs qui n'étaient ni sombres ni tristes, mais plutôt d'une nature amicale.

Je songeais avec regret que ma cellule du rez-de-chaussée ne donnerait plus sur la rue et que je ne pourrais plus me livrer à une distraction qui m'était chère : les jours de marché, j'assistais à des scènes très intéressantes entre acheteurs et marchands, paysans des environs ; d'autres fois, des exercices militaires avaient lieu sur la place, et tout ce manège m'amusait fort ; mais ce que j'aimais surtout le plus, aux heures du crépuscule, c'était de me hisser à la fenêtre et de contempler des gamins qui se livraient à toutes sortes de jeux. Au milieu de leurs éclats de rire et de leurs cris, je me transportais moi-même par la pensée au pays natal, dans la Russie du Sud, et j'évoquais ma propre enfance.

Tout cela m'était enlevé avec mon changement de cellule. Mon nouveau domicile me parut plus étroit, plus sombre, et la fenêtre donnait sur la cour. Cette dernière circonstance rendait ma fuite presque impossible ; certainement il me restait encore deux ou trois autres plans d'évasion, mais la suite me prouva qu'aucun d'eux

n'était réalisable. Je me consolai à la pensée que pareilles tentatives étaient inutiles, car je pourrais quitter la prison par les voies légales. Je comptais déjà les jours qui me séparaient de ce moment; mon transfert me fit l'effet d'un simple hasard et qui, suivant ce que m'avait dit le geôlier en chef, n'avait aucune importance. Mais mes amis pensèrent autrement. Lorsqu'ils ne me virent plus à la fenêtre, ils en conclurent qu'on m'avait secrètement livré à la Russie.

---

## CHAPITRE IV

Visite de « ma femme ». — Plan d'évasion  
et délibération. — Espérances.

Le Procureur entre en jeu. — Préparatifs de voyage.

Un des jours suivants, je fus de nouveau appelé au parloir. A peine avais-je franchi le seuil qu'une jeune dame tomba dans mes bras moitié en pleurs, moitié souriante.

C'était la femme de mon ami Buligin.

Comme j'avais été arrêté sous le nom de son mari, elle s'était empressée d'accourir pour jouer auprès de moi le rôle de « ma femme ». Elle s'en acquitta si bien que même le sévère procureur, témoin de cette scène attendrissante, s'adoucit à la vue de ces deux jeunes époux qui s'aimaient si tendrement. Il ne s'interposa point entre nous et il nous laissa causer tranquillement.

Lorsque l'ardeur des premières étreintes fut apaisée, il me recommanda de parler allemand avec « ma femme », mais cette fois sa voix s'était faite moins sèche et moins dure que pendant la visite de M<sup>me</sup> Axelrod.

Toutefois, M<sup>me</sup> Buligin m'avait soufflé à l'oreille qu'il était absolument indispensable que nous pussions parler russe, car elle avait à me communiquer des choses de la plus haute importance. J'insistai donc auprès de M. Von Berg pour qu'il nous permit d'employer la langue russe.

— Je ne peux pas! répondit-il brièvement; vous parlez tous les deux assez bien l'allemand pour vous comprendre.

— Vous avouerez, répliquai-je, que, quelque bien qu'un homme parle une langue étrangère, il éprouve le besoin de s'entretenir dans sa langue maternelle avec sa femme

qu'il n'a pas vue depuis de longues semaines et qui le retrouve en prison. Il est impossible à ma femme de parler en allemand des choses de sa famille ainsi que de son enfant. Je ne comprends pas non plus, répliquai-je, pourquoi la loi, dont vous êtes ici le représentant, nous priverait d'une pareille joie. Si vous avez quelque doute au sujet de la nature de notre entretien, faites appeler le traducteur, M. le professeur Thun, afin qu'il y assiste.

— Du moment que vous connaissez bien tous les deux la langue allemande, la loi ne m'autorise point à vous laisser causer en russe, répondit ce vieillard avec raideur.

— Vous êtes sans doute d'accord avec la loi, mais il y a aussi des devoirs d'humanité communs à tous les hommes bien élevés, et l'humanité ne vous autorise pas à nous interdire l'emploi de notre langue maternelle.

J'avais prononcé ce mot « humanité » sur un ton tranchant, et il sembla produire son effet, car le procureur capitula. Il consentit à nous laisser parler russe, à la condition que le professeur Thun voulût bien être de la partie, mais il se refusa à le faire appeler, car « il n'y était point obligé de par la loi ». Naturellement, je ne voulus point avoir l'air d'être en relations intimes avec le professeur Thun et je demandai, comme en passant, son adresse, bien que le professeur me l'eût fait connaître depuis longtemps.

— On la donnera à votre femme dans mon cabinet.

Là-dessus, il quitta le parloir avec M<sup>me</sup> Buligin et je fus ramené dans ma cellule.

Peu de temps après, je fus rappelé au parloir et j'y trouvai, outre M<sup>me</sup> Buligin et le procureur, le professeur Thun. Je ne l'avais pas vu depuis quelque temps, car il avait voyagé pendant les vacances de Pâques. En outre, il avait terminé sa fonction de traducteur, et, depuis que le dossier avait été transmis au procureur, nous n'avions plus eu l'occasion de nous entretenir ensemble à cœur ouvert.

Lorsqu'elle put parler russe, M<sup>me</sup> Buligin me fit savoir qu'elle était venue en toute hâte parce que mes amis étaient très inquiets à mon sujet.

Les espions russes s'empressaient autour de mes amis et de mes dernières connaissances; ils montraient ma photographie, qui ressemblait assez à celle qui avait été

envoyée de Fribourg, et ils s'informaient pour savoir où j'étais. Mes amis en concluaient que le gouvernement russe était sur la bonne piste pour découvrir qui se cachait sous le nom de Buligin, et, si mon incarcération devait encore se prolonger, il était sûrement à prévoir qu'il finirait par connaître mon vrai nom. Il était donc indispensable de concerter, dans tous les cas, mon évasion. Nous discutâmes toutes les chances et nous cherchâmes à arrêter un plan. Le professeur Thun prit une part active à notre conversation et il nous donna même des conseils. Mais, comme je l'ai dit, aucun de ces plans n'était pratique. Je n'ai pas l'intention de vous exposer ici tous ceux qui furent discutés; qu'il me suffise de vous dire que le professeur Thun s'y intéressa vivement et y joua un rôle actif.

Aujourd'hui, lorsqu'après vingt ans je me rappelle ces événements, je suis tenté de douter qu'il ait été réellement possible qu'un professeur allemand, un homme qui avait une chaire d'économie sociale, se soit proposé pour aider à l'évasion d'un socialiste russe, ait arrangé avec lui des combinaisons et se soit ainsi exposé à un danger personnel. Et ce même homme était celui qui, avant de me connaître personnellement, avait manifestement exprimé le désir que je sois un jour livré au gouvernement russe!

M. le procureur Von Berg qui, pendant tout le temps de notre conversation, était resté dans la pièce, joua un rôle furieusement comique. Il ne comprenait naturellement pas un traître mot, puisque nous parlions en russe; mais, lorsqu'il nous voyait rire, il riait lui aussi et il faisait semblant de s'associer à notre joie. Comme nous nous égayions à ses dépens et que notre rire le gagnait, il s'amusait également avec nous; mais nous nous demandions, avec le professeur Thun, ce qu'aurait pensé ce correct et formaliste vieillard et dans quelle violente colère il serait tombé s'il avait appris que, en sa propre présence, nous nous moquions de sa digne personne.

Lorsque nous eûmes terminé une discussion qui dura assez longtemps, M<sup>me</sup> Buligin prit tendrement congé de moi; elle remercia M. Von Berg de nous avoir permis de parler russe et elle lui demanda quand il pensait me mettre en liberté. Il répondit qu'il prendrait une conclusion un de ces prochains jours, dont il indiqua même la date; dans tous les cas, il ajouta que, si j'étais mis

en liberté, je devrais être confié à la police, qui me conduirait à une frontière quelconque, probablement la frontière suisse, qui était la plus rapprochée.

Je me cramponnai avec plus d'énergie à l'espoir que tout cela se réaliserait et je rejetai un doute qui de plus en plus s'imposait à moi. Franchement, il était plus agréable de rêver à une prochaine libération que de se représenter les conséquences qu'aurait pour moi mon extradition en Russie ou simplement mon envoi à la frontière russe.

Depuis la visite de M<sup>me</sup> Buligin, la soif de liberté se faisait en moi de plus en plus grande. Mon imagination faisait miroiter à mes yeux de gracieux tableaux; mes pensées allaient continuellement à mes amis et à notre œuvre. Je voyais passer dans mon esprit des scènes de joyeuse bienvenue et je pensais à mes camarades s'acharnant avec une nouvelle âpreté au développement de notre Ligue pour l'émancipation des travailleurs. Je ruminai dans les moindres détails tout ce que j'allais faire pour racheter mon inaction forcée.

Je ne vivais que dans l'avenir, le triste présent me semblait depuis longtemps passé. C'était comme un cauchemar pénible, un de ces épisodes que je racontais dans le cercle des miens.

Les soldats doivent éprouver quelque chose de semblable lorsque, après avoir échappé au danger et aux dures privations de la guerre, ils reviennent sains et saufs à leur foyer.

\*  
\* \*

— Aujourd'hui, on va donner l'ordre de me mettre en liberté.

C'est avec cette pensée que je m'éveillai, un matin de mai, et je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui. Je commençai à me représenter de quelle façon on m'annoncerait cette décision.

— On vous fait appeler chez M. le Procureur.

Ce fut par ces mots que mon geôlier mit un terme à mes rêveries.

— C'est sans doute pour m'annoncer ma libération; telle fut ma première pensée. Cet homme tient sa parole. Il est cependant étrange que le juge ait été si vite à arrêter sa décision; il est encore de très bonne heure.

Ainsi pensai-je en suivant les corridors de la prison.

Au greffe, M. Von Berg était assis près d'une table et, à côté de lui, il y avait un jeune secrétaire. La table était couverte de liasses de papiers.

— C'est aujourd'hui, comme vous le savez, me dit le procureur en se tournant vers moi, que le jugement va être rendu au sujet de votre affaire. Avant de vous annoncer ce verdict, il nous faut d'abord savoir si votre nom est bien, en réalité, Buligin, et si votre résidence est bien Moscou, comme vous l'affirmez.

— Certainement, je m'appelle Buligin et je suis de Moscou, répondis-je.

— Lisez la note relative à ce sujet, ordonna le procureur à son greffier.

Celui-ci se mit à lire d'une voix blanche et sur un ton officiel un papier qui, au premier coup d'œil, me semblait venir de quelque administration de Moscou. Ce document indiquait clairement et brièvement qu'il n'y avait à Moscou aucune personne du nom de Buligin répondant à la description qui en avait été donnée.

— Qu'avez-vous à dire là contre? me demanda M. Von Berg sur un ton froid et ironique.

Je sentis tout mon sang affluer au visage, et mes genoux se mirent à trembler.

Mais je me dominaï et présentai aussitôt ma défense. Je parlai vite, avec émotion et sur un ton convaincu. Je sentais que j'étais à un moment décisif et que le sol manquait sous mes pieds. Maintenant, il s'agissait de lutter pour la vie. Comme j'avais déjà souvent songé à cette éventualité, mon plan de défense avait été préparé à l'avance.

— Ecoutez, m'écriai-je en me tournant vers le procureur, je certifie que je suis Buligin, mais je dois avouer aussi que je ne suis point de Moscou et que tous les détails que je vous ai donnés sur ma personne sont faux; j'ai été réduit à ce mensonge par la façon dont j'ai été traité ici, à Fribourg, et par les procédés administratifs qui règnent en Russie. Ces procédés que vous ignorez, je vais vous les faire connaître. Il n'est pas rare chez nous qu'un jeune homme soit dénoncé à la gendarmerie comme possédant des livres interdits en Russie. Non seulement il est arrêté, mais on cherche à mettre la main sur tous ceux avec qui il est en relations ou dont l'adresse était par hasard entre ses mains. Sa maison

est soumise à un perpétuel espionnage, toute sa famille est exposée à des tracasseries ou à des perquisitions; et ce n'est pas assez de toutes ces vexations, il arrive très souvent que des hommes sont jetés en prison pendant des mois pour les motifs les plus futiles.

» Lorsque j'arrivai de la Suisse démocratique dans la constitutionnelle Allemagne, sans la moindre intention de contrevenir aux lois de ce pays, je dus me convaincre aussitôt que la façon dont les citoyens sont traités ici — je parle du moins pour les étrangers — ne diffère guère de celle qui est pratiquée en Russie. J'ai appris à mes dépens qu'on arrête ici les gens sans respecter aucunement les formes juridiques, sans observer les moindres garanties de la liberté individuelle.

» Sans le moindre mandat de la police, on se permet de faire des perquisitions dans la chambre de mon hôtel, et on me traite comme un vulgaire criminel, moi qui n'ai pas à me reprocher la moindre infraction aux lois allemandes. On me jette en prison et on m'y laisse deux longs jours sans me faire comparaître devant un juge. On a aussi arrêté, tout comme en Russie, une jeune dame allemande, et on l'a aussi jetée en prison.

» Je ne pouvais avoir aucune confiance dans l'assurance que me donnait le juge d'instruction qu'il s'agissait simplement d'une enquête judiciaire. Je ne pensais pas qu'en Allemagne, comme en Russie, la police eût le droit d'agir parallèlement à la justice et de s'entendre directement avec les autorités russes.

» Le document que vous venez de me lire me prouve clairement que j'avais raison.

» Eh bien! si j'avais fait connaître au juge mon réel état civil, il aurait été immédiatement communiqué aux autorités russes, comme cela apparaît maintenant, et celles-ci auraient aussitôt appris que j'avais été arrêté ici parce qu'on avait trouvé en ma possession deux malles pleines de livres interdits en Russie. La police aurait, naturellement, fait ses perquisitions habituelles dans la ville où je suis né; on aurait accablé de vexations sans nombre mes parents, mes frères, mes sœurs, qui partagent mes opinions. Peut-être eût-on découvert chez eux des livres interdits, et de nombreuses personnes auraient été emprisonnées.

» La Russie n'est point un pays constitutionnel, et voilà pourquoi j'ai été obligé de cacher, dans mon inter-

rogatoire, certains détails qui auraient pu être dangereux pour les autres.

— Ainsi, vous affirmez que vous êtes Buligin, me dit le procureur d'une voix pleine de colère; mais vous niez que vous soyez de Moscou, et vous vous refusez à nous donner le nom de votre lieu de naissance?

— Oui, je refuse, pour les raisons que j'ai déjà énumérées.

— Lisez-nous donc le rapport suivant, fit le juge au greffier.

Et celui-ci recommença de lire :

« Le prisonnier actuellement détenu dans le grand-duché de Bade et qui se fait passer pour Buligin n'est, en réalité, qu'un certain Leo Deutsch qui, en compagnie de Jacob Stefanowitch, a, entre autres méfaits, commis, en mai 1876, une tentative d'assassinat contre Nicolas Gorinowitch. C'est pourquoi le gouvernement de Sa Majesté le tsar de Russie prie, par l'intermédiaire de son représentant auprès de Votre Altesse, le grand-duché de Bade de vouloir bien lui accorder l'extradition des deux criminels ci-dessus nommés, et, en même temps, le gouvernement de Sa Majesté croit devoir appeler l'attention des autorités allemandes sur ce fait que le nommé Leo Deutsch s'est évadé plusieurs fois; c'est pourquoi il vous prie d'exercer sur lui la plus active surveillance, soit pendant son emprisonnement, soit pendant son transfert en Russie. »

Je transcris ici mot pour mot ce document, car, bien que près de vingt ans se soient écoulés, il est encore tout à fait présent à mon esprit.

— Tout est perdu pour moi, pensai-je, et des réflexions torturantes me traversèrent l'esprit.

— Eh bien! qu'avez-vous à répondre?

J'entendais la voix sèche du procureur, et je remarquai qu'un sourire de triomphe éclairait son visage.

Je me repris avec un effort violent.

— Ce qu'on vient de me lire là, dis-je en affectant un air aussi tranquille que je pus, ne m'étonne pas du tout; cela répond même tout à fait à ce que je sais des procédés du gouvernement russe. Son jeu est clair: chaque fois que ce gouvernement veut s'emparer d'un socialiste inoffensif qui a été arrêté dans un pays constitutionnel, il se garde bien de dire qu'il s'agit de celui-là,

mais il donne le nom de quelque individu arrêté pour un crime réel; cela n'est pas nouveau, et, par exemple, la Roumanie a été amenée à livrer un certain Katz, qui a été immédiatement expédié en Sibérie par la *méthode administrative*, comme on dit là-bas, c'est-à-dire sans la moindre instruction judiciaire.

» C'est, évidemment, ce que l'on veut faire dans mon cas, et la meilleure preuve de ce que j'avance, je la vois dans ce fait que le gouvernement russe exige non seulement que je lui sois livré sous le nom de Deutsch, mais il exige encore l'extradition de Stefanowitch, bien que celui-ci ait été depuis de longues années déjà arrêté en Russie, et condamné aux travaux forcés dans les mines de Sibérie, quoique sa participation à la tentative de meurtre contre Gorinowitch n'ait jamais été mise en question lors de son jugement. Cela est clair : le gouvernement russe demande l'extradition de Stefanowitch, quoique celui-ci soit déjà entre ses mains, parce que, à la prochaine occasion, il désignera un socialiste quelconque sous le nom de Stefanowitch. Ce que je vous dis là, le professeur Thun pourra vous le confirmer, car il ne connaît pas seulement les affaires de Russie, il est, en outre, très documenté sur le mouvement révolutionnaire de ce pays. »

Ainsi finit l'interrogatoire. Lorsque, de retour dans ma cellule, je pus ramasser mes idées, je fus complètement atterré. Mon extradition était une chose sûre. Je n'avais plus d'espoir que dans la fuite. Mais cet espoir ne tarda pas à s'écrouler, comme je pus bientôt m'en apercevoir.

A la suite de l'allusion du gouvernement russe à mes nombreuses évasions, — en réalité, je ne m'étais évadé que deux fois, — on avait posté un gardien spécial à la porte de ma cellule; il ne me perdait pas de vue un seul instant et suivait tous mes mouvements. On avait également recommandé aux autres gardiens de me surveiller étroitement et, ce qui n'avait jamais eu lieu auparavant, le geôlier en chef Roth assista à l'interrogatoire que je viens de décrire et à tous les entretiens que j'eus par la suite.

Immédiatement après midi, je fus de nouveau amené devant le procureur; il me parut mieux disposé à mon égard, et il me témoigna quelque douceur, autant du moins qu'on en pouvait attendre de cet inflexible « homme de loi ».

Il me déclara que le professeur Thun avait confirmé toutes mes allégations; puis il ajouta :

— Il se peut que vous ayez été à tort accusé du crime auquel il est fait allusion dans le rapport du gouvernement russe, et je suis tout prêt à vous aider dans votre défense. Vous devez savoir qu'en Allemagne le devoir du ministère public ne consiste point à condamner à tort et à travers, mais qu'il a pour mission de rechercher la vérité et de rendre à la liberté tous ceux qui ont été poursuivis injustement. Donnez-moi donc le moyen de vous assister dans votre défense, et je vous aiderai dans la mesure du possible.

Ce changement dans l'attitude du procureur, il fallait, évidemment, l'attribuer à l'influence du professeur Thun.

Je savais bien qu'il ne me restait plus à peu près aucun espoir, mais je voulais mettre à profit les bonnes dispositions de M. Von Berg à mon égard et gagner du temps.

Si mon extradition tardait quelque temps encore, peut-être mon évasion ne serait-elle pas impossible. J'acceptai donc avec reconnaissance l'offre du procureur, et je lui demandai l'autorisation de m'entendre avec mon avocat et avec le traducteur public, vu que je n'avais aucune connaissance des procédés employés pour utiliser le conseil qu'il m'avait donné.

Avant tout, je me ferais fort de lui prouver que je n'étais point le Deutsch qu'on recherchait, car celui-ci, à ma connaissance, habitait Londres, et il serait tout prêt à confirmer mon dire, si on parvenait à le découvrir. J'espérais que, par l'intermédiaire du professeur Thun, j'arriverais à déterrer à Londres un réfugié russe qui consentirait à se faire passer pour Deutsch.

M. Von Berg me déclara que l'acceptation de ma requête dépendait du ministre de la Justice, à qui il en référerait.

Là-dessus finit le second interrogatoire.

A partir de ce moment, les événements se précipitèrent. Auparavant, j'avais dû attendre un interrogatoire pendant des semaines entières, et j'avais réclamé de moi-même d'être amené devant le juge d'instruction, dans l'espoir que j'apprendrais de la sorte quelques détails particuliers au sujet de mon affaire. Mais, maintenant, tout alla plus vite que je ne le souhaitais.

Dès le lendemain, en effet, je comparus de nouveau

devant le procureur. Cette fois, je trouvai dans son cabinet, outre M. Von Berg, le greffier et le surveillant Roth, qui se tenait debout près de la porte, un monsieur étranger, en uniforme d'un fonctionnaire de justice russe, avec une décoration qui brillait à sa boutonnière.

— Eh! bonjour, Deutsch! Vous ne me reconnaissez donc pas? me demanda l'inconnu en russe, d'une voix douce-reuse. Je suis M. Bogdanowitch, le substitut du procureur auprès de la cour d'appel de Saint-Petersbourg. Vous devez bien vous souvenir de moi? Lorsque vous étiez en prison à Kiew, j'étais substitut du procureur dans cette ville.

— Je n'ai jamais été en prison à Kiew, répondis-je, et je n'ai pas le plaisir de vous connaître, Monsieur, ajoutai-je d'un air tranquille.

Et, en effet, je n'avais jamais de ma vie aperçu ce fonctionnaire.

— Il n'y a pas de doute, c'est bien Deutsch, dit Bogdanowitch en se tournant vers son collègue allemand.

— Et moi, j'affirme de nouveau que ce n'est pas vrai.

— Dans tous les cas, nous devons plutôt croire M. Bogdanowitch que vous, dit M. Von Berg, et vous allez être livré à la Russie.

— Et voilà, répliquai-je. Vous allez donner ainsi l'occasion au gouvernement russe d'envoyer encore un innocent en Sibérie.

— Les innocents ne sont jamais envoyés en Sibérie, affirma Bogdanowitch avec aplomb.

— Non seulement vous exilez en Sibérie des innocents, mais encore vous les envoyez à l'échafaud. Ainsi, Monsieur, vous prétendez avoir fait partie du parquet de Kiew; vous devez donc vous rappeler, et peut-être y avez-vous pris part, le meurtre juridique dont a été victime un jeune garçon, presque un enfant: l'étudiant Rosowski. Il fut pendu, bien qu'au cours des débats il fût prouvé qu'il n'avait pas commis d'autre crime que d'avoir sur lui une proclamation et de s'être énergiquement refusé à en faire connaître la provenance.

— Rosowski a été pendu non seulement parce qu'une proclamation a été trouvée sur lui, mais encore parce qu'il était un des membres du parti socialiste, ajouta Bogdanowitch en souriant au procureur du grand-duché de Bade.

— Vous voyez! fis-je en me tournant à mon tour vers

celui-ci. Chez vous, en Allemagne, les représentants du parti socialiste siègent comme députés au Reichstag et ils contribuent à faire les lois de l'Etat. D'après l'opinion du Parquet et de l'Administration russes, il suffit simplement d'être soupçonné de tendances socialistes pour être envoyé à la potence. »

Ces deux messieurs ne surent pas trop quoi me répondre. Toutefois, il me sembla que cet exemple, conforme à la vérité, avait produit, d'abord, une certaine impression sur le juriste allemand. Mais, d'un autre côté, le vaniteux M. Von Berg semblait s'en laisser imposer étrangement par la présence du substitut du procureur auprès de la cour d'appel de Saint-Petersbourg.

De temps en temps, son regard s'hypnotisait sur la décoration qui brillait à la poitrine du Russe, et, lorsqu'il lui parlait, il y avait dans sa voix une douceur que je ne lui avais jamais soupçonnée. Il se donnait, en outre, toutes les peines du monde pour prononcer correctement ce nom de Bogdanowitch, si difficile pour lui, et cela me semblait étrangement comique. Pour se faire bien venir aux yeux du représentant de la justice russe, M. Von Berg me fit remarquer d'un ton tranchant :

— Je vois que vous ne manquez pas de prétextes pour peindre le gouvernement de votre pays sous les plus sombres couleurs; mais, quels que puissent être vos ressentiments contre ce gouvernement, vous allez lui être livré, et je suis pleinement convaincu qu'on vous traitera en Russie conformément aux lois.

— Oh! sûrement! sûrement! se hâta d'affirmer M. Bogdanowitch.

Je fus ramené dans ma cellule. Ce que je ressentis les jours suivants, je n'ai pas besoin de le décrire, le lecteur peut se l'imaginer en se mettant à ma place.

Il était clair, maintenant, que tout espoir de liberté était perdu pour moi; mais je ne pouvais pas me résigner à tout jamais à cette pensée, et mon cerveau travaillait sans relâche à de nouveaux plans d'évasion, bien que tout cela fût inutile.

Je comptais que les démarches pour mon extradition dureraient encore quelque temps, et je résolus d'écrire à mes amis une longue lettre, avec un plan que j'espérais leur faire tenir par l'intermédiaire du professeur Thun. La rédaction de cette lettre me demanda trois jours, et je fus encore une fois appelé devant le procureur, bien

que ce fût un dimanche. On avait, évidemment, procédé avec une grande rapidité.

— Notre gouvernement a décidé d'accorder votre extradition, me dit M. Von Berg, mais à la condition que vous comparâtiez, en Russie, devant un tribunal régulier, et sous la responsabilité d'avoir commis une tentative de meurtre contre Gorinowitch. Votre requête pour un nouvel entretien avec votre avocat et le traducteur a été rejetée.

Après m'avoir lu la décision du gouvernement badois, M. Von Berg me fit savoir que je partirais le jour même pour la Russie.

Au moment de sortir, je lui fis remarquer que je serais certainement traduit, en Russie, devant un tribunal d'exception, une cour martiale, comme on dit là-bas, et non point devant un tribunal ordinaire.

— Mais c'est impossible! répliqua M. Von Berg; ce serait une atteinte au traité d'extradition et contraire au droit des gens.

Une fois dans ma cellule, je commençai mes préparatifs de voyage. C'était assez compliqué. Malgré l'excès de précautions prises pour surveiller les objets que mes amis me faisaient passer, j'avais en ma possession une lime anglaise pour scier les barreaux de la prison, une paire de ciseaux pour tailler ma barbe et mes cheveux en cas de besoin, et aussi une somme d'argent en billets de banque russes et allemands. Il fallait me débarrasser de tout cela d'une façon quelconque. Je résolus de jeter la lime, parce qu'elle ne pouvait m'être d'aucune utilité et qu'elle était difficile à cacher; je la cassai donc en deux et la fis disparaître dans les cabinets. Je cachai le reste, car je pouvais en avoir besoin si une occasion favorable se présentait pendant la traversée de l'Allemagne, ou bien en Russie.

Le surveillant, planté à ma porte, ne me quittait pas des yeux un instant; mais, malgré cela, je réussis à dissimuler tous ces objets dans mes vêtements, de telle façon qu'ils ne pussent point être découverts pendant la fouille à laquelle je m'attendais et que je pusse les retrouver facilement au cas où j'aurais à m'en servir.

Tous ces préparatifs étaient aussi inutiles que l'espérance du naufragé qui cherche à se raccrocher à un fêtu de paille; je ne me faisais aucune illusion. Je savais qu'une rigoureuse surveillance serait exercée sur moi

et que toute tentative de sauvetage était perdue, surtout dans les premiers temps; mais, dans la situation où j'étais, ces préparatifs avaient au moins l'avantage de m'arracher momentanément à des pensées qui n'avaient rien de bien agréable. Je savais ce qui m'attendait et je me représentais nettement mon avenir : de longues années de prison. J'allais être enterré tout vivant, arraché pour ainsi dire à la vie, et cette perspective m'écrasait. Je crois que la pensée de la mort m'eût été plus douce.

— A quoi me servirait la vie? me demandais-je, et la réponse me plongeait dans une désespérance infinie.

---

## CHAPITRE V

**Départ pour la Russie en wagon à bestiaux.**

**Dans les prisons de Francfort et de Berlin.**

**De la frontière à Pétersbourg par Varsovie.**

Le soir vint, et je fus installé dans une voiture fermée sous l'escorte de deux policiers en civil. On nous fit attendre à un embranchement loin de la gare. Je fus introduit en compagnie de mes gardiens dans un vulgaire wagon à bestiaux.

Lorsque ce wagon eut été poussé jusqu'à la station, où il fut accroché à un train de voyageurs, je constatai sur le quai une agitation insolite; mes gardiens en avaient aussi été frappés, car ils se mirent à chuchoter vivement.

Par quelques bribes de leur conversation que je pus saisir au vol, je compris qu'on venait d'arrêter quelqu'un, et je supposai que cet incident n'était pas étranger à ma personne. En effet, plusieurs années après, j'appris que deux de mes camarades avaient été arrêtés à la station de Fribourg. Ils comptaient prendre le même train que moi et profiter de l'occasion, si elle se présentait, pour m'aider dans mon évasion. Mais cette tentative échoua. Mes deux amis furent gardés quelques jours en prison à Fribourg et, de là, renvoyés en Suisse.

Au matin, nous arrivâmes à Francfort-sur-le-Mein, où on me remit en prison.

Le directeur de l'établissement se montra aussi aimable, aussi serviable que possible à mon égard, mais ce n'était point sans une arrière-pensée. Comme je lui de-

mandais si je pouvais envoyer une carte-postale à mes amis, en Suisse, il m'assura de la façon la plus obligeante qu'il donnerait aussitôt des ordres, et il me procura tout ce qu'il fallait pour écrire.

La cellule où il me conduisit était très commode et avait vue sur une rue très passante; mais il m'imposa deux hommes de police pour compagnons, soi-disant pour me distraire. Puis il me fit servir un excellent déjeuner, qui, du moins, me parut tel, car, dans les derniers temps, ma surexcitation m'avait empêché de rien manger.

Comme je prévoyais que mon voyage serait long, je voulus me procurer quelques livres, et cet homme complaisant s'offrit lui-même à me les acheter chez un bouquiniste, où ils coûteraient moins cher. Je me souviens que je choisis quelques œuvres de classiques allemands et français, et il me les fit avoir à un prix qui me parut très bon marché. Finalement, il me proposa de faire un tour avec lui dans le préau. Lorsque nous fûmes seuls, il commença à me parler avec force détours de ses propres affaires, puis il me demanda à brûle-pourpoint si je n'étais pas le fameux Degajeff.

Je me mis à éclater de rire, et la serviabilité et l'amabilité de ce brave homme m'apparurent sous un jour tout différent, car je compris qu'il y avait pour lui quelque intérêt à se montrer complaisant. En effet, comme me l'apprirent mes gardiens, non seulement il avait « gratté » sur l'achat des livres et sur le repas qu'il m'avait fourni, mais encore il espérait une bonne récompense s'il parvenait à m'arracher l'aveu que j'étais Degajeff. Il s'agissait, en effet, d'arrêter cet homme, pour lequel le gouvernement russe avait offert une prime élevée de dix mille roubles, et le nom de Degajeff se trouvait dans tous les journaux de l'Europe.

Je restai dans la prison de Francfort jusqu'à la nuit. Ensuite, trois policiers m'accompagnèrent à la gare habillés aussi en civil. Chaque fois que je changeais de surveillant, j'étais fouillé, mais on ne trouva rien sur moi avant ma sortie de la prison.

Les policiers de Francfort me mirent aux mains des chaînes qui n'étaient ni épaisses ni lourdes, et qu'on ne pouvait pas voir, car elles étaient dissimulées sous mes vêtements. Toutefois, elles suffisaient pour m'empêcher de marcher vite et surtout de courir. Je protestai de toutes mes forces contre un pareil traitement; mes

compagnons me déclarèrent qu'ils avaient reçu l'ordre rigoureux de me mettre des chaînes.

Mes protestations n'obtinrent aucun effet. Il ne me restait plus qu'à me résigner.

Mais cela ne suffit pas à mes gardiens, car, lorsque nous traversâmes la gare pour arriver sur le quai, l'un d'eux, une espèce de géant, fit semblant de me tenir amicalement par le bras, un autre nous précédait de quelques pas, et le troisième marcha derrière. On pouvait ainsi nous prendre pour un groupe de joyeux compagnons qui voyageaient à la bonne franquette.

Nous nous installâmes dans un wagon ordinaire, au milieu des voyageurs, où nous occupâmes deux banquettes, et aucun de nos compagnons de route ne se douta qu'il voyageait avec un redoutable criminel d'Etat, chargé de chaînes.

Je me rappelai alors ce dicton des paysans russes qui, voulant qualifier l'ingéniosité des Allemands, disent « que ce sont eux qui ont inventé les singes ».

Je dois, d'ailleurs, faire remarquer que mes surveillants se montrèrent de tous points corrects, quoique strictement sévères. Je ne fus plus exposé une seule fois à de grossières attaques, comme je l'avais été à Fribourg.

Autant que les ordres reçus par eux le permettaient, ils mirent une certaine complaisance à me procurer ce dont je pouvais avoir besoin. Sur le mandat d'amener qu'on leur avait donné, j'étais désigné comme « le prétendu Buligin », et je figurai sous ce nom jusqu'à ce qu'ils m'eurent livré aux autorités russes. Pendant tout le voyage, il ne pouvait être question de tentative d'évasion. Ils ne me perdirent pas de vue une seconde, ne me quittèrent pas d'une semelle, et ils observèrent attentivement le moindre de mes mouvements.

Ils ne s'abandonnèrent pas à causer avec moi, et je n'éprouvai pas le moindre besoin de bavarder avec eux. Je me sentais accablé, énervé, vidé; ma pensée était endormie; autour de moi je ne voyais rien, je n'entendais rien.

— Ce qui doit être sera! me dis-je chaque fois que la pensée de l'avenir m'effleurait.

C'était la réaction qui se produisait en moi, après la surexcitation nerveuse des derniers jours passés à Fribourg.

Le jour suivant, lorsque nous arrivâmes à Berlin, je fus encore conduit dans une prison. Je ne sais pas quel était son nom; mais ce que je sais bien, c'est qu'elle produisit sur mon esprit un horrible sentiment de dépression.

La cellule sombre, dans laquelle un grand mur élevé juste en face ne laissait pénétrer qu'une lumière indirecte; les têtes sinistres de mes geôliers, qui ne me regardaient jamais en face, mais toujours à la dérobée, me donnèrent l'impression que les malheureux qui étaient condamnés à passer un certain temps dans ces cachots étaient dignes de toutes les pitiés. Je connus, depuis cette époque, de nombreuses prisons, tant en Russie qu'en Sibérie, mais jamais au grand jamais je ne me suis senti aussi désespérément triste que dans la geôle berlinoise. Tout semblait me dire :

— Tu es à Berlin, la capitale du militarisme prussien, où une discipline de fer, une implacable autorité règlent les moindres actions de chacun.

Les policiers qui m'accompagnaient depuis Francfort ne me quittaient pas non plus des yeux dans ce cachot; ils se levaient de temps en temps pour monter la garde. Certes, leur société n'avait rien pour moi d'agréable; mais, dans cet affreux cachot, la présence d'un être humain contribuait à adoucir mon désespoir sans fond.

Heureusement, je ne devais pas y moisir, et je fus tout heureux lorsque, le soir du même jour, je fus emmené, sous la surveillance des mêmes individus.

Au matin suivant, nous étions en Russie.

La station frontière où je fus livré s'appelait Granitz. C'était une localité située au point de jonction des trois empires russe, autrichien et allemand.

On m'avait fait faire un grand détour, au lieu de me conduire directement de Berlin à Pétersbourg; mais il faut dire que cette route extraordinaire avait été choisie parce qu'on craignait qu'à la frontière une tentative ne fût faite pour me mettre en liberté. En effet, peu de temps auparavant, le socialiste polonais Stanislas Mendelsohn s'était échappé, avec l'aide de quelques amis, à la station frontière d'Alexandrowo, au moment où la police prussienne l'avait livré à la Russie, et il était parvenu à gagner la Suisse.

Je me rappelle parfaitement les sensations du moment. C'était une délicieuse journée de mai, et le joyeux soleil

sembla renouveler mes forces. A peine avais-je quitté le wagon en compagnie de mes surveillants allemands que je fus entouré par un groupe compact de gendarmes russes.

— Bonjour, monsieur Deutsch. Enfin, vous voilà! Ah! nous vous avons longtemps attendu!

Ce fut par ces mots qu'ils me saluèrent. Je jetai un coup d'œil autour de moi : c'étaient des jeunes gars de la campagne, au visage jeune et frais, qui portaient l'exécrable uniforme bleu sombre de la gendarmerie.

Leur accueil sans façon me fit sourire, comme si c'étaient de vieilles connaissances qui fussent là pour me saluer.

— Comment me reconnaissez-vous donc? leur demandai-je, tout en faisant route vers la gendarmerie.

— Ah! oui, nous vous connaissons bien! Ce que nous avons entendu parler de vous! Voulez-vous prendre le thé tout de suite, ou voulez-vous secouer la poussière de la route? me demandèrent-ils.

Et ils se mirent en quatre pour m'être agréables.

Il y avait un étrange contraste entre l'attitude de mes gardiens allemands et russes. Ces derniers me traitaient simplement et sans façon, avec une confiance presque amicale.

Pour les policiers allemands, j'étais un redoutable malfaiteur qui se cachait sous un faux nom; ils suivaient à la lettre les instructions qu'ils avaient reçues, sans s'occuper du reste. En outre, ils espéraient, eux aussi, toucher la récompense de leur sévérité à mon égard, comme je le compris à leurs chuchotements, lorsqu'ils me croyaient endormi.

Pour les gendarmes russes, j'étais un criminel politique, comme on dit chez nous, un prisonnier d'Etat dont ils avaient entendu bien souvent le nom, et ils me traitaient comme une vieille connaissance.

J'avais quitté la Russie depuis quatre ans, et la première fois que j'entendais parler ma langue maternelle dans mon propre pays, c'était par des gendarmes. Quoique révolutionnaire, on comprendra sans peine que la présence de ces gendarmes fut pour moi une distraction. Si un individu non prévenu m'avait vu savourer le thé devant un samovar qui fumait et bavarder ainsi au milieu des gendarmes, il se serait imaginé que je causais en camarade avec de vieux amis.

— Que se passe-t-il à l'étranger? Sûrement, on ne doit pas y être aussi bien que chez nous? me demandèrent ces jeunes garçons.

Et je leur racontai comment, à l'étranger, on était bien mieux que chez nous, dans notre pauvre patrie. Mais ils ne voulurent pas me croire. Et la discussion fut des plus animées.

Lorsque ce thème fut épuisé, je leur demandai, à mon tour, ce qu'il y avait de nouveau chez nous, et ils me décrivirent avec admiration comment la Russie tout entière avait célébré, peu de temps auparavant, la proclamation de la majorité du tsarewitch.

Les policiers allemands avaient remis mes effets et ma personne contre reçu, et ils étaient repartis quelque peu déçus de n'avoir pas touché leur récompense, du moins à Granitza.

Quelques heures après, parut un officier de gendarmerie. Il donna l'ordre à quelques-uns de ses subordonnés de se tenir prêts à me faire escorte, car je devais prendre le train le plus prochain. Je remarquai qu'il remettait à l'un d'eux l'argent qui lui avait été transmis par les policiers allemands.

Je tirai de la cachette où je l'avais mis l'argent russe, et je le confiai à l'officier, car je craignais qu'on ne parvint à le découvrir, à la suite d'une fouille minutieuse. Il parut tout surpris et me demanda si je n'avais point été fouillé en Allemagne. Puis il recommanda de visiter mes vêtements avec la plus grande attention, ce qui fut exécuté de point en point; mais, malgré cela, on ne trouva pas sur moi le reste de l'argent allemand, pas plus que les ciseaux.

Trois gendarmes m'accompagnèrent dans mon voyage jusqu'à Pétersbourg. A Varsovie, où nous arrivâmes de nuit, un colonel de gendarmerie m'attendait. Comme la plupart des officiers de cette arme, il était très poli et aimait à causer.

— Vous avez bien été impliqué dans le procès de Tchigirin? me demanda-t-il.

Et, comme je lui répondais affirmativement, il ajouta avec conviction :

— Oui, il y a longtemps de cela. C'était, n'est-ce pas, au moment du soulèvement de la Pologne? Ce n'est pas trop mauvais pour vous; vous n'aurez pas trop d'ennuis à cause de cela.

A l'époque du soulèvement de la Pologne, j'étais à peine âgé de huit ans! Cela prouve la façon dont les officiers de gendarmerie sont renseignés sur les procès politiques, dont la connaissance entre pourtant dans leurs attributions.

Ces effusions extérieures ne l'empêchèrent point de recommander à mes surveillants la plus rigoureuse vigilance.

— Ayez l'œil sur lui; que la fenêtre de son compartiment soit bien fermée; ne le laissez pas descendre de wagon, et surtout ne dormez pas en route, leur murmura-t-il à voix basse.

Les gendarmes ne parurent point s'émouvoir de ces recommandations; ils me traitèrent avec beaucoup d'égards comme précédemment, et ne manifestèrent pas la moindre crainte de me voir prendre la fuite.

A notre arrivée à Pétersbourg, un capitaine de gendarmerie nous attendait à la gare, et je fus conduit directement dans une voiture fermée à la forteresse de Pierre-et-Paul.

---

## CHAPITRE VI

## La forteresse de Pierre-et-Paul.

Le Procureur mon compatriote. Un médecin cruel.

Une connaissance fugitive.

Je fus saisi d'une impression étrange en me trouvant dans cette prison que le gouvernement du tsar avait fait aménager pour les criminels d'Etat.

Dans cette forteresse Pierre-et-Paul, dont le nom n'est prononcé en Russie qu'avec un frisson d'épouvante, de sinistres pensées m'accablaient, mais je fus aussi en proie à une certaine curiosité. Je savais bien que, dans cette prison, régnait un régime tout à fait cruel; mais, personnellement, j'étais désireux de le connaître, et la réalité répondit à l'image que je m'en étais faite.

A peine m'eût-on conduit dans une pièce quelconque que le directeur de la prison, le colonel de gendarmerie Lesnik, m'ordonna de me déshabiller complètement. Deux gendarmes me soumirent à une minutieuse visite corporelle; puis, au lieu de mes vêtements, ils me donnèrent du linge de la prison et une espèce de capote en coton rayé, comme on en porte dans les hôpitaux, et une paire de chaussons.

Mes effets avaient été enlevés. Cela fait, je fus enfermé dans une cellule du rez-de-chaussée.

Tout marchait au doigt et à l'œil, sans le moindre bruit, sans un mot; on n'aurait pas dit que des hommes vivaient là depuis des années et des années; on se serait plutôt cru dans une maison de morts. Seule, l'horloge rompait la monotonie du silence, et, cette fois, un joyeux carillon sonnait l'hymne national: «Honneur! Honneur à toi, tsar de toutes les Russies!»

Mon cachot était assez vaste, mais sombre, car la fenêtre était placée très haut sous le toit. Bien qu'on fût en mai, on y gelait littéralement; le soleil n'y pénétrait jamais, et les murs ruisselaient d'humidité. Pour tout mobilier, il y avait un lit en fer garni d'une paille, d'un coussin et d'une mince couverture de coton, une table de fer et une planche scellées au mur, et, enfin, un baquet qui répandait une insupportable puanteur.

Dès trois heures de l'après-midi on était plongé dans les ténèbres, bien qu'à cette époque de l'année Pétersbourg jouisse de ces nuits « claires » pendant lesquelles il ne fait jamais sombre. Mais, par-dessus tout, le froid était insupportable : il était dû à la situation du cachot, et surtout à l'insuffisance des vêtements. Pour me réchauffer, je faisais les cent pas d'un coin à l'autre, jusqu'à ce que je fusse harassé de fatigue; mais à peine m'étais-je laissé tomber quelques minutes sur le lit que le froid me faisait frissonner; même dans le lit, il m'étreignait encore, car la couverture était d'une minceur diaphane.

La nourriture consistait en une miche de pain de munition d'environ deux livres. A midi, on servait deux plats qui n'étaient pas mauvais, mais tout à fait insuffisants; en outre, ils étaient toujours froids, car il fallait les apporter de très loin.

N'étant qu'un prévenu, j'aurais pu me procurer quelques suppléments avec mes ressources; mais, pendant longtemps, cela ne me fut pas possible, car les gendarmes qui m'avaient amené avaient remis mes bagages et mon argent à l'officier de gendarmerie, et celui-ci les avait déposés au département de la police. Le plus pénible pour moi, fut qu'on m'avait enlevé aussi mes lunettes, ce qui ne me permettait pas de lire, tolérance qui est ordinairement accordée aux simples prisonniers. Cela rendait mes nuits et mes jours d'une longueur sans fin.

Je fis tous mes efforts pour me créer une occupation; je combinais des problèmes d'arithmétique qu'il fallait résoudre de tête, car on ne m'avait pas donné de quoi écrire. Je me racontais à moi-même des histoires, et j'épuisais tous mes souvenirs. J'essayai même d'inventer un journal, mais cette occupation ne dura pas longtemps, et la matière fut bientôt épuisée. Il me fut donc impossible d'occuper mes journées. En outre, j'étais souvent éveillé la nuit, le froid m'empêchant de dormir. Je passais

donc mon temps à aller d'un bout à l'autre de ma cellule, comme un fauve dans sa cage.

Les promenades au préau n'amenèrent aucune diversion dans la monotonie de mon existence, car elles n'avaient lieu que tous les deux jours, et elles étaient de très courte durée : un quart d'heure à peine, y compris le temps nécessaire pour m'habiller et me déshabiller, car on me rapportait pour cela mes effets. En outre, ces promenades avaient lieu dans un préau entouré de murs très hauts, et on ne pouvait apercevoir que des gendarmes ou des sentinelles. Toute conversation était rigoureusement interdite avec les gendarmes de service. Inutile de leur poser la moindre question ; pour toute réponse, ils vous regardaient droit dans les yeux et gardaient le silence.

Au bout de quelques jours, je découvris toutefois une occupation : il me sembla percevoir un léger bruit contre le mur, pas loin de ma cellule. Comme j'avais déjà été en prison quelques années auparavant, j'avais appris à me servir de ce mode de conversation au moyen d'un alphabet de convention. Il est impossible de s'imaginer ma joie lorsque j'entendis ce bruit qui m'était bien connu et que j'espérais utiliser.

Mais je me trompais amèrement. Lorsque je voulus répondre à mon tour en frappant contre le mur de mon cachot, je compris que j'avais affaire à deux amis qui causaient entre eux et qui ne voulaient point répondre à ma tentative de me mêler à leur conversation. Cette pratique était rigoureusement interdite dans les fortes-resses, et les deux amis ne se souciaient point d'introduire dans leur camaraderie un inconnu, car ils craignaient d'être « vendus ». Je dus donc me borner à écouter ce qu'ils se disaient l'un à l'autre dans leur court entretien ; c'étaient les phrases stéréotypées et qui reviennent constamment :

— Bonjour. As-tu bien dormi ? Que fais-tu ?

A quoi on répond :

— Bonjour. Bien. Je bois du thé.

Mais bien que ces phrases fussent insignifiantes, j'en-viais ceux qui les employaient. Je ne pus jamais savoir si c'étaient deux hommes qui correspondaient ensemble ou bien un homme et une femme.

Huit à dix jours s'écoulèrent, je ne sais plus au juste, avant que je fusse interrogé pour la première fois. Jus-

que-là et depuis mon arrivée en Russie, non seulement je n'avais point subi d'interrogatoire, mais on ne m'avait même pas une seule fois demandé mon nom; on m'avait passé d'une main à l'autre comme un objet, comme un colis postal, sans s'intéresser le moins du monde à ma personnalité. Les gendarmes paraissaient savoir que j'avais emprunté le nom de Buligin, tandis qu'en réalité je m'appelais Deutsch; quant à mon crime, ils n'en connaissaient rien, et ils s'en désintéressaient complètement. D'ailleurs, dans la forteresse de Pierre-et-Paul, on n'avait pas besoin de nom; on vous parlait toujours d'une façon impersonnelle ou plutôt on ne vous parlait pas du tout, car on se comprenait par de simples gestes.

Un matin, on m'apporta mes vêtements. Je croyais qu'il s'agissait de la promenade habituelle, mais je fus conduit dans une salle où trois messieurs, dans le costume des fonctionnaires de la justice, étaient assis autour d'une table recouverte de drap bleu. On me fit asseoir, et l'un d'eux m'annonça qu'il était M. Oltchaninoff, juge d'instruction près la Cour de Pétersbourg pour les affaires spécialement graves; ensuite, il me présenta un autre des assistants, M. Mourawjeff, comme étant le procureur, mais il ne me donna pas le nom du troisième.

L'interrogatoire commença. Lorsqu'on m'eut demandé mon nom et quelques autres détails du même genre, je répondis immédiatement la vérité. Je savais qu'il ne me restait plus rien à perdre ou à espérer. Je fis donc un récit exact de l'attentat contre Gorinowitch; naturellement, je ne donnai pas les noms de ceux qui y avaient pris part, dans le but de me décharger. J'étais convaincu que personne ne pouvait m'aider ni me nuire si je racontais la vérité tout entière, parce que toutes les autres personnes soupçonnées, comme je l'ai déjà dit, avaient été jugées depuis cinq ans; quant à moi, il ne pouvait y avoir aucun changement, car, d'après les termes du traité d'extradition entre la Russie et le grand-duché de Bade, les conditions des poursuites qui pouvaient m'être intentées avaient été nettement définies. Je n'avais donc pas autre chose à faire, dans l'intérêt de la vérité historique, que de raconter immédiatement l'épi-

sode de notre soulèvement. Je crois l'avoir exactement fait.

Pendant l'interrogatoire que dirigeait le juge d'instruction, le fonctionnaire dont je ne connaissais pas le nom me posa aussi diverses questions.

Il m'arriva avec lui ce qui s'était passé avec le professeur Thun à Fribourg : je ne le reconnus pas tout d'abord ; mais peu après, je constatai que j'avais dû le rencontrer à Kiew, où, en 1877, il avait joué un rôle dans mon procès ; il s'appelait Kotljarewski. A cette époque, il était substitut du procureur ; maintenant, il remplissait la même fonction à la Cour d'appel de Pétersbourg, où il était spécialement chargé d'instruire les procès politiques. Quoique cet homme eût auprès des révolutionnaires un détestable renom, et quoi qu'il eût été l'objet d'un attentat de la part d'Osinski et de ses compagnons, en février 1878, je fus presque heureux de le rencontrer dans la forteresse de Pierre-et-Paul. C'était au moins un visage connu, un de mes compatriotes de Kiew. Il me témoigna lui-même quelque amitié ; nous eûmes bientôt engagé une conversation et nous nous racontâmes les événements de notre vie pendant ces dernières années.

Pour ne point déranger le juge d'instruction, qui, pendant ce temps-là, rédigeait le procès-verbal, nous nous tinmes à l'écart et nous causâmes en toute liberté.

Il remarqua que j'avais singulièrement changé depuis notre dernière entrevue :

— Non seulement vous avez changé physiquement, me dit-il, mais votre caractère semble s'être considérablement modifié.

Et il avait raison.

Kotljarewski était renommé pour la pénétration de son esprit, pour sa ténacité, et dans les procès politiques il savait employer à merveille ces facultés.

— Vous rappelez-vous, me dit-il, quel cerveau brûlé vous étiez autrefois ? Vous m'aviez presque jeté un encrier à la tête.

Je me rappelais, en effet, cet incident et je lui fis remarquer la cause qui l'avait motivé.

Pendant ma détention à Kiew, j'étais dans un état de violente excitation nerveuse, et cela parce que j'étais membre des « Buntari » qui avaient dans leur programme la révolte perpétuelle contre tout ce qui représentait l'autorité.

Kotljarewski et moi, nous eûmes un jour une chaude algarade; je refusais, en effet, obstinément de signer un procès-verbal qu'il avait rédigé. Au comble de la colère, je m'emparais d'un encrier et j'étais prêt à le lui jeter à la figure s'il ne me laissait pas en paix. Il devina mon intention, mais il garda tout son calme. Il appela un geôlier et lui murmura quelques mots à l'oreille. Lorsque l'homme se fut éloigné en toute hâte, je m'imaginai que le procureur avait fait appeler le gardien pour me reconduire en prison. Mais jugez de ma surprise et de ma joie lorsque, quelques minutes après, la porte du cabinet s'ouvrit et mon ami Stefanowitch apparut sur le seuil; il était dans la même prison que moi, quoique je ne l'eusse pas aperçu auparavant. Nous fûmes en proie à une surprise joyeuse lorsque nos regards se croisèrent.

— Ayez la bonté de rappeler votre camarade à la raison, dit Kotljarewski en se tournant vers Stefanowitch; ses nerfs semblent terriblement surexcités.

J'avais pu ainsi apprécier l'amabilité de cet homme et je lui dis que, dans la prison de Kiew, il m'avait traité en vrai gentleman, ce qui sembla lui faire plaisir. Au cours de mon entretien, je lui témoignai mon étonnement de ce qu'on m'eût enfermé dans la prison Pierre-et-Paul, où l'on n'incarcérait que les criminels d'Etat, bien que j'eusse été livré par l'Allemagne comme un malfaiteur de droit commun. Ce que je ne comprenais pas non plus, c'est que l'on m'eût envoyé à Pétersbourg, l'attentat dont j'étais accusé s'étant accompli à Odessa, et, conformément à la loi, le procès devant avoir lieu là où le crime avait été commis.

Kotljarewski ne répondit rien là-dessus. En terminant, il me promit de parler à M. Plehwe, directeur du département de la police, afin que je fusse autorisé à me nourrir à mes frais dans la prison. Peu de temps après, en effet, le colonel Lesnik me fit assigner une cellule beaucoup plus confortable au premier étage, et il me traita lui-même avec beaucoup plus d'égards.

Deux jours après cet interrogatoire, il me fit savoir que mon argent et mes effets étaient revenus du département de la police, et que j'étais autorisé à me procurer des aliments et du tabac. Ce qui me fit surtout plaisir, c'est qu'on allait me rendre mes lunettes, mais il fallait pour cela une ordonnance du médecin de la prison. Celui-ci ne tarda pas à faire son apparition. C'était un

vieillard de soixante à soixante-dix ans, du grade de général; il avait la réputation d'être un homme bourru, brutal, ce dont je ne tardai pas à avoir la preuve. D'un coup de pouce, il me releva les paupières, me regarda d'un air menaçant et me signifia que ma vue était absolument normale; par conséquent, je n'avais pas besoin de lunettes.

En réalité, d'après l'opinion des plus illustres oculistes, je souffre d'une affection particulière des yeux, et depuis l'âge de dix-huit ans je ne puis pas lire sans lunettes.

Le refus du médecin excita ma colère et me plongea dans le désespoir; j'étais prêt à proférer mille malédictions, et on eut toutes les peines du monde à me calmer.

— Je vous en prie, docteur, vous vous trompez sans doute; je ne puis pas lire une ligne d'un livre sans lunettes, lui dis-je. Réfléchissez bien à ce que vous faites : vous me condamnez à la plus effroyable torture en me privant de la seule distraction qui me soit laissée.

Mais tout cela ne servit à rien. Cet homme resta intraitable et il répétait, comme un imbécile, ce même cliché :

— Non, non, vous n'avez pas besoin de lunettes.

Là-dessus, il s'en alla. Je tendis mes poings vers lui, en proie à une rage violente et tout à fait hors de moi.

Que faire? Il fallait bien me résigner. Est-ce que l'homme n'est pas fait pour tout endurer? Mais cette fois, quand je pensais au rôle de tortionnaire joué par ce médecin, mon sang bouillonnait.

Il ne me resta plus pour unique consolation que la cigarette; elle fut mon amie, ma compagne dans la solitude. Pour les prisonniers, fumer est le plus précieux des plaisirs; ils se sentent ainsi moins abandonnés, moins écrasés.

Mes journées continuèrent à s'écouler dans une inaction qui me torturait; mais, un matin, des bruits parvinrent à mon oreille : on avait frappé contre une des parois de ma cellule. Était-ce pour moi? Je répondis aussitôt par les signaux convenus au moyen de quelques coups frappés à la muraille. Oui, c'était bien pour moi! Quelle joie! Je vais apprendre le nom du compagnon qui est là! Je vais échanger des pensées avec un homme!

— Qui êtes-vous? Dans quel procès êtes-vous impliqué? lui demandai-je par signes.

Je saisis mon peigne, le seul objet mobile et un peu

dur qu'on nous laissât dans la prison, et je frappai contre le mur les lettres de mon nom; mon partenaire parut surpris :

— Comment êtes-vous ici? me demanda-t-il.

— Et vous, qui êtes-vous? lui demandai-je.

— Kobiljanski, me répondit-il.

Je ne fus pas peu surpris de « rencontrer là », si je puis m'exprimer ainsi, ce Kobiljanski. Personnellement, nous ne nous connaissions point; mais je savais qu'à la suite de certains coups de main terroristes il avait été, en 1880, condamné aux travaux forcés à perpétuité et déporté depuis longtemps déjà dans les mines de Sibérie sur les bords de la Kara.

Comment se trouvait-il dans la forteresse de Pierre-et-Paul? Je brûlais du désir de la savoir, et lui-même était aussi impatient d'apprendre comment on s'était emparé de moi. Je dus tout lui raconter le premier. Mais, à peine lui avais-je fait savoir aussi brièvement que possible que j'avais été pris en Allemagne et extradé, que notre entretien fut interrompu par cette exclamation :

— Ah! ah! vous frappez au mur!

Je sursautai et je regardai autour de moi. Le colonel Lesnik, entouré de gendarmes, était debout sur le seuil de ma cellule.

On m'avait espionné. On avait ouvert la porte tout doucement et on m'avait surpris. Il n'y avait pas à nier, j'avais été pris en flagrant délit.

— Apprenez une fois pour toutes, me dit le colonel, que, si vous recommencez, vous serez ramené dans la cellule du rez-de-chaussée et privé de l'autorisation de fumer et de vous promener dans le préau.

Sur ce, il s'en alla.

J'étais dans la piteuse situation d'un gamin qu'on a pris en faute. Il est interdit de frapper au mur, mais c'est là un besoin qui est propre à l'humanité, comme celui de parler. Je dus donc renoncer à l'espoir d'apprendre pour quoi Kobiljanski avait été ramené de Sibérie.

Peu de temps après cet événement, on m'apporta mes vêtements à une heure insolite; je crus, d'abord, qu'il s'agissait d'un nouvel interrogatoire. Mais non; on allait m'emmener plus loin. Je vis paraître le capitaine de gendarmerie qui m'avait conduit à la prison depuis la gare; en outre, mes bagages étaient prêts.

— Nous allons donc à Odessa?

L'officier ne répondit pas.

— On me mène probablement à la station, pensai-je, lorsque je me trouvai dans la voiture en compagnie du capitaine.

Cette promenade avait lieu précisément pendant une de ces « nuits blanches » de Pétersbourg où il est impossible de discerner s'il fait nuit ou s'il fait jour. Le temps était splendide et je me sentais tout allégé à la pensée du voyage d'Odessa. Mais la voiture ne va point à la gare, elle prend une tout autre direction.

Quelques minutes après, nous étions dans la cour d'un établissement construit en pierres de taille : c'était la prison des prévenus.

---

## CHAPITRE VII

**Une prison avec un nouveau règlement.**

**Un plan qui échoue.**

**Visite du ministre. Secret d'État.**

**Un écrivain comme voisin de cellule.**

Lorsque l'officier de gendarmerie m'eut remis entre les mains du directeur de la prison, il lui montra du doigt un détail écrit sur le mandat de dépôt. Ce fonctionnaire fixa sur moi un regard pénétrant : il était clair qu'on lui recommandait la surveillance la plus étroite à cause de mes anciennes évasions.

Je reconnus tout de suite que le règlement de la prison était ici moins sévère. Mes objets personnels furent apportés dans ma cellule, après une nouvelle visite. Lorsque je les eus devant moi, je cherchai tout d'abord à me rendre compte si l'argent et les ciseaux cachés s'y trouvaient encore et, en effet, ils y étaient. Malgré les rigoureuses recherches faites à la forteresse et ici, on ne les avait pas plus découverts que lors des premières visites. Je cachai éventuellement les ciseaux. Je résolus de changer mes billets de banque allemands pour avoir au moins une partie de mon argent à ma disposition; mais la chose n'allait pas d'elle-même.

Je commençai par observer mes gardiens; il y en avait trois dans le corridor sur lequel donnait ma cellule. Le plus abordable me parut être celui qui avait visité mes effets; je résolus donc de l'amorcer.

Je tirai mon argent de la cachette et j'appelai mon homme dans la cellule, un jour qu'il était de service.

— Que désirez-vous? me demanda-t-il en entrant et en refermant la porte derrière lui.

— Avez-vous bien visité mes effets, hier, lorsqu'on vous les a remis?

— Parfaitement. Qu'y a-t-il donc? fit-il effrayé.

— Rien, oh! rien de particulier, répétai-je pour le rassurer. Je dois seulement vous dire que vous n'êtes pas très malin dans vos perquisitions. Ainsi, voyez, cet argent était caché dans mes vêtements et vous ne l'avez pas trouvé.

Et, tout en parlant, je lui mis mes billets de banque sous le nez.

— Impossible, tout à fait impossible! J'ai tout fouillé, tout retourné; où donc aviez-vous caché cet argent?

— Ça, c'est mon secret. Maintenant, faites bien attention : voici un billet de banque allemand qui vaut environ cinquante roubles. Prenez-le et, quand vous ne serez pas de service, allez chez un changeur, il y en a beaucoup sur la Perspective Newski. Allez, une moitié sera pour vous et l'autre pour moi. Entendu?

— Oui, je vais m'en occuper.

Il prit l'argent et s'éloigna.

— Cela mord, pensai-je, et j'esquissai de nouveaux projets. Je savais par une vieille expérience qu'il fallait avant tout se mettre en communication avec l'extérieur; nous autres, révolutionnaires, nous avons souvent, en achetant les géôliers, réussi à faire passer des lettres. Dans le sud, à Kiew, nous appelions ces géôliers des « pigeons voyageurs ».

Lorsque je vis avec quelle facilité cet homme entraît dans mes idées, je décidai de pousser plus loin l'aventure.

« Dans quelques jours, me disais-je, j'essaierai de lui confier une lettre qu'il jettera à la poste; puis, je le chargerai de quelques commissions pour un de mes amis, et lorsque tout sera en train, qui sait? peut-être y aura-t-il autre chose... »

J'avais donné le billet de banque au géôlier dans la matinée, et toute la journée je fus en proie à une vive excitation. Mon homme regardait de temps en temps à travers le guichet de la porte, me souriait, clignait de l'œil, ce à quoi je répondais de la même façon. Mais, vers le soir, il revint dans ma cellule et me rendit mon billet de banque.

— Reprenez-le, me dit-il, je crains quelque désagrément; cela est arrivé, il n'y a pas longtemps, à un de mes

collègues. On avait trouvé sur lui deux montres qui lui avaient été confiées, et il a été chassé pour ce fait. Voyez-vous, le service ici n'est pas mauvais; on touche vingt-cinq roubles par mois, et cela ne se retrouve pas facilement ailleurs. Non, vraiment, j'aurais trop peur... Reprenez votre argent... J'ai de la famille.

Naturellement, je ne revins plus à la charge, car lorsqu'un homme manque de courage, il ne fera jamais un bon « pigeon voyageur ». Comme je n'avais plus aucun moyen de faire changer mon argent secrètement, je le priai de remettre mes billets de banque au directeur de la prison pour les joindre au dépôt qui lui avait été congné en mon nom.

— Vous lui direz que vous les avez trouvés en visitant mes effets.

— Non, non, cela ne se peut pas, cela ferait un tapage de tous les diables; j'aurais l'air d'avoir gardé cet argent par devers moi. J'aimerais mieux dire la vérité et avouer que c'est vous qui venez de me le remettre.

Ainsi tous mes châteaux en Espagne s'en allèrent en fumée!

Je conservai mes billets sans qu'aucune nouvelle perquisition eût été faite.

Quelques jours après, mes livres me furent rendus, et je pus mettre aussi à profit la bibliothèque de la prison. On peut deviner avec quelle avidité je me plongeai dans la lecture, après avoir été privé si longtemps de livres.

A plusieurs points de vue, je me trouvais bien mieux dans cet établissement que dans la forteresse de Pierre-et-Paul, mais il y avait une ombre à ce tableau : les cellules, poussiéreuses, étouffantes, étaient de vrais fours pendant l'été.

La nourriture était aussi moins abondante et moins saine que dans la forteresse; mais ce qu'il y avait de plus pénible, c'était la promenade quotidienne.

Qu'on se représente un cercle gigantesque divisé en de nombreux secteurs par des cloisons en planches allant du centre à la circonférence; on nous obligeait à nous promener individuellement dans ces parcs à bestiaux. Nous n'apercevions de là que des cloisons en planches et un petit coin du ciel. Une promenade de trois quarts d'heure dans un pareil enclos n'avait donc rien de bien attrayant.

Contrairement au silence de mort qui régnait dans la forteresse de Pierre-et-Paul, ici, tout était étrangement vivant : de tous côtés on n'entendait que des cris et des bruits, toutes les fenêtres du corridor donnaient sur la rue, et ainsi les rumeurs de la vie publique pénétraient souvent dans nos cellules. On percevait le roulement des voitures, le vacarme assourdissant des marchands ou la douce mélodie d'un orgue de barbarie. On avait ainsi parfois l'illusion d'être libre, mais le retour à la réalité n'en était que plus triste.

Un jour, une activité insolite se manifesta dans le corridor : on balayait, frottait, essuyait, on semblait attendre la visite d'un haut personnage.

En effet, j'appris aussitôt que le ministre de la justice Nabokoff devait venir inspecter la prison.

Il ne tarda pas à faire son apparition dans ma cellule, escorté d'une nombreuse suite. Lorsqu'on lui eut fait connaître mon nom, il me salua et me dit :

— J'ai lu votre déposition et elle m'a beaucoup plu parce que vous me semblez être un homme sincère. Je souhaiterais qu'il en fût de même lorsque vous serez devant les juges.

Je lui répondis qu'il en serait ainsi et que je n'aurais d'autre souci que de dire strictement la vérité.

Il s'éloigna, puis revint de nouveau et me posa quelques questions insignifiantes en apparence; mais il me sembla qu'il aurait voulu parler d'autres choses encore.

Pendant que nous conversions ensemble, il se penchait un peu et portait sa main à l'oreille comme pour en faire un pavillon. Tout en lui était simple et sans appareil.

Parmi la suite se trouvait aussi Kolljarewski. Il resta un peu en arrière et me dit qu'il aurait à me parler aussitôt que le ministre se serait éloigné. Peu de temps après, je fus conduit auprès de lui dans une pièce qui était l'école de la prison.

— Je ne veux point ici recommencer un interrogatoire, me dit-il, mais je désirerais causer simplement avec vous pour me rafraîchir certains souvenirs.

Nous nous assimes tous les deux sur le même banc, et notre conversation fut bientôt des plus animées.

Je répétai à Kolljarewski la question que je lui avais déjà posée lors de notre premier entretien, c'est-à-dire pourquoi on m'avait enfermé dans la forteresse de Pierre-et-Paul?

— Il y a en jeu, me dit-il, des intérêts d'Etat de la plus haute importance. La question est celle-ci : si vous êtes traduit devant un tribunal ordinaire et poursuivi seulement pour l'attentat contre Gorinowitch, vous serez condamné à huit ou dix ans de déportation en Sibérie, et c'est ce qu'on ne veut pas dans les « cercles élevés ».

Il appuya fortement sur ces derniers mots.

— Mais il ne peut pas en être autrement, m'écriai-je, surpris; l'Allemagne n'a accordé mon extradition qu'en faisant des réserves expresses.

— Oui, cela se peut; mais nous sommes maintenant les bons amis de Bismarck, et il est tout disposé à nous faire plaisir. D'ailleurs, en cas de besoin, nous pourrions invoquer que vous êtes devenu un criminel d'Etat après votre arrestation. Tenez, un détail qui me revient : les Allemands nous ont remis toutes les notes que vous avez écrites dans la prison de Fribourg.

J'étais absolument bouleversé; je me rappelai, en effet, que, pour échapper à l'ennui mortel de la prison, j'avais jeté au hasard de nombreuses notes et rédigé des plans. Mais je ne pouvais pas m'imaginer comment ces manuscrits étaient tombés entre les mains du gouvernement russe, puisque je les avais tous détruits avant mon départ. On avait dû fureter dans mes papiers pendant ma promenade au préau, et on avait ainsi détourné certains feuillets qui avaient été livrés à la Russie. Mais il me semblait radicalement impossible qu'on pût baser une accusation sur de pareils faits et violer ainsi les termes du traité d'extradition avec l'Allemagne; à quoi Kotljarewski répondit :

— Soyez tranquille, tout est prévu; rien ne serait plus facile que d'obtenir le consentement de l'Allemagne et de vous juger suivant les règles. D'autres, qui en ont fait moins que vous : Malinka, Drebsjasgin, Maidanski, ont été exécutés depuis longtemps. Et vous? Vous vous êtes échappé de la prison lorsqu'on avait enfin réussi à vous arrêter, à l'occasion de l'attentat contre Gorinowitch; vous avez ensuite été mêlé au complot de Tchigirin avec Stefanowitch, et toutes ces histoires ne vous vaudraient que quelques années de travaux forcés! Non, non, cela ne ferait pas l'affaire du gouvernement. Lorsque vous avez été expulsé, un conseil a été tenu dans les « cercles élevés ». Je n'y assistais naturellement pas, car je ne compte point encore parmi l'élite de l'administration,

mais on m'a raconté ce qui s'y est passé. Au début, tout le monde était d'accord pour demander un changement au traité d'extradition consenti à votre égard, afin que l'on pût vous faire comparaître devant un tribunal d'exception; et alors, vous pouvez bien penser que votre procès n'aurait pas traîné en longueur. Mais un de ces hauts personnages émit la réflexion suivante :

« Sans doute, l'Allemagne voudra nous faire plaisir; mais y a-t-il là un avantage pour nous? Aujourd'hui, Deutsch est en notre pouvoir; demain, nous pouvons faire dans un pays quelconque une capture encore plus importante. Mais alors il nous sera beaucoup plus difficile d'obtenir l'extradition de cet individu; la presse mènera grand tapage, elle fera ressortir que la Russie ne respecte pas les traités, elle nous jettera à la tête l'exemple de Deutsch. » La majorité se rangea à cette façon de voir, et il fut décidé que l'on ne vous poursuivrait que pour l'attentat contre Gorinowitch; c'est pourquoi on vous avait transféré dans la forteresse de Pierre-et-Paul jusqu'à ce qu'une décision eût été prise à votre égard.

Il était possible que Kotljarewski eût trahi devant moi un secret d'Etat pour me délier la langue; peut-être n'avait-il, en réalité, aucune arrière-pensée et suivait-il sa propre inspiration. Dans la suite, nous effleurâmes différents sujets de conversation, parmi lesquels la persécution politique en Russie, et je lui fis remarquer que des citoyens absolument inoffensifs avaient été condamnés à des peines effroyables.

— Que voulez-vous, répliqua-t-il; on n'abat pas un arbre sans faire des copeaux. Même les anciens Romains connaissaient le proverbe : « Le souverain droit va souvent avec la souveraine injustice. » Pour mon compte personnel, je suis contre la peine de mort; je me dis que, dans un grand Etat, les crimes politiques sont inévitables. Sur une population de plusieurs millions d'habitants, il doit y avoir quelques milliers de mécontents. Sans doute, il faut punir les meneurs, mais un gouvernement fort peut les empêcher de nuire sans avoir recours à la peine capitale.

A ce propos, il me demanda combien, à mon avis, il pouvait y avoir de terroristes en Russie; je répondis que je n'en savais rien, car je n'appartenais point moi-même au parti terroriste, mais à la Démocratie Sociale.

— Sans doute, dit-il; mais, en tant que « puissances

amies », vous devez être documenté sur la force des terroristes. Je pense qu'ils doivent être très peu nombreux, remarqua-t-il.

A cette époque, il y avait, en effet, très peu de terroristes en Russie. Mais je ne voulais point laisser croire à Kotljarewski que nous étions des « puissances amies ». Puis je lui répondis qu'il pouvait y avoir en Russie quelques milliers de terroristes.

— Mais pensez donc que c'est impossible; j'en compte tout au plus quelques centaines. Dans ces derniers temps, on a opéré des arrestations en masse.

Je contestai son assertion, ce qui me parut le froisser. A cette époque, c'est-à-dire pendant l'été de 1884, il y avait dans les prisons préventives un nombre considérable de personnes qui avaient été arrêtées pour différents « crimes d'Etat ». Un de ces « crimes », qui avait provoqué à Pétersbourg, à Moscou et dans beaucoup de petites villes, et même en Sibérie, de nombreuses arrestations, était ce que Kotljarewski appelait « l'affaire des vieilles culottes », et, sur ma question, il me raconta ce qui suit au sujet de cette importante affaire d'Etat :

Dans une de ses perquisitions domiciliaires, la police avait découvert un papier sur lequel étaient inscrits les noms des personnes qui assistaient les prisonniers politiques en leur donnant des vêtements, de la lingerie et autres objets. Là-dessus, un nombre incalculable d'incarcérations et de perquisitions avaient eu lieu, et un gros procès avait été instruit contre cette « Société secrète » sous le nom de la « Croix rouge de la Narodnaja-Volja. » A ce sujet, Kotljarewski fit quelques remarques désobligeantes au sujet de la gendarmerie :

— La gendarmerie et le parquet se prennent souvent aux cheveux et se jouent parfois de mauvais tours. Etrange conspiration, en effet, quand il ne s'agissait que de donner aux prisonniers du linge et des vieux vêtements! C'est pourquoi, dit-il ironiquement, j'appelle ce procès « l'affaire des vieilles culottes ».

Outre les nombreux prisonniers qui furent impliqués dans ce procès à propos de culottes, il y avait à ce moment-là en prison un grand nombre d'écrivains bien connus, tels que Protopopoff, Kriwenko, Stanjukowitch, Erthel.

Protopopoff était mon voisin de cellule, et nous ne tardâmes pas à frapper l'un et l'autre sur le mur. Evidem-

ment, il y eut au début quelque méfiance de sa part, car aussitôt que je lui eus dit mon nom, il cessa immédiatement de correspondre.

Je cherchai vainement la raison de ce silence. Plusieurs jours s'écoulèrent; je l'entendais aller et venir dans sa cellule, je percevais la bruit de sa voix lorsqu'il parlait avec son geôlier, mais mes signaux restèrent toujours sans réponse. J'en conclus qu'il craignait de se faire prendre, quoique le personnel de la prison fût assez peu rigoureux à cet égard, et je cessai toute tentative.

Au bout d'un certain temps, il recommença les signaux :

— Pourquoi me cachez-vous votre nom? me demanda-t-il.

Je répondis immédiatement que, dès le début, je n'étais fait connaître. Je lui répétais mon nom, sur quoi il s'excusa en toute hâte :

— Je vous avais pris pour un espion parce que je n'avais pu déchiffrer votre nom; je croyais que vous aviez fait exprès de frapper maladroitement pour me cacher qui vous étiez.

A partir de ce moment, nous conversâmes souvent. Nous avons des amis communs, et par conséquent nous nous connaissions bien l'un l'autre.

Naturellement, nous désirions nous voir, et pour y arriver nous eûmes recours à la ruse suivante :

Des fenêtres du cinquième étage, où se trouvaient nos cellules, on pouvait apercevoir « le parc à bestiaux », c'est-à-dire le préau, et comme nous faisons notre promenade en même temps, nous convînmes que chacun de nous, à des dates déterminées, renoncerait à faire sa promenade; nous nous donnâmes nos signalements pour que celui qui serait resté dans la cellule pût reconnaître celui qui était au préau. De cette façon, nous pûmes apercevoir réciproquement nos visages. Il ne nous restait plus qu'à connaître nos voix et nous y parvînmes bien vite. Nous savions que, dans cette prison, non seulement les prisonniers politiques causaient l'un avec l'autre, mais qu'ils se faisaient passer l'un à l'autre différents objets par les tuyaux de conduite des eaux.

Ces tuyaux étaient disposés de telle façon que, dans les six étages, non seulement les deux cellules voisines pouvaient communiquer entre elles, mais encore avec toutes celles qui étaient situées immédiatement au-dessus et au-dessous.

De la sorte, douze prisonniers étaient mis en relations et constituaient ce qu'on appelait un « club ». Nous eûmes donc bientôt combiné l'arrangement suivant :

Nous vidions en même temps dans chaque cellule nos eaux de toilette, de cette façon il y avait un vide dans les tuyaux et nous nous en servions comme de tube acoustique. Lorsque nous parlions, pendant que les water-closets étaient ouverts, nous pouvions ainsi reconnaître parfaitement nos voix d'une cellule à l'autre, tout en évitant, grâce à la poussée des eaux, l'inconvénient de la mauvaise odeur.

---

## CHAPITRE VIII

Nouvelles craintes. Le colonel de gendarmerie.

Enquête au sujet de l'assassinat

du général Mezenzeff.

Rencontre avec Bogdanowitch. Départ.

Pendant la durée de mon emprisonnement à Pétersbourg, je me sentais dans une disposition d'esprit bien meilleure qu'auparavant. A la prison de Fribourg, j'étais dans un perpétuel état d'excitation, j'aspirais après la liberté que j'espérais atteindre. Dans la forteresse Pierre-et-Paul, j'étais, au contraire, en proie à l'accablement et au désespoir. Maintenant, tout m'était indifférent, même les travaux forcés en Sibérie : dix ou quinze ans, c'était pour moi la même chose. L'avenir n'existait pas, ma vie était finie. Il est dur de se résigner de la sorte lorsqu'on se sent fort et en bonne santé; mais il fallait bien s'y faire. Parfois, cependant, de brusques poussées d'espérance, des rêves d'un bonheur inattendu me faisaient tressaillir, mais je repoussais immédiatement ces mirages trompeurs, car j'avais eu à Fribourg une déception trop cruelle.

— Folie! m'écriais-je; la fortune me jouera encore plus d'un mauvais tour.

Et je m'habituais à n'attendre jamais que le pire de ce qui pouvait arriver.

Des semaines s'étaient écoulées depuis que j'étais dans la nouvelle prison et on ne m'avait pas interrogé une seule fois; je ne savais qu'en penser, je me disais à moi-même :

— Peut-être a-t-on changé d'avis dans les « cercles su-

périeurs » et cherche-t-on un nouveau moyen de me traiter en criminel d'Etat?

Lorsqu'il m'arrivait de causer avec Kolljarewski, je lui disais :

— Pourquoi ne m'interroge-t-on pas? Pourquoi ne me fait-on pas passer devant le tribunal et ne m'envoie-t-on pas à Odessa? Sûrement, il doit y avoir quelque chose là-dessous.

— Préparez-vous immédiatement; on vient vous chercher, me dit un jour mon geôlier, par une merveilleuse matinée de juillet.

C'était juste au moment où je revenais de la promenade dans le préau, et je me sentais d'excellente humeur.

Une voiture de louage m'attendait à la porte de la prison et j'y montai avec un gendarme; naturellement, je ne pouvais pas apprendre par ce compagnon où on me conduisait.

Cette incertitude, bien qu'elle ne dût pas durer longtemps, me portait sur les nerfs.

Environ une demi-heure après, la voiture s'arrêta dans une cour et je fus conduit vers une cellule tout à fait exigüe, éclairée par une étroite fenêtre dont les vitres avaient été badigeonnées en blanc.

Comme je faisais les cent pas, je remarquai que, par le guichet de la porte, un officier m'observait attentivement.

— Peut-on entrer? me demanda-t-il enfin, en ouvrant le guichet.

— Etrange demande! lui dis-je; je ne suis pas ici chez moi, mais chez vous.

La porte s'ouvrit et un jeune homme, en costume de colonel de gendarmerie, entra en souriant d'un air très aimable.

— Permettez-moi de me présenter : Colonel Iwanoff.

Il fit un salut en rapprochant ses talons l'un de l'autre.

— Je ne vous comprends vraiment pas; voulez-vous bien me dire, je vous prie, où je me trouve et pourquoi je suis ici?

— C'est ici le Bureau central de la gendarmerie. On va vous interroger et on vous conduira ensuite devant le procureur. Quant à moi, je serais très désireux de causer avec vous et de rafraîchir de vieux souvenirs; nous avons de nombreuses connaissances communes.

— Comment cela? demandai-je surpris.

— Excusez-moi, dit-il en riant; il n'y a pas en Russie un homme intelligent qui ne vous connaisse au moins de nom.

Ce monsieur se rangeait évidemment lui-même parmi les gens intelligents. Il appartenait à cette couche de la société russe qui, juste à cette époque, cherchait à se défendre dans les journaux contre le courant réactionnaire. D'après ce Russe, c'était une mode, lorsqu'on parlait des révolutionnaires, de les appeler « les intellectuels ».

— Oui, oui, continua le colonel, nous avons beaucoup de connaissances communes. J'ai connu vos compagnons Malinka, Drebjasgin, Maidanski. J'étais autrefois adjudant de gendarmerie à Odessa, et c'est là-bas que je les ai connus. Ah! c'étaient vraiment des hommes remarquables.

Je comprenais, maintenant, pourquoi cet homme, quoique jeune, était déjà colonel de gendarmerie dans la capitale. Les grands procès qui eurent lieu à la fin de 1879 et au commencement de 1880 fournirent à de nombreux officiers de gendarmerie et procureurs l'occasion de se pousser vite. La vie et la liberté des criminels d'Etat étaient l'enjeu de leur avancement. Sans doute, mon interlocuteur avait dû jouer un rôle important dans la condamnation de mes camarades à mort et aux travaux forcés, et il avait maintenant le cynisme de faire leur éloge. Peut-être était-ce lui qui, avec l'aide du traître Kurizin, avait tendu aux victimes le piège dans lequel elles étaient tombées.

Un entretien avec cet aimable colonel ne me souriait guère; aussi fus-je enchanté lorsqu'on vint m'appeler. Je fus conduit dans une pièce confortablement meublée, où le procureur Kotljarewski était assis dans un fauteuil, devant une grande table, et feuilletait divers papiers.

— J'ai là, me dit-il, différents documents qui vous concernent, et il commença à lire.

De toutes ces paperasses, il résultait que la veuve du baron Henking, adjudant de gendarmerie assassiné autrefois, avait remarqué dans le voisinage de la maison du général Mezenzef deux jeunes gens qui semblaient l'épier.

La baronne prétendait m'avoir reconnu dans un de ces deux jeunes gens.

Le jour suivant, elle prétendait avoir revu ces deux jeunes gens à l'affût, tandis qu'elle se promenait avec son cousin le baron Berg; un écrit du baron confirmait les dépositions de la dame.

Il fut un temps, dans les années 1878-79, où ma personne préoccupait vivement l'imagination d'un grand nombre d'individus et où on n'hésitait pas à me dénoncer comme l'instigateur ou le complice de tous les délits politiques qui se produisaient alors sur tous les points de la Russie.

Ces fantaisies trouvèrent un accueil même dans la presse, et j'étais abasourdi moi-même lorsque je lisais dans les journaux tout ce que j'étais sensé avoir fait : j'étais devenu une espèce de Fra Diavolo. Ainsi, je me souviens que, le 25 mai 1878, tandis que j'étais encore en prison, une riche propriétaire de Kiew avait été assassinée. Il s'agissait là d'un simple meurtre suivi de vol; la nuit suivante, le baron Henking fut tué d'un coup de fusil, et, dans la nuit du 27 au 28 mai, je m'évadaï moi-même de prison avec deux camarades. Eh bien! je lisais, quelques jours après, dans les journaux, que, de l'opinion des gens les plus pénétrants, l'assassinat de la riche propriétaire et du baron Henking n'avait pu être commis que par moi! Or, il m'aurait fallu, pour cela, quitter deux fois la prison pour assassiner deux personnes pendant deux nuits différentes, rentrer de nouveau en prison, et enfin prendre la poudre d'escampette avec deux camarades!

La légende de ma participation à l'attentat contre le général Mezenzeff n'était guère plus fondée.

Lorsque Kotljarewski m'eut lu tous ces papiers, il me demanda ce que j'avais à dire.

— Il me semble, répondis-je, que le gouvernement ne renonce pas à m'impliquer dans des affaires qui ne sont point du tout spécifiées dans les traités d'extradition. Je me refuse donc à répondre à toute question qui n'aurait pas trait à cette accusation précise.

— Bien, puisque vous refusez tout éclaircissement, laissons cela de côté, dit Kotljarewski d'un air très calme.

Et il rassembla tous ses documents.

— Je dois, d'ailleurs, vous avouer que je n'accorde aucune croyance aux dépositions de ces deux personnes. Autant que je puisse savoir, vous étiez à l'étranger au moment du meurtre de Mezenzeff.

Je répondis affirmativement. Il me sembla qu'il aurait eu un grand plaisir à m'arracher quelques révélations à ce sujet; mais, comme je n'abondais pas dans son sens, il commença aussitôt à me parler de choses indifférentes. Il me demanda, entre autres, quelques renseignements sur notre propagande socialiste, et, comme je lui avais cité des titres de brochures, il m'avoua que notre littérature lui était totalement inconnue. Tandis que nous causions de la sorte, apparut brusquement d'une pièce voisine M. Bogdanowitch, celui-là même qui m'avait reconnu à Fribourg. Il me salua et s'assit devant la table. Je le vis sans la moindre animosité, comme si notre première rencontre n'eût pas été une catastrophe pour moi. — Dites-moi donc, dit-il en se tournant de mon côté, quand vous ai-je vu à Kiew? Il y a si longtemps de cela que je ne m'en souviens plus bien.

Il m'affirma en riant qu'il m'avait vu une fois en prison, mais je devinai à son ton que c'était là une pure hablerie de sa part. S'il m'avait reconnu, en effet, à Fribourg, c'était uniquement d'après la description que Kotljarewski lui avait faite de ma personne. A mon tour, j'étais curieux d'apprendre à quel moment précis les autorités badoises avaient su à qui elles avaient affaire.

Bogdanowitch me répondit :

— Les Badois surent que vous n'étiez pas Buligin quelques semaines avant votre extradition; c'est alors qu'on redoubla de surveillance à votre égard et qu'on plaça même une sentinelle à la porte de la prison. Quant à votre nom de Deutsch, il leur fut révélé dix jours environ avant mon arrivée.

Je m'expliquais maintenant pourquoi on m'avait changé de cellule et pourquoi le procureur Von Berg m'avait refusé l'autorisation de parler russe lorsque je recevais des visites.

En prenant congé, je demandai à Kotljarewski si l'on me ferait bientôt comparaître devant le tribunal compétent. Il fit semblant d'être étonné lui-même qu'on me retint si longtemps à Pétersbourg.

Ce fut là ma dernière rencontre avec ce personnage. Plus tard, en Sibérie, j'appris par des camarades que ce monsieur avait employé, dans l'enquête des procès politiques, des moyens absolument ignobles qui avaient attiré sur sa tête la haine de tous ceux qui furent persécutés; ses chefs eux-mêmes avaient trouvé ses pro-

cédés par trop fantaisistes et on lui avait enlevé l'instruction des procès politiques.

Mais cet excès de zèle n'avait pas nui à sa carrière, car depuis quelques années, il était président de la Cour d'appel de Wilna. A l'heure actuelle, je ne sais pas où il se trouve.

D'après ce dernier interrogatoire, j'étais de plus en plus convaincu que le gouvernement ne renonçait pas à m'impliquer dans d'autres affaires encore que l'attentat contre Gorinowitch. Chaque matin, je me demandais ce qui allait advenir et si on ne me soumettrait pas de nouveau à quelque interrogatoire du même genre; mais les jours se passèrent et les choses restèrent en l'état.

Juillet, août s'écoulèrent, et j'étais toujours dans la même cellule. Mais un jour, vers la fin d'août, les gendarmes apparurent de nouveau, et je reçus l'ordre de me préparer pour un voyage; on avait enfin décidé de m'expédier à Odessa.

Tandis que la voiture me cahotait à travers les rues, je pris avec regret congé de cette chère ville de Pétersbourg, que je n'espérais plus revoir.

---

## CHAPITRE IX

## Un rayon d'espérance.

Un régime inouï. Protestations par la faim.

Notre club. Un protecteur.

Le voyage d'Odessa s'accomplit sans aucun incident remarquable. Le changement de paysage, les journées passées en chemin de fer, la vue d'êtres humains, leur conversation, tout cela, naturellement, produisit sur moi un effet réconfortant. Mais la présence des trois gendarmes ne me laissait pas oublier un moment que j'étais un prisonnier et qu'on me conduisait devant des juges. La pensée d'une évasion ne me quitta pas un instant et, un moment, je crus que l'occasion était favorable : il faisait nuit, nous étions déjà assez près d'Odessa; je m'étais assoupi, et, lorsque je me réveillai de ce demi-sommeil, je remarquai que les trois gendarmes dormaient à poings fermés. Mon cœur se mit à battre comme à coups de marteau; ma première idée fut de tirer les ciseaux de leur cachette, de me couper la barbe, puis de passer pardessus mes gardiens, de gagner le marchepied et de sauter du train. Mais, au même instant, un des gendarmes ouvrit les yeux; il réveilla les deux autres à coups de coude dans les côtes et il leur reprocha de n'avoir pas fait bonne garde. Je fis semblant de dormir, et tout fut dit.

A Odessa m'attendait une voiture cellulaire aux fenêtres grillées. Je fus d'abord conduit dans une prison pour détenus politiques et qui était sous la garde des gendarmes.

Au moment où on visitait mes effets, les ciseaux tombèrent tout à coup sur le plancher; cela plongea le directeur de la prison, un ancien gendarme, dans un profond ahurissement :

— Ils peuvent se vanter d'avoir de l'ordre à Pétersbourg, s'écria-t-il; ils n'enlèvent même pas les ciseaux aux prisonniers.

Il croyait que ces ciseaux avaient été laissés en ma possession et je ne voulus pas le priver du plaisir de se croire plus malin que ses collègues de la capitale.

Le régime de cette prison était assez semblable à celui de la forteresse de Pierre-et-Paul : même chambre vaste et poussiéreuse, même nourriture assez supportable, même attitude stricte et sévère des gendarmes et même silence que rien ne venait interrompre.

Pour bien établir, dès le début, les conditions de mon extradition posées par l'Allemagne, j'exprimai mon étonnement de me voir conduit dans une prison pour détenus politiques. Soit effet de ma protestation, soit par suite d'instructions reçues de Pétersbourg, on me transporta quelques jours après dans une maison d'arrêt pour délits de droit commun.

C'était le soir, et je ne l'oublierai jamais tant que je vivrai; on me poussa dans une cellule, et, lorsque la porte fut refermée sur moi à double tour, je ne pus d'abord rien voir : la cellule était sinistrement sombre, et c'est à peine si, par une petite ouverture pratiquée dans la porte, filtrait un faible rayon de lumière venu d'un globe suspendu dans le corridor.

Lorsque mes yeux furent habitués à ces ténèbres, je commençai à faire le tour de ma nouvelle demeure. Le cachot était circulaire, il n'y avait ni lit, ni banc, ni table; sur le sol, un peu de paille et, à côté, un baquet et un seau en fer; rien de plus. J'étais étrangement surpris et je crus tout d'abord qu'il y avait eu méprise. J'allai à la porte et, à travers le guichet, je remarquai deux sentinelles armées, tandis que, sur un banc, tout près, étaient assis un gendarme et un homme de police. J'avais déjà vu bien des prisons, mais l'installation de celle-ci était neuve pour moi.

— Dites donc, qu'est-ce que cela veut dire? Où sont le lit et la paillasse? demandai-je en passant ma tête à travers la petite ouverture.

— Sais pas! répondit sur un ton raide le gendarme.

— Appelez-moi le directeur!

Le gendarme ne bougea pas; quelques minutes après apparaissait le sous-directeur de la prison.

— Dites-moi donc, Monsieur, ce que cela signifie? lui demandai-je en faisant allusion à l'installation de ma cellule.

— Je n'en sais rien, répondit-il; nous n'avons fait que suivre les instructions données; adressez-vous au substitut du procureur, qui sera ici demain.

Je me sentais comme écrasé. Je ne pouvais même pas me remuer dans ce cabanon d'aliéné.

— Que vais-je faire et qu'arrivera-t-il de moi si ce régime ne change pas? m'écriai-je en me laissant tomber sur le sol, la tête entre les mains.

Finalement, la fatigue eut raison de moi, et je m'étendis sur la paille sans même me déshabiller. A peine commençais-je à m'endormir que je fis un bond: des souris s'étaient glissées dans la paille et elles trottaient un peu partout. Je me mis à courir, et je sentis que l'air était mortel à respirer; le baquet répandait sa pestilence. La petite pièce où se tenaient mes quatre gardiens était exiguë, et il ne m'arrivait de là qu'un air empoisonné; je voulais respirer, mais cela m'était impossible, car la seule lucarne de ma chambre était percée dans le toit et elle ne pouvait pas s'ouvrir.

J'attendis le jour dans une cruelle impatience; j'espérais qu'on me donnerait au moins un peu d'air. Les heures se traînèrent interminablement. Je me laissai retomber sur la paille pour me relever aussitôt, à cause des souris. Enfin, le jour parut.

— De l'air! donnez-moi de l'air! dis-je en m'adressant au gendarme qui semblait jouer le rôle de geôlier.

— Pas d'ordre! fit-il.

Vers midi, arriva le substitut du procureur. Je lui exposai l'atroce situation qui m'était faite, et je le priai d'y remédier. Il m'écouta, mais il m'assura qu'il ne pouvait rien y changer.

— Mais, au moins, dites-moi qu'est-ce qui empêche qu'on me donne un lit?

— Vous pourriez le dresser contre le mur et, de là, atteindre la fenêtre pour vous évader.

— Mais pensez donc à ce que vous dites! Quatre hommes armés veillent sur moi; si je dresse mon lit contre le mur, je n'arriverai pas à la fenêtre sans que l'un

de ces gardiens m'ait remarqué. Et puis, en admettant que je m'évade de ma cellule, je me trouverais au cinquième étage d'un bâtiment au pied duquel une sentinelle fait les cent pas; il me faudrait donc descendre, puis remonter jusqu'à la crête du mur d'enceinte, de l'autre côté duquel une sentinelle est postée. Vous voyez donc, ajoutai-je, comme pour le convaincre, qu'une tentative d'évasion est absolument impossible.

— Qui sait? Vous vous êtes échappé si souvent!

— Deux fois seulement, fis-je en manière de correction.

— Cela suffit. Quant à moi, je ne puis rien faire.

Et il s'en alla.

J'avais formé la résolution inébranlable de ne me soumettre en aucune façon à un pareil traitement et d'y opposer une résistance passive. Le gendarme m'apporta ma pitance dans un plat de bois qu'il déposa sur le parquet.

— Remportez cela, lui dis-je; je ne veux pas manger!

Là-dessus, il s'éloigna sans rien dire.

Le même manège se renouvela chaque jour au moment des repas. Les heures étaient d'une longueur sans fin. Je ne pouvais respirer le moindre air pur; je ne pouvais pas lire, car on ne m'avait pas donné de livres; je ne pouvais pas dormir, réveillé que j'étais par les souris. Je n'avais pourtant pas faim, et je n'avais envie d'aucun aliment, mais je buvais de l'eau tout le temps. Je souffrais horriblement. Je n'avais aucune colère contre les hommes; je m'indignais seulement de l'odieux traitement auquel j'étais soumis.

— Vous aurez assez le temps de m'empoisonner la vie lorsque vous m'aurez condamné; mais, pour le moment, je suis en simple prévention! Ainsi apostrophai-je le directeur.

De trois jours, je ne touchai pas au moindre aliment. Personne n'eut l'air d'y faire attention, bien que mes gardiens sussent, naturellement, de quoi il retournait. L'après-midi du quatrième jour, je fus conduit dans un cabinet spécial. Sans m'être lavé, — car j'avais fait exprès de ne pas me laver, — les habits couverts de poussière et de brins de paille, je comparus devant le procureur d'Odessa et devant le juge d'instruction. Ils me déclarèrent qu'ils étaient chargés d'une enquête préparatoire relative à mon affaire. Ils voulaient m'interroger. Je leur dis que je n'étais point en état de répondre,

et je leur motivai pourquoi j'avais résolu de mourir de faim en manière de protestation.

— Ainsi, vous refusez de toucher à vos aliments? Soit. On vous nourrira artificiellement.

Je savais ce que cela voulait dire, et je répliquai sur un ton bien décidé :

— Essayez donc! Je vous déclare que, si vous le faites, je connais d'autres moyens de mourir; d'ailleurs, je ne demande pas mieux que de hâter ma fin.

Naturellement, je ne connaissais rien du tout, mais je crus ce moyen bon pour appuyer sur la menace du procureur.

Celui-ci me regarda bien en face, puis il jeta vers le juge d'instruction un regard significatif. Il avait l'air de dire :

— Qui sait! c'est peut-être vrai, ce diable d'homme a roulé sa bosse un peu partout, et il a sans doute plus d'une malice dans son sac.

Tous les deux gardèrent un moment le silence. Je vis que mes paroles avaient produit leur effet, et je commençai à faire ressortir aux yeux de ces messieurs l'absurdité du traitement qui m'était infligé.

— Vous voyez bien vous-mêmes, leur dis-je, que tout cela n'a ni tête ni queue. Le gouvernement négocie avec l'Allemagne mon extradition. Dans ce but, un haut fonctionnaire de justice fait le voyage de Fribourg. Grand tapage dans toute la presse européenne, et, finalement, on s'aperçoit qu'il n'y a pas moyen de faire comparaître en justice cet homme pour l'arrestation duquel on a mis en branle tout l'appareil gouvernemental, et que, dans l'impossibilité où l'on est de le condamner, on ne trouve d'autre moyen que de le réduire au suicide. Et tout cela pour des vétilles, parce qu'on ne veut pas me donner un lit et me procurer quelques petites commodités! Vous avouerez que c'est parfaitement ridicule.

— Je vais m'en assurer par moi-même, déclara le procureur.

Et il sortit.

Lorsqu'il revint, il me parut assez troublé et il affirma :

— Oui, en réalité, on s'est conduit d'une façon indigne à votre égard. Je vous assure que ce n'est point de ma faute; mais trois hauts fonctionnaires se sont ligués contre vous : le colonel de gendarmerie, le commandant de la place et le gouverneur de la ville. Avant votre

arrivée ici, ils sont venus tous les trois à la prison; ils ont désigné votre cellule, fixé le régime auquel vous seriez soumis, et chacun d'eux a choisi vos geôliers parmi ses propres subordonnés. Je ne puis malheureusement rien changer aux dispositions prises par ces messieurs, mais j'ai l'intention de causer personnellement avec eux. En attendant, tout ce que je peux faire, c'est de dire un mot en particulier au directeur de la prison, afin qu'il fasse droit, dans la mesure du possible, à vos réclamations.

Là-dessus, le directeur fut appelé, et le procureur lui fit en ma présence quelques recommandations toutes spéciales. Nous conclûmes ainsi une espèce de trêve. On me donna un lit pour la nuit, mes livres me furent rendus, et, pour la journée, on me prêta une table et de quoi écrire; mais tout cela devait disparaître dès que la visite des hauts fonctionnaires était annoncée. Pour me permettre de respirer un peu d'air frais, le directeur de la prison mit à ma disposition une cour spéciale, où je ne pouvais pas être aperçu par les autres prisonniers. A ces conditions, je consentis à renoncer à ma « protestation par la faim » et, le soir du quatrième jour, j'acceptai un peu de nourriture. Lorsque je recommençai à manger, je sentis quelle fringale j'avais, car j'aurais voulu dévorer un bœuf tout entier. Mais je savais qu'il fallait être prudent, et j'imposai une limite à mon appétit. Les deux jours suivants, j'étais harassé comme après une longue maladie. Mon entourage semblait lui-même me traiter comme un convalescent; le directeur et le sous-chef de la prison s'informèrent à plusieurs reprises de ma santé; même le sombre gendarme se montra plein de bienveillance à mon égard, et il se précipita bien des fois vers la cantine pour m'acheter des aliments et des friandises.

Les matins qui suivirent, je descendis au préau en compagnie de mes gardiens: c'était une petite cour enfermée entre le bâtiment de la prison et le mur de ronde; des soldats étaient postés de distance en distance, baïonnette au canon. Je parcourais cet étroit espace dans tous les sens, et le gendarme et le policier faisaient de même. Le temps était délicieux, un de ces doux et radieux automnes du sud.

Comme mes gardiens préféraient l'air libre aux sombres corridors, notre promenade durait chaque jour

davantage. J'imaginai d'entrer en relations plus intimes avec le gendarme, à qui on avait donné les instructions les plus sévères. Tandis que nous faisons les cent pas et que le policier se tenait à l'écart, je cherchai à causer avec lui. Je lui posai tout d'abord des questions insignifiantes.

Cet homme n'avait pas un cœur de pierre, bien qu'il eût été choisi parmi les plus dévoués, les plus zélés et les plus incorruptibles de son service; mais il avait aussi ses petites faiblesses, et il était un peu besogneux. Sa famille était nombreuse.

Comme on lui avait recommandé de ne pas me perdre de vue un seul instant, il ne pouvait pas faire la moindre visite aux siens, ce qui, naturellement, lui était fort désagréable. Mais, bientôt, il sut s'arranger avec le directeur de telle façon que celui-ci lui permit, de temps en temps, d'aller passer une petite heure chez lui, tout à fait à l'insu de ses chefs. Ces secrètes visites du gendarme à sa femme et à ses enfants avaient mis, pour ainsi dire, entre nous un lien mystérieux et avaient contribué à nous rapprocher. Il ne tarda pas à m'exposer ses plaintes sur l'exiguïté de son traitement, qui ne lui permettait pas de joindre les deux bouts, étant donné le nombre de ses enfants. Et comme je semblais lui prêter une attention particulière, il me parlait souvent du service. C'est ainsi qu'il me raconta comment il avait contribué à combattre les socialistes.

— Mes chefs, me dit-il, m'avaient recommandé une fois de surveiller étroitement une de vos « spécialistes » (le brave Pandore nommait ainsi les socialistes). Ah! c'en était une fine mouche, celle-là, et qui s'y entendait à nous mener par le nez. Elle s'appelait Wera Figner.

» C'était une beauté et une femme d'une haute éducation; elle fréquentait surtout les familles d'officiers.

» J'avais revêtu, pour la circonstance, un costume civil, et je m'étais mis à la suivre; partout où elle allait, j'étais sur ses talons; prenait-elle un fiacre, je sautais dans un autre; entrait-elle dans une maison, je notais immédiatement l'adresse, puis je demandais au concierge à qui cette dame allait rendre visite. J'appris ainsi à connaître tous ses tenants et aboutissants.

» Pendant trois jours, je ne l'ai pas quittée d'une semelle; puis, tout à coup, la dame s'est éclipsée. Ah! je vous assure que je faisais un nez, ce jour-là, quand j'ai appris

qu'elle était partie pour Charkow et qu'enfin on avait réussi à l'arrêter!»

Ce sombre et dévoué gendarme, qui avait ainsi surveillé si attentivement la « spécialiste », en vint à se montrer tout à fait confiant avec moi, surtout lorsque je lui eus promis qu'aussitôt après mon jugement je lui ferais cadeau de certains petits objets en ma possession. J'appris par lui certains détails sur la façon dont j'étais surveillé; entre autres choses, il me confia que le gouverneur, le commandant de la place et le colonel de gendarmerie avaient demandé, un jour, à me voir à mon insu. Ils m'avaient longuement examiné à travers le guichet de ma cellule, et mes gardiens avaient reçu l'ordre rigoureux de ne rien dire à ce sujet.

Les soirées devenaient chaque jour plus longues, et je ne savais à quoi passer mon temps, car je n'avais pas de lumière pendant des heures entières. J'arpentais ma cellule jusqu'à ce que je fusse fatigué, mais les soirées n'en étaient pas pour cela plus courtes. Parfois, je me postais près de la porte et je prêtais l'oreille aux conversations de mes gardiens. Les policiers avaient surtout un tas de choses à raconter. Comme on avait choisi les plus fidèles pour me surveiller, leur tour revenait assez souvent, et je les connaissais tous. Grâce à eux, le gendarme et moi nous apprîmes les nouveautés du jour et les petits potins de la ville. Parfois, ils introduisaient en contrebande un journal, que je lisais à cet étrange « club ». Je passais la main à travers le guichet, de manière à ce que la lumière de la lanterne tombât en plein sur le journal; j'approchais ma tête de l'ouverture, et je me mettais à lire. Tout près de moi étaient les deux soldats, appuyés sur leurs fusils et très attentifs; un peu plus loin, le gendarme et le policier de service étaient assis sur le lit qui leur servait de banc.

Quand les journaux venaient à nous manquer, les policiers racontaient des histoires dans lesquelles les fées, les lutins et le diable jouaient un grand rôle, et il me semblait que les membres de notre club écoutaient plus volontiers ces sornettes que la lecture du journal.

De cette façon, j'appris peu à peu ce qui se passait dans l'univers, bien que les trois hauts fonctionnaires eussent recommandé « de ne pas même laisser pénétrer une mouche dans ma cellule », suivant l'expression du directeur de la prison.

On me communiqua ainsi quantité de nouvelles qu'on n'avait pas l'occasion de rencontrer dans les journaux russes et, notamment, tout ce qui touchait au mouvement révolutionnaire.

Un homme qui avait une fonction assez importante, et qui se montrait assez bien disposé pour notre parti, m'y aida volontiers.

Comme je ne sais pas si cet homme, à qui j'ai gardé une grande reconnaissance, vit encore, je ne puis, à mon grand regret, dire son nom, car les services rendus au mouvement révolutionnaire en Russie ne peuvent être racontés que lorsque leurs auteurs sont morts ou en exil.

Tout ce que je peux dire, c'est que, grâce à lui, je pus faire passer des lettres à mes camarades et que je fus tenu au courant de tout ce qui pouvait m'intéresser. Entre autres choses, je sus par lui que les révolutionnaires russes bien connus : Peter Lawroff, Lopatin et Tichomirow, avaient, dans leur exil, tenu conseil au sujet de Degajeff et que, bien que celui-ci eût rendu de signalés services au parti, notamment dans l'aide qu'il avait prêtée à Sudeikin, on lui avait interdit toute participation au mouvement révolutionnaire et enjoint de se tenir à l'écart de tous les membres du parti.

J'appris aussi, de la même façon, qu'une jeune fille de vingt ans, Marie Kaljuschna, avait décidé de tuer le colonel de gendarmerie Katanski dans sa maison, mais que le coup avait raté. Vingt jours environ avant l'examen de mon affaire à Odessa, elle avait comparu devant un conseil de guerre, et, comme elle n'était pas encore majeure, on ne l'avait condamnée qu'à vingt ans de travaux forcés en Sibérie.

---

## CHAPITRE X

Un officier qui fait le brave.

Mon service militaire. Le procès.

Nouvel interrogatoire.

L'un des premiers jours de mon incarcération à Odessa, j'eus une petite escarmouche. Je me promenais dans ma cellule, lorsque, tout à coup, j'entendis un grand bruit de voix à la porte; je m'approchai et je regardai à travers le guichet. C'était l'officier de garde qui inspectait une sentinelle et la réprimandait fortement.

J'allais me retirer, lorsque j'entendis ces paroles :

— Ote-toi de là, drôle!

Je ne distinguai pas d'abord à qui elles s'adressaient; mais je remarquai aussitôt après que l'officier avait l'air de me désigner.

Pareille injonction me plongea dans un grand étonnement, car les officiers, à cette époque du moins, se montraient pleins de tact à l'égard des prisonniers politiques. Je m'éloignai de la porte sans dire un mot, mais je résolus de donner à cet insolent une petite leçon.

Lorsque, plus tard dans la soirée, le sous-chef de la prison vint dans ma cellule pour faire l'appel, en compagnie du dit officier, je fis semblant de ne pas remarquer la présence de celui-ci, et, m'adressant au fonctionnaire, je lui demandai s'il était défendu de jeter un coup d'œil à travers le guichet.

— Mais pas du tout, dit-il comme surpris de ma demande; on ne peut pas vous en empêcher.

— Dites-moi donc ensuite si un officier a le droit d'insulter grossièrement un prisonnier qui se tient près de la porte?

— Certainement non.

Je racontai alors au fonctionnaire ce qui était arrivé, et

je le priaï de m'apporter le lendemain, par écrit, les renseignements concernant la personne et le régiment de cet officier, afin que je pusse savoir à qui m'adresser pour porter plainte contre lui.

Le lendemain matin, le gendarme me raconta que le lieutenant s'était rendu plusieurs fois auprès de lui et du policier de service pour leur souffler ce qu'ils auraient à répondre, au cas où une enquête aurait lieu.

Mon homme me semblait n'être pas très rassuré, puisqu'il s'était humilié à faire des démarches auprès de ses subordonnés pour que l'affaire n'eût pas de suites défavorables pour lui. J'en eus pitié. Probablement, il m'avait pris pour un criminel tout à fait dangereux, et il avait cru faire preuve de courage en insultant un prisonnier, alors que celui-ci était séparé de lui par une porte fermée à double tour et verrouillée.

Les alarmes que je lui avais causées me semblèrent une punition suffisante, et je déchirai la plainte que j'avais déjà rédigée contre lui.

Pendant ce temps, l'instruction suivait son cours. Vers le milieu de septembre, le juge me lut un document qui était le résultat de son long travail : en vertu de tel et tel article du Code, il concluait à mon renvoi devant le procureur du tribunal militaire.

J'élevai aussitôt une protestation, rappelant les conditions mêmes de mon extradition; elles spécifiaient que je ne pouvais être envoyé que devant un tribunal régulier, non pas devant un tribunal d'exception, et surtout devant une juridiction militaire.

Là-dessus, le juge d'instruction me montra une lettre dans laquelle le ministre de la justice l'informait que, comme conclusion à l'enquête, toujours d'après tel et tel article du Code, il devait m'envoyer devant un tribunal militaire, car les crimes commis par un individu pendant son service ne pouvaient être jugés que par cette juridiction.

— Comme vous étiez au service à l'époque où fut commis le crime pour lequel vous êtes poursuivi, vous devez nécessairement être jugé par un tribunal militaire, me déclara le juge d'instruction.

Pour faire comprendre au lecteur ce qu'il faut entendre par « mon service militaire », je dois, en quelques mots, raconter un fait particulier de ma jeunesse.

Conformément à l'esprit du temps, j'avais endossé

une blouse de paysan, et j'étais allé porter au peuple la bonne parole. Mais, pendant l'automne de 1875, je rentraï à la maison, désenchanté des résultats de ma propagande. Comme de nombreux jeunes gens de cette époque, je sentais en moi un irrésistible besoin de mouvement; je me sentais fait pour accomplir des actions éclatantes, sans trop savoir lesquelles.

Au retour de ma campagne de propagande, je ne rencontrai presque aucun de mes camarades à Kiew : les uns avaient été arrêtés, les autres dispersés aux quatre vents. C'était juste à cette époque qu'éclatait l'insurrection en Bosnie et en Herzégovine.

Un grand nombre de jeunes gens, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de socialistes, avaient grossi les bandes de volontaires, et c'est ainsi que je me découvris moi-même une vocation guerrière. La lutte pour la libération de la péninsule balkanique était à l'ordre du jour. Ce courant entraînait le jeune homme de vingt ans que j'étais, et j'allais partir pour la guerre, afin de contribuer à libérer les peuples qui gémissaient sous le joug de la Turquie.

Mais il était déjà trop tard : la période d'enthousiasme passée, les volontaires écrivaient du théâtre de la guerre des lettres tout à fait décourageantes. En réalité, tous ces jeunes gens, habitués aux combats de guérillas, non seulement ne pouvaient pas apporter une aide efficace, mais encore ils étaient une gêne pour les vrais combattants. C'est pourquoi nos amis nous dissuadèrent expressément de suivre leur exemple.

Je dus donc abandonner mon projet; mais, comme je me trouvais dans des dispositions guerrières et que je ne savais trop quoi faire de mon temps, je résolus d'accomplir mon service militaire en qualité de volontaire, bien que j'eusse encore un délai d'un an devant moi. Je caressais l'espoir de faire quelque propagande dans l'armée, et, en outre, je pensais que les connaissances militaires pourraient me servir un jour, à l'occasion.

D'après les règlements alors en vigueur, je fus inscrit comme volontaire de la deuxième catégorie, parmi ceux qui n'avaient que six mois à faire. C'est ainsi qu'à la fin du mois d'octobre 1875, je fus incorporé au 130<sup>e</sup> régiment d'infanterie, à Kiew. Mais, deux mois après, je quittais le service.

Il y avait, à cette époque, dans la prison de Kiew,

un de mes amis, l'étudiant Semen Lurje, qui avait été impliqué dans le « procès des 193 ». L'adjudant de gendarmerie, le baron Hegking, alors tout-puissant à Kiew, avait « emprunté » de grosses sommes aux parents de Lurje, et ce fut sans doute à cette circonstance que le prisonnier dut de pouvoir prendre facilement la fuite. J'avais quelque peu aidé à cette évasion, et voilà pourquoi, un jour, pendant mon absence, les gendarmes s'étaient livrés chez moi à une perquisition judiciaire. Mon arrestation semblait imminente. En qualité de soldat, j'aurais été envoyé devant un tribunal militaire, et, à cette époque de cruelles sentences, mon sort eût été vite réglé.

Je résolus donc de me cacher, jusqu'à ce que je fusse éclairé sur les intentions de la gendarmerie. Or, deux jours après, le baron Hegking, qui était le principal responsable dans l'évasion de Lurje, car il avait eu pour lui des attentions toutes particulières, se vit dans l'obligation d'étouffer toute cette affaire. Aussi me sembla-t-il que la chose la plus simple à faire était de rentrer au corps, où on me poursuivrait pour abandon non motivé du service pendant quatre jours, ce qui m'exposait à une simple peine disciplinaire. Mais il en alla tout autrement.

Le commandant de la 33<sup>e</sup> division, à laquelle appartenait mon régiment, était alors Wannowski, qui fut plus tard ministre de la Guerre et de l'Instruction publique. Il ne pouvait pas sentir les volontaires, et moi, qui n'avais aucun goût pour la subordination et la discipline, j'étais loin d'être dans ses petits papiers. Le malheur voulut que, juste pendant mon absence, le général se fit présenter les volontaires de notre bataillon. Ma fugue lui avait donc été signalée; aussi, lorsque je me présentai au corps, je fus amené devant lui, et il me fit conduire au poste, en attendant ma comparution devant un tribunal. Non seulement j'étais accusé de désertion, mais encore d'insultes à l'égard de l'officier pendant le service, parce que j'avais vertement défendu à celui-ci de me tutoyer et de me rudoyer. Maintenant, les choses se gâtaient tout à fait pour moi, et je n'avais plus d'espoir que dans la fuite. Avec l'aide de deux camarades qui m'apportèrent des effets civils dans la salle de bains, je réussis à m'évader, en février 1876. Ainsi déguisé, je passai sans être reconnu devant la sentinelle qui se tenait à la porte de la salle.

Depuis cette époque jusqu'à l'automne de 1877, j'étais en liberté, mais « insoumis ».

Je formulai deux protestations contre la décision du juge de me déférer à un tribunal militaire : l'une adressée au président à la Cour d'appel d'Odessa, l'autre au ministre de la Justice, Nabokoff.

J'invoquai le témoignage du procureur à la cour d'appel de Pétersbourg, Bogdanowitch, pour affirmer que le gouvernement badois m'avait livré à la condition que je serais jugé par un tribunal ordinaire, c'est-à-dire un tribunal civil, et non par une juridiction militaire. Si on devait me juger pour désertion et insultes à l'égard d'un supérieur, cela ne pouvait être qu'en violation du traité d'extradition; mais, en s'en tenant à la lettre de ce traité, je ne pouvais être poursuivi que pour l'attentat contre Gorinowitch.

Comme c'était à prévoir, mes plaintes furent tout simplement rejetées et, peu de temps après, j'étais déféré à un tribunal militaire.

D'après l'acte d'accusation, je savais à quoi m'en tenir sur ce que seraient les débats. On me poursuivait bien pour l'attentat contre Gorinowitch; mais, au sujet des motifs qui l'avaient provoqué, pas un mot. Naturellement, le procureur n'avait pas manqué d'invoquer contre moi les plus rigoureux articles du Code. Le plus haut châtiment consistait en la peine des travaux forcés à perpétuité pour parricide ou autre crime semblable, et cet article fut invoqué contre moi. Cette punition s'adoucit d'un degré et se réduit à vingt ans de travaux forcés lorsque la victime n'a pas été tout à fait tuée, même malgré l'intention du criminel. En outre, la peine est réduite d'un tiers lorsque l'inculpé a commis son crime avant sa majorité.

Conformément à ces dispositions, le procureur requérait contre moi treize ans et quatre mois de travaux forcés : c'était le maximum dont j'étais passible, d'après les termes du traité d'extradition, et même la proclamation faite au moment du couronnement d'Alexandre III devait être prise en considération. Elle autorisait les juges à remettre la peine pour tous crimes commis avant cette époque. Dans mon affaire, il n'y avait pas d'espoir qu'on usât de cette autorisation; d'ailleurs, je considérais le jugement comme une simple formalité, dont les résultats m'étaient connus d'avance et qui n'avaient pour moi au-

eune importance. C'est pourquoi je refusai le défenseur qu'on m'avait proposé, un vague candidat à quelque fonction près des tribunaux militaires, et je me résignai à subir cette procédure du mieux que je pus.

Le jour des débats vint enfin. Un énorme fourgon, avec des fenêtres grillées, roula dans la cour de la prison; j'y fus introduit. A côté de moi prit place un inspecteur de police, après quoi la porte fut verrouillée du dehors sur nous deux. Le gendarme qui avait été mon garde du corps pendant tout le temps de mon incarcération monta sur le siège, à côté du cocher. Une compagnie entière d'infanterie encadra la voiture, et, enfin, des cosaques à cheval complétaient l'escorte. A l'avant de cette procession était le chef de la police, et, tout à fait à l'arrière, un commissaire. A voir tout ce déploiement guerrier, on aurait pu croire qu'il s'agissait de transporter au loin une douzaine de chefs de brigands.

Comme nous traversions au pas les rues d'Odessa, cet étrange défilé provoqua l'attention du public; partout je voyais des gens se presser aux fenêtres. Pendant ce temps, j'étais assis dans la voiture et je causais sur un ton tout à fait familier avec l'inspecteur. Il se trouvait même que cet homme avait été agent de police à Kiew vingt ans auparavant, et qu'il connaissait notre famille.

— Qui aurait jamais pensé, me dit-il, que je conduirais un jour de cette façon au tribunal ce petit Deutsch que j'avais vu autrefois tout gamin!

Il évoquait des souvenirs de cette époque, me parlait de mon père et de ma maison.

Mes pensées s'envolaient au loin, le tableau de mon enfance passait devant mes yeux...

La salle d'audience était bondée d'un public trié sur le volet: officiers avec leurs femmes, fonctionnaires judiciaires, représentants de la bureaucratie. L'audition des témoins ne présenta pas le moindre intérêt. La plupart d'entre eux n'avaient point comparu: les uns étaient morts, les autres avaient fait défaut; ceux qui se présentèrent à la barre ne donnèrent que des renseignements tout à fait vagues, car les faits dont ils étaient appelés à parler s'étaient effacés de leur souvenir après huit ans, et quelques-uns même se refusèrent à dire le moindre mot.

Le témoin principal, Gorinowitch, s'était, sous un prétexte quelconque, dérobé à la citation, et on avait

dû lire sa déposition. De mon côté, j'avais renoncé à faire citer des témoins à décharge, car je voulais me mêler le moins possible à ces débats. Cependant, j'étais surexcité par l'attitude du public, dont une partie manifestait des dispositions tout à fait hostiles à mon égard. Je cherchai vainement dans tout ce tas une figure qui me fût connue : je n'aperçus que le procureur qui avait mené toute l'enquête. Après l'audition des témoins, ce magistrat prit la parole : son réquisitoire ne fut qu'une vague paraphrase de l'acte d'accusation. Cependant, j'étais curieux de savoir quels motifs il invoquerait contre moi. Comme il ne pouvait être question ni de haine personnelle ni d'inimitié contre Gorinowitch, il dit que j'avais cédé au mobile de la vengeance ; mais, naturellement, il se garda bien d'en préciser les causes, parce qu'il ne pouvait pas prononcer le mot de « vengeance politique ». L'ordre qui lui avait été donné d'elever à ce procès tout caractère politique le fit dévier à des considérations qui ne tenaient pas debout. C'est ainsi qu'il déclara qu'au courant de 1877 j'avais été arrêté, que j'avais fait tels et tels aveux relatifs à l'affaire Gorinowitch, et il affirma que j'avais échappé à la justice. Il ne pouvait pas, en effet, avouer que je m'étais évadé de la prison de Kiew. Ce qui fut plus comique encore, c'est lorsqu'il prétendit que je m'étais dérobé au service militaire.

J'entrepris ma défense en affirmant hautement que je n'avais pas la moindre intention de chercher un adoucissement au sort qui m'attendait. Je ne niai point que j'avais eu l'intention de tuer Gorinowitch, puisque je l'avais déjà avoué. Mon idée était tout simplement de présenter l'affaire sous son vrai jour et de faire connaître pourquoi mon compagnon et moi nous avions décidé de supprimer Gorinowitch. Mais, à peine avais-je commencé à dire qu'un club avait été fondé à Elisawetgrad, que le général Grodekoff, qui présidait les débats, me fit vertement remarquer que je devais m'en tenir à la lettre du procès et m'abstenir de toute digression ayant trait à des considérations politiques.

Naturellement, dans ces conditions, il était impossible de donner au procès son caractère exact, puisqu'on m'interdisait même de présenter les faits sous leur vrai jour. Je disais, par exemple :

— Lorsque Gorinowitch était en prison à Kiew...

Aussitôt, le président sautait sur son siège et m'enjoignait de passer à un autre sujet. Je ne savais vraiment comment faire pour parler des choses les plus simples, bien que je m'abstinsse de prononcer tout nom propre d'individu ou de ville, ou de faire allusion aux faits politiques; j'étais à chaque instant interrompu par le président et menacé de me voir retirer la parole et expulser de la salle. Cela étant, je ne tardai pas à terminer cette défense, au cours de laquelle il m'était non seulement interdit de plaider une cause, mais même de faire allusion aux faits qui avaient provoqué les débats.

Cela n'empêcha point, d'ailleurs, le procureur de pousser la comédie plus loin. Il répliqua à ma plaidoirie et eut l'air de réfuter les protestations dont je m'étais rendu coupable. Je répliquai moi-même en quelques mots, et je renonçai à conclure.

La délibération du tribunal ne dura pas longtemps; le jugement fut, naturellement, conforme aux réquisitions du procureur, et je fus condamné à treize ans et quatre mois de travaux forcés.

Lorsque je repris, avec le même appareil, le chemin de la prison, je me sentis comme allégé, comme si on m'avait enlevé un lourd fardeau de dessus les épaules, bien que j'eusse prévu d'avance les résultats du procès.

Enfin, tout était bien tranché, bien clair, bien net. Ainsi que je l'ai déjà dit, l'incertitude est pour le prisonnier le supplice le plus cruel. Il ne me restait plus, maintenant, qu'à attendre la décision qui serait prise à mon sujet.

Comme j'avais été jugé en qualité de criminel ordinaire, on pouvait m'envoyer à Kara, en Sibérie, où j'avais des amis et de vieilles connaissances, et où le régime de la prison était très supportable, par comparaison avec d'autres lieux de déportation. On pouvait aussi m'expédier vers l'île de Sakhalin, où la situation, comme on le sait dans toute la Russie, est effroyable; mais ce qui m'épouvantait surtout, c'est que le gouvernement pouvait, pour rendre ma punition plus dure, m'enfourer vivant dans la forteresse de Schlüsselbourg. Justement, à cette époque, on avait achevé la construction d'une prison, et on racontait, généralement, qu'il y régnait un régime mortel; par conséquent, il fallait y envoyer les criminels d'Etat les plus dangereux.

Une semaine après les débats, le président du tribunal

militaire vint me faire connaître le jugement en bonne et due forme. Je fus conduit au greffe, où le général Grodekoff s'était assis devant une large et longue table, de telle façon que je fusse assez éloigné de lui.

Cet homme semblait, évidemment, craindre quelque mauvais coup. Cet excès de précautions de la part d'un militaire parut déplaire même à mes gardiens.

— Regardez, on dirait qu'il a peur! dit derrière moi l'un d'eux, lorsqu'on me ramena dans ma cellule.

Cet incident m'amusa, et, en effet, je n'ai jamais vu, plus tard, même un fonctionnaire civil prendre de si grandes précautions, lorsqu'il se trouvait devant un des criminels les plus dangereux.

\*  
\* \*

Quoique toute instruction judiciaire fût close à mon sujet, je fus tout de même interrogé à différentes reprises, mais, cette fois, en qualité de témoin. Tout d'abord, ce fut un capitaine de gendarmerie qui se présenta en compagnie d'un procureur. Ce dernier me posa les questions suivantes :

— A Fribourg, on a trouvé, parmi vos papiers, une lettre avec une adresse; à cette adresse, vous deviez faire un envoi de livres. Pourriez-vous nous dire quels étaient ces livres et quel en était le destinataire?

Je répondis que je ne fournirais aucun éclaircissement à ce sujet.

— Faites bien attention, insista le fonctionnaire, qu'à la suite de cette découverte un grand nombre de personnes ont été arrêtées à Wilna. Si vous nous confiez le vrai nom de celui qui a écrit la lettre, toutes ces personnes seront aussitôt remises en liberté.

Je connaissais le « truc », et je répliquai sur un ton très calme :

— Il se peut que, chez vous, on estime les gens qui trahissent leurs camarades, mais permettez-moi de ne pas être du même avis.

Ce jeune monsieur parut assez embarrassé et, là-dessus, il se hâta de clore l'entretien.

Certainement, les autorités de Fribourg étaient coupables d'avoir livré mes papiers au gouvernement russe et d'avoir ainsi dénoncé à la police secrète des personnes absolument innocentes; elles auraient pu s'épargner cet

excès de zèle. Mais j'avais, moi aussi, une part de responsabilité dans l'affaire, car j'avais oublié de supprimer ces adresses lorsque j'avais trié mes papiers avec le professeur Thun.

Une autre fois, un juge d'instruction vint me montrer une lettre venant du ministère de la Justice, par laquelle il était chargé de requérir mon témoignage au sujet de certains événements qui avaient précédé le meurtre du général Mezenzeff. A l'appui de cette lettre, il me cita des propos tenus par un certain Goldenberg. J'aurais, paraît-il, au cours d'une promenade faite en compagnie de Goldenberg sur le marché aux chevaux de Charkow, dit à celui-ci que c'était S. Krawtschinski qui avait poignardé le chef de la gendarmerie.

Je me rappelai bien, en effet, m'être promené avec Goldenberg sur cette place; il m'avait même raconté comment il avait tué le gouverneur de Charkow, prince Kropotkin; mais lui avais-je moi-même parlé du rôle joué par Krawtschinski dans l'attentat contre Mezenzeff, c'est ce que je ne me rappelais plus bien. Je fus immédiatement frappé par l'idée que l'on avait peut-être arrêté Krawtschinski à l'étranger, de la même manière que moi, et que le gouvernement russe voulait obtenir son extradition. Les propos de Goldenberg ne suffisant pas, car il ne faisait que répéter les paroles d'un autre, on voulait sans doute obtenir mon témoignage. Je résolus donc de ne rien dire encore cette fois, et, de cette façon, tout ce qu'avait pu dire Goldenberg était sans valeur.

Je racontai au juge que j'avais bien réellement parlé de cet attentat, mais que je n'avais fait que répéter des bruits qui avaient couru tantôt sur Krawtschinski, tantôt sur moi, qu'on accusait également d'en être l'auteur. Par bonheur, mes craintes au sujet de Krawtschinski n'étaient pas fondées : celui-ci était alors à Londres, et hors de danger.

---

## CHAPITRE XI

**La visite du ministre. On m'habille en condamné.**

**La prison de Kiew.**

Quelque temps après ma condamnation, une activité inaccoutumée régna dans la prison d'Odessa. On attendait le ministre de la Justice, qui devait venir inspecter l'établissement. Naturellement, tous les objets qui meublaient ma chambre furent aussitôt enlevés, à l'exception du tas de paille et du baquet.

Un jour donc, le ministre fit son apparition, entouré d'une nombreuse escorte dans laquelle se trouvait le gouverneur de la ville. Dès qu'il m'aperçut, M. Nabokoff me nomma par mon nom et me salua. Cet incident imprévu sembla produire une impression profonde sur l'esprit du brave gouverneur :

— Votre Excellence daigne donc connaître Deutsch?

— Mais oui. Nous nous sommes déjà rencontrés à Pétersbourg, répondit M. Nabokoff, sur le ton d'un homme qui vient d'évoquer un agréable souvenir; ce n'était point en prison, mais dans un salon.

Il se tourna alors vers moi et me dit qu'il avait bien reçu ma plainte et qu'il avait fait là-dessus un rapport à Sa Majesté. Mais le tsar avait décidé que, puisque j'appartenais à l'armée au moment de mon crime, je devais être déféré à un tribunal militaire, et le ministre n'avait pu que se conformer à cette décision.

La façon dont on me traitait en prison sembla lui déplaire, car il inspecta minutieusement ma cellule et me demanda, à plusieurs reprises, si j'étais content du règlement et si je n'avais pas de plaintes à lui formuler. J'appris de lui, par la même occasion, que j'allais être

transporté à Moscou, où je passerais l'hiver en attendant d'être envoyé en Sibérie.

Les paroles que le ministre m'avait adressées avaient complètement bouleversé l'administration de la prison. A peine Son Excellence eut-elle tourné le dos que le directeur se précipita vers moi, me fit donner une autre cellule beaucoup plus commode, où il y avait un bon lit, une table et une chaise.

Songez donc! Le ministre a donné lui-même des nouvelles de Deutsch à Sa Majesté! Il n'en fallait pas plus pour révolutionner cette âme de fonctionnaire. A ses yeux, j'étais devenu un personnage important.

C'est ainsi qu'une fois condamné, on me procura mille petits objets que j'avais vainement réclamés lorsque je n'étais qu'un simple prévenu, et cela parce qu'on avait parlé de moi à Sa Majesté!

On poussa l'amabilité jusqu'à m'apporter de nombreux livres empruntés à un cabinet de lecture. Naturellement, cela ne provenait point de l'initiative privée du directeur de la prison, mais des ordres donnés par les trois hauts fonctionnaires qui, depuis la visite du ministre, se montraient d'autant plus plats devant moi qu'ils avaient été autrefois plus arrogants. Cet exemple met bien en lumière les procédés employés à l'égard des détenus dans les prisons.

Mais je ne devais pas jouir longtemps de ces faveurs, car deux semaines plus tard, on me fit savoir que, le soir même, j'allais faire partie d'un convoi de condamnés dirigés sur Moscou. On procéda aussitôt au changement de costume qui devait me transformer en condamné. Aujourd'hui encore, après vingt ans, je rougis et je frissonne en me rappelant ce jour-là.

Je fus d'abord conduit dans une pièce où se trouvaient réunis tous les objets nécessaires à l'équipement d'un condamné. Sur le sol étaient des tas de chaînes; sur des rayons étaient des habits, des bottes et de la lingerie. On choisit dans le tas ce qui pouvait aller à ma taille et on m'emmena dans une autre pièce. On me rasa les cheveux sur le côté droit seulement de la tête, tandis que le côté gauche était simplement tondu. J'avais bien des fois, dans les prisons, aperçu des individus arrangés de la sorte et j'en avais rapporté une impression de malaise. Mais, lorsque je m'aperçus moi-même dans un miroir, un frisson glacial me passa dans les moelles. J'avais

l'impression nette que j'étais retranché de la société et déchu de ma dignité d'homme. Je me rappelai cette barbare coutume de marquer le criminel au fer rouge qui existait encore en Russie, il y a quelques années à peine.

Dans cette même pièce se trouvait un condamné qui devait me river mes chaînes. Je fus installé sur un tabouret et on me fit poser les deux pieds sur une enclume. Le forgeron passa des anneaux de fer autour de mes chevilles et les relia par des chaînes. Chaque coup de marteau m'écrasait le cœur. Il signifiait qu'une nouvelle existence commençait pour moi, que je n'étais plus un homme, mais un condamné.

A ce sentiment de dépression s'ajouta la fatigue physique. Au début, les chaînes me causaient un tourment insupportable quand je marchais, et elles m'empêchaient de dormir; il faut également un certain exercice pour pouvoir s'habiller et se déshabiller lorsqu'on est ainsi lié. Ces fers, qui ne pèsent pas moins de douze livres, non seulement rendent la marche difficile, mais ils causent une grosse douleur, car ils écorchent la peau des chevilles, et le cuir dont les anneaux sont revêtus intérieurement ne vous préserve guère. C'est encore un odieux martyre que ce bruit de ferrailles à chaque mouvement; cela vous agace les nerfs et rappelle au prisonnier qu'il est un paria parmi les hommes, qu'il est, en un mot, hors la loi!

La métamorphose du condamné se complète par le costume qu'on lui fait revêtir; outre le linge qui est de toile rude, l'équipement consiste en une blouse grise d'une étoffe spéciale et en un pantalon. Les condamnés aux travaux forcés ont, cousu sur la blouse, un carré de drap jaune. Les pieds ont des chaussettes, dites « chaussettes russes », et des pantoufles de cuir. Tout cela est absolument incommode, lourd et disproportionné à la taille des prisonniers. Lorsque je me regardai dans la glace, j'eus de la peine à me reconnaître.

— Pendant des années et des années, tu devras porter cet odieux accoutrement.

Même les gendarmes me considéraient avec pitié.

— Soyez donc un homme, me disaient-ils, du couragel

— On s'habitue à tout, je m'habituerai également à cela, me disais-je à moi-même.

Je distribuai à mes gardiens mes quelques nippes, vêtements, lingerie; ce qui avait un peu de valeur, montre,

étui à cigarettes, je l'envoyai par la poste à mes parents; je ne gardai que les livres. On m'avait donné un sac pour y mettre le linge de rechange. J'y plaçai quelques volumes de Shakespeare, de Goethe, de Heine, de Molière, de Rousseau, et cela fait, je fus prêt à partir.

Le soir vint. L'officier qui devait diriger le convoi apparut dans la prison avec ses hommes et prit possession du détachement. On me conduisit au greffe; chaque condamné avait une fiche sur laquelle étaient inscrits son nom et le nom du lieu d'exil; venaient ensuite son signalement et la liste des objets qu'il emportait avec lui. Une photographie était jointe à la fiche des condamnés politiques. La mienne en avait même deux. L'officier examina les fiches l'une après l'autre, puis nous fûmes rangés dans la cour. Les soldats nous entourèrent. L'officier retira son bonnet de police et fit le signe de la croix.

— Bon voyage! portez-vous bien! cria le personnel de la maison.

— Merci! répondit l'officier.

Et il donna le signal du départ.

Nous nous dirigeâmes à pas lents vers la gare, à travers les rues de la ville. Depuis mon extradition, on m'avait traité tantôt en criminel de droit commun, tantôt en criminel politique. A partir du moment où je fus incorporé dans le convoi, on ne me traita plus que comme « politique ».

C'est pourquoi, pendant le trajet en chemin de fer, on ne me plaça point parmi les condamnés ordinaires, mais dans une partie réservée.

J'étais dans un wagon assez spacieux et je pus m'y installer commodément, tandis que ceux de droit commun étaient pressés les uns contre les autres, comme des harengs dans un tonneau. Mais le trajet n'en fut que plus monotone pour moi, car les soldats, en présence de l'officier, n'osaient pas dire un mot. Après un trajet de vingt-quatre heures, nous atteignîmes Kiew, où un jour de halte avait été décidé. Nous descendîmes du train, fûmes de nouveau placés en rang et entourés de soldats.

A la suite d'un long détour à travers les rues des faubourgs, nous arrivâmes à la prison. J'éprouvai une étrange impression lorsque, après de longues années de vagabondage en Russie et à l'étranger, je traversai les rues de ma ville natale. Je n'étais pas venu ici depuis six ans, depuis l'époque où je m'étais évadé de la prison,

en 1878. Maintenant, je retournais avec des chaînes aux pieds et le carré d'ignominie sur le dos. Je n'étais plus un citoyen libre, mais un galérien.

— En avant! en avant! grouillez-vous! entendis-je crier derrière moi.

Et je me sentis frapper dans le dos par une crosse de fusil.

— Tout est fini pour moi, pensai-je.

Et je me représentai toutes les humiliations, tous les outrages auxquels j'allais, à l'avenir, être en butte.

L'officier avait remarqué l'incident; il s'approcha du soldat et lui reprocha de m'avoir ainsi traité. Nous étions arrivés. Les prisonniers furent comptés l'un après l'autre, comme des moutons, et on nous fit passer la porte. On me conduisit immédiatement au greffe. Tout y était changé, et je n'y rencontrai que de nouveaux visages. Le vieux gros capitaine Kowalski n'était plus là; tout le reste du personnel avait été expédié ailleurs.

— Vous vous êtes échappé d'ici, n'est-ce pas? me demanda un homme taillé en géant, qui portait l'uniforme des employés de prison; c'était le nouveau directeur, un nommé Simascko.

Je répondis : oui.

— Ah! ah! vous avez bien réussi votre coup! fit-il en riant.

En réalité, la chose avait été très simple : un de mes compagnons, Frolenko, s'était muni de faux papiers et avait ainsi occupé le poste de surveillant. Une nuit, il m'avait fait sortir de prison, ainsi que Stefanowitch et Bochanowski, en costumes de géôliers.

Après toutes les formalités d'usage, je fus conduit dans une cellule. Tandis que je traversais les corridors, je remarquai que de nombreuses transformations avaient eu lieu. La cellule dans laquelle on m'enferma était extraordinairement large et pleine de bois de lit. Elle était évidemment destinée à recevoir pour peu de temps un grand nombre de prisonniers, et on m'y avait mis provisoirement, parce qu'on ne voulait pas me mêler avec les autres détenus du convoi.

La prison de Kiew a une histoire intéressante. Il s'y est déroulé les épisodes les plus variés et en même temps les plus tristes. On trouverait à peine, en Russie, un établissement du même genre qu'on puisse lui comparer, même la forteresse de Pierre-et-Paul. Elle a été le théâtre d'un

grand nombre d'évasions : outre nous trois, impliqués dans le procès de Tchigirin, l'étudiant Izbitzky et un Anglais du nom de Beverley s'en étaient échappés. Ils avaient percé un trou à travers le mur, et ils étaient déjà en liberté lorsqu'une sentinelle les aperçut et fit feu sur eux. L'Anglais tomba mortellement blessé et Izbitzky fut repris.

Quatre ans après, en 1882, l'étudiant Wazil Yvanoff, affilié à la Narodnaja Volja, s'en était également évadé avec l'aide d'un officier qui commandait la garde, un nommé Tichonowitch. Peu de temps enfin avant mon arrivée, Wladimir Bytschkoff s'était esquivé d'une façon mystérieuse.

Encore aujourd'hui, l'administration n'a pas pu résoudre cette énigme et elle se casse vainement la tête pour découvrir quel procédé fut employé.

Les murs des cachots ont été les témoins de plusieurs drames sombres. Un grand nombre de révolutionnaires y ont vécu leurs dernières heures, à la veille d'être conduits à l'échafaud. Plus grand encore est le nombre de ceux qui sont partis de là pour le chemin de l'exil et des bagnes sibériens. La forteresse de Pierre-et-Paul et la prison d'Odessa exceptées, je ne puis rien trouver de pareil, à ce point de vue, que la citadelle de Varsovie. En outre, la prison de Kiew détient le record pour les révoltes, pour les conflits qui y ont éclaté entre les révolutionnaires prisonniers et les autorités. La tradition de ces événements est encore vivante. Tous les détenus politiques se rappellent « le vieux temps », c'est-à-dire les années particulièrement agitées qui s'écoulèrent de 1877 à 1879. La jeune génération les connaissait aussi et elle les appelle « l'âge héroïque ». Les fonctionnaires et les prisonniers de droit commun qui exécutaient ici certains travaux domestiques en parlent également. Les autorités n'ont jamais réussi à déraciner l'esprit d'indépendance qui a toujours persisté entre ses murs, et à peine la porte de ma cellule s'était-elle refermée sur moi que j'en eus un nouvel exemple.

J'entendis quelqu'un qui disait :

— Les « politiques » vous prient d'écrire votre nom et de dire dans quel procès vous êtes impliqué, et où vous avez été jugé ?

Je m'approchai de la porte et je remarquai que ces paroles étaient prononcées à travers le guichet par un

criminel de droit commun. Comme je lui répondais que je n'avais pas de quoi écrire, il me fit passer un crayon et un bout de papier. Je racontai mon histoire en quelques mots, et je priai les camarades de me faire savoir en retour leurs noms, depuis combien de temps ils étaient en prison et dans quelle affaire ils avaient été, eux aussi, impliqués. Le même homme revint aussitôt avec une réponse qui finissait par ces mots :

« Vous aurez bientôt des détails de vive voix que vous donneront nos dames. »

En effet, immédiatement après, j'entendis une voix de femme qui me priait de grimper jusqu'à la fenêtre; c'est ce que je fis et je remarquai qu'elle ne s'ouvrait pas. Je ne perdus pas mon temps, et je cassai deux vitres.

Au dehors se trouvaient les femmes de deux condamnés politiques, Paraskowia Schebalina et Witolda Rechniewskaja; elles faisaient leur promenade dans le préau de leur quartier, et ma fenêtre se trouvait tout près du mur qui séparait les deux cours. Nous pûmes ainsi entrer facilement en conversation; j'appris de nombreux détails au sujet des prisonniers politiques, qui étaient très nombreux.

Peu de temps auparavant, devant la Cour martiale de Kiew, un procès politique s'était déroulé, dans lequel douze personnes avaient été impliquées. Quatre d'entre elles, entre autres le mari de M<sup>me</sup> Schebalina, avaient été condamnées aux travaux forcés; M<sup>me</sup> Schebalina elle-même s'était vu condamner à la déportation sur le simple prétexte qu'on avait trouvé chez elle des caractères typographiques dont on s'était servi pour composer un pamphlet secret. Notre entretien fut interrompu par l'arrivée du sous-directeur de la prison.

— Eh quoi! vous avez déjà brisé la fenêtre?

— Oui, répondis-je; pourquoi aussi est-il impossible de l'ouvrir?

— Vous serez le premier à en souffrir et vous gélerez cette nuit.

En effet, il faisait un temps glacial de novembre. Le fonctionnaire se tourna vers les deux femmes et leur ordonna de s'éloigner, car il était défendu de se tenir debout près des portes; mais cela n'alla pas tout seul. Elles lui répondirent que c'était à lui de s'en aller et de les laisser tranquilles.

M<sup>me</sup> Schebalina était tout particulièrement irritée.

C'était une jeune femme de tempérament sanguin, débordante de vie, que la seule vue d'un fonctionnaire de la prison mettait hors d'elle-même, ce qui bien souvent amena des conflits.

Witolda Rechniewskaja partageait également la captivité de son mari. Ils formaient à eux deux un couple plein de jeunesse et de santé, et ils s'étaient mariés quelques jours avant leur arrestation. Thaddée Rechniewski était âgé de vingt et un ans; il venait d'abandonner les cours de droit à l'Université de Pétersbourg lorsqu'il fut arrêté en 1884, il se trouvait alors à Kiew, et soumis à une enquête pour sa participation au « Prolétariat », société politique polonaise, dont les membres furent jugés en 1885 à Varsovie.

Outre les personnes que je viens de citer, qui étaient condamnées au bannissement ou à la prison préventive, il s'y trouvait aussi un grand nombre d'individus qui avaient été condamnés à l'exil par les « voies administratives ». A la suite de troubles survenus à l'Université de Kiew, de nombreux étudiants avaient été arrêtés.

Des impressions nouvelles occupaient ma pensée, et il était tard lorsque je songeai à dormir. Je jetai sur mon bois de lit une peau de mouton que l'on m'avait donnée et je me couvris avec ma blouse. La nuit était terriblement froide et le vent soufflait à travers les vitres cassées. Je posai ma tête sur mon sac, mais les œuvres des classiques allemands et français qui le remplissaient formaient un coussin qui n'avait rien de bien tendre, et il me fallut longtemps pour m'endormir. Tout d'un coup, je fus réveillé par le bruit d'une querelle; je me précipitai à la porte pour demander au gardien ce qui se passait. Après s'être fait appeler plusieurs fois, il vint enfin et il m'apprit qu'une rixe venait d'éclater entre criminels de droit commun dans une cellule voisine. L'un d'eux avait caché quelques roubles; les autres l'ayant aperçu s'étaient mis en tête de l'étrangler et de voler le magot. Mais il s'était tenu sur ses gardes, et il avait appelé à l'aide.

— Ces gredins-là n'en font jamais d'autres, me déclara le gardien sur un ton des plus calmes et des plus flegmatiques.

Il revint à sa place et il ne tarda pas à sommeiller.

Cette tentative d'assassinat n'eut pas d'autre suite. Le gardien avait calmé tout ce monde, en leur criant : « Je

vais vous apprendre, moi!» et tout était rentré dans l'ordre. On n'en avait pas fait l'objet d'un rapport, car c'était à peu près tous les jours la même chose.

Au matin, le directeur de la prison entra en toute hâte et m'annonça que le chef de la gendarmerie allait venir me voir. Je vis arriver le commandant de gendarmerie Nowitzky. Je ne le connaissais pas, mais, dans nos milieux, des tas d'histoires amusantes circulaient à son sujet. Il arriva, accompagné de son lieutenant, et me posa les questions usuelles :

— Avez-vous quelques réclamations à faire?

Puis il se mit à bavarder avec moi; autant que je m'en souviens, il était curieux de savoir si je n'étais point parti à l'étranger avec Debogory Mokriewitch. Celui-ci avait été arrêté à Kiew en 1879 et condamné aux travaux forcés; mais, sur le chemin de la Sibérie, il s'était « tiré des pieds » en changeant son nom avec un criminel de droit commun.

Comme je répondais à Nowitzky que j'avais vu Debogory en Suisse, il continua à me presser de questions :

— Et maintenant, que devient Wladimir Karpowitch? que fait-il là-bas?

A l'entendre, on aurait cru que Mokriewitch était pour le moins un de ses parents, tant il en parlait avec familiarité, l'appelant par son nom de baptême et par son nom de famille.

De même que le colonel Ivanoff, de Pétersbourg, qui avait connu tous mes vieux compagnons, il ne tarissait pas lui-même d'éloges sur le compte de Wladimir Karpowitch, tout en faisant son possible pour envoyer à la potence les camarades de Mokriewitch.

Tous ces sbires sont réellement de « bons garçons ».

---

## CHAPITRE XII

## Nouvelles connaissances.

Les conspiratrices de Romny. Arrivée à Moscou.

Compagnons de misère.

Un capitaine au cœur ouvert.

Le lendemain, je fus conduit au greffe, où des dispositions étaient prises pour la continuation de notre voyage. Une fois les formalités accomplies, le directeur me prit à part, dans une pièce voisine.

— Vous trouverez là, me dit-il, des camarades en compagnie desquels vous allez être transporté à Moscou.

Au cours de ma conversation avec les deux dames, j'avais déjà appris que deux exilés par voie administrative, Wladimir Maljevani et Anna Ptschelkina, seraient mes compagnons de voyage, et je me réjouissais de faire leur connaissance. Je connaissais déjà depuis longtemps le nom de Maljevani, ancien secrétaire du Conseil municipal d'Odessa; il avait été, vers la fin de 1879, déporté en Sibérie par voie administrative, s'était échappé au bout de quelques années, avait été repris, et on le renvoyait, maintenant, en exil pour cinq ans.

Lorsque j'entrai au greffe, j'y trouvai deux jeunes dames élégamment vêtues, un monsieur entre deux âges, avec un collier de barbe noire, et un officier en grand uniforme. L'une des dames se tenait sur le seuil de la porte, et je lui présentai la main en signe de salutation, mais elle se retira vivement, me regarda fixement, à la fois surprise et indignée. Evidemment, elle me tenait pour un criminel dangereux. Je lui donnai mon nom en riant, et, aussitôt, la jeune femme prit ma main et la

serra cordialement, en proférant mille excuses. C'était une sœur d'Anna Ptschelkina, qui était venue pour faire ses derniers adieux à la pauvre exilée.

— Vous m'avez fait réellement peur, disait-elle en riant, et un peu honteuse.

L'homme à la barbe noire était Maljevani. L'autre dame, d'aspect souffreteux, mais avec un visage expressif et sympathique, était Anna Ptschelkina, qui était déportée en Sibérie pour trois ans. L'officier était le capitaine Wolkoff, qui commandait notre convoi. En qualité d'exilés, nous avions immédiatement lié connaissance et engagé une conversation des plus animées.

Grâce à mon visage rasé, au cliquetis de mes chaînes et à mon accoutrement de condamné, j'offrais un contraste frappant avec les autres, qui semblaient des personnes bien élevées, respectables. Je remarquai, toutefois, dans les yeux des deux sœurs, et surtout de la plus jeune, une expression de pitié pour mon sort. Elles avaient pour la première fois devant elles un socialiste qualifié de criminel, privé de tous ses droits et condamné à un sombre avenir. Cette dernière me demanda si j'avais quelque désir à lui exprimer, et elle me présenta un crayon et un papier; j'y traçai quelques mots de remerciement.

J'écrivis également les titres de quelques livres de mathématiques que j'aurais bien voulu avoir. Elle me promit de me les envoyer; mais, soit qu'elle l'ait oublié, soit qu'elle ait égaré mon autographe, les livres ne me parvinrent jamais.

Maljevani et Anna Ptschelkina montèrent en voiture et furent dirigés vers la gare. Quant à moi, malgré l'invitation qu'ils me firent, j'aimai mieux aller à pied. Je traversai ainsi de nouveau, avec le détachement aux chaînes cliquetantes, les rues de ma ville natale. Quand et dans quelles circonstances les verrais-je de nouveau?

Nous fûmes placés tous les trois dans un compartiment retenu pour nous par les organisateurs du convoi, tandis que l'officier occupait un coupé réservé. Nous nous installâmes commodément, et le train se mit en route.

Je voulus, d'abord, savoir pourquoi mes compagnons de misère avaient été exilés. Dans les faits qui leur étaient reprochés, à eux comme à la plupart des condamnés par voie administrative, je cherchais vainement

à trouver une vague apparence de ce que l'on désigne communément par le mot « crime ».

Dans ce cas, comme dans bien d'autres, j'appris que les inculpés avaient été arrêtés sous le soupçon d'être « mal pensants » au point de vue politique : c'est l'expression classique, mais difficile à définir, par laquelle on désigne couramment un grand nombre de sujets du tsar.

Un jeune homme ou une jeune femme ont connu un tel ou un tel, ont eu des relations ici ou là, ont lu tel ou tel livre, cela suffit pour les mettre en suspicion comme « pas bien pensants ». Si, au cours d'une perquisition domiciliaire, la police ou la gendarmerie trouve un livre défendu ou une lettre douteuse, les suites ne tardent pas à se faire sentir : prison et exil en Sibérie.

Il semble à peine croyable que des gens aient pu moisir en prison pendant de longues années sans qu'aucune instruction judiciaire ait été engagée à leur sujet, et cela simplement sur l'ordre d'un officier de gendarmerie; ce qui est plus étrange encore, sur le simple avis d'un de ses subordonnés, avis la plupart du temps dicté par l'ignorance, on peut vous envoyer, sans autre forme de procès, dans les déserts de la Sibérie. Quoiqu'on soit habitué, en Russie, à ces étranges procédés, on ne peut réprimer un certain étonnement chaque fois qu'on apprend un fait de ce genre.

Comme nous approchions d'une station importante, le commandant du convoi me fit savoir qu'on allait nous adjoindre quelques exilés politiques. En effet, dès que le train stoppa, deux jeunes filles, âgées tout au plus de dix-huit à vingt ans, et deux jeunes gens furent amenés dans notre compartiment. Nous trois, qui venions de Kiew, bien que nous fussions jeunes encore, faisons l'effet de vieillards à côté de ces enfants florissants de jeunesse. Nous reçûmes cordialement les nouveaux venus. Nous les pressâmes, naturellement, de questions, et voici ce que nous apprîmes par eux.

Dans le gouvernement de Poltava se trouve la petite ville de Romny, et dans cette ville un collège de jeunes filles. Deux ou trois de ces écolières avaient décidé, un jour, de lire en commun certains livres; il va sans dire que c'étaient des livres d'un usage courant, et qui n'étaient pas le moins du monde interdits. D'autres personnes s'étaient jointes à elles, et avaient ainsi constitué un petit cercle de lecteurs : excellent moyen pour égayer

les longues soirées d'hiver en ce monotone coin de province. Tout ce petit monde ne songeait point à tenir cachée l'existence du cercle, car on ne pensait point qu'il y eût là matière à un crime quelconque. Mais l'œil de la loi était ouvert!

L'officier de gendarmerie de la localité apprit la chose et il exulta. Depuis des années, cet homme vivait dans ce trou sans avoir pu découvrir le moindre complot, pas la moindre société secrète. Maintenant, les circonstances le favorisaient; il allait enfin trouver l'emploi de ses brillantes facultés, faire éclater son dévouement « pour le tsar et pour la patrie », attirer sur lui l'attention de ses chefs, obtenir le ruban de quelque ordre, ou, au moins, de l'avancement. Une nuit, il fit irruption dans la maison des écolières. Tout fut fouillé. Naturellement, on ne trouva rien de « suspect »; mais, dans la terreur de cette brusque apparition, les jeunes filles avouèrent qu'elles s'étaient « réunies » pour lire des livres en commun. Il n'en fallut pas davantage au brave capitaine pour mettre en branle l'action publique au sujet de la « Société secrète de Romny ». Les jeunes femmes et leurs amis furent arrêtés et jetés en prison. Un rapport fut envoyé à Pétersbourg dans lequel il était dit « que des personnes avait discuté en commun des questions sociales et que, par conséquent, d'après l'avis de l'officier, les coupables devaient être déportés en Sibérie ».

Lorsque ces jeunes gens m'eurent raconté cette histoire éminemment simple et fait connaître ainsi quel était leur « crime », je ne voulus point d'abord y croire, bien que je n'eusse aucune illusion au sujet des pratiques judiciaires couramment usitées en Russie. Je ne voulus point admettre qu'il n'y eût pas autre chose. Il me fallut faire une connaissance définitive avec ces « conspiratrices de Romny » et avec quantité d'autres criminels d'Etat du même genre pour bien me convaincre que l'imagination et la fantaisie des gendarmes, de la police secrète et des fonctionnaires de la sûreté générale, voient dans les faits les plus insignifiants, les suppositions et les apparences les plus vagues, un prétexte à persécuter et à envoyer en exil les gens les plus inoffensifs.

Après une détention provisoire, ces jeunes filles et ces jeunes gens furent expédiés pour trois ans en Sibérie; mais, comme la navigation sur les fleuves sibériens ne commence qu'au mois de mai, ils durent passer tout

l'hiver avec nous à Moscou, dans une prison centrale pour déportés; en d'autres termes, ils restèrent six à huit mois de plus sous les verrous.

— Cela ne rappelle-t-il pas tout à fait les procédés de l'Inquisition? nous demandions-nous entre camarades, chaque fois que la conversation tombait sur la déportation par voie administrative.

L'officier du convoi entendait tout cela, et, parfois, un débat très vif s'engageait à ce sujet; naturellement, il ne pouvait point partager notre manière de voir sur les conditions politiques de la Russie. Une fois, il eut la bonne fortune de découvrir un partisan de la couronne. Comme nous étions arrivés à une station importante, cela pouvait être Toula ou Orel, M<sup>lle</sup> Ptschelkina ouvrit la fenêtre, qui était protégée par un grillage, afin de respirer un peu d'air. Sur le quai était un rassemblement d'hommes, parmi lesquels un jeune garçon qui pouvait avoir entre vingt et vingt-trois ans, dans le costume des Gros-Russiens. Il s'approcha de notre wagon et apostropha la jeune femme en termes à la fois ironiques et grossiers.

— Ah! ah! on t'a enfin arrêtée! Tu peux grogner, maintenant.

Nous partîmes d'un immense éclat de rire. Cela résumait bien l'opinion courante que, dans les masses populaires aussi bien que parmi les hauts dignitaires, on se faisait des conditions politiques de la Russie. Et puis, comme disait le procureur Kotljarewski: « On n'abat pas un arbre sans faire de copeaux. »

Devant cette démonstration brutale, notre officier se renferma dans un mutisme contraint.

Lorsque des Russes se trouvent seuls ensemble, les plus sombres considérations sur la situation de leur pays sont toujours agrémentées de quelque anecdote amusante.

Maljevani était, à ce point de vue, inépuisable. Pareil à la plupart des Petits-Russiens, il avait une intarissable verve humoristique, et c'était un conteur d'une finesse exquise, au point que les soldats qui s'étaient installés dans un coin de notre compartiment ne pouvaient retenir de formidables éclats de rire.

Notre voyage de Kiew à Moscou avait déjà duré vingt-huit heures; enfin, nous touchions au but.

Je résolus d'aller de la prison à la gare à pied. Anna

Ptschelkina, Maljevani et les autres jeunes gens de Romny suivirent mon exemple. Nos « conspiratrices » prirent, au contraire, une voiture. L'une, du nom de Zerbinoff, paraissait exténuée, faible et malade; l'autre, au contraire, Melnikoff, était très robuste, mais elle veillait sur son amie avec tant de tendresse qu'elle ne voulut point la quitter d'un pas.

C'était une belle matinée d'hiver; un froid vif piquait. Les maisons et les rues de Moscou étaient couvertes d'une couche de neige fraîchement tombée. Nos chaînes tintaient clair dans l'air calme, et la neige crissait sous nos pieds, tandis que nous allions à la prison sur une longue file. Nous passâmes devant des églises et des chapelles, qui sont nombreuses à Moscou. La plupart des condamnés se découvraient et faisaient le signe de la croix; nous autres, les « politiques », nous nous rappelions les tristes événements dont telle place, telle rue avait été le théâtre, et qui ne manquaient point d'analogie avec notre situation, car si les tsars de Moscou avaient fait pendre leurs ennemis, les « suspects » avaient reçu le fouet en public.

Nous voyions poindre à l'horizon Butirki (c'est ainsi que le peuple nomme la prison pour les déportés). C'est une massive construction de pierre, et, à distance, elle faisait l'effet d'un puits gigantesque. Elle est entourée d'un solide mur, flanquée de tours aux quatre angles. La construction du milieu est destinée aux criminels de droit commun qui sont déportés en Sibérie.

Elle peut contenir plusieurs milliers de personnes. Les diverses catégories des politiques sont enfermées dans les autres tours: les condamnés aux travaux forcés vont dans la tour de Pugatcheff, qui doit son nom au fameux adversaire de Catherine II, à ce Pugatcheff qui avait juré de faire sauter Moscou et qui avait été exposé dans une cage de fer jusqu'à ce que la tsarine l'envoyât à l'échafaud; les déportés par voie administrative étaient enfermés dans la tour du Nord; ceux qui étaient encore en prévention étaient détenus « dans la tour de la Chapelle »; enfin, la quatrième tour était réservée aux femmes de toutes catégories.

Je connaissais de longue date le régime de cette prison, qui voyait passer, tous les ans, des milliers d'hommes de toutes conditions, de tous âges et de toutes naissances, déportés en Sibérie. On n'en disait point

trop de mal; mais, lorsque nous fûmes arrivés devant la porte et que nous passâmes sous la sombre voûte d'entrée, des impressions cruelles m'étreignirent.

Depuis mon arrestation à Fribourg, c'est-à-dire dans le court espace de huit mois, j'avais appris à connaître trois prisons allemandes et six prisons russes, et, chaque fois, le régime avait changé. Quelque dédaigneux qu'on soit des conditions matérielles de la vie, on ne peut manquer d'éprouver une certaine appréhension lorsque, en pénétrant dans une geôle nouvelle, on se dit qu'on vous refusera peut-être les objets d'une utilité la plus élémentaire, et qu'il faudra de nouveau engager la lutte pour un peu d'espace, des livres, une table et un lit.

Dans la vaste pièce du greffe attendait un personnage d'environ soixante ans, avec une barbe blanche et des lunettes sur le nez; il avait un uniforme assez râpé et des épaulettes d'officier. C'était le capitaine Maltshinski, adjoint au directeur de la prison, qui avait spécialement sous sa coupe les détenus politiques.

Après qu'il eut visité lui-même, suivant la coutume habituelle, notre mince bagage, nous fûmes conduits dans les différentes divisions qui nous étaient réservées.

Je traversai une longue et étroite cour, et nous arrivâmes devant une porte cochère. Là, le geôlier qui m'accompagnait mit en branle une cloche; un autre geôlier parut et, après nous avoir fait traverser une cour non moins exigüe, nous grimpâmes jusqu'à un troisième étage par un escalier de fer en colimaçon. Nous nous arrêtâmes sur un palier tout petit, à peine large d'un mètre carré, et très mal éclairé. Cinq portes donnaient sur ce palier, dont l'une était ouverte, et j'entrai de plain-pied dans ma cellule. Un rapide coup d'œil me fit voir que le séjour n'y serait point agréable. Elle avait la forme d'un triangle régulier; elle était si étroite qu'on y pouvait à peine faire les trois pas; une lumière vague filtrait à travers la fenêtre exigüe, mais il y avait un lit et d'autres objets nécessaires.

— C'est dans ce trou que tu vas moisir six mois, pensai-je en moi-même, désespéré.

Tout près de moi, j'entendis une voix qui me disait :

— Bonjour! qui êtes-vous?

Il y avait dans les cellules voisines deux autres prisonniers, qui avaient été également condamnés aux travaux forcés en Sibérie. Ils avaient été impliqués dans

le « procès des 14 », ou procès de Vera Figner, comme nous disions, et jugés presque en même temps que moi. Nous nous présentâmes les uns aux autres à travers les guichets des portes, qui donnaient sur le même palier, ce qui parut laisser le géolier indifférent. Et, peu après, nous nous rencontrâmes tous les trois dans l'étroite cour, où nous allions respirer un peu d'air. Nous faisons les cent pas au bruit des chaînes que nous avions aux pieds, et nous pûmes causer en toute liberté, car on nous laissa seuls, les hautes murailles qui nous entouraient étant une garantie contre toute évasion.

Je voyais pour la première fois des prisonniers politiques condamnés aux travaux forcés, des hommes privés de tous leurs droits. C'était un étrange tableau : le visage était jeune, mais hâve; tous les deux portaient des lunettes; ils avaient sur la tête une casquette ronde, sans visière; leur peau de mouton, leurs chaînes qui traînaient, tout cet accoutrement bizarre me donnait l'impression qu'ils n'étaient point de vrais prisonniers, mais qu'ils portaient un déguisement, tant paraissait étrange le contraste entre leurs manières, leur visage intelligent et le vêtement dont ils étaient affublés! Ils avaient à peu près mon âge, entre vingt-neuf et trente ans.

Le plus vieux, Atanasius Spandoni-Bosmandschî, avait été condamné à quinze ans de travaux forcés, et le plus jeune, Wladimir Tschouikoff, à vingt ans.

Ils ne paraissaient pas jouir d'une robuste santé, et, pendant leur assez long séjour dans la forteresse de Pierre-et-Paul, ils étaient devenus encore plus malades : avec leurs faces pâles et amaigries, ils semblaient sortir d'une longue convalescence. Mais cette mauvaise santé fut un bonheur pour eux, car, vu leur état, ils échappèrent à l'internement dans la forteresse de Schlüsselbourg, où avaient été envoyés tous les camarades condamnés dans le même procès. Nous ne nous étions jamais connus lorsque nous étions libres; mais, comme nous appartenions au même cercle et que nous poursuivions le même but général, nous fûmes aussitôt de bons amis dans la prison.

Durant les premiers jours, les sujets de conversation furent inépuisables; nous causions tout le temps, soit au préau, soit dans nos cellules. Mes craintes au sujet du régime de la prison ne s'étaient point réalisées;

cellules étaient, sans doute, incommodes, mais nous supportions ce léger inconvénient, vu les avantages dont on jouissait par ailleurs.

Un des premiers soirs, je fus appelé au greffe, où le vieux capitaine m'attendait. Mes camarades me l'avaient décrit comme un brave homme, tout à fait sociable, et qui rendait aux prisonniers politiques tous les services qu'il pouvait. Il me présenta une chaise et me dit qu'il voulait parler avec moi à cœur ouvert. Ce à quoi je répondis que rien ne pouvait m'être plus agréable.

— Vous comptez vous esquiver? Ne mentez pas! me dit-il. Je le sais. Mon devoir est de vous dire que cette tentative ne pourrait que vous nuire, à vous et à vos camarades. Nous ne voulons point, ici, vous tourmenter inutilement; nous n'avons d'autre désir que d'adoucir le sort des prisonniers. Si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à le consigner par écrit et à l'envoyer au directeur, et celui-ci fera pour vous tout ce que la loi lui permettra de faire.

Je n'avais jamais vu un fonctionnaire me parler de la sorte; aussi son ton et ses manières m'inspirèrent-ils confiance. Ce vieux monsieur me parut connaître l'état d'esprit des hommes à qui il avait affaire. Il avait sans doute appris par les journaux que je m'étais échappé deux fois, et il employait un moyen diplomatique pour me dissuader de recommencer une pareille tentative et pour me manifester ainsi sa bienveillance à mon égard.

Ce procédé me toucha, me plut; je lui déclarai franchement que tout prisonnier condamné aux travaux forcés en Sibérie n'avait d'autre but que de s'échapper, mais je lui promis que je n'essaierais pas de le faire. Cette affirmation me parut contenter le vieux capitaine, et nous nous séparâmes avec la conviction que nous vivrions tous les deux en très bons termes.

---

## CHAPITRE XIII

**Le procès « des 14 ». Souvenirs de Vera Figner.****Nombreuses arrestations. Agent provocateur.**

Lorsque je dis au vieux capitaine que je n'avais aucun projet d'évasion, j'étais absolument sincère. Avant tout, je me sentais absolument déprimé par les circonstances qui avaient amené mon emprisonnement. Après mon émotion formidable des derniers mois, je devais me refaire des forces. Evidemment, je ne renonçais point à tout désir de liberté si les circonstances se montraient favorables, mais ce désir, je l'avais enfoui au plus profond de mon âme, et je me sentais totalement impuissant à le réaliser pour le moment.

Les premiers temps se passèrent dans la paix et la tranquillité. Je lisais beaucoup et je causais avec mes camarades; ce qu'ils me racontèrent était en grande partie nouveau pour moi et très intéressant. Je ne savais presque rien des événements qui avaient motivé leur procès; cette affaire était éminemment intéressante et l'est encore par le nombre des officiers qui y furent impliqués. Deux d'entre eux, le lieutenant de vaisseau baron Von Stromberg et le lieutenant Rogatscheff, furent condamnés à mort et exécutés. Mais ce qui pour moi était précieux, très intéressant, c'était le courage de l'héroïne de ce procès: la célèbre Vera Figner. Son nom était alors sur toutes les lèvres, et elle fut pendant longtemps la personnalité la plus populaire dans les cercles révolutionnaires. La jeunesse la vénérait à l'égal d'une divinité, et, en effet, son talent d'organisation, ses dons étonnants de création, son indomptable énergie, son dévouement sans bornes suffisaient à faire comprendre le

rôle qu'elle avait joué dans ce procès. La fierté et la puissance de dévouement de cette femme admirable imposèrent le respect même aux membres du tribunal.

J'avais personnellement connu Vera Figner en 1877, à Pétersbourg, juste au moment où elle avait formé le projet « d'aller parmi le peuple ». C'était alors une jeune fille de vingt à vingt-trois ans, élancée, vraiment très belle, et à qui on ne pouvait comparer aucune des femmes, même les plus remarquables, du parti socialiste russe.

Ainsi qu'un grand nombre d'autres jeunes personnes, elle s'était adonnée de tout cœur à la cause du peuple russe et surtout des paysans, et elle était prête à tous les sacrifices pour rendre service au peuple.

Pendant l'été de 1879, je me trouvai, à différentes reprises, à côté d'elle. Tandis que, deux ans auparavant, elle m'avait fait l'effet d'une jeune propagandiste qui s'inclinait volontiers devant l'opinion des camarades, elle s'était depuis formé une volonté et un jugement vraiment personnels.

Ainsi que je l'ai déjà raconté, de nombreuses divergences de vues, relativement à notre programme, avaient éclaté dans nos rangs. Les uns étaient d'avis que le parti révolutionnaire devait concentrer toutes ses forces dans l'action terroriste, et qu'il fallait, par conséquent, multiplier les attentats contre le tsar et contre les différents représentants de la force, bouleverser ainsi les conditions politiques de la Russie et écraser le despotisme. D'autres, au contraire, pensaient qu'il fallait élargir la propagande révolutionnaire. Le devoir du parti était d'exercer une influence sur le peuple, de se répandre dans les villages, d'apporter la lumière aux paysans, suivant le plan tracé par l'association « Zemlja i Volja », *Terre et Liberté*. Vera Figner appuyait de toutes ses forces les partisans du terrorisme. Je me rappelle combien de fois, pendant le séjour que nous fîmes à Lesnoïe, villégiature d'été dans les environs de Pétersbourg, où tous les camarades séjournaient à cette époque, je discutai avec elle sur la propagande à faire parmi les paysans et sur les moyens d'obtenir les meilleurs résultats. Peu de temps auparavant, elle était revenue des bords de la Volga où elle avait agi dans les villages. Les impressions qu'elle en avait rapportées l'avaient profondément découragée; elle me dépeignait en termes éloquents la

misère infinie et l'effroyable ignorance des travailleurs des campagnes. Sa conclusion était que, dans les circonstances actuelles, il n'y avait aucun moyen de venir en aide au peuple.

— Montrez-moi un moyen, dit-elle, un seul, d'être utile au peuple dans les conditions présentes, et je suis toute prête à revenir aux champs! nous disait-elle, une fois.

Et le ton sur lequel elle prononçait ces paroles prouvait qu'il y avait chez elle la conviction d'une sainte.

Nous n'étions pas en état de préciser, de fixer telle ou telle méthode déterminée qui pût la détourner de la voie qu'elle allait prendre, car elle ne concevait plus d'autre moyen que la violence pour servir la cause du peuple.

Lorsque, à la fin de l'automne de la même année, j'allai à Odessa, j'y trouvai Vera Figner. De concert avec Kibaltchitch, Frolenko, Kolotkevitch et Zlatopolsky, elle préparait l'attentat qui devait avoir lieu contre Alexandre II, à son retour de Livadia à Pétersbourg. On avait entreposé chez elle de la dynamite. A cette époque, elle avait sacrifié toute hésitation et elle s'était dévouée avec un zèle ardent à l'action terroriste. Elle appartenait, par sa naissance, à l'aristocratie russe; son grand-père s'était fait un nom au cours des guerillas qui harcelèrent l'armée de Napoléon I<sup>er</sup>, pendant l'invasion en Russie. Les qualités prédominantes de Vera Figner étaient une puissance de volonté et une énergie qui ne connaissaient pas d'obstacles. Elle ne se contentait pas d'une tâche unique, quelque lourde qu'elle fût : son activité se déployait dans toutes les directions. Tandis qu'elle préméditait l'attentat, elle organisait en même temps des cercles révolutionnaires parmi la jeunesse; elle faisait de l'agitation dans les autres sociétés; elle nous donna à imprimer, à Odessa, un journal clandestin, destiné au sud de la Russie. Mais même ses meilleures amies n'ont pu se rendre compte de la variété infinie de ses facultés et de son extrême puissance de caractère.

Pour la première fois, en 1882, lorsque la plupart des affiliés de la Narodnaja Volja étaient déjà en prison et que ceux qui avaient pu échapper aux sbires avaient cherché un refuge à l'étranger, Vera Figner déploya toute sa puissance. Elle se refusa énergiquement à quitter, même pour un court délai, la Russie dans le but

d'échapper aux poursuites qui la menaçaient de tous côtés. En 1883, elle tomba entre les mains de la police, victime de la trahison de Degaieff. Elle fut condamnée à mort, puis, « par grâce, » sa peine fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité; depuis cette époque, elle est enterrée vivante dans la forteresse de Schlüsselbourg.

Je ne connais pas seulement le procès de Spandoni et de Tschuikoff par les récits qu'ils m'en firent, mais encore par l'acte d'accusation dont ils avaient une copie avec eux; ce qui caractérisait surtout ce document, c'était l'absence totale de raisons qui pussent motiver des condamnations aussi sévères.

Voici, en effet, tout ce que le procureur avait trouvé à reprocher à mes deux compagnons de captivité :

« Atanasius Spandoni était impliqué dans l'affaire de l'imprimerie secrète, qui fut découverte à Odessa, dans la maison des époux Degaieff. » Ainsi commençait l'acte d'accusation. Il reconnaissait ensuite que Spandoni avait refusé de faire la moindre révélation, et continuait : « Sa participation à la Société secrète *Narodnaja Volja* résulte des dénonciations de la femme Degaieff, chez qui Spandoni a rendu deux fois visite. » Et c'est tout.

Deux visites à une imprimerie secrète furent punies de quinze ans de travaux forcés!

Le crime de mon second compagnon était à peu près semblable :

« Lorsque Vera Figner fut arrêtée à Odessa, » disait toujours l'acte d'accusation, « les autorités locales apprirent que, parmi d'autres personnes, Vladimir Tschuikoff était en relations avec elle. Au cours d'une perquisition opérée au domicile de celui-ci, on découvrit : 1° un matériel d'imprimerie; 2° une planche pour fabriquer de faux passeports; 3° du cyanure de potassium et de la morphine; 4° de nombreux écrits contre le gouvernement, les uns imprimés, d'autres manuscrits; 5° une liste des noms de nombreux criminels d'Etat; 6° la liste des souscriptions fournies pour la société secrète *Narodnaja Volja*.

« Tschuikoff a avoué qu'il adhérait aux principes de la *Narodnaja Volja*. »

Il fut donc condamné à vingt ans de travaux forcés, parce que : 1° il était un ami de Vera Figner; 2° des objets louches avaient été trouvés dans sa maison; 3° parce qu'il était partisan des principes de la *Narodnaja Volja*.

Les accusations que le parquet avait relevées contre le reste des accusés, et particulièrement contre les militaires, ne tenaient pas davantage debout. Et ces prétendus crimes suffirent pour faire prononcer de nombreuses condamnations à mort, dont deux furent exécutées!

Pendant un certain temps, nous ne fûmes que trois pensionnaires dans la tour de Pugatcheff, mais on nous avait annoncé de nouveaux compagnons de misère.

Deux semaines après mon internement, les condamnés de Kiew dans le procès Schebalina, dont j'ai déjà parlé, devaient arriver : quatre étaient condamnés aux travaux forcés et quatre à l'exil, parmi lesquels deux femmes. Nous les attendions avec un vif intérêt. Mais, lorsque le détachement fut amené de Kiew, on ne mit dans notre tour que deux des condamnés à l'exil, Makhar Wassilieff et Peter Dashkievitch; dans le quartier des femmes furent enfermées M<sup>me</sup> Schebalina et une jeune fille, Barbara Tschulepnikova, qui avaient été également condamnées à l'exil.

Les quatre condamnés aux travaux forcés avaient été expédiés à Schlüsselbourg, à la suite d'une révolte contre l'administration des prisons motivée par les faits suivants :

J'ai déjà raconté quelle pénible impression résultait pour les condamnés aux travaux forcés de l'obligation où ils étaient de se faire raser la tête et de faire river leurs chaînes. Jusque-là, il était de tradition que les prisonniers politiques et criminels ne fussent soumis à cette barbare formalité que dans la ville de Tiumen, à leur arrivée en Sibérie. Cette année-là, il plut à l'autorité de raser et d'enchaîner à Moscou même les condamnés du procès Schebalina; ceux-ci résolurent de protester contre cette mesure, et tous les prisonniers politiques qui se trouvaient dans la prison de Kiew s'associèrent à cette protestation. L'autorité fut donc obligée d'employer la force pour imposer sa volonté. Là-dessus, les prisonniers manifestèrent à leur façon, c'est-à-dire qu'ils brisèrent les fenêtres et démolirent leur lit. Cela fit, naturellement, l'objet d'un rapport à Pétersbourg, et l'ordre vint de la capitale de transporter à Schlüsselbourg les quatre condamnés aux travaux forcés.

On sait ce que signifiait une pareille décision : c'était la condamnation à de longues années de martyre, un enterrement vivant. La plupart des infortunées victimes

qu'on y envoie meurent au bout de quelques années; d'autres deviennent folles, d'autres encore font exprès d'outrager les employés de la forteresse dans l'espoir d'obtenir une exécution prochaine. On peut s'imaginer la douleur profonde que nous ressentîmes en apprenant le sort qui était réservé à nos camarades de Kiew. Parmi eux se trouvaient des hommes à qui on n'avait pas pu reprocher le moindre délit; c'est ainsi que, malgré sa meilleure volonté, le conseil de guerre n'avait pu condamner Karauloff qu'à quatre ans de travaux forcés. Sur ces entrefaites, il s'était marié, et il avait l'intention de se faire accompagner par sa femme en Sibérie, ce qui est autorisé par la loi. Son internement à Schlüsselbourg signifiait une éternelle séparation des deux époux, et il ne lui fut même pas permis d'écrire une seule fois à sa femme.

Il en fut de même pour les Schebalina. Le sort s'acharnait vraiment contre la jeune épouse. A peine son mari lui avait-il été arraché et traîné à Schlüsselbourg que son enfant, un nourrisson encore à la mamelle, qu'elle avait avec elle en prison, vint à mourir. Elle fut sans forces contre ce surcroît de misère; elle tomba malade et elle mourut au printemps, dans la prison de Moscou.

\*  
\*  
\*

Bientôt arrivèrent de nouveaux convois de politiques. La prison regorgeait de monde: le procès Lopatin n'y avait pas peu contribué.

Hermann Lopatin est une des figures les plus connues du mouvement révolutionnaire russe. En 1884, il était revenu de l'étranger, où il avait dû s'enfuir, et il avait travaillé à une réorganisation de la *Narodnaja Volja*, car tous les membres actifs du parti avaient été arrêtés à la suite de la trahison de Degaïeff. Lopatin dut tout recommencer de fond en comble pour mettre de nouveau sur pied le parti terroriste. Il voyagea à travers toute la Russie et se créa partout des relations. Comme il ne pouvait pas s'en rapporter à sa mémoire, il avait écrit sur une feuille de papier les noms des personnes avec qui il avait été en rapport, et jeté quelques rapides notes. Il avait toujours cette feuille sur lui et il comptait bien, en cas d'alerte, avoir le temps de la détruire. Par

malheur, cette présomption fut vaine : un jour, des agents de la police secrète tombèrent sur lui dans la rue; il fut ligoté et maîtrisé avant d'avoir eu le temps d'avaler le malencontreux papier qu'il avait déjà dans la bouche. Naturellement, tous ceux dont les noms étaient cités furent pris, des arrestations eurent lieu dans tous les coins de la Russie.

Les personnes qui, par suite de l'imprudence involontaire de Lopatin, avaient été incarcérées dans le prison centrale des déportés, à Moscou, étaient pour la plupart de tous jeunes gens, et tout leur crime consistait à avoir figuré sur la liste fatale. Je fus tout particulièrement ému à la vue d'un jeune étudiant de l'Université de Moscou, Rubinok, garçon extraordinairement doué et dont le développement intellectuel dépassait de beaucoup ce qu'on pouvait attendre d'un tout jeune homme comme lui. Il avait été condamné à trois ans de déportation dans la Sibérie orientale. On le déporta dans l'une des régions les plus sinistres, au pays des Yakoutes, au delà du cercle polaire. Un jour, il fut surpris par ces Yakoutes, population à demi-sauvage, et presque laissé pour mort; il ne tarda pas à devenir fou à la suite de ses blessures.

On parlait beaucoup dans nos prisons et dans tout Moscou du malheur d'un jeune étudiant de l'Académie Peter Razoumowski. Son nom était Kovanef. Il avait été arrêté pour une bagatelle et conduit à la prison de police; là se trouvait également un officier de la garde, Belino Bshezovsky, qui était en prévention pour certain crime de droit commun. Ce représentant de la jeunesse dorée s'entendit avec la gendarmerie pour abuser de l'inexpérience du jeune homme, et ils décidèrent de créer un faux attentat. Cette canaille d'officier fit croire à Kovanef qu'il appartenait lui-même au parti de la révolution et il lui insinua l'idée de tuer le procureur de la Cour de Moscou, qui fut plus tard le ministre de la justice Mourawief. Le naïf garçon donna dans le piège, et l'agent provocateur lui procura un revolver chargé. Mais, un jour que le jeune homme se dirigeait vers le cabinet du procureur pour y être interrogé par celui-ci, il fut brusquement arrêté par les gendarmes qui, naturellement, avaient été avertis par Bshezovsky; il fut fouillé et on trouva l'arme sur lui. Le jeune homme ayant été pris sur le fait fut accusé de tentative de meurtre sur le procureur. Dans son trouble, il chercha à se suicider, mais il en

fut empêché. Le rôle provocateur joué par la gendarmerie était si visible que, grâce aux démarches du père de l'accusé, la victime fut arrachée à ses gardiens. Et l'ordre fut donné de Pétersbourg d'étouffer l'affaire.

L'opinion générale était que le procureur Mourawieff était de « mèche » avec les agents provocateurs : l'attentat lui assurait des distinctions et le mettrait en vedette. Je n'ai pas pu juger par moi-même jusqu'à quel point ce bruit était fondé.

---

## CHAPITRE XIV

Vénalité de l'inspecteur. Les chaînes brisées.  
Plus de têtes rasées.

Dans la prison de Moscou, nous étions en rapport constant les uns avec les autres, et nous étions même en mesure de savoir tout ce qui passait par delà les murs.

Nous fûmes servis en cela par la vénalité d'un inspecteur.

Cet individu, âgé d'environ vingt-cinq ans, s'appelait Smirnoff et appartenait par sa naissance à la petite noblesse terrienne pauvre. Il ne savait rien et ne se sentait aucune vocation. Sa sœur était la maîtresse d'un haut dignitaire, et, grâce à sa protection, il avait obtenu le poste d'inspecteur de la prison.

Criblé de dettes, traqué par ses créanciers, il était prêt à toutes les compromissions, et il n'aurait même pas reculé devant un crime pour se procurer de l'argent. Comme il savait à peine lire et écrire, les gens instruits lui imposaient par-dessus tout, et c'est ce qui l'avait engagé à se faufiler dans nos conversations. Il y était poussé par deux considérations différentes : d'abord, il tirait vanité de ses relations avec nous; en outre, nous lui payions en espèces sonnantes les moindres petits services qu'il nous rendait. Il me portait tout particulièrement dans son cœur, et il venait souvent dans ma cellule pour bavarder sur un tas de choses. Il m'avait même spontanément proposé de me faire échapper. J'hésitai, je réfléchis, mais je ne découvris aucun plan d'évasion possible.

— Ecoutez-moi, me dit-il un jour; voici comment nous allons combiner la chose. Je vous fais sortir de la prison

déguisé en chauffeur ou en lampiste, puis nous volons tous les deux à l'étranger.

Ce plan était, en effet, assez séduisant, mais mille objections se présentèrent aussitôt à ma pensée. Avant tout, l'esprit de solidarité m'empêchait de prendre la fuite tandis que mes deux camarades, qui avaient à accomplir des peines beaucoup plus graves, seraient restés dans leur cachot. Puis il fallait beaucoup d'argent pour cela, et je ne pouvais pas m'en procurer immédiatement; enfin, en cas de réussite, je n'aurais jamais pu me débarrasser de cet individu. Ces considérations m'engagèrent à repousser sa proposition.

Mes camarades avaient, pendant ce temps-là, fait aussi des projets d'évasion : ils avaient décidé de percer un trou dans le mur. Quoiqu'ils eussent agi dans le plus grand secret, Smirnoff vint à tout apprendre.

— Croyez-vous que je ne sache pas que vos camarades veulent s'esquiver? me dit-il un jour. Qu'ils s'arrangent de manière à ne pas me mêler à leur histoire; quant à moi, je promets de ne pas les trahir.

Je lui certifiai que, quoi qu'il arrivât, il ne serait point compromis dans cette affaire, et j'avertis mes camarades. D'ailleurs, ils s'aperçurent eux-mêmes bientôt que toute évasion était impossible par ce moyen, et ils renoncèrent à leur projet.

Smirnoff n'aurait pas pu nous trahir, car il était absolument entre nos mains; mais ce fut moi qui, un jour, l'obligeai à me dénoncer. Nous avions appris que les détenus de droit commun se débarrassaient en secret de leurs chaînes, et cela non seulement pendant la nuit, mais encore pendant le jour; le gardien le savait et ne disait rien. Je résolus donc de suivre leur exemple et de me dépêtrer de mes entraves, et cela non point en secret, mais en public.

— Smirnoff, apportez-moi donc un marteau et un gros clou, lui demandai-je un jour.

— Que voulez-vous en faire?

— Vous le verrez bien.

Il fit comme je lui avais dit.

J'allai sur le palier et, en sa présence, je fis sauter les rivets de mes fers.

— Que faites-vous donc là? Ah! je suis propre maintenant! s'écria Smirnoff.

— Ne craignez rien, lui répondis-je. Allez trouver immé-

diatement le directeur, et prévenez-le que je me suis débarrassé de mes chaînes.

— Mais je ne peux pas vous dénoncer; cela ne se fait pas!

— Plus un mot. Faites ce que je vous dis.

Il partit en secouant la tête, et, peu après, il me fit appeler chez le directeur de la prison.

J'attachai mes chaînes avec une ficelle, au lieu des rivets, et j'allai.

— Qu'ai-je appris? Vous avez brisé vos entraves! s'écria le vieux monsieur hors de lui.

Je répondis affirmativement.

— Ainsi, vous voulez vous évader? fit-il en frappant sa tête avec les deux mains, comme terrifié par cette découverte.

— C'est tout le contraire, répondis-je. A votre place, je serais très heureux de voir un prisonnier se débarrasser ainsi publiquement de ses chaînes.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a d'heureux pour moi là-dedans? fit-il d'un air surpris. Cet incident peut me faire appeler moi-même devant le tribunal.

— Rassurez-vous, lui dis-je; si j'avais réellement l'intention de m'évader, je ne briserais pas mes chaînes en présence de l'inspecteur, je m'efforcerais, au contraire, d'échapper à tout soupçon. Ce que j'ai fait, c'est uniquement pour m'alléger d'un fardeau insupportable, qui m'empêche de marcher dans la journée et de dormir pendant la nuit.

— Mais je ne peux pas vous laisser faire.

— Je n'ai pas besoin de votre consentement. Vous n'avez simplement qu'à faire semblant de ne rien savoir et à laisser croire que tout est en ordre dans votre établissement. C'est ce que disent tous les fonctionnaires d'un bout à l'autre de la Russie; faites comme eux.

— C'est bientôt dit. Mais si mes chefs viennent à l'apprendre? répliqua-t-il déjà à moitié conquis.

— Les chefs! Si vous ne dites rien, personne ne saura rien. Le gouverneur de Moscou ne viendra point tâter mes chaînes pour voir si elles sont retenues à mes pieds par un simple fil.

— Mais si un haut fonctionnaire vient visiter la prison, vous me promettez de les remettre dans le même état qu'auparavant? fit-il à la fois rassuré et heureux.

— Naturellement! Vous voyez bien que je suis venu en

grande tenue, lui dis-je en riant et en lui montrant mes chaînes aussi solidement fixées que par des rivets.

Nous nous séparâmes tout à fait amis. Nous avions ainsi obtenu l'autorisation officielle de ne pas porter nos chaînes. Mais il fut beaucoup plus difficile pour nous d'échapper au rasoir. D'après le règlement, la moitié de la tête devait être rasée de nouveau chaque mois. Comme il n'y avait pas de moyen diplomatique de se soustraire à cette servitude, nous résolûmes tout simplement de ne pas nous laisser faire. Un matin, lorsque le garçon de bains monta dans notre tour et que l'inspecteur nous ordonna de nous laisser raser, nous refusâmes net. Il en référa, naturellement, aux autorités; le capitaine nous fit appeler l'un après l'autre dans son bureau pour nous interroger.

— Dites-moi donc : que se passe-t-il? fit le bon vieux.

— Dites bien ceci au directeur : Les prisonniers ne veulent point se laisser raser la tête, et ils déclarent énergiquement qu'ils ne céderont qu'à la violence. Nous n'avons rien contre vous ni contre le directeur, mais nous voulons protester hautement contre une tradition à la fois barbare et outrageante, et nous recourons cette fois à la révolte, puisque nous n'avons pas d'autre façon de nous y soustraire. L'opinion publique, vous le savez, est bâillonnée; la liberté de la presse et la liberté de parole comptent pour rien; il ne nous reste donc plus que la rébellion.

Avait-il transmis notre protestation à ses supérieurs, c'est ce que nous ne sûmes jamais; mais ce qui est bien certain, c'est que, pendant la durée de notre séjour à la prison, nous fûmes débarrassés d'une humiliante corvée.



Le règlement portait que les prisonniers de différentes catégories devaient être traités d'une façon différente. C'est ainsi que les condamnés par voie administrative étaient, à bien des points de vue, plus favorisés que les déportés à la suite de condamnations judiciaires, et ceux-ci, à leur tour, jouissaient de plus d'égards que les condamnés aux travaux forcés. Mais, au bout de deux ou trois mois, nous avions manœuvré de telle sorte que toutes ces nuances avaient presque totalement disparu. Elles consistaient simplement en ceci que nous,

les condamnés aux travaux forcés, nous portions le costume de la prison, tandis que les déportés par voie administrative étaient autorisés à garder leurs vêtements de ville. En outre, il nous était défendu d'aller voir « nos femmes » dans la tour spéciale où elles étaient enfermées.

Ce genre de rapports n'était autorisé que lorsque les prisonniers, hommes ou femmes, étaient parents, mariés ou fiancés. Mais nous eûmes bientôt tourné la difficulté : jeunes hommes et jeunes femmes s'entendaient et envoyaient en même temps au gouverneur de Moscou une supplique pour être autorisés à causer ensemble, parce qu'ils étaient fiancés. La plupart du temps, c'était, naturellement, une feinte, et cela n'avait pas d'autre but que de rompre la monotonie de la vie des prisons; l'administration, d'ailleurs, le savait bien. Mais, d'un autre côté, ces fiançailles imaginaires avaient pour effet de rapprocher des jeunes hommes et des jeunes femmes dont l'âge variait de dix-huit à vingt-huit ans; en outre, les circonstances dans lesquelles se produisaient ces entretiens ne manquaient pas d'un certain charme poétique. On se voyait au greffe de la prison, vaste pièce incommode, éclairée par des fenêtres grillées, et sous la surveillance des gardiens. La vie de la prison avait empreint tous les visages d'une impression à la fois spirituelle et romanesque. Ces différentes circonstances faisaient que, parfois, une réelle sympathie se produisait dans chaque couple. Parfois, on s'en tenait à des relations purement platoniques; parfois aussi on allait jusqu'au mariage. Dans ce dernier cas, le jeune couple avait la sympathie de tous les camarades, quoiqu'il s'y mêlât une légère pointe d'égoïsme, car les fiançailles dans l'église de la prison étaient un gros événement et un agréable dérivatif à l'uniformité quotidienne de la prison. Les prisonniers pouvaient aussi, de temps en temps, recevoir des visites du dehors. Comme, la plupart du temps, l'autorisation n'était accordée qu'à des parents, parfois des amis ou de simples connaissances se faisaient passer pour fiancés des prisonniers; souvent ils l'étaient réellement; cela amenait des situations tragi-comiques, mais elles finissaient toujours par des solutions agréables.

Les visites avaient lieu dans cette même salle du greffe où nous avions été reçus à notre arrivée. Cette pièce présentait un aspect particulier : le vieux capitaine était

assis à sa place habituelle, uniquement préoccupé de ses livres de comptes; à la porte se tenait un gardien en uniforme avec un revolver et une cartouchière au ceinturon, ainsi qu'un gros sabre au côté; le long des murs s'alignaient les groupes des prisonniers et des visiteurs. La lumière que laissaient filtrer les fenêtres grillées donnait aux visages une apparence étrange. Les visiteurs appartenaient aux classes les plus variées de la société.

Il y avait là des femmes, des jeunes filles, des hommes, des vieillards, des enfants. Ici, c'était un médecin ou un avocat qui, en compagnie de sa femme et de sa fille, venait causer avec un étudiant condamné à l'exil. Plus loin, c'était une vieille paysanne qui avait fait l'interminable voyage depuis sa province des bords de la Volga, pour dire un dernier adieu à son enfant chéri; elle lui racontait ce qu'il y avait de nouveau dans le village, et combien elle était douloureusement affectée par son arrestation. A un autre endroit, c'était le rejeton d'une race aristocratique, le prince Wolkonski avec sa femme, qui causaient avec leur oncle Maljevani. D'un autre côté, enfin, c'était le sénateur Tschulepnikoff, qui faisait la morale à sa jeune fille pour s'être laissé entraîner à prendre part au mouvement révolutionnaire, ce qui lui avait valu la déportation en Sibérie.

Un bruit de voix emplissait la salle; on causait haut, on plaisantait, on riait, tandis que, çà et là, une femme en proie à la douleur essayait furtivement une larme; d'autres pleuraient, à la vue de tous ces jeunes hommes, de toutes ces jeunes femmes, pâles et amaigris.

Comme dans le reste du monde, il y avait là des rires et des pleurs, de la douleur et de la joie; dans cette prison pour révolutionnaires, il n'y avait pas de privilèges, toutes les distinctions s'effaçaient devant les mêmes souffrances et les mêmes peines.

Un jour, cependant, cette règle de l'égalité pour tous fut violée en faveur d'un visiteur dont la présence attira l'attention générale. Un vieillard, en costume de Gros-Russien, avec un long caban coupé en deux par une large ceinture, venait d'entrer.

— Qui demandez-vous? fit le capitaine, la tête toujours penchée sur ses livres.

— Je voudrais voir un homme qui est ici, en prison, et qui s'appelle Lazareff, répondit l'étranger.

— Avez-vous une autorisation?

— Evidemment! La voici, dit l'homme au caban.

Et il présenta un papier.

Le capitaine assura ses lunettes sur son nez et se mit à lire. Mais, brusquement, il sursauta comme s'il avait reçu un coup sur la tête et, avec mille courbettes, comme foudroyé par l'émotion, il s'écria :

— Monsieur le Comte, daignez vous asseoir; mille pardons, je ne vous avais pas reconnu.

Puis il dit à un gardien :

— Eh! Ivanoff, courez vite chercher Lazareff, M. le Comte veut le voir.

Ce fut une révolution dans toute la prison. On entendit tinter des cloches; on courait partout et on criait :

— Lazareff! Où est Lazareff? Le comte Léon Tolstoï veut le voir.

Lazareff, paysan d'origine, mais homme d'une haute intelligence et d'une rare éducation, vivait près de la campagne du comte Tolstoï; il devait passer l'hiver dans la prison de Moscou, puis être transporté, de là, en Sibérie, où il était envoyé pour trois ans par voie administrative.

Son seul crime était d'avoir protégé les gens de son village contre les abus de pouvoir des fonctionnaires.

---

## CHAPITRE XV

La situation politique en Russie et les partis  
révolutionnaires.

Notre « Société ». Jour de fête. Visites interdites.  
Une leçon de tact.

A l'époque dont je parle, la politique réactionnaire du nouveau tsar se manifestait clairement. Depuis l'élévation au trône d'Alexandre III, des années s'étaient écoulées; la preuve en était dans les jugements sanglants; dans la protection accordée aux persécuteurs des Juifs, comme cela s'était passé dans de nombreuses villes du sud-ouest de l'empire; dans la nomination, en qualité de ministre de l'intérieur, du comte Demetrius Tolstoï, exécré de tous; dans l'institution de nouveaux règlements universitaires aussi odieux aux professeurs qu'aux élèves. Malgré cela, il y avait encore d'incurables optimistes, qui espéraient qu'il ne s'agissait là que d'une période de transaction et que, bientôt, des réformes radicales se produiraient. Un nombre incalculable de gens instruits, avocats, médecins, etc., dans la conversation que j'avais avec eux, s'abandonnaient aux conjectures politiques les plus hardies.

— Vous verrez, me disaient-ils tous, que nous aurons une constitution avant cinq ans.

La jeunesse révolutionnaire partageait aussi, à l'époque, cette espérance; la plupart, sinon tous, croyaient qu'un jour ou l'autre les terroristes nous débarrasseraient d'Alexandre III, comme ils l'avaient fait de son père, et que, ce jour-là, fatalement, la constitution entrerait en vigueur. Certains en étaient si bien convaincus que, lorsque j'exprimais des doutes, on voulait parier avec

moi que, dans quelques années, ce gros événement serait un fait accompli.

— Avant que nous soyions arrivés au lieu de destination de notre exil, Alexandre III sera mort! m'affirmaient en chœur ces jeunes gens.

Cette illusion avait du bon; on supportait plus légèrement son fardeau, et on ne perdait pas courage. Mais tous ces châteaux en Espagne ne devaient pas tarder à s'écrouler.

La *Narodnaja Volja* était près de tomber définitivement, et c'est à peine si les terroristes étaient un danger pour le gouvernement. Les membres de ces organisations révolutionnaires étaient morts ou languissaient dans les prisons; ceux qui venaient après eux n'avaient point les qualités nécessaires pour soutenir une lutte de ce genre. La police avait, en outre, appris bien des choses; elle savait mieux tendre ses filets et ne laissait pas aux jeunes conjurés le temps d'essayer leurs forces. La plupart de ces organisations, mal préparées et mal conduites, étaient dissoutes avant que l'on pût entreprendre quoi que ce fût.

Il arriva donc que l'unité et la force de cohésion manquèrent aux divers groupes des *Narodnaja Volja*.

En 1884, différentes sections cherchèrent à se reformer. Ce fut la « *Nouvelle Narodnaja Volja* », dont les membres exercèrent un terrorisme « administratif », c'est-à-dire qu'ils poursuivirent à coups de bombe et de poignard les entrepreneurs, directeurs, administrateurs, agents d'affaires ou fonctionnaires de toutes sortes, qu'ils considéraient comme les exploiters et les persécuteurs du peuple russe. Il y eut les « bombistes », qui tenaient la bombe comme le seul moyen d'inspirer des craintes; puis les militaristes, qui mettaient tout leur espoir dans une conjuration militaire; enfin, parut alors en Russie un nouveau groupe : le groupe Social-Démocrate, auquel j'appartenais. Toutes ces différentes nuances d'opinion étaient représentées dans notre prison. Cela donnait lieu, naturellement, à des débats très agités, mais qui finissaient toujours d'une façon amicale.

Malgré la diversité de nos idées, nous formions, pour ainsi dire, une grande famille, où il n'y avait ni noblesse, ni menu peuple, ni riche, ni pauvre; tous étaient égaux, tous vivaient sur le même pied, et on ne s'occupait point de savoir si l'on était de haute ou d'humble naissance.

Le régime alimentaire auquel nous étions soumis était le sujet de toutes les critiques. Même les moins difficiles, les plus affamés, ne pouvaient avaler une cuillerée du bouillon à l'odeur repoussante qui, à midi, nous était apporté dans des écuelles de bois. Et cela se comprend. Les subsides fournis par le gouvernement pour l'entretien des prisonniers sont minimes, et ils se réduisent encore en passant par les mains de tous les hauts et petits fonctionnaires aux poches percées, qui ont élevé le vol à l'état d'institution. C'est pourquoi les gros chaudrons dans lesquels cuisait la nourriture pour des milliers de prisonniers n'étaient remplis que de déchets alimentaires de la plus basse qualité.

Après avoir vainement essayé de nous plier à ce régime, nous résolûmes de faire notre popote à nos frais.

Nous constituâmes donc une sorte de société coopérative, et nous choisîmes comme administrateur ce Lazareff que le comte Tolstoï était venu visiter. Tous les fonds que nous avions sur nous, tous ceux que nous avions confiés aux fonctionnaires de la prison ou que nos parents et amis nous envoyaient furent remis entre les mains de Lazareff, à la condition qu'il alimentât notre table et que tous les compagnons de misère fussent traités de la même façon. Au matin, nous avions du thé, du lait et du pain à discrétion; à midi, deux plats, et, le soir, de nouveau du thé et du pain. Nous avions appointé comme « chef » un criminel de droit commun. On ne pouvait pas dire que notre table fût luxueuse, mais nous n'avions que des ressources très limitées.

Le pauvre administrateur se cassait parfois la tête pour arriver à ses fins avec le peu dont il disposait; finalement, il lui vint l'idée d'acheter pour nous de la viande de cheval. Ce n'est pas que le bœuf coûtât trop cher, — 5 copeks par livre, si je ne me trompe, — mais le cheval était de moitié meilleur marché. Nous résolûmes d'essayer. Cette viande nous parut mangeable, quoique un peu coriace et moins agréable au goût.

Deux ou trois seulement d'entre nous firent la grimace et déclarèrent qu'ils ne pouvaient pas digérer cette « bidoche » qui leur causait des maux d'estomac.

Comme c'étaient là des idées qu'ils se faisaient, nous eûmes recours, d'accord avec l'administrateur, à une

ruse. Il affirma donc à ces malades imaginaires qu'il achèterait pour eux du bœuf, et il se contenta de leur présenter du cheval préparé d'une façon différente. Le résultat fut ce que nous avions prévu : nos gourmands se montrèrent satisfaits de leur « beefsteack », et ils nous dirent même que cela leur faisait mal au cœur de nous voir manger du cheval. Nous avions de la peine à ne pas leur rire au visage. Cette comédie se continua pendant tout le temps de notre séjour à Moscou, et aucune de nos « fines gueules » ne se plaignit, durant des mois, de tiraillements d'estomac.

Lorsque nous leur révélâmes, plus tard, qu'ils avaient avalé, sans s'en douter, du cheval, ils se montrèrent furieux et ils nous affirmèrent, à notre grande joie, avoir remarqué que cette nourriture avait un arrière-goût désagréable.

Outre nos parents et nos amis, différentes personnes que nous ne connaissions pas contribuèrent à adoucir notre situation matérielle. Je veux parler des membres de la « Croix-Rouge pour la Révolution ». C'étaient, pour la plupart, des femmes qui, avec un zèle modeste et digne de tous les éloges, se dévouaient pour les révolutionnaires prisonniers ou exilés.

Plus d'un, solitaire et abandonné, a pu apprécier en prison la généreuse activité de ces nobles créatures. J'ai remarqué bien des fois avec quelle effusion de reconnaissance l'un d'eux recevait de menus objets, dont lui faisait cadeau une de ces déléguées de la Croix-Rouge. Notre petit groupe de la prison de Moscou avait été spécialement favorisé sous ce rapport. Bien longtemps avant notre départ pour la Sibérie, nos protectrices nous prièrent de leur faire savoir tout ce dont nous aurions besoin pour notre départ. Quand on songe que nous étions plus de cinquante, qu'il s'agissait, pour beaucoup d'entre nous, d'un voyage qui demandait six mois et même plus, on peut juger du travail et du souci que le soin de rassembler des centaines et des milliers d'objets donnait à ces femmes, quelle perte de temps c'était pour elles, et aussi à quels désagréments personnels cela les exposait.

Ces attentions et ces prévenances pour adoucir le sort des prisonniers avaient quelque chose de tout à fait touchant.

\*  
\*  
\*

En Russie, les jours de Noël et de Pâques sont tout particulièrement fêtés. Pris en masse, les révolutionnaires russes ne sont pas du tout religieux; beaucoup d'entre eux n'ont même rien à faire avec l'église russe, tels que les Juifs, les Allemands et les Polonais. Il n'en est pas moins vrai que, dans les prisons et dans tous les lieux d'exil, ils font tout leur possible pour prendre leur part des réjouissances populaires. Ces jours-là apportent une heureuse diversion à la nuit des prisons.

Des parents, des amis, des dames de la Croix-Rouge nous envoyèrent des provisions et même des gâteries, et « on s'en donna » dans la prison. Nous passâmes d'une façon tout à fait joyeuse la nuit du samedi saint à Pâques. Nous avons adressé au directeur une requête pour qu'il nous permit de rester tous ensemble pendant cette veillée, comme c'est une tradition en Russie. Cela nous fut accordé, et nous nous réunîmes tous, y compris les femmes, dans la division des relégués par voie administrative, où il y avait plus de place, car ils n'avaient point été isolés dans des cachots, comme nous, mais groupés tous en commun.

Parmi nos provisions, nous avons des gâteaux de Pâques, des œufs, du jambon, de la volaille, un tas d'autres choses encore, ainsi que du vin léger, de la bière. Notre table avait ainsi un aspect des plus réjouissants.

Nous passâmes la soirée et la moitié de la nuit d'une façon tout à fait gaie et comme cela se voit rarement en prison. Le vieux capitaine et l'inspecteur étaient là. On chanta, on rit, on plaisanta jusqu'à ce qu'à la fin un harmonica invitât la jeunesse à danser. Mais, malgré toute cette gaieté extérieure, aucun de nous n'oubliait où il se trouvait; on se rappelait le foyer, où tous ceux qu'on aimait étaient rassemblés et pensaient avec tristesse à l'absent.

\*  
\*  
\*

Cette fête fut pour nous, condamnés aux travaux forcés, la seule occasion que nous eûmes de faire connaissance avec les dames qui étaient en prison en même temps que nous. Les « condamnés administratifs » se rencontraient avec elles non seulement aux heures de visite, mais encore dans le préau, bien que cela fût défendu par le règlement; mais les condamnés aux travaux

forcés n'avaient pas même le droit de faire des visites.

A partir de ce jour de Pâques, on ne se gêna pas pour enfreindre le règlement. Sous prétexte que nous avions affaire au greffe, nous nous faisons conduire dans la grande cour. Devant la porte, les gardiens nous quittaient, croyant que nous allions suivre le corridor, mais nous nous empressions de traverser les cours et d'aller vers le quartier des femmes. Le geôlier de ce quartier accourait et nous suppliait de nous en retourner; mais nous avons atteint notre but, les dames se trouvaient près de la porte, et nous pouvions alors échanger quelques mots d'amitié avec elles.

Outre le plaisir que nous y trouvions, nous étions heureux de faire un pied de nez au règlement, et l'administration finit par ne plus voir là rien de répréhensible.

La défense de causer les uns avec les autres était, d'ailleurs, un non-sens, car, au bout de quelques semaines, tous les prisonniers politiques devaient faire ensemble le voyage de la Sibérie. Il était donc ridicule d'invoquer contre nous un règlement suranné.

D'ailleurs, les criminels de droit commun ne se gênent point pour enfreindre ouvertement toutes ces prescriptions. Ils ne se contentent point de se promener dans tous les coins de la prison, mais ils savent aussi trouver l'accès du quartier des femmes. Il arrive même bien souvent que geôliers et inspecteurs laissent filer un prisonnier pour toute la nuit, à la condition qu'il ait de l'argent; celui-ci peut faire la « bombe » et même accomplir un petit coup de main, si le cœur lui en dit.

Cependant les prisonniers politiques jouissent d'un avantage tout particulier: je veux parler de l'attitude du personnel à leur égard. Chaque fonctionnaire, petit ou grand, sait qu'il ne faut point se montrer grossier à leur égard, mais user de quelque politesse; cela tient à ce que, depuis plusieurs générations, on sait que cette catégorie de prisonniers se recrute parmi des gens instruits, privilégiés; que ces hommes ont, par conséquent, le sentiment de leur naissance et la conscience de l'honneur. Si, par hasard, un employé des prisons vient à l'oublier, il rencontre d'énergiques protestations, et, parfois, cela amène dans les prisons des incidents tragiques.

L'anecdote suivante prouvera combien nous étions chatouilleux en ce qui concerne la politesse des fonctionnaires.

On nous avait envoyé de Pétersbourg un grand dignitaire, M. Galkin Wrasski, le plus haut fonctionnaire de l'administration pénitentiaire. Il exigeait de tous ses subordonnés un respect extraordinaire, tant il était gonflé de son importance, mais il était lui-même fort peu poli. Nous avons appris que ce monsieur avait l'habitude de garder le chapeau sur sa tête en entrant dans les cellules, et il fut décidé que le premier d'entre nous qu'il irait visiter lui donnerait une leçon de tact dont il se souviendrait.

M. Galkin Wrasski fit donc son entrée dans la prison, escorté d'une nombreuse suite, dans laquelle se trouvait le vice-gouverneur de Moscou, prince Galitzin. Il commença sa tournée par la tour de Pugatcheff, et il se présenta dans la cellule de Peter Dashkiewitch. Celui-ci, ancien élève de la Faculté de théologie de Kiew, était un homme tranquille, mais en même temps d'un caractère fier, qui avait à un degré très élevé le sentiment de la justice et de la dignité.

C'est à lui qu'échut donc l'occasion de ramener à la raison le prétentieux dignitaire.

A peine, en effet, M. Galkin Wrasski avait-il franchi le seuil de la cellule et adressé le cliché convenu : « Avez-vous quelque chose à me faire savoir ? » que Dashkiewitch l'interrompit avec le plus grand flegme et lui dit :

— Vous n'êtes guère poli, Monsieur ! Vous vous présentez devant moi le chapeau sur la tête.

Galkin Wrasski rougit jusqu'à la racine des cheveux, tourna les talons et quitta la cellule.

Toute la suite, qui avait assisté à cette leçon de tact, suivit en silence.

— Dans quel procès ce prisonnier a-t-il été condamné ? demanda le haut fonctionnaire en gravissant l'escalier qui menait chez nous.

— Dans le procès de Kiew, répondit quelqu'un.

— Ah ! ah ! il était de ceux qui se sont révoltés, là-bas ! s'écria-t-il sur un ton joyeux.

Et il visita les autres cellules le chapeau à la main.

Mais il sut se venger de la leçon qui lui avait été faite. Dashkiewitch avait été condamné à la déportation dans une des contrées de la Sibérie « la moins éloignée ». Galkin Wrasski donna l'ordre de l'envoyer à l'extrémité opposée de la Sibérie, dans le village de Tunka, sur la frontière même de Mongolie.

## CHAPITRE XVI

## Préparatifs de départ.

## Voyage en bateau sur la Volga et la Kama.

## A Iekaterinburg. En troïka.

## Europe et Asie.

Le printemps de 1885 arriva, et nous commençâmes nos préparatifs de voyage. Une question de la plus haute importance se posait devant nous :

— Quelle quantité de bagages devons-nous emporter?

Le règlement ordonnait que ceux « qui étaient privés de tous droits » n'avaient droit qu'à 20 livres; or, l'équipement qu'on nous délivrait atteignait déjà ce poids; nous aurions dû, par conséquent, nous abstenir d'emporter tout objet personnel et surtout renoncer à nos livres.

Cela eût été pour nous une privation cruelle, d'autant plus que notre bibliothèque s'était sensiblement augmentée dans la prison de Moscou. C'est ainsi que le comte Tolstoï nous avait envoyé la collection de ses œuvres complètes en douze volumes, et une histoire de la Russie en vingt-neuf volumes. Heureusement, l'administration décida que les objets ne seraient point pesés par tête, mais sur l'ensemble des déportés. Comme les exilés par voie administrative avaient droit chacun à 180 livres, et que beaucoup d'entre eux n'avaient qu'un mince bagage, nous pûmes ainsi garder nos bouquins.

Naturellement, il ne pouvait être question d'introduire dans nos bagages des ouvrages interdits, car tous nos livres avaient été feuilletés l'un après l'autre par les employés de la prison; en outre, un censeur avait fait

à son tour une inspection personnelle, et, à cette occasion, il nous donna la mesure de son savoir. Celui-ci était un assez haut fonctionnaire qui avait passé ses examens de droit à l'Université de Moscou.

Notre ami Rubinok lui avait demandé s'il pouvait emporter le *Capital* de Karl Marx.

— Comment, vous emportez le capital d'un autre! fit le fonctionnaire tout surpris.

— Mais non, pas du tout, c'est ma propriété, répliqua Rubinok.

— Si ce capital est à vous, vous pouvez naturellement le garder, quoique vous eussiez mieux fait de confier tout cet argent à l'officier du convoi.

Nous eûmes de la peine à réprimer un immense éclat de rire.

Ainsi ce fonctionnaire, qui était chargé de l'inspection des livres, ignorait qu'il y eût une œuvre intitulée le *Capital*, et il s'imaginait que notre ami voulait introduire en Sibérie de l'argent appartenant à ce même Karl Marx!

Lorsque vint le jour du départ, on se demanda si on n'offrirait point au vieux capitaine un souvenir de quelque valeur. Il vint à l'apprendre, et nous pria instamment de n'en rien faire; nous ne devons point nous livrer à d'inutiles dépenses et garder pour les besoins de notre voyage le peu d'argent dont nous disposons.

Parmi les nombreux fonctionnaires des prisons que j'ai connus, il n'y en eut aucun après celui-là à qui les détenus politiques eurent l'occasion de manifester de la sorte leur reconnaissance. Mais un pénible incident se produisit à la fin, qui détruisit la bonne impression que nous avions gardée du capitaine Malchevsky et la changea en haine.

Pendant les huit derniers mois écoulés, nous avons pu éviter la corvée de porter des chaînes et l'humiliation d'être rasés. Mais tout cela devait être changé le jour de notre départ. On nous fit savoir que nous serions soumis à cette double vexation, car ainsi l'exigeait l'officier placé à la tête du convoi. Nous nous y refusâmes tous, et les exilés par voie administrative résolurent de se solidariser avec nous en manière de protestation. L'officier allait prendre la direction du détachement; nous décidâmes de ne point aller au greffe nous faire inscrire individuellement, mais de rester tous en-

semble. Les employés de la prison virent que, s'ils employaient la violence, cela provoquerait un formidable scandale, une mutinerie, et ils recoururent à la ruse.

On fit semblant de renoncer à la tradition barbare et de nous remettre entre les mains de l'officier du convoi. Le détachement allait s'ébranler, lorsque tout d'un coup on nous avertit que nous pouvions, si nous le voulions, obtenir un certificat du médecin en vertu duquel nous pourrions voyager en voiture, et que, dans le cas contraire, les condamnés aux travaux forcés seraient contraints de faire à pied le voyage de Sibérie.

Sans méfiance, nous déclarâmes, les trois condamnés en question, que nous étions prêts à subir la visite médicale. Mais à peine étions-nous séparés de nos camarades, qu'un groupe de geôliers, aux aguets derrière la porte, nous entoura. Nous vîmes aussitôt que nous étions tombés dans un piège et nous résolûmes de résister de toutes nos forces. Nous nous adossâmes solidement au mur, nous commençâmes à cogner sur les geôliers à grands coups de pied et de poing, mais il fallut bien céder devant le nombre. Nous fûmes entraînés, placés et retenus de force sur un tabouret jusqu'à ce que le barbier nous eût rasé la moitié de la tête et du visage, et que le forgeron eût rivé nos chaînes.

Le capitaine Malchevski assistait à cette opération et donnait des ordres.

Cela suffit pour faire tomber du coup la sympathie que nous avions pour lui, et nos adieux furent plus que froids.

Notre voyage commença par une journée merveilleuse. C'était vers le milieu de mai, et le printemps avait fait son apparition à Moscou. Le soleil brillait au ciel, resplendissant et chaud; toutes les senteurs du printemps soufflaient autour de nous, mais nos pensées n'étaient point en harmonie avec cette joie des choses. La plupart d'entre nous avaient préféré faire à pied le chemin de la gare, et notre détachement offrait un spectacle assez étrange : des condamnés, les chaînes aux pieds, en uniforme gris, avec le carré d'ignominie sur le dos, marchaient à côté d'hommes et de femmes en costume civil; nous étions presque tous jeunes.

Parmi les femmes qui faisaient partie du convoi, trois suivaient de leur plein gré leurs maris en Sibérie.

Les scènes de violence que nous venions de subir nous

avaient bouleversés, et nous suivions en silence les rues solitaires de Moscou, où de rares passants s'arrêtaient, tandis que quelques curieux se mettaient aux fenêtres pour nous voir défiler. A la gare, où nous arrivions bientôt, il y avait peu de monde : quelques gendarmes sur le quai, des surveillants de prison et des porteurs de paquets. La police avait établi un barrage et on ne laissait approcher du train spécial qui nous était réservé que les personnes munies d'une autorisation particulière.

Lorsque nous nous fûmes installés dans nos wagons, différentes personnes, pour la plupart des parents des prisonniers, vinrent prendre congé de nous. Mais les gendarmes ne les laissaient point approcher du compartiment, et nous dûmes leur faire nos adieux de loin.

— Portez-vous bien! Soyez heureux! Ne nous oubliez pas! leur criâmes-nous derrière la vitre grillée.

— Ne perdez pas courage! Au revoir! A bientôt! nous répondirent-ils.

— Chantez-nous donc quelque chose! nous dirent des amis.

Et les camarades qui en prison avaient organisé une chorale se mirent à entonner l'air du « Batelier », bien connu dans la Petite-Russie.

Lentement, le train se mit en mouvement, et l'écho de la saisissante et belle chanson se prolongea derrière nous. Nos amis ne purent réprimer leurs larmes, et bientôt de longs sanglots éclatèrent dans le train, accompagnés par le bruit retentissant de la machine.

Longtemps encore, nous nous pressâmes aux grilles des fenêtres pour jeter un dernier coup d'œil sur Moscou; nous avions déjà dépassé les faubourgs, et nos yeux contemplaient pleins d'admiration les vastes plaines qui s'étendaient devant nous.

Lorsque le train s'arrêta à la station suivante, il y avait foule à la gare, paysans et ouvriers. Plusieurs purent venir jusqu'à notre wagon et nous faire passer différents objets par la fenêtre.

— Prenez ceci, au nom de la Vierge!

Et j'aperçus à travers la fenêtre une vieille paysanne qui me présentait un copek.

— Je n'en ai pas besoin, ma petite mère. Gardez votre aumône pour un autre, lui répondis-je.

Je me sentis une chaleur au cœur devant la bonté de cette brave et simple femme du peuple. Ce petit incident

éveilla dans ma pensée des milliers de souvenirs, et je tombai dans une méditation profonde. Plus nous nous éloignions de Moscou et plus je devenais triste; il me semblait que je laissais là-bas de nombreux amis que je ne reverrais plus jamais. Je ne parlais à personne et mon regard se perdait dans l'espace. Nous traversions maintenant une région industrielle. Une foule énorme se pressait aux stations, et le long de la ligne nous voyions des groupes nombreux d'ouvriers. Des femmes et des hommes, dans leur costume de cotonnade bigarrée, s'arrêtaient pour voir passer le train, prononçaient quelques paroles à voix haute et faisaient de grands gestes.

Je ne puis pas dire s'ils savaient que nous étions des exilés politiques à destination de la Sibérie, et s'ils voulaient ainsi nous témoigner leur sympathie. Peut-être est-ce une tradition dans ce pays, à travers lequel passent tant de déportés, de donner à tous une preuve de pitié, car le peuple russe appelle ces prisonniers « les enfants du malheur ».

Le jour suivant, de bonne heure, nous étions à Nijni-Novgorod, où nous fûmes embarqués sur des bateaux qui devaient nous transporter à Perm, par la Volga et son affluent la Kama. Notre détachement provoqua la curiosité de tous, tandis que nous gagnions l'embarcadère.

Les couples mariés ou fiancés se donnaient le bras; nous suivions tous par derrière, entourés de soldats qui nous escortaient.

Sur le grand bateau halé par un remorqueur, on nous avait assigné deux immenses cabines où nous nous installâmes tous à notre aise, une pour les hommes, une autre pour les femmes. Nous pouvions nous réunir tous ensemble en plein air sur le large pont dont les bordages, jusqu'à une certaine hauteur, étaient entourés de grillages en fer.

Nous préparions nous-mêmes nos repas avec les provisions que nous achetions de notre argent, et nous n'eûmes pas à nous plaindre des préparatifs que les parents et amis avaient faits pour nous, ni de l'ingéniosité de notre chef de popote Lazareff.

Le voyage en bateau dura quelques jours. Le temps était resté admirable, et du matin jusqu'au soir, nous restions sur le pont, émerveillés par le spectacle enchanteur qu'offraient les rives de la Volga, ce roi des fleuves européens, et celles de son puissant affluent. Il faisait

surtout délicieux, le soir, au coucher du soleil, lorsque notre chorale, dans laquelle se trouvaient des voix très remarquables, entonnait nos chants préférés. La tête appuyée contre le grillage du pont, l'œil perdu dans l'infini, je me laissais bercer et par le mouvement du bateau et par les chants tout empreints d'une plainte mélancolique. Le bateau glissait sans bruit et semblait ne faire qu'un avec le courant du fleuve.

Après le flamboiement du soleil couchant, les étoiles commençaient à pointer dans le ciel sans nuages et se reflétaient dans le miroir argenté des eaux. Tout autour de moi, ce fleuve, ces étoiles, ces chants me rappelaient un autre cours d'eau, le puissant Dnieper, sur les bords duquel s'était écoulée mon enfance.

\*  
\* \*

— A quoi pensez-vous? Pourquoi êtes-vous si triste? me demanda, un soir, une « administrative », une jeune fille d'environ vingt ans, dont j'avais déjà fait la connaissance.

La conversation devint bientôt des plus intimes entre nous. Elle comprit ma disposition d'esprit et y prit très cordialement part. C'était une créature assez étrange, personnelle, excentrique même, mais d'une haute intelligence. Elle me raconta de quelle façon elle était devenue socialiste et quelles circonstances particulières l'avaient fait enrôler dans le mouvement révolutionnaire.

Comme beaucoup d'autres femmes de cette époque, M<sup>lle</sup> Sanoyloff avait été possédée du désir de faire quelque chose pour le peuple, pour les paysans. Quand et comment devait-elle s'y prendre? Elle ne savait pas, et elle ne trouva personne pour le lui indiquer. Elle essaya de le trouver dans tous les livres traitant de la matière qui lui tombèrent sous la main. Plus tard, elle fit de nombreux voyages à Pétersbourg, malgré la volonté de ses parents. Elle espérait trouver dans la capitale des hommes qui l'aideraient de leurs conseils, tandis qu'elle tâtonnait encore dans ses recherches. Avant d'avoir pu obtenir la pleine clarté sur les questions qui la torturaient, elle fut arrêtée, et maintenant elle allait en Sibérie pour trois ans. Comme des centaines et des milliers d'autres, cette jeune fille au noble cœur avait usé ses forces, brisé sa vie sans être utile à qui que ce fût, sans même trouver une satisfaction intérieure. Elle était une de ces

innombrables victimes de la politique de notre pays. Plus tard, elle s'est suicidée en Sibérie.

— Nous allâmes en chemin de fer de Perm à Iekaterinbourg, où nous arrivâmes après une fatigante journée de voyage. Nous passâmes la nuit dans cette ville, et, le matin suivant, notre détachement, qui se composait exclusivement de « politiques », fut conduit en voiture à Tioumen, la première ville de la Sibérie. Les travaux du Transsibérien étaient à peine commencés, et ce voyage, qui est aujourd'hui si simple, présentait alors mille difficultés à partir de Iekaterinbourg.

— Au moment de notre départ, nous eûmes avec les autorités locales une discussion qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses pour quelques-uns d'entre nous.

On avait préparé un certain nombre de voitures attelées à trois chevaux, qui devaient servir à nous transporter, nous, notre escorte et nos bagages. Quatre prisonniers et deux soldats devaient monter dans chaque voiture, ce qui, avec le cocher, faisait sept personnes. Les plus jeunes d'entre nous trouvèrent que c'était trop et ils prièrent l'officier, le capitaine Wolkoff, qui accompagnait les autres depuis Moscou et moi depuis Kiew, de ne faire monter que trois ou quatre personnes, plus un soldat, dans chaque voiture. Comme on n'avait pas préparé assez de moyens de locomotion, l'officier rejeta leur demande, et aussitôt nos jeunes écervelés déclarèrent qu'ils ne monteraient pas, en un mot, qu'ils ne céderaient qu'à la force. Cela pouvait provoquer un tumulte et avoir des suites fâcheuses.

— L'isprawnik, « commissaire de police, » apparut et déclara qu'il ne pouvait en aucune façon faire préparer d'autres moyens de transport, car le nombre en avait été fixé par l'autorité supérieure. Un long débat eut lieu, au cours duquel quelques-uns des plus jeunes « administratifs » et deux femmes s'échauffèrent; nous autres, au contraire, les plus âgés, nous étions d'avis que la chose ne valait pas la peine de provoquer un conflit qui aurait pu envoyer ces jeunes révoltés, pour un temps plus long, dans des régions éloignées de la Sibérie, et peut-être même dans la forteresse de Schlüsselbourg.

— Nous vous sommons de monter dans les voitures! intimèrent Wolkoff et le commissaire.

— Nous ne monterons pas; employez plutôt la violence, s'écrièrent quelques-uns d'entre nous.

— Nous allons dresser procès-verbal comme quoi vous refusez d'obéir aux autorités.

— Faites ce que vous voudrez.

Dans nos milieux révolutionnaires, ce serait considéré comme une honte que de ne pas se solidariser tous contre les autorités en toute occasion. Quoique, dans le cas présent, la majorité d'entre nous ne vît point là prétexte à une protestation, nous fûmes obligés de nous joindre à ces cerveaux brûlés.

La situation était tendue et un conflit semblait inévitable. Ce fut alors que l'idée vint à certains d'entre nous d'essayer si l'on ne pourrait pas se placer conformément aux ordres reçus. L'expérience fut tentée, et il fut prouvé qu'avec un peu de bonne volonté sept personnes pouvaient trouver place dans une même voiture.

Devant cette constatation bien simple, les protestataires durent se résigner, ce qu'ils firent toutefois en murmurant et en grondant.

A peine étions-nous arrivés au premier relais que chaque wagon n'eut plus que six occupants; les soldats aimaient mieux voyager sur le char à bagages qu'en notre compagnie, et il ne resta plus qu'un homme de garde dans chaque voiture.

Déjà, pendant la traversée de la Volga et de la Kama, des groupes s'étaient formés qui voulaient naturellement rester ensemble pendant le voyage en voiture. Il fut proposé qu'on laisserait les dames désigner elles-mêmes les cavaliers qui les accompagneraient. L'idée fut acceptée par le plus grand nombre d'entre nous, mais elle trouva quelques adversaires. D'autres, qui ne voulaient point voyager dans la compagnie des femmes, se déclarèrent d'eux-mêmes hors concours. Naturellement, ces « ennemis des femmes » étaient les plus jeunes d'entre nous.

Le voyage sur une troïka à trois chevaux présente un charme extraordinaire. On ne marche pas, on ne court pas, on vole.

De l'autre côté de l'Oural, où nous nous trouvions alors, le printemps commençait à peine : tout bourgeonnait, tout poussait; c'était une exubérance de vie autour de nous.

Nous passions comme un tourbillon le long des routes, soulevant des nuages de poussière. Les cochers fouaillaient leurs chevaux de la voix et du geste, et les empêchaient d'arrêter leur galop.

Au début, nous étions quatre par voiture, deux hommes et deux femmes; mais, plus tard, on finit par se trouver jusqu'à six; de là, des chants, des éclats de rire, des conversations sans fin. On s'était connu à la prison, et le trajet en chemin de fer et en bateau avait resserré notre intimité; le voyage en troïka avait fini de nous rapprocher tous.

Nous laissions chaque jour deux stations derrière nous; nous faisons de cinquante à soixante verstes, et on ne changeait les chevaux qu'une fois. On détélaît et on attelait aux relais avec une rapidité extraordinaire. Tandis que les cochers s'occupaient de leurs affaires, nous courions dans tous les coins pour acheter des provisions auprès des revendeuses qui se trouvaient dans la cour de la poste. C'étaient des œufs durs, du lait et du beurre.

Nous arrivions toujours en temps donné aux étapes et bien avant le crépuscule. On préparait avant tout un repas, qui tenait lieu à la fois de dîner et de souper. Notre économiste, aidé de quelques volontaires pris parmi nous, y pourvoyait.

Ordinairement, nous nous attardions en plein air, les uns chantaient, d'autres s'isolaient par petits groupes; parfois, on se réunissait tous ensemble, et de vives discussions s'engageaient. Un jour, les premiers attelages s'arrêtèrent brusquement en plein champ, loin de la poste. Nous descendîmes et nous nous trouvâmes devant un poteau-frontière. C'était une de ces bornes qui ont acquis une triste célébrité parmi nous. Sur un côté était écrit le mot « Europe », et sur l'autre le mot « Asie ».

\*  
\* \*

Nous étions au commencement de juin. Un an et trois mois s'étaient écoulés depuis mon arrestation à Fribourg jusqu'au jour où je franchissais pour la première fois la frontière entre l'Europe et la Sibérie. La vue de ce poteau devant lequel des centaines et des milliers d'hommes avaient passé, entraînés à l'exil, éveilla en moi de pénibles pensées.

J'avais passé quinze mois dans les prisons de l'Allemagne et de la Russie. Combien d'années durerait pour moi la captivité en Sibérie? Verrais-je de nouveau ce poteau à mon retour en Europe, ou trouverais-je ma tombe là-bas, en Sibérie?

## CHAPITRE XVII

## Nos réunions.

A Tioumen. Séparation. Sur le fleuve de Sibérie.  
Une proposition effroyable.

La ville de Tioumen était, à cette époque, très souvent troublée par les conflits qui éclataient constamment entre les déportés politiques et l'administration. Nous redoutions que notre détachement eût à soutenir quelque lutte de ce genre, dont les causes nous étaient connues par des lettres de différents compagnons. C'est pourquoi nous discussions sur la conduite à tenir, le cas échéant, et sur l'attitude que nous garderions devant les fonctionnaires. Déjà, aux stations des étapes, nous avions eu de nombreuses discussions; mais, comme c'est l'habitude des Russes, nous n'arrivâmes à aucune conclusion, car il était impossible de mettre le moindre ordre dans les débats : tout le monde bavardait en même temps, et personne ne respectait l'opinion des autres. Pour que tout se passât régulièrement, on me choisit comme président, et je cherchai à diriger les débats suivant les usages parlementaires; mais rien n'y fit, car un certain nombre d'entre nous pensaient que tout irait mieux sans un président. En effet, il fallait être bien naïf pour s'imaginer qu'on pourrait introduire un peu de discipline dans une réunion de jeunes têtes chaudes russes. Ordinairement, une demi-douzaine de zélés orateurs demandent la parole en même temps, un seul peut l'obtenir, et, comme la concision n'est pas la qualité dominante des Russes, il parle, naturellement, très longtemps. Les autres ne peuvent se résigner au silence, et, n'ayant pas la parole, ils font valoir leur avis en petit comité, et cela sur un ton si élevé que tous les voisins sont obligés

de l'entendre. Un troisième affirme que le président ne vaut rien, autrement il aurait dit lui-même ce qu'il y avait d'intéressant à dire. La quatrième déclare qu'il est absurde de vouloir faire ranger l'assistance à l'avis d'un seul. Le plus formidable charivari se déchaîne alors, et « le parlementarisme » est l'objet de la réprobation de tous.

— Non, Messieurs, ces procédés de l'ouest de l'Europe ne sont point faits pour nous ! crie quelqu'un, au milieu de l'approbation générale.

Et alors commencent les débats « à la Russe », c'est-à-dire qu'une dizaine de voix s'entre-croisent dans tous les sens ; naturellement, on n'entend plus un mot, mais beaucoup trouvent que cela vaut mieux : ils ont au moins le droit de bavarder, tandis qu'avec le « parlementarisme » ceux qui n'ont pas la parole sont obligés de se taire, et c'est ce à quoi ils ne peuvent pas se résigner. C'est ainsi que nous arrivâmes à Tioumen sans avoir encore rien décidé.

Tioumen était alors la localité d'où les exilés étaient dirigés vers les différentes parties de la Sibérie. C'est là que notre détachement devait se diviser, les uns vers le sud, les autres vers le nord. Nous autres, condamnés, exilés et déportés par voie administrative, faisons partie de ces derniers. En dehors des condamnés, personne ne connaissait le lieu de destination, ville ou village, où il devait être transporté ; on ne savait point si l'on irait au sud ou au nord de Tioumen. Ces détails ont une importance considérable, car il y a entre les diverses régions de la Sibérie des différences aussi grandes, au point de vue du climat, qu'il y en a entre la Norvège et l'Italie.

Vous pouvez deviner par là avec quelle anxiété nous attendions la décision qui serait prise au sujet des déportés administratifs. Leur destinée dépendait, en effet, de la direction qui leur serait donnée depuis Tioumen.

Déjà, à la porte de la prison, il s'en fallut d'un cheveu qu'il y eût une collision entre nous et l'administration. On voulait, notamment, envoyer nos compagnes dans une prison spéciale pour femmes, qui était très éloignée de la nôtre. Nous nous y opposâmes, car cette séparation n'était pas de notre goût, et elle aurait, en outre, bouleversé nos conditions d'existence. Les fonctionnaires se rendirent à nos raisons.

Nous n'avions que quelques jours à passer à Tioumen.

Ainsi, la question capitale fut bientôt tranchée. Les « administratifs » devaient être expédiés dans le gouvernement des steppes et dans le sud du gouvernement de Tobolsk, relativement favorables. Mais, en même temps, on nous fit savoir que nos compagnons iraient rejoindre par étapes de route leur lieu de destination. Cette décision était plutôt désagréable. Ce voyage par étapes signifiait un trajet de nombreuses semaines, dans les conditions les plus défavorables, au milieu des fatigues de toutes sortes. Tout cela aurait été, au contraire, évité, si, au lieu de choisir le voyage par terre, on avait donné la préférence au voyage par barques ou par bateaux à vapeur. Cet envoi par étapes avait déjà été la cause de nombreux conflits pour d'autres détachements. Les fonctionnaires reconnaissaient le bien fondé de nos réclamations; mais, soit pour éviter des ennuis, soit pour d'autres motifs, ils s'en tenaient aux décisions qui avaient été depuis longtemps arrêtées.

Nos compagnons qui devaient aller vers le sud résolurent donc de s'opposer de toutes leurs forces à ce voyage par étapes, et nous décidâmes également de soutenir par tous les moyens une protestation qui nous semblait des plus fondées. Il y eut des conciliabules animés, et, finalement, on se décida à expédier un télégramme au gouverneur, lui demandant d'envoyer par bateau les transportés à destination du sud.

Le jour fixé pour le départ arriva, et on fit appeler séparément au greffe les « administratifs », mais nous les retînmes avec nous. Si les gardiens avaient voulu employer la force, une collision redoutable se serait certainement produite, mais cela n'eut pas lieu, car les geôliers avaient eu l'idée de nous attirer dans un piège.

Au lieu de répondre à notre télégramme, le gouverneur se présenta en personne, et il trancha la question. Il nous avisa, par conséquent, que nos camarades, conformément à notre désir, voyageraient par eau.

La promesse de ce très haut fonctionnaire nous donnait satisfaction, et nous fûmes calmés, mais ce monsieur nous avait tout simplement « roulés ».

Il fallut bientôt nous séparer. Ceux qui devaient aller vers le nord de Tobolsk reçurent l'ordre de se préparer pour le départ. Nous avons beaucoup à faire, surtout qu'il s'agissait là d'un voyage de plusieurs mois. Notre popote fut donc dissoute; l'argent et les provisions dont

nous dispositions furent répartis entre les différents groupes suivant la longueur du trajet à faire; en outre, certains administratifs et certains déportés qui n'avaient pas de ressources reçurent une petite somme pour faire face aux besoins les plus pressants dans leur ville de destination. La séparation était pour nous une chose pénible, et le lendemain, dans la cour de la prison, des groupes et des couples séparés se plongèrent dans des conversations sans fin. Nous étions pour la plupart des hommes qui ne s'étaient point connus en liberté, mais bien dans la prison de Moscou et pendant le voyage. En dehors de quelques-uns, qui s'étaient groupés suivant leurs affinités spéciales, nous étions tous comme une vaste famille.

Naturellement, la veille d'une séparation définitive, on formait le projet d'entretenir les relations qui s'étaient établies et de ne pas s'oublier les uns les autres. Malheureusement, les circonstances sont souvent plus fortes que les résolutions et que tous les désirs du cœur. Après quelques années, séparés que nous étions par des milliers de verstes, dans l'impossibilité où nous étions de correspondre librement, nous devions perdre de vue nos meilleurs amis, et parfois même les oublier. J'avais gardé l'espoir que nous nous rencontrerions encore une fois entre camarades. Et, aujourd'hui que vingt années se sont écoulées, c'est à peine si j'ai revu un seul d'entre eux.

Nous apprimes plus tard ce qui suit au sujet des « administratifs ». Lorsque le gros de nos détachements se fut éloigné, les employés de la prison déclarèrent, malgré la promesse formelle du gouverneur, que le transport n'aurait pas lieu par eau. Et, comme nos compagnons refusaient de se laisser conduire par étapes, ils furent violemment poussés au dehors de la prison par des soldats et entassés dans des charrettes spéciales. Il y eut des protestations générales. On batailla fortement pendant quelques minutes, mais cela n'eut, heureusement, aucune suite fâcheuse. On nous avait trompés parce qu'on n'aurait pas osé, nous présents, employer la violence.

Nous étions maintenant dix-neuf camarades qui devions prendre le chemin du nord-est: quatre condamnés aux travaux forcés, Tchuikoff, Spandoni, Marie Kaljushnaja et moi; quatre condamnés à la déportation,

Vassiljeff, Dashkjewitch et les dames Tchemodanova et Shtchulepnikova; le reste étaient des administratifs, qui devaient être répartis les uns au nord du gouvernement de Tobolsk, les autres dans la Sibérie orientale. Parmi ces derniers, on comptait Rubinok, Maljevani et notre chef de popote Lazareff, qui continua d'exercer ses fonctions, car nous avons conservé notre organisation primitive.

Nous devons aller en bateau de Tiumen à Tomsk. Notre itinéraire était le suivant : descendre la Tura, sur les bords de laquelle se trouve Tiumen, jusqu'à son confluent avec le Tobol; suivre ce fleuve jusqu'à l'Irtisch, et ce dernier jusqu'à l'Obi; descendre le courant jusqu'au Tomi, sur les rives duquel Tomsk est situé. Nous avons devant nous un voyage d'à peu près trois mille verstes, qui n'exigerait pas moins de quatorze jours. De même que sur la Volga, nous fûmes embarqués dans deux cabines d'une barque spéciale, et un bateau à vapeur traîna à la remorque notre prison flottante. Ce voyage par eau n'avait rien de bien intéressant. Quoique nous fussions déjà en juin, aucun signe précurseur du printemps ne se manifestait encore. De place en place, nous rencontrions d'énormes glaçons entraînés par le courant; les nuits étaient tout à fait froides, et, dans la journée, le soleil ne chauffait guère. Les fleuves, par suite de la débâcle des glaces, étaient sortis de leur lit, et parfois nous ne pouvions découvrir aucune rive. Autour de nous, tout semblait mort, désert, et, à perte de vue, on ne distinguait aucune trace de l'activité humaine. Ce silence de mort, cette absence de toute vie à une époque déjà avancée, le froid qui ne faisait qu'augmenter à mesure que nous allions plus au nord, tout cela produisit sur nos esprits une action déprimante.

— Et pourtant, dans ces terrains primitifs, sur les bords de ces marécages sans fin, des hommes vivent, pensais-je avec tristesse.

Et je songeais qu'après de longues et longues années, après avoir usé mes forces en prison, j'aurais peut-être « le droit » de vivre dans des paysages semblables et peut-être plus sinistres encore, et que je n'y jouirais pas de la liberté accordée à ses heureux habitants, les Samoyèdes et les Ostiaks, qui errent en liberté à travers ces forêts et ces steppes.

De temps en temps, notre bateau s'arrêtait pour faire

du bois, ou à des haltes déterminées. Les Ostiaks venaient nous trouver à bord; ils poussaient à la rame leurs misérables bateaux faits d'écorce d'arbres, et ils nous offraient des poissons. Ils semblaient à peine connaître la valeur de l'argent, car chaque fois que nous leur demandions le prix d'un poisson, ils répondaient invariablement par le mot « rup », qui signifiait rouble dans leur bouche, mais ils acceptaient avec reconnaissance quelques petites pièces de cuivre. Quelquefois, un morceau de pain ou quelques pincées de tabac leur causaient beaucoup plus de joie. Ces pauvres gens semblaient dans une situation vraiment pitoyable. Les bateliers et les soldats de notre escorte les traitaient brutalement, mais cela leur importait peu. Parfois, j'apercevais à distance leurs cahutes, qui se dressaient comme des quilles dans la campagne; les toits étaient faits de branchages, et les murs d'écorces de bouleau ou de peaux de rennes.

En dehors de la capitale du gouvernement de Tobolsk, située au confluent du Tobol et du large fleuve Irtisch, nous ne rencontrâmes que deux localités habitées qui portaient le nom de villes, Surgut et Narim, sur le parcours de plusieurs milliers de verstes. C'est dans ces deux villes et à Beresoff, localité située à la frontière nord de la terre ferme, que certains des « administratifs » qui nous accompagnaient devaient rester. Nous nous séparâmes d'eux à Tobolsk. On peut s'imaginer quelles sont les conditions d'existence dans ces lieux de déportation. Ces prétendues villes se composent de quelques dizaines de huttes en bois, dont les habitants sont un mélange de Russes et de primitifs occupants. Ces gens-là luttent péniblement pour la vie, et ils se nourrissent presque exclusivement de poissons; un homme cultivé doit se trouver effroyablement malheureux dans un pareil milieu. Et c'est là que le gouvernement russe envoie des enfants mineurs! J'ai connu une jeune fille de dix-sept ans qui avait été exilée à Beresoff et qui y a languï douze ans. Heureusement, il n'y avait pas en notre compagnie de femme qui fût exilée dans cet affreux désert.

Tandis que nous suivions le cours de l'Obi, le spectacle ne changea point: partout les mêmes solitudes sans fin. La vie sur notre bateau s'écoulait tranquille et monotone; notre compagnie avait fondu en route, et nous n'avions plus notre chorale. Nous fûmes entraînés lente-

ment jusqu'à Tomsk. Cette ville, qui compte parmi les plus vivantes de la Sibérie, abritait alors très peu d'exilés politiques; deux d'entre eux vinrent immédiatement nous retrouver à notre bateau: ils brûlaient du désir de nous connaître, d'apprendre quelques nouvelles du pays. Ils furent tout surpris d'apercevoir parmi nous des figures de connaissance. Il y avait là une dame que j'avais rencontrée six ans auparavant; elle me regarda fixement, et elle ne voulut pas croire que ce condamné ras tondu fût le même individu qu'elle avait vu dans des circonstances tout à fait différentes.

— Non, non, vous n'êtes plus le même; vous êtes tout à fait différent! répétait-elle toute pensive.

Les autorités pénitentiaires locales nous prirent en garde à notre débarquement, lorsque notre identité eut été soigneusement déterminée par la comparaison entre nous et la photographie qui accompagnait le mandat d'amener. Nous fûmes alors conduits à la prison à travers la ville. Chemin faisant, deux jeunes filles, presque des fillettes, rompirent l'escorte du convoi et se précipitèrent vers nous. Les soldats, ainsi surpris, voulurent éloigner ces intruses; mais cela ne fut pas facile; agiles, comme des écureuils, elles se faufilent à travers nos rangs, nous donnèrent un baiser à chacun et ne voulurent prêter aucune attention aux observations des officiers et des soldats. C'étaient les sœurs P..., bannies administrativement. Elles ne nous quittèrent qu'à la porte de la prison.

Nous restâmes huit jours à Tomsk. Pendant ce temps, nous pûmes faire la connaissance de tous les exilés qui s'y trouvaient, car on les avait autorisés à venir nous voir. La prison provisoire où on nous avait enfermés se composait de quelques maisons en bois et de baraques. Toutes les pièces regorgeaient de monde, car il se trouvait là environ mille prisonniers de catégories les plus diverses, mais pour la plupart criminels de droit commun de tous âges. Pendant toute la journée, ils se promenaient avec nous dans la vaste cour, où on les laissait en liberté. Jusqu'à Tomsk, nous avons été complètement isolés des criminels de droit commun; à partir de cette ville, on nous fit voyager ensemble, et je pus ainsi connaître le monde des criminels d'après mes observations personnelles.

Un jour, tandis que je me traînais dans la cour, un de

ces derniers s'approcha et entama la conversation avec moi. C'était un homme robuste, aux cheveux roux, aux traits accentués, âgé d'environ trente ans.

Il était habillé avec une certaine coquetterie pour un prisonnier. Sous sa capote, qu'il avait simplement jetée sur ses épaules, il avait une chemise blanche qui était retenue au cou par une cravate de couleur bariolée; autour de ses reins, il avait enroulé une longue ceinture de couleur voyante, sous laquelle il avait si adroitement attaché ses chaînes qu'elles ne faisaient aucun bruit pendant qu'il marchait. Les cuirs qui recouvraient les anneaux autour de sa cheville étaient si habilement disposés qu'on aurait dit qu'il portait des bottes. Une casquette sans visière était gentiment inclinée sur un côté de sa tête, et une moustache aux pointes longues et retroussées complétait son aspect, d'une certaine élégance. J'avais devant moi un représentant de l'aristocratie du crime.

— Combien d'années avez-vous à tirer? me demanda-t-il après m'avoir salué.

Après que je lui eus répondu, il me dit :

— Et vous comptez rester ici?

— Comment pourrais-je faire autrement?

— Cela dépend. Si vous voulez, nous pouvons faire un coup.

Je savais ce que cela voulait dire. C'est de cette façon qu'en 1879 quelques condamnés politiques, Wladimir Debagorio-Mokrievitch, Paul Orloff et V. Isbitsky, avaient pris la place de criminels de droit commun et avaient réussi à s'évader; mais, dès que la chose eut été connue, les autorités prirent des mesures de précaution: les papiers des condamnés politiques furent accompagnés de leur photographie; ils firent partie de convois spéciaux, enfin, chacun d'eux fut individuellement confié à la garde d'un soldat. Lorsque je racontai tous ces détails à mon interlocuteur, il n'en parut nullement ébranlé.

— Des bêtises; nous nous chargerions bien de déjouer toutes ces prescriptions enfantines.

Je savais déjà, d'après les livres et d'après les récits de mes camarades, qu'il y avait une organisation toute spéciale parmi les condamnés de droit commun, en Sibérie. Un certain nombre de drôles plus énergiques, plus déterminés, mènent tout le reste; on les appelle les « Iwans ». Ils prennent toutes les décisions relatives

au détachement dont ils font partie; ils dirigent et arrangent tout, sans se préoccuper des règlements des prisons, et la masse obéit servilement à ces usurpateurs, même lorsque leurs ordres sont injustes et cruels.

Je m'aperçus bientôt que j'avais devant moi un de ces tyrans.

— Je ne sais pas comment nous pourrions faire? lui dis-je. Dans tous les cas, les difficultés me paraissent tout à fait insurmontables.

— Voyez-vous ce puits? fit mon individu. Eh bien! dans ce puits, on découvre tous les ans un ou deux cadavres. C'est ce que nous appelons faire un coup. Vous prenez la place d'un autre, la victime disparaît. Vous avez compris?

Je ne saisis pas du tout ce qu'il voulait dire. Lorsqu'il m'eut développé son plan, je fus saisi de terreur. Voici de quoi il s'agissait :

Je devais changer d'état civil avec un autre avant que nos gardiens eussent appris à nous connaître personnellement par nos noms. Celui avec qui je devais faire cet échange devait avoir une certaine ressemblance avec moi. Sans doute, au moment de l'envoi des politiques, leur identité personnelle était établie, mais alors seulement on s'apercevait que Deutsch manquait. Pour atteindre ce but, mon « Iwan » devait tuer son camarade, qui devait porter mon nom, et jeter son cadavre dans le puits. Ainsi, on ne m'aurait pas retrouvé, et si, par hasard, le cadavre du malheureux qu'on avait substitué à moi venait à être découvert, on en concluait ou que j'étais mort, ou que je m'étais tué, ou qu'on m'avait assassiné, tandis que, réellement, j'avais pris la place de la victime, et je m'évadais, chose qui était relativement facile dans cette catégorie de prisonniers. Pour commettre ce crime, mon individu ne demandait qu'une bagatelle, vingt ou trente roubles, et encore devait-il partager cet argent avec un certain nombre de complices.

Mon gredin m'affirma que ce genre d'assassinat était très commun parmi eux et qu'il réussissait presque toujours.

J'étais stupéfié d'entendre parler cet homme; il débattait ce marché sur un ton calme et posé, comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde et non point d'un meurtre.

Naturellement, je repoussai sa proposition, ce qui lui

parut incroyable. Plus tard, lorsque je connus un peu mieux ces milieux, je m'aperçus que des conventions de ce genre étaient habituelles, correspondaient aux mœurs et à la mentalité de ces gens, et qu'elles n'avaient, pour eux, rien de répréhensible.

A Tomsk, quelques-uns de nos camarades nous quittèrent, et nous ne restâmes plus que quatorze déportés qui devons être envoyés dans la Sibérie orientale. Parmi nous, il y avait trois femmes, Marie Kaljuschnaja, Barbara Pschubjulkow et Liubov Tchemodanova.

On voulut aussi les séparer de nous et les rattacher à un convoi de condamnés mariés. Mais, comme nous savions que, dans ce convoi, il y avait quantité de criminels de droit commun, et que nous ne voulions point exposer nos amies à des promiscuités odieuses ou répugnantes, nous adressâmes, sur le conseil du gouverneur, une requête à l'administration supérieure des prisons, à Pétersbourg, et nous obtînmes ainsi que nos compagnes nous fussent laissées.

---

## CHAPITRE XVIII

Par étapes. Un officier qui patauge.

La chasse à l'homme.

A cette époque, les désagréments du voyage pour les prisonniers politiques commençaient réellement à Tomsk. De Moscou à Tomsk, environ 5,000 verstes, nous avions voyagé à l'euro péenne; à partir de cette ville, nous dûmes faire la route par étapes, c'est-à-dire à pied, d'une station à l'autre.

Par les chaleurs brûlantes de l'été, par les froids redoutables de l'hiver sibérien, par le vent et par la tempête, quel que fût le mauvais état des routes, régulièrement, à des jours déterminés de la semaine, on expédiait de Tomsk dans la Sibérie orientale des convois de plusieurs centaines de déportés, les uns composés d'hommes uniquement, les autres de familles entières, hommes, femmes et enfants.

Il fallait tous les jours franchir une étape, c'est-à-dire une distance de 25 à 30 verstes, et, tous les trois jours, il y avait repos.

A marcher ainsi comme des tortues, on restait des semaines et des mois en route dans les plus effroyables conditions. Aux étapes, on nous entassait dans des pièces sombres, empestées par toutes sortes de miasmes, dans des lits disposés sur deux rangs, l'un contre l'autre, dans un grouillement de vermine. Il ne fallait pas songer à dormir avant une heure avancée de la nuit, et, au matin, de bonne heure, on nous faisait lever de vive force pour reprendre notre pénible vagabondage. Bien avant le lever du soleil, les criminels de droit commun étaient rangés et alignés dans la cour, sous le froid glacial; on faisait ensuite l'appel, et on donnait le signal

du départ. En tête marchaient d'un pas résolu les « Iwans », rompus à toutes les fatigues; la plupart d'entre eux avaient déjà fait plusieurs fois ce même chemin, et ils connaissaient chaque ruisseau, chaque buisson. Ils marchaient en rangs serrés, d'un pas alerte, et ils abattaient tranquillement leurs six ou sept verstes par heure. Derrière eux, à une longue distance, se traînaient péniblement, en groupes confus, les prisonniers de droit commun; puis venaient quelques charrettes chargées de malades, de traînants et de bagages; enfin, tout à fait à l'arrière-garde, les politiques étaient placés à deux ou trois, dans des charrettes tirées par un seul cheval, sous la garde d'une escorte spéciale.

Cette étrange procession s'espaçait le long des routes, sur une longueur d'au moins un kilomètre, et soulevait des nuages de poussière, dont l'arrière-garde avait surtout à souffrir. A cela s'ajoutait un supplice spécial : les moustiques de Sibérie. Nous étions enveloppés de tourbillons de ces redoutables insectes; ils ne se collaient pas seulement à nos visages et à nos mains, ils pénétraient dans la bouche, dans le nez, dans les oreilles, dans les yeux, se glissaient sous nos vêtements, et nous harcelaient de leurs douloureuses piqûres. La seule façon de se protéger contre eux était de s'entourer d'un espèce de réseau fait avec des poils de cheval, dont nous avions eu la précaution de nous munir.

Après les douze premiers kilomètres de la journée, on s'arrêtait près d'une source, d'une rivière, ou dans une clairière. Là, les criminels de droit commun prenaient leur premier déjeuner, car ils n'avaient rien absorbé avant de se mettre en route. Ce déjeuner consistait, pour la plupart d'entre eux, en un morceau de pain sec; encore n'en avaient-ils pas tous. En effet, ils recevaient, par tête et par jour, de cinq à douze kopecks, suivant les contrées qu'ils traversaient et le prix des denrées, qui dépendait, naturellement, de la récolte de l'année. Les « privilégiés » recevaient un peu plus, car, là encore, les différences de condition se faisaient sentir. Ces frais de route, même dans les circonstances les plus favorables, suffisaient à peine à apaiser la faim; on y ajoutait, quand on le pouvait, un peu de thé et quelques légumes. Mais l'habitude du jeu est si profondément enracinée dans l'âme des criminels qu'ils y risquaient jusqu'à leur dernière pièce de monnaie, et celui qui avait perdu était

ainsi condamné à la faim. Le seul salut pour ces malheureux était alors la mendicité. Lorsque nous traversons un village, certains prisonniers, en haillons, allaient demander l'aumône, sous la conduite des soldats. Ils s'arrêtaient devant les huttes de bois, entonnaient quelque plainte lamentable, et les femmes sibériennes leur jetaient un morceau de pain par les fenêtres; parfois, les voyageurs qui nous rencontraient leur donnaient quelques kopecks. L'argent ainsi récolté était versé à la communauté, car les prisonniers de droit commun avaient aussi organisé une popote.

Un peu reposé, notre détachement se remettait en marche dans le même ordre et gagnait l'étape avant les grosses chaleurs de midi. A peine arrivés, les détenus se pressaient à la porte de la prison aussitôt qu'elle était ouverte; on luttait pour obtenir la meilleure place, et les plus faibles étaient repoussés et jetés de côté par les plus forts. A voir ainsi cette lutte acharnée de quelques centaines d'hommes dans une cour étroite, on s'imaginait qu'ils allaient s'écraser les uns les autres, mais cette poussée folle se terminait ordinairement par une bousculade, quelques coups de poing et des injures. Naturellement, les Iwans, décidés à tout, avaient toujours le dessus. Ils s'assuraient les meilleurs places sur les lits de camp, tandis que les vieux, les faibles, les infirmes devaient se contenter d'un petit coin. La puanteur, la saleté et le vacarme faisaient de ces repaires de vrais enfers.

La prison d'étape se composait presque toujours d'un rez-de-chaussée construit avec des planches mal rabotées; au moyen de compartiments, on avait fait deux, trois ou quatre pièces; à côté de la prison se trouvait une habitation pour l'officier et une autre pour les soldats; puis, tout autour, s'alignait une palissade faite avec des poteaux de cinq à six mètres de haut et taillés en pointe à leur extrémité. Les prisons d'étape étaient de deux sortes : les unes, plus petites, où l'on ne passait que la nuit, et les autres où l'on restait toute la journée de repos et où résidait en permanence un officier.

Une fois la question des places résolue, les prisonniers se répandaient dans la cour. Là, des marchandes avaient fait leurs étalages, et il s'y tenait un vrai marché. Naturellement, les condamnés ne manquaient pas de tromper ou de voler ces pauvres femmes, et celles-ci poussaient des cris de paon; mais, comme nos gredins se soule-

naient tous entre eux, on avait beau faire des enquêtes, les voleurs avaient toujours raison. On se lavait et on cuisait aussi ses repas dans la cour. A cet effet, un grand feu de bois était allumé, et personne ne songeait au moindre danger d'incendie, quoique tout autour les bâtisses fussent en bois.

Les politiques occupaient une pièce à part. Notre premier soin, en arrivant, était d'établir une séparation pour les dames, au moyen de toiles et de draps de lit. La situation de ces pauvres femmes, qui vivaient ainsi dans une promiscuité permanente avec des hommes, était vraiment pénible; ajoutez à cela que, très souvent, on nous imposait la compagnie de soldats. Nous faisons tous nos efforts pour leur éviter des désagréments, dans la mesure du possible.

Pour la plupart de nous, le plus grand ennui de ces longs voyages était de nous lever de bonne heure; nous souffrions surtout du manque de sommeil, et, par une vieille habitude, il nous était impossible de nous coucher tôt. Comme, au contraire, les criminels de droit commun étaient debout dès l'aube, cela amenait souvent des conflits entre eux et nous.

Nous allions ordinairement dans la cour lorsque les criminels de droit commun avaient été enfermés dans leur baraquement, car, avant ce moment-là, il n'y avait pas de place pour nous. Nous pouvions alors respirer un peu d'air pur.

Un soir, comme quelques-uns d'entre nous étaient dehors, l'officier survint et leur enjoignit de rentrer dans leur chambrée. Cette mauvaise querelle nous surprit, et nous lui demandâmes ce que cela pouvait bien signifier.

— Rentez chez vous, nous dit-il, ou, demain matin, je vous fais marcher à quatre heures.

— Mais vous avez vous-même fixé le départ pour six heures! lui répondîmes-nous.

— Eh bien, j'ai résolu, aujourd'hui, qu'on partirait à quatre heures.

— Nous resterons ici, et nous ne partirons pas avant six heures.

— Nous verrons bien.

Et il s'éloigna.

Nous résolûmes tous, d'un commun accord, de ne pas céder à la fantaisie de l'officier.

Le lendemain matin, il faisait encore nuit lorsque le

garde nous réveilla et nous signifia de nous préparer, de la part de l'officier.

Nous ne prêtâmes aucune attention à ses paroles. Pendant ce temps, les criminels de droit commun étaient déjà dans la cour, prêts au départ, à quatre heures. Un sergent entra et nous répéta l'ordre; quelques-uns d'entre nous s'habillèrent, d'autres restèrent couchés sur les planches. Déjà les criminels, dans la cour, commençaient à murmurer, parce qu'on les laissait exposés trop longtemps au froid du matin; ils s'approchèrent de nos fenêtres, nous menacèrent, firent un effroyable vacarme. L'officier parut alors, en compagnie de quelques soldats, et de nouveau nous ordonna de nous lever. Personne ne bougea. Il cria à ses hommes :

— Sortez-moi tout ça à coups de crosse!

Une lutte sérieuse se serait engagée si les soldats avaient obéi au commandement, car nous étions décidés à résister; heureusement, ils eurent un moment d'hésitation, et c'est ce qui nous sauva.

— Que faites-vous? s'écrièrent quelques-uns d'entre nous. Vous voulez donc verser le sang? Vous pourriez vous en repentir. Vous n'avez pas tenu votre promesse; nous ne sommes point obligés de nous mettre en marche de si bonne heure. Vos instructions portent que nous avons jusqu'au coucher du soleil pour aller d'une étape à l'autre.

A ce moment, le sergent entra de nouveau.

— Capitaine, dit-il, les prisonniers se révoltent; ils veulent pénétrer ici de vive force.

— Laissez-nous entrer! crièrent, en effet, les condamnés; nous nous chargeons de leur régler leur affaire.

— Voilà ce que vous avez fait, criâmes-nous à l'officier. Vous avez excité contre nous toute cette canaille; la faute en retombera sur vous.

L'officier perdit la tête; il changea brusquement d'attitude.

— Au nom de Dieu! que dois-je faire? nous demanda-t-il.

Nous lui donnâmes le conseil de laisser partir les condamnés sous la conduite du sergent, et nous lui répétâmes que nous partirions à six heures, mais pas avant. La tête basse, il fit ce que nous lui avions dit. Nous pûmes boire notre thé en toute tranquillité, et nous fûmes bientôt prêts. De temps en temps, l'ordonnance de l'officier passait la tête et nous demandait si nous voulions partir; nous regardions la pendule et nous

disions, chaque fois, qu'il s'en fallait encore de tant de minutes. Sur le coup précis de six heures, nous nous levâmes et notre détachement se mit en marche.

A partir de ce moment, la sympathie et le respect des condamnés de droit commun nous furent acquis. Notre fermeté et notre décision leur plurent et leur imposèrent. Ils furent étonnés qu'une poignée d'hommes ne se fût pas laissé mener par l'officier, quoique celui-ci eût à sa disposition une centaine de soldats et trois cent cinquante d'entre eux qui ne demandaient qu'à cogner sur nous. Les relations amicales s'établirent d'un camp à l'autre, et, jusqu'à la fin, il n'y eut plus la moindre querelle entre nous.

Un seul de ces prisonniers garda longtemps une dent contre nous et ne perdit aucune occasion de nous manifester sa rancune. C'était un vieux cheval de retour, qui s'était déjà bien des fois évadé et qui, cette fois, était de nouveau déporté avec la mention d'« origine inconnue ».

Il appartenait, évidemment, à la classe ouvrière, se faisait remarquer par une vive intelligence, et il avait lu énormément de choses. La lecture semblait être sa passion capitale. Mais, par un étrange hasard, il ne lui était tombé entre les mains que les livres de nos auteurs les plus réactionnaires : ceux du prince Metscherski, de Katkoff et de quelques autres. Il s'était fait des idées toutes spéciales sur la politique en général, et sur les socialistes en particulier. Il était absolument convaincu que les révolutionnaires avaient assassiné Alexandre II uniquement parce que le tsar avait délivré les paysans de l'esclavage. Il nous jetait au visage, en présence des autres condamnés, que nous n'étions que des nobles mécontents ou des coquins à leurs gages. Quelques-uns d'entre nous se mirent à discuter avec lui et cherchèrent à le convaincre; leurs arguments trouvèrent accès dans son esprit, il nous demanda des livres et rechercha notre société.

J'ai très souvent bavardé avec lui; j'ai tâché de connaître son passé et la vie qu'il menait au temps de son libre vagabondage, mais je n'ai jamais su qui il pouvait bien être, comment il s'appelait et quelle était sa naissance. Il resta pour nous : « Iwan, d'origine inconnue, » comme il était écrit sur son signalement. Mais il me parlait volontiers de sa vie errante. Je lui demandai une fois ce qu'il faisait, dans la Russie d'Europe, lorsqu'il parvenait à s'échapper de Sibérie.

— Bah! répondit-il, vivre là-bas n'est pas difficile; l'essentiel c'est d'arriver à tourner le dos à l'Oural; une fois arrivé là, on n'a qu'à prendre le chemin de fer ou le bateau, et on s'arrête où cela vous dit. C'est ainsi que je vais parfois à Charkow, à Kiew, à Odessa ou à Rostoff. Je loue une chambre et je vis tranquille. Je suis toujours très proprement habillé; mon passeport est régulier, — c'est moi-même qui le fabrique, — ainsi personne ne s'occupe de moi. Avant tout, je loue des livres dans des cabinets de lecture. J'ai lu ainsi les romans les plus célèbres : ceux de Gaboriau, de Paul de Kock, d'Alexandre Dumas et de bien d'autres. A midi, je déjeune au restaurant; le soir, je vais souvent au théâtre.

— Tout ça, c'est très joli; mais où prenez-vous l'argent pour vivre ainsi? lui demandai-je, étonné, car, comme il ne me parlait ni de travail ni d'héritage, on aurait pu croire qu'il vivait de ses rentes.

— L'argent? Je le prends où il se trouve.

— Que voulez-vous dire par là?

Il me développa alors ses méthodes habituelles.

— Avant tout, je travaille tout seul; je ne me fie pas aux associations organisées. En cas de danger, on risque toujours d'être assassiné ou trahi par quelque mauvais bougre. Je fais ma besogne avec mes mains.

Il me raconta quelle était cette besogne : vol, cambriolage, suivant l'occasion.

— Parfois, dit-il, ça tourne mal; on vous empoigne, et la justice vous envoie en Sibérie comme vagabond d'origine inconnue. C'est donc à recommencer; et ce sera ainsi toute ma vie, conclut-il avec le plus grand calme.

D'après ce récit et ceux de nombreux criminels, j'appris combien le nombre des vagabonds était considérable parmi nous. La plupart d'entre eux se recrutent dans la catégorie des petits criminels qui sont condamnés à la déportation. Il y a aussi parmi eux des condamnés au bagne, mais ceux-là s'arrangent de manière à « faire le coup » et à prendre la place d'un autre.

Dès que le soleil du printemps fait son apparition, aucun d'eux ne consent à rester dans son lieu de déportation; presque tous prennent le chemin de la Russie d'Europe. Ils choisissent des chemins détournés, des sentiers connus d'eux seuls, à travers la forêt profonde; mais, parfois, ils suivent tout tranquillement la grande

route de Moscou, la seule voie qui existât avant la construction du chemin de fer sibérien.

Nous nous croisions bien souvent, en chemin, avec ces vagabonds qui voyageaient par couples ou par bandes. Ils avaient encore le costume des condamnés, avec un paquet et une marmite sur le dos; ils se tenaient presque toujours sur la lisière des forêts, afin de s'éclipser plus facilement, sans laisser de traces. Quand ils apercevaient notre détachement, ils s'arrêtaient volontiers et causaient avec les condamnés, qui étaient souvent pour eux de vieilles connaissances. La présence des soldats et des officiers ne les gênait pas outre mesure.

— De quel côté allez-vous? leur demandait parfois l'officier, lorsque les vagabonds le saluaient, la casquette à la main.

— Votre Grâce, nous cherchons à vivre aux crochets de l'Etat, répondaient-ils du ton le plus naturel.

« Aux crochets de l'Etat » signifiait, pour eux, les prisons, et, en réalité, la plupart de ces vagabonds ne tardaient pas à retomber entre les mains de la Justice. Quand venait l'automne, très peu d'entre eux étaient encore en liberté. Entre temps, ils mendiaient.

Soit pour obéir à la religion, qui recommande la charité, soit par peur que ces vagabonds, si on les chassait, ne se livrassent à des représailles, la population de la Sibérie leur faisait largement l'aumône. Dans bien des localités, on avait alors l'habitude de mettre sur l'appui de la fenêtre la nourriture pour les chemineaux : c'était, ordinairement, une jatte de lait caillé, un morceau de pain et du fromage blanc. Pour leur donner un abri, on laissait ouverte la porte de la salle de bains qui, dans la plupart des maisons de paysans, était une petite construction séparée de l'habitation. Mais on ne les admettait pas volontiers au foyer, à cause de la défiance, bien justifiée d'ailleurs, qu'ils inspiraient, et cela me rappelle l'épisode suivant.

Un jour, un des condamnés qui faisait partie de mon convoi me raconta qu'il avait connu personnellement Tchernischevsky, l'illustre savant et écrivain russe. Naturellement, cela éveilla mon intérêt, et je lui demandai où et comment il s'était rencontré avec ce glorieux martyr. Il me dit qu'il avait été, une fois, exilé à Wilujsk, dans le pays des Yakoutes, où Tchernischevsky se trouvait. Ils étaient sortis de prison ensemble et avaient été

internés dans la même ville. Cet homme ne put me donner que de rares détails sur la façon dont Tchernischevsky avait passé sa vie en exil, mais cela me suffisait pour que je lui fisse le plus bienveillant accueil; il me semblait que ce criminel, qui avait connu personnellement l'un des esprits les plus nobles de la Russie, dût être différent des autres. Après qu'il m'eut raconté tout ce qu'il savait sur Tchernischevsky, je lui demandai par suite de quelles circonstances il faisait partie d'un nouveau convoi.

— J'en avais assez de vivre dans ce trou de Wilujsk, dit-il, et je m'échappai avec d'autres vagabonds. Nous étions depuis deux jours en route lorsque, par une nuit de tempête et de pluie, nous arrivâmes dans un village. Il pleuvait à torrents; partout où nous nous présentions, nous étions chassés. Un vieillard nous ouvrit la porte de sa cahute et nous le suppliâmes, au nom de Dieu, de nous donner un abri.

— Vous nous promettez de nous laisser en paix? nous demanda-t-il.

— Pour qui nous prenez-vous donc? Mon petit père, ayez pitié de nous!

Sur cette réponse, il nous laissa entrer. Sa vieille femme nous donna à manger, et on nous permit de nous étendre sur le poêle. Les deux vieillards s'endormirent profondément. Nous profitâmes de l'occasion pour enlever tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Nous n'allâmes pas loin; les paysans coururent après nous et nous rattrapèrent; puis ce fut l'éternelle histoire: la déportation. Dans l'intervalle, je pus faire une substitution de personne, et, maintenant, je vais en exil comme individu sans antécédents connus.

De leur côté, les populations sibériennes ne sont point en reste à l'égard des vagabonds; non seulement elles exercent de cruelles représailles à leur égard, mais souvent elles abattent ces malheureux comme un simple bétail, sans autre mobile que de les dépouiller de leurs vêtements, de leurs bottes ou de leur mince pécule. Des personnes tout à fait dignes de confiance m'ont raconté ce qui suit comme exemple bien probant.

Un chemineau se place comme garçon de ferme chez un habitant pour la durée de l'hiver. Lorsque vient le printemps, il reçoit ce qui lui est dû, et il s'en va. La somme n'est pas considérable, car le paysan ne se gêne

point pour exploiter sans vergogne les pauvres diables placés dans la situation de celui-ci, et il leur impose le plus dur labeur pour un salaire dérisoire. Malgré cela, le paysan sibérien regrette d'avoir à déboursier quelques sous.

Une fois le garçon de ferme parti, son ancien maître se met à l'épier pour voir quelle direction il a suivie; puis il prend son fusil et fait semblant d'aller à la chasse, parce que tous les Sibériens sont des chasseurs enragés et d'excellents tireurs. Ils connaissent la forêt aussi bien que les animaux sauvages qui y pullulent. Le maître retrouve donc facilement les traces du valet; il le rejoint et l'abat d'un coup de fusil tiré dans le dos pour lui reprendre son argent; puis il abandonne le cadavre aux bêtes, et il revient tranquillement à la maison après cette « petite partie de chasse ».

Pendant notre voyage, nous entendîmes constamment parler de cadavres trouvés un peu partout, de crimes commis et dont les auteurs ne furent jamais découverts.

La Sibérie était, à cette époque, un pays désert, sauvage; il n'y avait pas d'autre grande route que celle de Moscou; le gouvernement était entre les mains de la police, et les policiers étaient tous à vendre, du haut jusques en bas. Il n'y avait donc rien d'étonnant si des crimes qui vous faisaient dresser les cheveux s'accomplissaient là, sans que personne daignât s'en occuper. Dans le royaume du tsar, la vie d'un homme n'est pas grand'chose, et en Sibérie principalement, comme j'ai pu m'en convaincre plus tard, elle compte pour rien. Même aujourd'hui, où bien des progrès se sont accomplis, où l'administration de la justice a été réformée, cet état de choses n'a guère changé.

---

## CHAPITRE XIX

La forêt primitive. Inutile essai de fuite.

La population le long de notre route.

Le monde des criminels. Les officiers de convois.

Notre voyage s'accomplit en grande partie pendant l'été sibérien. La « Taïga », ou forêt primitive, longée par la grande route sur une longueur de plusieurs milliers de verstes, resplendit alors d'un merveilleux éclat. La forêt revêt une variété infinie d'aspects, grâce à la multiplicité de ses essences; des senteurs délicieuses émanent d'elle; des milliers et des milliers d'oiseaux sautillent entre les branches des arbres et remplissent l'air de leur gazouillement.

Après le long sommeil de l'hiver, la vie éclatait toute puissante et la nature entière semblait déborder de sève; c'était partout une ivresse de joie.

Nous seuls, les prisonniers, apercevions une dissonance dans cette allégresse universelle, car nous songions au triste avenir qui nous était réservé; mais, malgré cela, nous nous sentions comme ressuscités. Après nos longs emprisonnements, cette promenade à l'air libre faisait de nous des hommes nouveaux, et bien des déportés, qui avaient quitté Moscou faibles et malades, avaient repris des forces pendant ce long trajet.

La grande route de Moscou était alors, comme je l'ai déjà dit, le seul moyen de communication dans la Sibérie. Malgré cela, elle était dans un très mauvais état. La chaussée n'était point pavée, et soit pendant le dégel, soit après les orages en été, les charrettes enfonçaient dans la boue jusqu'au moyeu des roues. A des distances de quinze à vingt verstes, s'alignaient des villages et

aussi des petites villes. Des deux côtés de la route, au nord et au sud, il ne fallait pas chercher la moindre trace d'habitation humaine; partout s'étendait la forêt interminable, parcourue seulement par des nomades et des chasseurs vivant à l'état barbare. Chaque fois qu'on faisait halte et même pendant la marche, nous pénétrions sous bois, surveillés par une sentinelle, pour cueillir des bouquets et des baies sauvages. D'étranges pensées nous venaient alors : on n'avait qu'à faire une douzaine de pas dans le fourré impénétrable et c'était la liberté. Mais nous étions ramenés à la sombre réalité par le bruit de nos chaînes et par la présence des soldats qui veillaient sur nous, la baïonnette au canon; ceux-ci, d'ailleurs, ne tardaient pas à nous rappeler pour ne point faire attendre le convoi.

Ces petits écarts, bien qu'ils fussent interdits par le règlement, nous étaient permis par les officiers. Tout d'abord, j'en fus un peu surpris, mais je me rendis bientôt compte que ceux-ci étaient absolument convaincus de l'impossibilité de notre fuite. Quelques rares prisonniers étaient d'un avis différent; évidemment, la chose, à première vue, paraissait très simple : rien de plus facile que de s'enfoncer dans le fourré et de prendre le large. Qui donc aurait pu rattraper un fugitif dans une forêt sans chemin, sans le moindre sentier? Aussi un petit nombre à peine avaient-ils tenté l'entreprise; un seul, au cours du voyage, s'était échappé : c'était Dzonkiewitch, qui, en 1883, avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Il se glissa dans la broussaille, mais il fut repris et furieusement maltraité par les soldats; sans la présence des officiers, ils l'auraient assommé sur place.

Il fut transporté à demi mort à l'hôpital de Krasnoyarsk, et il ne dut qu'à sa robuste constitution d'avoir survécu à ses cruelles blessures; mais il en garda toute sa vie le contre-coup.

Cet événement eut lieu un an avant notre arrivée à Krasnoyarsk. D'autres tentatives d'évasion avaient été faites pendant les étapes, mais sans meilleur résultat, parfois même elles finissaient d'une façon tragique.

Il faut se rappeler que la Sibérie est à peine peuplée et que chaque individu que l'on rencontre sur la route devient aussitôt l'objet de l'attention publique. Lorsqu'il s'agit d'un prisonnier politique, plus spécialement placé sous la surveillance des autorités, il lui arrive souvent

d'être bientôt repris. Bien des fois aussi, les fugitifs étaient obligés de reconnaître qu'ils ne pouvaient pas errer indéfiniment dans la forêt, et ils étaient trop heureux lorsque, à moitié morts, ils retrouvaient la grande route et se rapprochaient d'un village. Dans ce cas-là, la population s'empressait de prêter main-forte aux autorités. Dès que les paysans flairaient un « politique », ils se hâtaient de le livrer à la police.

Jusqu'à ces derniers temps, c'était une opinion, bien justifiée d'ailleurs, que toute la Sibérie, grâce à ses conditions naturelles, était une immense prison et qu'elle présentait plus d'obstacles à l'évasion que les murs les plus hauts, les grilles les plus épaisses et les gardiens les plus nombreux; mais cela n'était vrai que pour les prisonniers d'Etat, à qui les conditions d'existence dans la forêt étaient inconnues, car les criminels de droit commun savaient fort bien se tirer d'affaire.

On comprend, par conséquent, que l'idée soit venue à un grand nombre d'entre nous de se sauver en compagnie des criminels de droit commun. Mais la plupart de ces tentatives finissaient mal; les vagabonds sont toujours prêts à assassiner un politique pour s'emparer de son argent ou plus simplement de ses vêtements. C'est ainsi que périt, comme on le suppose, Ladislas Izbitsky en 1880.

Il avait réussi à faire un « échange »; il s'était échappé comme criminel de droit commun, et depuis cette époque il a disparu à tout jamais. Probablement, les vauriens en compagnie desquels il s'était fourvoyé l'ont mis à mort.

Un exilé administratif m'a cité un exemple d'un autre genre. Il s'était enfui en compagnie de vagabonds, et tandis qu'ils causaient, il avait surpris par leur conversation qu'ils le tueraient pendant son sommeil; il dut donc, pendant des semaines, faire semblant de dormir, tandis que réellement il était éveillé. On peut s'imaginer quelle force de caractère il lui fallut pour résister au sommeil. D'ailleurs, ces chemineaux n'ont pas plus de confiance les uns dans les autres, et très souvent il arrive que l'un d'eux tue son camarade. On dit, par exemple, que, lorsqu'ils se trouvent à deux à l'entrée d'un étroit passage, aucun des deux ne veut passer le premier, de peur d'être assommé par derrière.

Si, par hasard, les prisonniers politiques veulent évi-

ter la société des criminels de droit commun, ils s'exposent à des dangers d'un autre genre. Le compagnon Wlastopoulo m'a raconté qu'ayant été condamné aux travaux forcés à perpétuité, il s'était évadé de concert avec Koziriouff, un révolutionnaire qui avait à subir la même peine, et qu'il fut près d'être dévoré par un ours. L'animal s'était dressé brusquement devant eux, et il n'y avait pas moyen de se sauver. Ils s'adosèrent à un arbre, bien persuadés que leur dernière heure était venue. Par bonheur, M. Marlin passa tranquillement et s'éloigna. Il avait probablement bien dîné auparavant. La faim et la soif leur causèrent aussi d'horribles souffrances, comme le raconta Wlastopoulo.

Nous n'avions pas fait, il est vrai, l'expérience personnelle de ces dangers, mais nous les connaissions suffisamment par oui-dire, et nous nous rendions parfaitement compte qu'une évasion était absolument impossible dans ces conditions.

Deux seulement d'entre nous, Marie Kaljushnaïa, condamnée à vingt ans de travaux forcés, et l'étudiant Jordan, qui avait été envoyé « administrativement » pour cinq ans en Sibérie, étaient constamment préoccupés de projets d'évasion. Ils étaient jeunes tous les deux, à peine âgés de vingt ans, et tourmentés par leurs aspirations vers la liberté. Mais aucun de leurs plans n'était fait pour réussir; tous les deux sont morts en Sibérie. Kaljushnaïa, dont j'aurai à raconter l'histoire plus loin, mourut dans des circonstances tragiques.

\*  
\* \*

Au cours de ce long voyage, nous avions eu naturellement l'occasion de connaître les populations égrenées le long de la grande route sibérienne; elles jouissaient, en apparence, d'un certain bien-être. Beaucoup de ces villages produisaient sur nous une impression plus favorable que certaines villes de province russes. Les maisons étaient spacieuses, construites en bois; elles étaient souvent surélevées d'un étage, ornées parfois de boiseries sculptées et entourées de barrières; elles s'alignaient d'une façon régulière, souvent pendant plusieurs verstes, le long de la route. Aux fenêtres principales, on voyait des rideaux et des pots de fleurs; les chambres étaient

tapissées, bien meublées, parfois même on s'offrait le luxe de sièges en bois recourbé à la mode viennoise.

Le bétail qu'il nous arrivait de rencontrer était plus beau, mieux tenu que celui des paysans russes.

Cette aisance n'était due qu'en partie à la fécondité du sol. Les habitants trouvaient le meilleur de leur profit dans le commerce et dans le roulage. C'était la grande route commerciale entre le nord de l'Asie et l'Europe. Les voitures des caravanes se suivaient en longues files si nombreuses que, parfois, les convois étaient obligés de s'arrêter. Les paysans ne transportaient pas seulement des marchandises, mais encore des voyageurs, car la poste n'était pas en mesure d'assurer le trafic, et les touristes, et plus spécialement les marchands, étaient obligés de louer des voitures privées, qu'on leur faisait payer plus cher. A cela s'ajoutaient des sources de profit plus que suspectes. C'est ainsi que certains villages étaient notoirement mal famés et qu'on les désignait ouvertement comme des repaires de voleurs et de brigands. Aucune caravane n'y passait sans subir quelques dommages : on lui dérobait tantôt une caisse de thé, tantôt un cheval, tantôt une autre marchandise quelconque. Certains de ces habitants n'hésitaient point à se mettre en embuscade sur la route pendant la nuit et à commettre des vols à main armée, et ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces actes de banditisme ne les diminuaient en rien dans l'estime publique. On disait bien haut que tel de ces hommes considérés avait de nombreux vols sur la conscience, mais s'il était riche, cela ne l'empêchait point d'être reçu dans la « bonne société » et d'occuper des fonctions honorifiques, telles que président du conseil de fabrique, conseiller municipal ou même bourgmestre.

Lorsque je vécus plus tard en Sibérie en qualité de simple déporté, j'ai entendu raconter par des personnes tout à fait dignes de foi que tel ou tel de ces bourgmestres, cossus et respectés, était arrivé à la fortune par la ruse, le vol et même par le meurtre.

Et beaucoup de ces individus, qui possédaient pourtant la fortune et plus que le superflu, ne pouvaient point renoncer à ces criminelles pratiques. Voici, par exemple, ce qui se passa, en 1886, à Tschita, la capitale du gouvernement du Transbaïcal : Le gouverneur militaire, général Barabach, avait offert un banquet à tous

les gros bonnets de la ville. Un riche marchand, le bourgmestre Alexeieff, se leva de table au milieu du dîner pour aller arrêter la poste pendant la nuit. Cet honorable citoyen, aidé d'un complice, tua le cocher, blessa grièvement le conducteur et fit main basse sur tous les objets de valeur et sur les lettres chargées, puis il regagna tranquillement son domicile. Mais, comme le conducteur qu'il avait laissé pour mort avait réussi à guérir de ses blessures, l'affaire n'en resta pas là; un juge d'instruction, d'une énergie peu ordinaire, dirigea l'enquête, et on ne parvint point à étouffer ce scandale, comme cela était arrivé bien des fois déjà. Les deux assassins furent traduits devant un conseil de guerre et condamnés à mort.

Les colonies établies le long de la route sont très mêlées, grâce à la variété de leurs origines : il y avait là des villages gros-russiens, tartares, buriates et d'autres encore; cette diversité se manifestait à première vue. Il y avait aussi des localités habitées exclusivement par des membres de différentes sectes que l'on avait forcés à s'établir là pour les punir de s'être séparés de la religion d'Etat.

Je fus surtout intéressé par les villages de « Subotniki »; les partisans de cette secte sont Russes par la race, mais leur religion est d'une forme rigoureusement mosaïque. Il me semblait étrange de voir ces représentants typiques de la race slave se donner comme Juifs de par leur religion, et d'entendre ces Gros-Russiens vanter la supériorité de leur croyance israélite. Par leur manière de vivre et par leurs occupations, ils ne diffèrent en rien des paysans russes; cependant leurs villages se distinguent de ceux des chrétiens par leur propreté et par leur apparence de bien-être.

La plupart des criminels qui, comme je l'ai déjà dit, avaient fait plusieurs fois le même chemin, connaissaient très bien les mœurs et les habitudes des Sibériens; ces gens-là étaient de vraies mines d'observations de toutes sortes, et ils avaient parfois des choses très intéressantes à raconter. Dans leurs récits, les Sibériens ne faisaient pas trop bonne figure, car les vagabonds les haïssaient de tout leur cœur. Ils leur attribuaient tous les forfaits, et ils n'hésitaient pas à se croire de beaucoup supérieurs à eux, bien qu'ils ne se fissent point d'illusion sur leur propre mérite.

— C'est très vrai que nous sommes des coquins, des pas grand'chose, mais nous valons encore mille fois mieux que toute cette racaille, disaient-ils.

Ils accueillait les Sibériens par toutes sortes de quolibets et d'expressions méprisantes, qui semblaient mettre ceux-ci dans une violente colère.

Les antipathies réciproques de tous ces gens-là s'expliquent par ce fait qu'ils se connaissent trop bien les uns les autres, qu'ils ne se pardonnent point les dommages réciproques qu'ils se causent depuis des générations, mais que, par contre, ils oublient volontiers le bien qu'ils ont pu se faire.

\*  
\* \*

Comme, pendant ce long voyage, j'avais été en relations très étroites avec tout ce monde de la pègre, j'appris ainsi à connaître, d'après mes observations personnelles, les « criminels-types ». Il a été souvent et longuement parlé de ces gens-là; aussi n'avancerai-je qu'un certain nombre de faits que j'ai pu saisir sur le vif.

En général, les criminels ont produit sur moi une impression meilleure que je ne croyais; sans doute, il y avait en eux bien des choses désagréables, répulsives même, mais cela était dû, à mon avis, moins à leur tempérament particulier qu'à l'influence désastreuse que les « Iwans » exerçaient sur eux. A l'exception des meneurs et d'un certain nombre de criminels incurables, qui n'étaient point parvenus à faire une « substitution », la plupart d'entre eux appartenaient à la classe des travailleurs du peuple, et ils en avaient les qualités moyennes ainsi que les défauts. Leurs traits prédominants étaient une résignation à la fatalité et un lâche aplatissement devant ceux qui profitaient de leur veulerie pour les dominer. Pour le reste, c'étaient de braves garçons, toujours prêts à venir en aide à leurs voisins, comme c'est la règle dominante dans la classe populaire.

Il y avait aussi, dans notre convoi, un grand nombre de pauvres hères qu'il était absolument impossible de ranger dans la catégorie des criminels. Les administrations communales ont encore aujourd'hui, en Russie, le droit exorbitant de chasser de leur sein les individus qui leur déplaisent, et ces malheureux sont envoyés et domiciliés de force en Sibérie, sans jugement, uniquement pour le bon plaisir de leurs concitoyens; et, chose plus

monstrueuse encore, les autorités communales prennent ces décisions sans consulter la majorité des habitants! Le secrétaire de la commune et deux ou trois notables, ceux qu'on appelle les « kulaki », trouvent très simple de se débarrasser ainsi des pauvres hères qui ne sont pas de leurs amis. Il est inutile de dire quelles injustices criantes sont exercées à l'égard de ces malheureux paysans sans appui et sans défense. Les victimes de ce procédé barbare qui faisaient partie de notre convoi avaient mille détails lamentables à raconter, et tout ce que j'ai pu observer par moi-même dans les villages n'a fait que corroborer leurs assertions.

Sauf de rares exceptions, cette catégorie de déportés était aussi estimable que l'ensemble des paysans russes.

Il y avait aussi, parmi les déportés, des membres de diverses sectes religieuses, et notamment des Skopcis, qui n'avaient rien de commun avec les criminels; au contraire, tous ceux qui ont pu étudier de près la vie et les mœurs de ces sectaires en Sibérie ont pu voir qu'ils constituaient là-bas la partie la plus laborieuse, la plus énergique, la plus intelligente de la population. Dans notre convoi, les sectaires évitaient avec soin de se mêler aux querelles, aux batailles et aux révoltes du reste de leurs compagnons, et ils ne voulaient être en conflit ni avec les autorités ni avec les meneurs. Ils se soumettaient, comme à une épreuve envoyée par Dieu, à tous les mauvais traitements, à toutes les injustices, à tous les outrages dont ils étaient les victimes de la part de leurs compagnons.

Les prisonniers qui ont le moins de crimes sur la conscience et qui ont à subir les peines les plus légères sont aussi les plus craintifs et les plus soumis. C'est parmi eux que se trouvent les tristes déshérités qui, comme je l'ai déjà dit, jouent leur nourriture de plusieurs semaines et ont ensuite à souffrir de la faim. C'étaient les mêmes qui, pour une somme dérisoire, se prêtaient à une « substitution », délit qui leur valait d'être durement fouettés et condamnés à plusieurs années de travaux forcés. Ils étaient traités avec un absolu mépris par les autres prisonniers, qui leur donnaient le nom dérisoire d'« hommes-biscuits »; cette expression était assez appropriée, car ces hommes étaient desséchés, maigres et plats, comme des biscuits. Ils semblaient dénués de toute volonté; le jeu était leur unique passion et aussi la source

de toutes leurs privations et de tous leurs tourments. Dans le convoi, les hommes-biscuits jouaient le rôle des parias; les besognes les plus humiliantes et les plus répugnantes leur incombaient, comme celle, par exemple, de laver les cabinets. Souffrant perpétuellement de la faim, ils volaient tout ce qui leur tombait sous la main. Mais, lorsqu'il leur arrivait de s'attaquer à la propriété d'un « Iwan », le voleur était fouetté dans les règles. En voici un exemple : un jour, un jeune garçon avait dérobé à un « Iwan » un morceau de pain et avait été pris sur le fait. L'« association » le punit cruellement pour lui apprendre à respecter, à l'avenir, le bien d'un de ses membres.

Puisque j'ai prononcé le mot d'« association », je dois dire que des institutions de ce genre ont existé de tous temps dans le monde des criminels. La loi dominante qui y règne est que chaque individu doit s'incliner devant la volonté de tous les membres; tous les participants sont égaux *en droit*; mais, en fait, les vieux criminels, les fripons, en sont les chefs, et ce sont « les Iwans » qui dirigent ces associations dans leur propre intérêt. Leur volonté prime celle de tous les autres; aucune convention entre individus n'est valable sans l'assentiment de l'association. Une « substitution », par exemple, ne peut s'accomplir sans que tous en aient été avertis, et une partie de la somme touchée doit être versée à la caisse commune. Une fois que l'association a donné son consentement, il n'y a plus moyen de se dédire; un condamné qui a accepté la substitution et touché son salaire se mettrait en conflit avec l'association s'il refusait de remplir les termes du mandat consenti; mais un pareil cas ne se présente que très rarement, par crainte de l'implacable vengeance de l'association, car une trahison de ce genre est toujours punie. L'administration est dans l'impossibilité absolue de protéger le traître : elle aurait beau l'isoler du convoi, l'envoyer dans une autre prison, partout il se trouverait un ancien copain pour le dénoncer aux autres prisonniers et tirer vengeance du forfait. A ce point de vue, l'esprit de solidarité est très puissant parmi les criminels. L'association nomme un chef qui la représente auprès des autorités. C'est un poste d'honneur qui, naturellement, est ardemment convoité par le gredin le plus en vue. Le chef sert d'intermédiaire entre l'administration et les

prisonniers : c'est lui qui reçoit l'argent de route pour les déportés, qui veille à sa répartition, qui s'occupe, en un mot, de tout ce qui concerne l'association. Son autorité sur l'ensemble est très importante, mais, par contre, il est sous la dépendance directe de ses « grands électeurs », et ceux-ci le dominent à leur tour. S'il voulait, par hasard, se soustraire à leur tyrannie, ceux-ci ont mille moyens de le mettre en conflit avec l'administration et de se débarrasser de lui. La fonction offre aussi des avantages pécuniaires, et il arrive souvent que le candidat est obligé de verser d'importantes sommes aux grands électeurs à qui il doit sa nomination.

\*  
\* \*

Un poste qui rapportait peut-être moins d'honneur, mais tout autant de profits, était celui de « boutiquier ».

Un des condamnés avait le droit de vendre du thé, du sucre, du tabac et autres objets semblables, mais en secret il fournissait de l'eau-de-vie et des cartes. Ce privilège était accordé par l'association, et pour un temps déterminé, à un postulant, qui devait verser pour cela une certaine somme dans la caisse commune. Le meilleur de ses revenus consistait dans le débit de l'alcool et dans la location des cartes.

Le soir venu, aussitôt que les condamnés étaient sous clé, souvent même de jour, on les voyait se réunir par groupes et tenter la fortune. C'est là que les uns jouaient l'argent de leur voyage, souvent même les vêtements, le linge et les bottes, qui sont la propriété de l'Etat. Naturellement, le prisonnier est responsable des objets qui lui ont été confiés, et, lorsqu'il en manque à la revue, le délinquant est soumis à des peines très dures. A moitié nus, couverts seulement de haillons, les pauvres hommes-biscuits avaient à souffrir toutes les rigueurs du temps, et, lorsque vinrent les jours froids, ils ne marchaient plus, mais ils couraient d'une étape à l'autre, afin de se donner un peu chaud, car ils tremblaient de tous leurs membres. On se demandait avec étonnement comment ces hommes pouvaient ainsi résister au froid et à la faim. Plusieurs fois, nous essayâmes de leur venir en aide. Malheureusement, nos moyens étaient extrêmement limités; en outre, ils allaient perdre au jeu, à la première occasion, tout ce que nous leur avions

donné, et cela malgré les promesses les plus solennelles. Il arrivait parfois qu'un heureux gagnant distribuait une partie de son argent à tous ces affamés, et c'est pourquoi il se formait autour des joueurs un cercle de curieux qui suivaient les péripéties de la fortune avec autant d'émotion que les intéressés eux-mêmes. C'était aussi l'habitude que le « boutiquier », lorsqu'il était au terme de sa fonction, payât à manger et à boire à toute la compagnie. Ce jour-là, c'était grande fête :

— Nous allons, disaient-ils, nous rassasier, car c'est le boutiquier qui régale.

\*  
\* \* \*

Par principe, les officiers d'escorte ne s'immisciaient jamais dans les affaires de l'association, et les prisonniers faisaient eux-mêmes l'ordre pour éviter toute intervention ou toute plainte. Il était vraiment étonnant de voir ces gens-là, pour la plupart meurtriers ou voleurs, se laisser mener aussi facilement, d'autant plus que le nombre des soldats d'escorte était relativement peu élevé.

Pendant tout notre voyage, aucun de ces prisonniers ne fit la moindre tentative d'évasion. Il est sévèrement interdit par l'association de s'évader au cours d'un transport, afin d'éviter des représailles générales. Il y avait parfois des contestations et des querelles, mais aucune ne nécessifait l'ingérence des soldats ou ne provoquait l'attention des chefs. On buvait certainement beaucoup parmi les prisonniers, car on pouvait partout se procurer de l'alcool; mais jamais un homme ivre ne parut devant un officier, ses camarades veillaient à cela. Ainsi s'établissait une espèce d'accord tacite entre l'association et l'officier; celui-ci savait qu'à la condition de lâcher un peu la bride aux prisonniers, il pouvait compter sur eux pour le maintien de l'ordre et pour s'éviter des « affaires ». C'est pourquoi les officiers savaient, à l'occasion, fermer l'œil sur la violation de tel ou tel article du règlement.

Ainsi, par exemple, la plupart des prisonniers portaient des chaînes depuis Tomsk, mais elles étaient simplement attachées au lieu d'être rivées, et on pouvait ainsi s'en débarrasser, une fois arrivé à l'étape. Les officiers le savaient, mais ils ne disaient rien, quoiqu'il fût

sévèrement défendu par le règlement de se défaire de ses chaînes. Il y avait parmi ces officiers de convoi des types bien différents. On en comptait une quarantaine sur le chemin de Tomsk à Kara, mais aucun d'eux ne faisait exception à la règle. J'ai constaté aussi qu'aucun officier n'exerçait de violence contre les prisonniers d'un détachement, qu'il ne se montrait ni rude ni brutal à leur égard, et qu'il cherchait encore moins à se faire graisser la patte par eux, et cependant il arrivait souvent que ces officiers étaient poursuivis en justice pour indécatesse ou extorsion à l'égard des soldats placés sous leurs ordres.

Il ne faut pas perdre de vue que les stations d'étapes sont situées en plein désert, ce qui rend le contrôle difficile : dans de pareilles conditions, on comprend combien les abus et les malversations sont faciles. La plupart de ces officiers avaient reçu une instruction rudimentaire dans certaines écoles militaires, puis on les avait envoyés de là en Sibérie; naturellement, le plus grand nombre lâchent la bride à leurs instincts, certains n'ont d'autre plaisir que de boire, et, une fois ivres, ils se livrent à tous les excès; ils dépensent à la boisson et au jeu l'argent qui leur est confié et ils maltraitent cruellement leurs subordonnés. Il y a quelquefois parmi eux des hommes désireux de faire des économies; ils sont plus sobres, moins emportés, mais les soldats n'en sont pas plus heureux pour cela.

Ceux-là établissent, en effet, des débits de boissons dans les stations d'étapes; ils rançonnent sans pitié leurs hommes et les font travailler pour rien à la maison et dans les champs; toutefois, ils ne constituent qu'une faible minorité.

La plupart des officiers se montraient pleins de formes à notre égard et ils évitaient avec soin toute occasion de conflit. Mais, en dehors de cette attitude générale, il y avait pour nous maints petits détails qui, assez indifférents en soi, n'en avaient pas moins une grosse importance. Par exemple, la question de l'heure du lever amenait souvent des contestations. Il fallait aussi nous débattre avec certains officiers au sujet du baquet, que nous ne voulions pas garder pendant toute la nuit dans notre chambrée; il empestait l'air et était une gêne considérable pour les dames qui voyageaient avec nous. Si l'officier était mal luné ou malveillant à notre égard,

cette bagatelle pouvait facilement provoquer des protestations de notre part, des insultes, des voies de fait, une révolte même, et c'était alors la menace du conseil de guerre avec toutes les suites tragiques que cela comportait. Mais cela n'alla jamais aussi loin, car nous avions le bonheur d'avoir parmi nous des hommes d'un certain âge qui parvenaient toujours à nous calmer, notamment trois d'entre eux qui, allant pour la deuxième fois en Sibérie, avaient l'expérience de ces voyages : c'étaient Maljevani, Spandoni et Tschuikoff. Nous dûmes aussi beaucoup à l'énergie et au tact de Lazareff, notre représentant. Il y avait des officiers qui nous faisaient volontiers des politesses, nous prêtaient des journaux et mettaient tout l'empressement possible à répondre à nos moindres désirs.

Nous eûmes parfois des bonheurs inespérés : c'est ainsi qu'un officier reconnu parmi nos compagnons le vétérinaire Snigirrioff, un ancien camarade d'école. Il fut si ému de la rencontre que, pendant les trois jours où il nous accompagna, il fit de son mieux pour nous procurer mille adoucissements. Un autre officier se présenta à nous comme partisan du socialisme ; il avait autrefois fréquenté les cercles révolutionnaires et il ne faisait aucun mystère de ses sympathies à notre égard. Il nous avoua qu'il avait lu de nombreuses brochures interdites, et il discuta avec nous sur différents problèmes politiques ; ce fut pour nous une agréable surprise de trouver parmi les défenseurs du despotisme un homme qui partageait nos idées. Parfois, le bon accueil de certains officiers était dû à une simple méprise, comme cela arriva dans la circonstance suivante.

Un jour que nous arrivions à la halte d'étape, nous trouvâmes à l'entrée de la chambre qui nous était assignée un homme dans un costume très simple, avec des chaînes aux mains : c'était un déporté, l'ouvrier de fabrique Stephan Agapoff, qui avait été déplacé de la Sibérie orientale dans la Sibérie occidentale, à la suite du couronnement de 1883, ce qui constituait un adoucissement à sa peine. Sa femme, une paysanne sibérienne, l'accompagnait. Comme on attendait notre détachement, l'officier lui avait enjoint de quitter la pièce qu'il occupait, sous le prétexte que les prisonniers politiques qui allaient arriver étaient pour la plupart des comtes et des princes, et qu'on ne pouvait pas faire dormir dans

la même chambre ces hauts personnages avec un vulgaire ouvrier. Agapoff et sa femme pensèrent que la raison invoquée était puérile, et ils refusèrent d'obéir. Cela eut de fâcheuses conséquences pour eux, et l'officier fit enchaîner Agapoff pour le punir. Il alla même plus loin. Dans des instructions, on fixait la quantité de bagages que chaque prisonnier avait le droit d'emporter avec lui, et comme le couple Agapoff ramenait tout ce qu'il avait pu acquérir par un dur labeur dans la Sibérie orientale, il avait naturellement un excédent de bagages considérable. L'officier fit vendre à l'encan tout ce qui dépassait le poids autorisé. C'était là une méchanceté d'autant plus injustifiée qu'il était généralement permis aux exilés d'avoir avec eux un assez volumineux bagage. Il s'agissait, en outre, dans la circonstance, de gens qui avaient bénéficié d'une mesure de clémence. Ces malheureux furent donc littéralement affolés. La conduite de l'officier nous avait indignés. Notre brave représentant Lazareff alla le trouver et le pria de délivrer Agapoff de ses chaînes, ce qu'il fit sans trop se faire prier. Le plus comique, c'est que c'était nous, les prétendus comtes et princes, qui avions causé ces désagréments au pauvre Agapoff. L'origine de cette méprise tenait à ce que la plupart d'entre nous écrivaient en route des lettres adressées à de hauts personnages, tels que le comte Tolstoï, le prince Volkonski, le conseiller secret Tschuleinikoff et d'autres encore : de là la légende qu'il y avait dans notre détachement des comtes et des princes.

Malheureusement, l'affaire eut des suites encore plus dures pour les Agapoff. L'officier avait porté plainte contre eux pour outrages et refus d'obéissance. Comme punition, ils furent envoyés dans une ville, au nord du gouvernement de Tobolsk, dont le séjour était beaucoup plus dur que celui de la Sibérie orientale, d'où ils avaient été ramenés par mesure de clémence.

Ainsi la fantaisie d'un officier suffit pour faire le malheur de deux créatures humaines.

---

## CHAPITRE XX

## De Krasnoyarsk à Irkoutsk.

## Malentendu et conflit.

## Les femmes martyres dans la prison d'Irkoutsk.

La distance entre Tomsk et Krasnoyarsk est d'environ cinq cents verstes. Il nous fallut un grand mois pour la parcourir : vingt jours de marche et dix jours de repos. Nous dûmes attendre une semaine à Krasnoyarsk. Les condamnés de droit commun furent écroués dans la prison des déportés, et nous fûmes, nous autres, enfermés dans celle de la ville.

En y arrivant, nous fûmes frappés de l'ordre et de la propreté qui y régnaient : c'était un édifice vaste, fraîchement récrépit à neuf; partout de l'air et de la lumière à profusion, mais avec des grilles aux fenêtres.

On aurait pu se croire dans un hôtel très bien tenu. Dans tout le sud, et même en Russie, je n'ai jamais vu de prison pareille à celle-là. Nous pénétrâmes dans les corridors, et, là, notre bonne impression fut quelque peu atténuée; partout, au-dessus des portes des cellules, on lisait les inscriptions suivantes : « pour meurtre, » « pour vagabondage, » « pour vol. »

Le directeur, un homme à l'aspect imposant, vint bientôt à nous et nous signifia, d'un ton bref et tranchant, qu'on allait nous enfermer dans nos cellules par catégories : forçats, exilés administratifs et condamnés politiques, conformément aux règlements de la maison. Cela ne nous plut que médiocrement. Nous lui déclarâmes, à notre tour, que nos arrangements pour la nourriture seraient complètement bouleversés, que, depuis deux mois que nous étions en route, nous avions mis en commun nos bagages et notre argent. En outre, nous n'avions

pas l'intention de nous laisser traiter autrement que ne le comportait l'instruction générale. Nous étions en voyage, et, par conséquent, nous n'avions pas à nous conformer aux règlements de la maison, qui étaient faits pour les prévenus et pour les criminels de droit commun. Ce n'était pas notre faute si, au lieu de nous écrouer dans la maison de déportation, où nous aurions dû être envoyés, on nous avait relégués ici. En un mot, nous voulions ce que nous avions fait dans les autres prisons, c'est-à-dire choisir nos cellules à notre propre convenance. On pouvait nous mettre sous clé pendant la nuit, mais non pendant le jour, car c'eût été contraire à l'instruction générale.

Ce langage parut tout nouveau à l'administrateur, et il en fut interloqué. Il nous déclara qu'en aucune façon il ne pouvait supporter une pareille infraction à son règlement. Nous refusâmes de nous installer dans les cellules, et nous restâmes dans le corridor avec nos sacs et nos bagages.

Le chef de la police fut appelé. C'était un type à la Falstaff, et assez ignorant, comme nous pûmes en juger.

Il nous enjoignit de nous conformer, avant tout, au règlement; nous lui fîmes la même réponse qu'au directeur, et nous invoquâmes notre droit. Comme nous parlâmes avec lui, une dame de notre compagnie lâcha, par hasard, le mot d'« humanité ». Pareil au maître de poste qui ne savait pas si le mot « mauvais ton » n'était pas plus injurieux que « coquin », notre homme fut quelque peu décontenancé; il voulut savoir si le mot « humanité » ne renfermait point quelque injure à son adresse, et il exigea des explications. Ayant de la peine à réprimer notre rire, nous le rassurâmes à ce sujet. Le résultat fut que ce dignitaire résolut d'en appeler à une juridiction supérieure, c'est-à-dire au gouverneur. Puis apparurent successivement le colonel de gendarmerie et le procureur, auxquels nous exposâmes de nouveau nos raisons, et qui ne trouvèrent aucun argument à y opposer.

Nous parlâmes ainsi longtemps, et nous étions toujours campés dans le corridor; nous ne pouvions ni mettre en ordre nos bagages ni préparer notre repas, bien que nous fussions aiguillonnés par la faim, car nous n'avions rien mangé depuis le matin.

Enfin, les employés de la prison, en attendant la décision du gouverneur, consentirent à nous laisser prendre

telles dispositions qu'il nous plairait. Nous avons ainsi obtenu ce que nous voulions.

Le lendemain matin, comme nous allions déjeuner, le chef de la police fit son apparition en grand uniforme, le casque sur la tête.

— Messieurs, commença-t-il d'un air solennel, je vous apporte la décision du gouverneur.

Mais il fut aussitôt interrompu par notre représentant Lazareff, qui lui fit observer qu'il devait, tout d'abord, ôter son casque.

— Je vous ferai observer, Messieurs, que je suis en grand uniforme, et que mon casque fait partie de l'uniforme; je ne puis donc l'enlever, balbutia-t-il tout à fait ahuri de cette observation hardie, qui était pour lui toute nouvelle.

— Peu nous importe votre uniforme; chaque fois que vous pénétrez chez nous, la politesse vous fait un devoir de vous découvrir, répliqua Lazareff, de son air le plus tranquille.

— Non, je ne le ferai pas; c'est trop exiger; je n'enlèverai pas mon casque, objecta notre homme.

— Comme vous voudrez. Dans ce cas, nous ne recevrons aucune communication du gouverneur, répliqua Lazareff.

L'homme au casque hésita encore un peu, et, finalement, il découvrit sa noble tête pour nous déclarer, du ton le plus cérémonieux, que le gouverneur avait daigné accueillir notre requête.

Ce n'était ni la première ni la dernière fois que nous devons donner une leçon de politesse aux différents fonctionnaires des prisons.

A Krasnoyarsk, deux de nos compagnons de misère se séparèrent de nous : le vétérinaire Snigiriouff et l'étudiant Korniencko, qui devaient rester dans le gouvernement de l'Iénisseï.

Spandoni, qui était tombé malade, demeura aussi à la prison de Krasnoyarsk.

Nous n'étions plus que onze dans notre groupe.

De Krasnoyarsk à Irkoutsk, nous fîmes mille verstes en deux mois. Sur tout ce long parcours, il n'y avait alors qu'une seule ville, Nijni-Udinsk, et encore méritait-elle à peine cette dénomination.

A Nijni-Udinsk, nous rencontrâmes deux compagnons, les époux Novakovski, qui étaient également en route pour

la Sibérie orientale. J'avais connu Novakovski à Kiew. Il avait, en 1876, pris part à la démonstration qui s'était produite à Pétersbourg, sur la place de Kazan; on l'avait arrêté et exilé en Sibérie. A la suite du couronnement de 1883, il avait été transféré de Balagansk dans le gouvernement d'Irkoustk, à Miniusinsk, dans le gouvernement de l'énisseï. Maintenant, lui et sa femme étaient de nouveau déportés dans la Sibérie orientale, à la suite de l'incident suivant :

Pour un motif quelconque, Novakovski avait eu une discussion avec l'ispravnik (sous-préfet) de Minuisinsk. Un jour, un des exilés politiques eut affaire à ce fonctionnaire, qui, le prenant pour Novakovski, l'avait accueilli avec des propos injurieux. Lorsqu'il eut reconnu sa méprise, il s'excusa; mais l'histoire avait été répétée, et elle était venue aux oreilles de Novakovski et de sa femme, qui l'avait volontairement accompagné en exil. Les déportés tinrent conseil pendant quelques jours pour savoir ce qu'il fallait faire; mais, avant qu'ils eussent pris une décision, M<sup>me</sup> Novakovski avait résolu d'agir. Elle alla donc dans le bureau du fonctionnaire et appliqua sur les joues de celui-ci une paire de gifles en lui disant :

— Voici de la part de mon mari.

La justice l'avait condamnée à la déportation en Sibérie, et, cette fois, c'était son mari qui l'accompagnait volontairement.

Autant que je m'en souviens, des cas de ce genre se produisaient rarement parmi les socialistes russes. J'appris plus tard à connaître et à apprécier M<sup>me</sup> Novakovski: c'était une femme intelligente, courageuse, d'un tempérament vif et résolu. Les deux époux, à ce qu'on m'a dit, sont morts en Sibérie.

Notre voyage continua de s'accomplir de la même façon; mais l'instruction était chaque jour de moins en moins sévère: c'est ainsi que nous nous débarrassâmes, avec le temps, de nos chaînes, ce à quoi personne ne parut faire attention, et que nous fûmes aussi délivrés de l'humiliante corvée d'avoir à nous faire raser la tête.

\*  
\* \*

J'attendais avec impatience mon arrivée à Irkoustk. Je devais y rencontrer une amie des premiers temps, Marie Kowalewskaïa, que je n'avais point vue depuis des

années. Nous nous étions connus en 1875; nous appartenions tous les deux à l'association des «Buntari», et nous nous tutoyions, comme c'était alors l'usage général entre révolutionnaires. Elle était la fille d'un propriétaire terrien nommé Woronzoff, et elle s'était mariée avec Kowalewsky, professeur à un gymnase militaire. Vers 1874, elle avait résolu de se mêler aux révolutionnaires; elle avait quitté son mari et sa fillette et s'était jetée à corps perdu dans le parti de l'agitation. Elle était de petite taille, avec quelque chose de tzigane dans la physionomie, extrêmement vivante, énergique, d'esprit pénétrant, d'une logique tranchante, d'une éloquence enflammée. Elle se distinguait surtout dans les débats théoriques, car elle s'entendait à merveille à résumer une question. Elle le faisait sans froisser la dignité ou la vanité de personne. Elle était très estimée parmi nous, et même les ennemis des idées socialistes appréciaient hautement ses facultés.

Si cette femme était née dans un autre pays, elle aurait certainement joué un rôle historique important. En Russie, elle fut condamnée à quatorze ans et dix mois de travaux forcés, pour avoir été surprise dans une maison où des révolutionnaires avaient résisté à main armée à la gendarmerie. Par sa violence au cours de l'instruction, pendant les débats et en prison, comme plus tard à Kara, en Sibérie, M<sup>me</sup> Kowalewskaja était une des personnalités les plus en vue dans les cercles révolutionnaires.

En prison où, jour par jour, elle avait été le témoin averti des honteuses friponneries des fonctionnaires, son énergie produisait sur ceux-ci une telle impression que cette femme fut le défenseur le plus intrépide de l'honneur et de la dignité des autres prisonniers. Qu'il s'agît d'un détail de la plus haute importance ou d'une simple futilité, d'un abus commis par les plus hauts fonctionnaires ou par le dernier des subalternes, elle protestait toujours et quand même, sans se préoccuper des suites. Dès qu'un conflit éclatait, Kowalewskaja n'acceptait aucun compromis; elle n'avait de cesse qu'elle n'eût atteint son but, c'est-à-dire qu'elle n'eût obtenu réparation d'une insulte ou le retrait de mesures vexatoires. Elle se serait fait tuer plutôt que de céder. Elle avait eu, par là, une influence considérable sur la tactique des «Buntari» en prison, tactique qui consistait à employer les moyens les plus énergiques et les plus radicaux pour

obtenir satisfaction et opposer la violence à la violence; c'est ainsi qu'elle conseillait toujours d'outrager les fonctionnaires, de casser les fenêtres et le mobilier. Elle était pour les moyens excessifs, et si elle consentait à des procédés moins combatifs, tels que refus de nourriture, refus de conversation avec les fonctionnaires, c'était tout simplement par esprit de camaraderie et pour se conformer aux sentiments de la majorité. Elle avait ainsi amené un nombre considérable de conflits, et l'un d'eux, qui avait éclaté dans la prison de Kara, eut pour résultat de la faire emprisonner, elle et trois de ses compagnes, dans les cachots d'Irkoutsk. Là aussi, elle eut maille à partir avec le chef de la police. Pour obtenir satisfaction, elle et ses compagnes refusèrent de prendre tout aliment et se laissèrent torturer par la faim pendant plusieurs jours; mais, lorsque le médecin de la prison eut déclaré qu'elle était sur le point de mourir, le gouverneur céda, et Kowalewskaja obtint, pour elle et pour ses compagnes, ce qu'elle exigeait.

\*  
\* \*

Nous arrivâmes, enfin, à Irkoutsk, la capitale de la Sibérie, dans la seconde moitié de septembre. Nous fûmes enfermés dans la prison de la ville, qui, comme celle de Kiew, est devenue célèbre par les nombreuses tentatives d'évasion que risquèrent les prisonniers politiques.

On assigna aux hommes une cellule commune, et on en donna une autre aux femmes.

A peine avait-on refermé la porte sur nous que je grimpai jusqu'à la fenêtre et que j'appelai à haute voix Marie Kowalewskaja. Celle-ci, comme je l'avais appris, habitait une cellule au-dessus de la nôtre. Elle me répondit immédiatement, et nous causâmes ensemble jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Pendant les huit jours que stationna notre détachement, j'eus bien des fois l'occasion de me promener et de m'entretenir avec elle. Les longues années de séparation n'avaient pas amoindri notre amitié; au contraire, notre sympathie réciproque se réveilla au premier coup d'œil. Nous nous entendîmes comme de vieux camarades, sans avoir besoin de longs bavardages.

Les souffrances qu'elle avait endurées avaient éveillé en moi une pitié profonde. La protestation par la faim,

à laquelle elle s'était soumise peu de temps auparavant, lui donnait une pâleur presque cadavérique, mais son esprit était resté toujours le même : c'était toujours la même nature batailleuse, énergique, que n'arrêtait aucun obstacle. Même les employés de la prison ne pouvaient se soustraire au charme qui émanait d'elle, et ils étaient forcés de rendre justice à sa hauteur d'esprit et à la rectitude de ses sentiments.

Nous avons, naturellement, mille choses à nous dire, et je fus surpris de voir combien son intelligence était restée vive et combien, malgré les souffrances et les privations, elle était pleine d'entrain et de verve. Elle était avide de connaître tout ce qui concernait la vie publique en Russie et dans l'Europe occidentale; pendant trois soirées de suite, je dus lui exposer la situation des ouvriers et les impressions personnelles que j'avais rapportées du dehors.

Mais si elle s'intéressait vivement aux autres peuples, elle montrait peu de sympathie pour le gouvernement de la Russie; elle en était restée aux idées premières du parti révolutionnaire, et son tempérament, ennemi de toute discipline, ne connaissait d'autre moyen d'action que la révolte directe contre le gouvernement.

Ses trois amies étaient aussi des personnalités d'une haute valeur. J'eus l'occasion de causer avec elles et d'apprendre certains détails sur le passé révolutionnaire.

L'une d'elles était la jeune Sophie Bogomoletz, fille d'un riche propriétaire du gouvernement de Poltawa; son nom de famille était Prisyetzkaja. Elle avait suivi les cours d'un lycée de jeunes filles, puis ceux de l'école de médecine de Pétersbourg. Une fois ses études finies, elle avait épousé un médecin; mais, comme Marie Kowalewskaja, elle avait abandonné sa famille, son mari et son petit garçon, pour se dévouer à la cause révolutionnaire. En 1880, elle avait été arrêtée comme membre de l'association des travailleurs petits russiens, et condamnée à dix ans de travaux forcés. Elle fit une tentative d'évasion qui lui valut cinq ans de plus; cette peine fut encore augmentée d'un an, à cause d'une discussion qu'elle avait eue avec un fonctionnaire de la prison. Enfin, elle avait été classée dans la catégorie des prisonniers à surveiller spécialement, c'est-à-dire de ceux dont l'internement devait être encore prolongé.

Sophie Bogomoletz était aussi, de par son tempéra-

ment, absolument conquise aux idées de révolte, et, pendant toute la durée de sa captivité, elle fit une guerre à mort aux fonctionnaires de toutes sortes. Elle allait même plus loin que son amie Kowalewskaja, car, tandis que celle-ci ne reprochait aux fonctionnaires que leurs abus, leurs chicanes et leurs prévarications, elle voyait, elle, dans chacun d'eux, un ennemi personnel. Elle n'acceptait aucun des compromis auxquels, bien des fois, les prisonniers sont obligés de se soumettre : c'était, chez elle, un principe absolu. Elle était d'avis, par exemple, qu'il ne fallait subir aucune visite corporelle, ce qu'elle considérait comme un outrage à la dignité humaine. Il ne fallait point faire valoir, à ce sujet, des raisons de santé; elle serait morte plutôt que de capituler. Les geôliers tremblaient devant elle, car ils se rendaient bien compte qu'aucune peine disciplinaire n'avait d'action sur son énergie.

L'histoire de la troisième prisonnière d'Irkoustk était la suivante :

Au printemps de 1878, elle avait dérobé au bureau de l'administration des finances de Kherson la somme de 1,500,000 roubles, en faisant un trou à travers le mur d'une maison contiguë. La police aperçut, le même jour, sur la route, une dame conduisant à travers la campagne une charrette de paysan, sur laquelle étaient deux sacs qui éveillèrent ses soupçons. La femme fut reconnue pour être l'épouse d'un propriétaire du voisinage, nommée Ellen Rossikova, et les sacs contenaient un million de roubles. En même temps qu'elle, fut arrêtée une femme qui avait pris part au vol; à la suite de révélations de celle-ci, on découvrit le reste de l'argent, à l'exception d'une somme de 10,000 roubles. Il fut établi, à l'instruction, que toute l'affaire avait été organisée et dirigée par M<sup>me</sup> Rossikova.

Elle avait vidé la caisse de l'Etat dans le but d'employer l'argent ainsi soustrait à favoriser les menées révolutionnaires.

De nombreuses personnes, compromises avec elle, furent jugées, et elle fut elle-même, en qualité d'instigatrice de ce complot, condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

Elle aussi menait une lutte acharnée contre l'administration des prisons, et elle ne se laissait arrêter par rien.

La quatrième de ces martyres d'Irkoustk était Marie

Kutitonskaïa. Elle était élève de l'Institut des demoiselles d'Odessa, et, toute jeune, elle avait pris rang dans le parti révolutionnaire. En 1879, elle avait été condamnée à quatre ans de travaux forcés, comme adhérente aux idées de Lisogub et de Tchubaroff, et envoyée à Kara. Une fois sa peine purgée, on l'avait internée dans la région d'Akschia, dans le Transbaïkal; mais elle n'avait pas tardé à être remise en prison. Les fonctionnaires de Kara avaient maltraité les prisonniers mâles, comme je le dirai plus loin. Kutitonskaïa avait alors résolu de se venger sur le gouverneur du Transbaïkal, Ilyachevitch, comme le plus haut fonctionnaire responsable de ces iniquités. Elle avait donc fait feu sur lui, mais elle l'avait raté. Le conseil de guerre la condamna à mort; sa peine avait été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

C'était une jeune et admirable personne, aux cheveux blonds, aux traits sympathiques; il suffisait de la voir pour être conquis par elle.

Après son attentat contre le tyran de la Sibérie, elle fut soumise aux traitements les plus cruels, les plus inhumains. On la jeta dans un cachot humide et sombre, où on ne lui donna pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Elle était, heureusement, secourue par les prisonniers de droit commun qui se trouvaient dans la prison, et qui la révéraient à l'égal d'une divinité. Au risque de s'exposer à une impitoyable répression, ils parvenaient jusqu'à elle, lui faisaient passer des aliments et lui rendaient mille petits services. Sans leur secours, elle n'aurait pas tardé à succomber. Les prisonniers avaient fait subir à son nom une petite déformation, et, au lieu de Kutitonskaïa, ils l'appelaient Kupidonskaïa; ils avaient ainsi, sans le savoir, traduit d'une façon exacte l'impression de beauté que produisait cette admirable créature. Mais sa longue captivité eut bientôt raison de ses forces, et elle mourut, en 1887, des suites d'une maladie de poitrine.

## CHAPITRE XXI

Une leçon au chef de la police.

Rencontre avec des compagnes déportées.

D'Irkoutsk à Kara.

Chaînes volées. Encore un conflit. Arrivée à Kara.

Le récit que ces femmes nous avaient fait de leur martyre nous indignait. Quelle bassesse d'esprit chez leurs tyrans pour recourir à d'aussi mesquines persécutions! Pendant la durée de leur protestation par la faim, on les avait enfermées dans un cachot dont les fenêtres n'avaient aucune vitre, et cela par le froid glacial de la Sibérie!

C'était miracle qu'elles eussent pu résister à tant de souffrances. Tout cela n'avait fait qu'exciter notre haine contre le chef de la police, qui avait été l'instigateur de ces vilénies, et nous brûlions du désir de lui manifester tout notre mépris.

L'occasion ne se fit pas attendre. Un haut fonctionnaire de Pétersbourg, en tournée d'inspection dans la prison sibérienne, vint un jour visiter nos cellules, en compagnie d'une longue suite; le chef de la police se trouvait dans l'escorte. A peine ce dernier était-il entré que Lazareff, notre représentant, se dirigea vers lui et, d'après une résolution prise en commun, lui dit à haute voix :

— Nous sommes vraiment surpris de votre impudence! Comment osez-vous paraître en notre présence, après avoir forcé nos compagnes à recourir à la protestation par la faim?

La société tout entière se hâta de gagner la porte,

suivie par nos imprécations à l'adresse du malfaiteur. Cet incident n'eut pas de suite, et nos amies se réjouirent au récit que nous leur fîmes de l'humiliation infligée par nous à leur bourreau.

Nous avons appris de nombreux détails sur les conditions d'existence à Kara par un autre camarade, qui put nous parler de la prison avec son expérience personnelle. Il s'appelait Ferdinand Lustig, avait été officier d'artillerie, puis étudiant à l'Institut technologique de Pétersbourg.

Au cours du procès Suchanoff et Michailoff, en 1882, il avait été condamné à quatre ans de travaux forcés. Après avoir purgé sa peine à Kara, il avait été déporté. Ce qu'il nous raconta était effroyablement triste : le régime était cruel, et le commandant de la prison, le capitaine de gendarmerie Nikolin, jouissait d'une détestable réputation.

Nous fîmes à quatre seulement le voyage de l'est : Marie Kowalewskaja, Tschuikoff, Lazareff et moi. Les sept autres déportés furent envoyés dans différentes localités du gouvernement d'Irkoutsk, et, seul, le jeune Rubinok, âgé de dix-neuf ans, fut dirigé vers le nord, au désert des Yakoutes.

Nous partîmes à la fin de septembre, avec un détachement de criminels de droit commun. Nous avons environ douze cents verstes à parcourir jusqu'à Kara, et le trajet nous prendrait au moins deux mois. Comme on le sait, le froid se fait sentir, en Sibérie, bien plus tôt que dans les autres pays d'Europe et même de Russie qui sont sous la même latitude, et nous avons à appréhender tous les désagréments d'un voyage d'hiver. Le dernier bateau à vapeur de la saison devait quitter dans deux jours la station de Listvinitchnaya, sur le lac Baïkal, et il fallait y arriver à tout prix; sans cela, nous aurions dû passer tout l'hiver dans la prison d'Irkoutsk.

Le lac Baïkal se montra assez clément pour nous, bien que, généralement, les tourmentes d'hiver constituent un très sérieux danger pour la navigation. Il a été dit un peu partout que les bords de cet immense lac pouvaient rivaliser avec ceux de la Suisse. Je ne veux pas faire ici de comparaison, mais je suis forcé d'avouer que ses admirables montagnes laissèrent dans mon esprit une impression inoubliable.

Nous devons passer la nuit à Mysowaja, sur l'autre rive. On nous avait déjà enfermés dans nos cellules,

lorsque la serrure grinça de nouveau, et le geôlier introduisit une jeune dame, qui vint immédiatement à moi.

— Sonia! m'écriai-je, joyeux et surpris, lorsque je l'eus reconnue.

C'était Sophie Yvanova, une bonne camarade que je n'avais pas vue depuis six ans. De même que Sophie Perovskaja, Vera Figner et autres terroristes célèbres, Sophie Yvanova s'était ralliée au nouveau parti de la *Narodnaja Volja* pendant l'automne de 1879, après la dissolution de la Société « Terre et Liberté ». C'est justement à cette époque que j'avais fait sa connaissance et celle d'autres femmes terroristes. Peu de temps après, en janvier 1880, elle avait été arrêtée à Pétersbourg. Elle travaillait alors, avec plusieurs compagnons, à la typographie clandestine où s'imprimait l'organe intitulé *Narodnaja Volja*. Au moment de l'arrestation, ils avaient opposé une résistance à main armée, à laquelle Sophie Yvanova avait pris une part active. Elle fut, pour ce fait, condamnée à quatre ans de servitude pénale. Maintenant, à l'expiration de sa peine, elle était envoyée en exil dans un gouvernement de l'Ouest.

Ce fut une joie pour nous de nous retrouver, joie trop courte, hélas! car le bateau allait repartir, et notre amie ne devait pas le manquer. Nous nous racontâmes l'un à l'autre, en grande hâte, ce que nous avions fait, tout ce que nous savions de nos amis et compagnons communs; puis il fallut se séparer, et depuis je ne l'ai jamais plus revue. Je sais seulement que Sophie Yvanova est encore aujourd'hui en Sibérie.

Bintôt après, nous étions à Verkhni-Udinsk, la première ville de l'autre côté du Baïkal. Comme presque partout en Sibérie, les prisons étaient bondées; il n'y avait plus de place pour nous, les politiques.

Le sergent (sur le chemin du Baïkal, ce sont des sergents et non point des officiers qui commandent les convois de prisonniers) nous conduisit au bureau de police. Comme il était trop tard, tout était fermé, et il n'y avait là aucun employé qui pût nous écrouer. Le sergent ne se cassa pas la tête pour résoudre le problème: il nous laissa simplement dans le greffe, portes et fenêtres ouvertes, et il s'en alla. Nous étions libres de rester ou d'aller où nous voudrions, et nous fûmes tout surpris de la façon pittoresque dont il avait tranché la difficulté.

Mais notre homme savait bien ce qu'il faisait. Pouvions-nous, en effet, nous éloigner sans être remarqués? Et puis, où aller? Certes, il était facile de s'évader de cette prison, mais plus difficile de continuer la route.

C'est ainsi qu'Elisabeth Kowalskaia s'était échappée non pas une fois, mais deux fois de la prison d'Irkoutsk (déguisée, notamment, en geôlier), mais elle avait été reprise, les deux fois, avant d'avoir pu quitter la ville. Puisqu'il était presque impossible de se cacher dans une ville, relativement grande comme Irkoutsk, avec l'argent et les intelligences dans la place que possédaient Kowalskaia, tout projet de fuite était irréalisable dans un trou comme Verkhni-Udinsk, où tous les habitants se connaissaient, et surtout pour nous, qui n'avions pas de ressources pécuniaires. Mais c'était tout de même une étrange impression de nous sentir libres, sans aucune surveillance, et pourtant d'être prisonniers, et nous fûmes presque furieux contre cet homme pour nous avoir ainsi exposés aux séductions de la liberté.

A Verkhni-Udinsk, nous rencontrâmes encore un camarade qui venait de Kara, et qui allait faire son temps de déportation : c'était Steblin Kamenski, que sa femme accompagnait volontairement.

Il était arrivé trop tard pour prendre le bateau, et il devait attendre à Verkhni-Udinsk que le lac fût de nouveau praticable, c'est-à-dire trois ou quatre mois.

Pendant les deux jours que mon détachement devait passer dans cette ville, Kamenski et moi nous eûmes bien des choses à nous dire, et il me raconta alors son existence à Kara. C'était un brillant causeur, et il évoqua, avec une verve intarissable et jusque dans les moindres détails, la vie de tous nos camarades. Nos rires étaient mêlés de larmes, car ces tableaux étaient passablement tristes. L'existence de nos camarades était, en effet, atrocement dure, sous la schlague d'un directeur de prison dénué de toute humanité.

Kamenski nous dépeignit aussi le capitaine Nikolín; il nous le représenta comme un individu méchant, rusé, menaçant, ne ruminant que les moyens d'infliger à ses prisonniers l'humiliantes corvées.

Nous avons également connu là des camarades qui venaient de Kara. L'impression qu'ils produisirent sur nous était pénible. Les longues années de prison avaient marqué sur eux leur empreinte; leur voix était voilée,

et une expression d'angoisse était répandue sur leur visage. La plupart d'entre eux étaient chauves, malgré leur jeune âge, car il y en avait à peine quelques-uns parmi eux qui eussent dépassé la trentaine. Mais, sauf de rares exceptions, ils n'étaient ni découragés ni déprimés moralement. Très peu d'entre eux pouvaient considérer l'avenir avec espoir. Ils avaient devant eux de longues années d'exil et la perspective de végéter dans un coin perdu de la Sibérie, exposés à toutes les privations. Beaucoup étaient en droit de se demander si le sort qui leur était réservé n'était pas plus lamentable que l'emprisonnement.

Mais, enfin, ils avaient du moins l'apparence de la liberté. Liberté bien problématique, car, en qualité de déportés, ils étaient soumis à mille vexations imprévues; mais cette apparence de liberté les séduisait tout de même.

Je n'en ai connu qu'un seul qui considérât l'avenir avec confiance, bien qu'il eût été déporté dans le pays des Yakoutes, région la plus effroyable de la Sibérie : c'était Yvan Kacshintsev, alors âgé de vingt-cinq ans, débordant de jeunesse et de vie. Il me déclara, un jour, qu'il chercherait à s'enfuir par tous les moyens possibles; il y parvint, en effet, et il vit aujourd'hui à l'étranger.

Avant que les prisonniers eussent atteint leur lieu de destination, mille obstacles se dressaient chaque jour devant eux. Nous, qui allions à Kara, nous marchions avec une vitesse d'escargot, mais c'était pire encore pour ceux qui revenaient de cette localité. A chaque station d'étape, ils devaient attendre le passage d'un convoi pour les amener plus loin, et, souvent, cela durait des semaines; c'est à peine s'ils faisaient chaque jour cinq verstes, et, comme le trajet qu'ils avaient à parcourir comptait parfois des centaines et des milliers de verstes, leur voyage risquait de durer de longs mois. Dans ces rencontres avec les compagnons qui revenaient de Kara, je songeais moi-même à mon avenir. Quel serait mon état d'esprit lorsque, après des années, je repasserais par ce même chemin? Ou même, ce chemin, le reverrais-je jamais?

\*  
\* \* \*

Un jour, je constatai que j'avais été victime d'un vol; on m'avait enlevé le sac contenant certains objets personnels de l'équipement fournis par l'administration, et,

notamment, mes chaînes. Je n'avais d'autre ressource que de dénoncer la chose à l'officier, démarche assez risquée, car, au lieu d'avoir mes chaînes à mes pieds, je me les étais laissé voler. Je fus donc surpris de voir que l'officier prenait allègrement la chose et ne semblait pas trop se préoccuper de la disparition des fers appartenant à la régie.

— Que vais-je faire sans mes chaînes? lui demandai-je. Quand j'arriverai à Kara, il faudra bien que j'en rende compte.

— Il faut, avant tout, que vous en ayez une autre paire, répliqua-t-il. Attendez un moment, je crois que cela pourra se trouver quelque part.

Là-dessus, il donna l'ordre au sergent de chercher dans la chambre de débarras, et celui-ci reparut bientôt avec une paire de chaînes absolument neuves.

— Maintenant, faites bien attention de ne pas vous les laisser voler, observa l'officier lorsque je les eus replacées dans mon bagage.

On voit par cet exemple que nos relations avec les surveillants devenaient moins tendues et presque familières, au fur et à mesure que nous allions davantage vers l'est.

Pendant ce temps, l'hiver s'était déchaîné, un hiver sibérien, avec toutes ses rigueurs. Nous franchissions la chaîne des monts Yablonovoi, et nous nous rapprochions de Tschita, la capitale du Transbaïkal. A la dernière station avant cette ville, nous remarquâmes une agitation inaccoutumée parmi les prisonniers de droit commun; les sergents et les soldats semblèrent, pendant toute la nuit, occupés à les surveiller; nous nous demandions vainement ce qui avait pu arriver. Nous ne sûmes que le jour suivant le mot de l'énigme.

Quoique la distance de cette station jusqu'à Tschita fût considérable, quarante-cinq verstes environ, on ne se leva qu'assez tard, le lendemain matin.

A quinze ou vingt verstes avant la ville, il y avait une ferme isolée à une certaine distance de la route. Nous savions par nos camarades de Kara qu'elle était habitée par un homme qui se donnait comme « Décabriste ». Les Décabristes étaient les révolutionnaires qui avaient assisté à la révolte de 1825, au moment de l'avènement au trône de Nicolas I<sup>er</sup>.

Notre convoi s'arrêta dans la ferme; une chambre

spéciale fut assignée aux politiques, et, bientôt après, le maître de céans vint nous faire une visite. C'était un vieillard d'aspect respectable et digne; il se présenta à nous comme le « Décabriste » Karovaïev. D'après son récit, il avait servi comme enseigne dans la garde; il avait pris part à la révolte de 1825 et avait été exilé en Sibérie. Il nous dit avoir quatre-vingts ans, quoiqu'il n'en parût tout au plus que soixante-cinq. Il se montra très empressé à nous rendre service et refusa l'argent que nous voulûmes lui donner. Pendant ce temps, dans la pièce voisine et dans les corridors, c'était un « boucan » indescriptible : prisonniers et soldats mangeaient, trinquaient ensemble et semblaient d'excellente humeur.

Il faisait déjà nuit lorsque notre détachement arriva devant la porte de la prison, à Tschita. Nous eûmes, dès le début, une discussion très vive avec le directeur, qui s'occupa tout d'abord des prisonniers de droit commun et ne nous donna, à nous, qu'une cellule si salement installée qu'il était absolument impossible d'y passer la nuit.

Ce ne fut qu'après des protestations et des plaintes qu'il se résolut à nous offrir un abri convenable.

Le jour suivant, comme notre détachement allait se mettre en marche, on découvrit que la plupart des prisonniers de droit commun n'avaient plus l'équipement que leur avait fourni l'administration. Nous eûmes alors l'explication de ce qui s'était passé, la nuit précédente, chez le « Décabriste ». L'honorable et hospitalier Karovaïev s'était entendu avec les soldats et les prisonniers du convoi; il leur avait fourni d'abondantes rasades d'eau-de-vie en échange des objets de la régie : vêtements, bottes et autres, qu'il leur avait, naturellement, achetés pour presque rien.

Pour qu'on ne s'aperçût pas que les effets manquaient avant notre arrivée à Tschita, les soldats du convoi s'arrangèrent de manière à nous y faire parvenir le plus tard possible; de cette façon, l'inspection s'était faite en toute hâte, et on n'avait pas pu constater la disparition des effets.

L'honorable Karovaïev ne s'était pas établi sans un motif sérieux dans cette région tout à fait isolée. L'aventure eut des suites assez pénibles pour les prisonniers. On leur appliqua des coups de bâton proportionnellement aux objets qui leur manquaient, puis ils furent équipés de nouveau.

A Tschita, nous nous séparâmes de notre brave représentant Lazareff, qui devait y être interné. Nous résolûmes, les trois prisonniers restants, de faire dans cette ville un assez long séjour.

Depuis notre départ d'Irkoutsk, nous avions passé six semaines en route, et nous étions complètement épuisés. Nous n'avions, d'ailleurs, aucune hâte d'arriver à destination, car de longues années de prison nous y attendaient. En outre, pendant le transport, nous étions soumis à un régime moins sévère, même lorsque nous étions momentanément incarcérés. Nous savions qu'un grand nombre de nos camarades étaient internés à Tschita, et nous voulions refaire connaissance avec eux avant que fussent rompues définitivement pour nous toutes relations avec le monde extérieur, et que les portes de la prison se refermassent sur nous.

Nous nous fîmes donc porter malades, et le médecin de la prison voulut bien consentir à suspendre notre voyage jusqu'au prochain convoi, qui devait nous prendre deux semaines plus tard. Nos compagnons nous faisaient de fréquentes visites, c'est-à-dire qu'ils venaient à la porte de la prison pendant que nous étions dans la cour.

La nouvelle la plus intéressante qu'ils nous apprirent fut le voyage en Sibérie entrepris par l'écrivain américain Georges Kennan; il était en route sur son retour, de Kara à Tschita, et mes amis me dirent le plus grand bien de cet excellent homme.

Nous repartîmes dans les derniers jours de novembre, et, cette fois, en compagnie d'un détachement « de familles », c'est-à-dire que les prisonniers qui faisaient partie du convoi comprenaient non seulement des hommes, mais encore des femmes et des enfants qui les accompagnaient en exil.

C'était un hiver où la neige était assez rare; c'est pourquoi nous n'avions pas de traîneaux, mais des charrettes à deux roues, dont l'usage constituait un véritable martyre. Le froid devenait de jour en jour plus cruel. Nous étions littéralement glacés, bien que nous eussions mis sur nous tous les vêtements dont nous pouvions disposer, et nous pouvions à peine nous remuer. Le seul moyen de se réchauffer un peu était de descendre de voiture et de faire le trajet à pied. Nous avions sous nos yeux le navrant spectacle de malheureux enfants

qui, pour accompagner leurs parents, devaient subir toutes les atrocités de ce climat sibérien.

Chaque jour, nous attendions avec impatience la prochaine étape, où nous pourrions nous réchauffer un peu. Mais toutes ces stations étaient dans un état lamentable; très souvent, elles n'avaient pas été chauffées depuis longtemps, et les prisonniers, trempés jusqu'aux os, à moitié morts de froid, devaient d'abord couper du bois pour allumer le poêle; en outre, ces poêles étaient presque démolis et fumaient horriblement, ce qui ajoutait à la torture de la situation. Souvent aussi, il arrivait que les locaux étaient insuffisants pour donner asile à tout le convoi. A maintes reprises, on nous enferma, nous, les politiques, dans une hutte de paysan. C'était pour nous une vraie joie lorsque nous étions cantonnés de la sorte, car ces huttes, quelque misérables qu'elles fussent, nous paraissaient très confortables en comparaison avec les stations d'étape. Nous aurions souhaité vivre, à l'avenir, dans ces misérables cabanes.

Comme je l'ai déjà raconté, nos rapports avec les soldats de garde s'étaient considérablement modifiés, et il n'était plus question de discipline. Cela avait son bon côté; mais, par contre, les soldats se permettaient toutes sortes de mauvais traitements à l'égard des prisonniers de droit commun, et, parfois, leur brutalité ne connaissait plus de bornes.

Ainsi, un jour que nous allions vers la ville de Nerlshinsk, je remarquai qu'un jeune soldat traitait d'une façon absolument barbare un pauvre diable de prisonnier, et qu'il le frappait à coups de crosse de fusil, parce que celui-ci voulait monter dans la charrette à bagages. J'intervins et je constatai aussitôt que le motif de cette querelle était que le soldat voulait lui-même monter dans le véhicule, tandis que le prisonnier essayait de l'en empêcher. Après que j'eus fortement admonesté le soldat, je m'adressai au sergent et lui déclarai que je porterais plainte pour son manque de sévérité à l'égard de ses subordonnés.

Le lendemain, comme nous traversions la ville sur le chemin de la prison, j'entrai chez un marchand de charcuterie pour faire quelques achats. Aussitôt, le soldat de la veille se trouva derrière moi et me cria :

— Où allez-vous? Qu'allez-vous faire?

Je le laissai gueuler à son aise, je fis mes achats et je

m'éloignai. Le sergent était précisément absent; il s'était éclipsé avec le paysan qui avait fourni les charrettes du convoi et il avait dû entrer boire dans quelque auberge, car je ne l'aperçus qu'à l'entrée de la prison. Je ne fus donc pas peu surpris lorsque le directeur m'annonça que le sergent avait porté plainte contre moi pour insultes à un soldat de garde, et pour avoir volontairement quitté la colonne. Le rusé compère voulait sans doute prévenir la plainte dont je l'avais moi-même menacé la veille. Je pris la balle au bond, et je rédigeai moi-même une accusation par écrit; mon attitude décidée eut pour effet d'obliger le sergent à me faire des excuses en présence de plusieurs témoins, et nous retirâmes ainsi notre plainte.

A Nertschinsk, Tschuikoff et moi nous fûmes enfermés dans la prison pour hommes; une autre cellule fut assignée à Marie Kalyushnaya. Je n'oublierai jamais de ma vie l'impression que je rapportai de cette prison : une rangée de cellules donnait sur un corridor faiblement éclairé. Il était tard, et les prisonniers s'étaient déjà couchés; ils étaient serrés les uns contre les autres, non seulement sur les lits de camp qui avaient été dressés sur deux rangs, mais en même temps par terre; il était absolument impossible de trouver de la place. La plupart d'entre eux n'avaient que la chemise et le pantalon; beaucoup même n'avaient que la chemise pour tout vêtement, et ils étaient étendus à terre. Ils étaient tellement serrés les uns contre les autres que, pour atteindre la « cellule des privilégiés », nous fûmes obligés non pas de sauter par-dessus les dormeurs, mais de les piétiner littéralement.

Une puanteur insupportable empestait l'air, faite non seulement de la transpiration de toutes ces créatures humaines, mais encore de l'odeur des excréments qui remplissaient tous les baquets, et comme ces récipients avaient des fuites, le sol était souillé tout autour, et le liquide qui en décollait se répandait jusque sous les pieds des dormeurs.

Cà et là, sur le sol ou sur les lits de camp, des groupes étaient accroupis, et les joueurs de cartes se livraient à leur passion favorite, indifférents à tout ce qui se passait autour d'eux. Bien que la plupart de ces prisonniers parussent dormir, un vacarme épouvantable régnait dans toutes les pièces. L'enfer de Dante ne pouvait pas offrir

un tableau plus effroyable et plus répugnant que celui-là.

La cellule des privilégiés était bondée, elle aussi. Nous y rencontrâmes deux compagnons récemment arrivés de Kara : Tschekoize et Zuckermann; ils étaient assis sur le sol, et nous eûmes toutes les peines du monde à nous faire faire une petite place à côté d'eux. Je connaissais Zuckermann; il était typographe, et, vers 1878, il était venu à pied de Berlin en Suisse, où j'avais été mis en relations avec lui. Il était reparti plus tard de la Suisse et il avait été occupé à imprimer la *Narodnaja Volja*. Lors de l'envahissement de l'imprimerie, il avait, en compagnie de Sophie Yvanoff et de quelques autres, opposé une résistance à main armée, et je savais par ses camarades combien son attitude fut héroïque au cours du procès. Pour couvrir ces derniers, il avait revendiqué pour lui seul toutes les responsabilités et affirmé que c'était lui qui avait tiré le premier coup contre les gendarmes. Condamné à huit ans de travaux forcés et envoyé à Kara, il était l'enfant chéri de la prison. Toujours de bonne humeur, pétillant d'esprit, il répandait la joie autour de lui; il était d'un désintéressement absolu, sans cesse prêt à se dévouer ou à se sacrifier pour les autres; même dans cette effroyable prison, il avait la force de parler et de rire sans discontinuer. Il nous faisait, notamment, un tableau amusant de la vie qu'il mènerait au pays des Yakoutes, où il était banni. Malheureusement, la réalité fut tout autre. Le pauvre Zuckermann avait vu sa gaieté l'abandonner, et, n'ayant pu supporter la solitude et les privations qui l'accablaient dans son exil, il s'était donné la mort.

Je ne connaissais pas Tchekoidze, mais nous avions de nombreux amis communs. Originaire du Caucase, il avait subi avec succès l'examen d'officier d'artillerie à Pétersbourg. Avec quelques Caucasiens, il avait pris part à la propagande révolutionnaire, et, en 1875, impliqué dans le procès des « cinquante », il avait été condamné à la déportation. Echappé de Sibérie, puis repris, il avait été condamné à trois années de servitude pénale. Maintenant, il allait accomplir sa peine au pays des Yakoutes. Il faisait alors l'effet d'un homme énergique, d'une volonté supérieure et réfléchie, capable de se tirer d'affaire dans toutes les situations. Quels que fussent les coups du sort, il savait les mettre à profit pour

étendre son champ d'action et d'observation. Et, en effet, sa vie répondit bien, plus tard, à ce qu'on vantait de son caractère. Mais les privations avaient ruiné sa santé; lorsqu'il fut envoyé dans la Sibérie occidentale, il tomba sérieusement malade et mourut à Kurgan, en 1897, au moment de rentrer en Europe.

Le matin du 24 décembre 1885, nous arrivâmes enfin à Ust-Kara, un petit village où se trouvent une prison pour les criminels de droit commun et une autre pour les prisonniers d'Etat du sexe féminin. Nous dûmes donc nous séparer là de notre compagne, Marie Kalyujnaya, et je la vis, ce matin-là, pour la dernière fois de ma vie.

Tschuikov et moi fîmes encore les quinze verstes jusqu'à Nijnaya-Kara, où se trouve la prison pour les prisonniers d'Etat. Nous attendîmes jusqu'au lendemain le directeur de la prison, qui devait prendre livraison des criminels de droit commun et de nous deux; puis notre bagage fut chargé sur une charrette et, accompagnés par deux sentinelles, nous nous remîmes en marche après avoir repris nos chaînes, comme l'exigeait le règlement.

Il faisait atrocement froid; malgré le poids de nos vêtements et de nos fers, nous allions d'un pas précipité, comme si nous avions hâte d'être sous les verrous. Nous savions que c'était là notre dernière promenade, que, pendant de longues années, nous n'aurions d'autre récréation que de piétiner dans la cour de la prison, et nous songions avec douleur à l'avenir qui nous attendait.

— Voilà la prison, nous dit l'un des soldats.

Et il nous montra un enclos entouré de longs poteaux plantés les uns à côté des autres. Tout à coup, nous vîmes venir à nous un groupe composé de deux femmes, d'un Cosaque et d'un homme habillé en civil.

— Victor! m'écriai-je, aussitôt qu'ils se furent approchés de nous et que j'eus reconnu ce dernier.

C'était Victor Kostyurin, mon vieil ami, que je n'avais pas vu depuis neuf ans. Il partait maintenant pour l'exil. Nous nous pressâmes cordialement les mains et il nous présenta les deux femmes qui l'accompagnaient: c'étaient Nathalie Armfeld et Raïssa Prybylyeva, qui vivaient « en résidence » à Kara. M. Kennan a décrit dans son livre les aventures de Nathalie Armfeld; qu'il me soit seulement permis d'ajouter qu'en 1879 elle se trouvait avec Marie Kowalewskaïa dans la maison où les révolutionnaires s'étaient opposés à leur arrestation, les armes à la main,

et qu'à la suite du jugement elle avait été condamnée à quatorze ans et dix mois de servitude pénale.

Quant à Raïssa Prybylyeva, elle appartenait à l'association de la *Narodnaja Volja* et, en 1883, elle avait été condamnée à quatre ans.

Bien que nous eussions des milliers de choses à nous dire, il ne fallait pas compter pour cela sur la bonne volonté de nos gardes, qui battaient la semelle par ce froid terrible en plein air, et nous dûmes nous séparer au bout de très peu de temps.

— Un Français, pensai-je en moi-même, trouverait là matière à déclamation. Deux amis se rencontrent sur le seuil de la prison, l'un rendu à la liberté, l'autre qui disparaît pour de longues années derrière d'épaisses murailles. Quelle scène puissamment dramatique!

Encore une poignée de mains, et ce fut fini.

— Nous reverrons-nous jamais, demandai-je?

— Oh! sûrement, à Pétersbourg, le jour du triomphe de la Révolution sociale! s'écria l'une des dames.

Cet espoir était malheureusement vain. Nathalie Armfeld mourut à Kara en 1887. Raïssa Prybylyeva épousa plus tard l'exilé Tiutchev, et elle n'est plus de ce monde. Seul, Kostyurin vit encore à Tobolsk, mais nos deux routes ne se sont plus jamais croisées dans la vie!

\*  
\* \*

On nous conduisit dans le corps de garde voisin de la prison. La sentinelle annonça aussitôt notre arrivée, et nous vîmes apparaître, environné de plusieurs brigades de gendarmerie, le gouverneur de la prison Bolschakoff, officier de cosaques, que des récits de nos camarades nous avaient dépeint comme un brave homme plein d'humanité. Nous fûmes rapidement passés en revue, nous ainsi que nos effets. On ne nous laissa que le linge que nous portions sur le corps. Le reste fut ou transporté au dépôt, ou mis de côté, jusqu'à ce que le commandant Nikolin décidât si nous devions le conserver ou non.

— Vous n'avez pas besoin de garder vos chaînes, nous déclara le maréchal des logis Colubzoff; cette formalité est ici inutile.

La nuit vint avant que nous fussions prêts, et nous fûmes emmenés sous l'escorte des gendarmes.

Depuis mon incarcération à Fribourg, vingt-deux mois s'étaient écoulés; j'avais fait connaissance avec des centaines de prisons différentes et parcouru environ douze mille verstes.

— A la garde! cria notre escorte.

Une serrure grinça, une porte s'ouvrit, et nous franchîmes le seuil de la prison.

---

## CHAPITRE XXII

**Les premiers jours de prison à Kara.  
Vieilles et nouvelles connaissances.**

Nous fûmes introduits dans un long couloir à peine éclairé. A la porte d'entrée et tout près d'une immense huche se tenait un homme en costume de prisonnier.

— Bonjour, Martinowski.

Quoique je ne l'eusse jamais vu, je savais, par les récits des compagnons que j'avais rencontrés en route, que Martinowski veillait du matin jusqu'au soir sur cette huche qui renfermait les provisions des prisonniers.

Il fut quelque peu surpris de se voir ainsi saluer par son nom; mais, lorsque nous lui eûmes donné les nôtres, un sourire se répandit sur son visage, et il nous pressa cordialement la main. Le gendarme mit un terme à ces effusions en criant :

— Deutsch, cellule n° 2; Tschuikov, n° 4.

Une porte s'ouvrit, et j'entrai dans une vaste pièce; au milieu était une table, entourée de bancs; tout autour, étaient des lits de camp pour deux personnes; un énorme poêle répandait sa chaleur, et trois larges fenêtres laissaient pénétrer la lumière.

Mes nouveaux camarades me saluèrent. Ils étaient quatorze. Deux d'entre eux, Sundelewitch et Paul Orloff, étaient pour moi de vieilles connaissances.

La première question à résoudre fut le choix d'une place pour moi. On décida que je partagerais un lit de camp avec Sundelewitch; Starinkewitch dut donc chercher place ailleurs.

J'appris plus tard que ce camarade m'avait fait un gros sacrifice en me cédant ainsi la moitié du lit où il

se trouvait. Il se séparait de son meilleur ami Martiniowski.

Dans une pièce où plusieurs hommes vivent toujours ensemble, le seul moyen pour des amis d'échanger des pensées intimes était de dormir l'un à côté de l'autre, sur le même lit de camp. Je n'ai appris que plus tard à apprécier l'importance d'un pareil voisinage.

Lorsque nous arrivâmes, le repas du soir était déjà fini; je dus me contenter d'une tasse de thé, d'un peu de pain noir et d'un petit morceau de sucre.

Je fus accablé de questions sur les motifs qui m'avaient conduit en prison, sur ma vie, sur tout ce qui se passait en Russie. Ce furent des bavardages, des rires et des plaisanteries sans fin. J'avais la sensation de me retrouver dans le cercle de la famille après une longue absence. Le temps s'écoula très vite, et il était déjà tard lorsque je m'étendis sur une paille que j'avais apportée avec moi.

Mon voyage depuis Moscou avait duré six mois; j'étais exténué; aussi, ce fut pour moi un vrai soulagement que de tomber dans un endroit d'où je ne bougerais pas pendant des années.

Je m'étais réjoui par avance à l'idée de retrouver à Kara mon vieil ami Jacob Stefanowitch. Nous ne nous étions pas vus depuis quatre ans; nous avions pris congé l'un de l'autre en Suisse, au moment où il retournait lui-même en Russie. Dès le commencement de février 1882, il avait été arrêté, et, au cours de l'été de l'année suivante, impliqué dans le procès des « dix-sept » et condamné à huit ans de servitude pénale. Deux ans avant mon arrivée, on l'avait incarcéré à Kara. Comme il occupait une autre cellule que la mienne, je n'avais pu lui dire bonjour qu'en passant, car la ronde avait eu lieu aussitôt après mon arrivée, et les cellules avaient été fermées pour la nuit. Au matin, aussitôt après l'appel, je hélai le gendarme par le guichet et je me fis conduire à la cellule n° 1.

Pendant la journée, il était permis aux politiques de se rendre visite d'une pièce à l'autre; mais il avait fallu lutter pour obtenir ce droit, bien que les cellules des prisonniers de droit commun fussent toujours ouvertes de jour.

Il y avait aussi seize détenus dans la chambre de Stefanowitch. Ce nombre avait été porté au complet par

notre arrivée; je saluai les autres camarades, je causai avec mon ami et fis ma tournée dans d'autres cellules.

L'apparition de nouveaux détenus était naturellement un gros événement dans la prison. Et ils étaient signalés à l'avance, car, malgré toutes les précautions prises, bien des bruits du dehors arrivent à percer les murs.

On m'attendait donc avec une grande impatience, et cela se comprend : les nouveaux venus apportent pour quelques jours un changement dans la vie monotone de la prison; on apprend par eux les nouvelles et surtout des détails sur le mouvement révolutionnaire russe.

Je les renseignai donc de mon mieux; en outre, j'eus l'occasion de connaître les idées de mes camarades, ce qui avait naturellement un vif intérêt pour moi. Ce que j'appris ne fut pas toujours de mon goût; ainsi, je me souviens d'une conversation que j'eus avec une vieille connaissance du nom de Volochenko. Celui-ci était un esprit pénétrant, ardent à la discussion, et qui passait pour un original.

En 1879, il avait été condamné par le tribunal de Kiew à dix ans de servitude pénale; à la suite d'une tentative d'évasion, onze années s'ajoutèrent aux précédentes.

Lorsque je lui parlai du nouveau courant qui se manifestait dans le mouvement révolutionnaire russe, que je citai le groupe socialiste qui s'était formé récemment et qui s'appelait « La Ligue de l'émancipation du travail »; quand je lui eus dit que j'appartenais moi-même à la Sozial Demokratie, et que, par conséquent, je voulais propager en Russie les idées de Karl Marx, Volochenko parut amusé au plus haut point :

— Des Sozial Demokrates en Russie! Où sont donc ces gens-là?

— Vous en avez un devant vous, lui répondis-je.

Les visages de Volochenko et de nos camarades marquèrent une grande surprise. Ils n'auraient pas été plus ahuris si je leur avais dit que j'étais un disciple de Mahomet.

En fait, les idées de Karl Marx étaient alors très peu connues en Russie. On se croyait bien obligé de lire le premier volume du *Capital*, qui venait alors de paraître dans une traduction russe, et parmi les gens instruits de chez nous on reconnaissait volontiers le service que Karl Marx avait rendu à la science économique; mais à Kara, on n'était pas allé jusque-là. On n'y connaissait

notamment rien des bases sur lesquelles Marx avait appuyé pratiquement son socialisme; on allait même jusqu'à repousser ses idées, et cela était dû en partie à l'influence d'Eugène Dühring, en partie à celle du publiciste N. Michailowski, et en partie parce que c'était comme une tradition de « sens commun » que la théorie de Karl Marx était absolument inapplicable à la Russie. C'était aussi l'opinion de Volochenko, bien qu'il ignorât absolument les écrits de Karl Marx.

J'étais en situation de leur donner plus que des opinions verbales sur la nouvelle direction du parti. Nous avions réussi, en dépit de toutes les fouilles, à faire pénétrer par contrebande, jusque dans la prison, certaines brochures interdites, et notamment la première que notre groupe eût publiée : *Le Socialisme et la Lutte politique*, de Plechanov. Comme les compagnons n'avaient pas eu depuis longtemps l'occasion de lire des livres interdits en Russie, la chose fit sensation, et ils se jetèrent avec avidité sur cette pâture toute nouvelle pour eux.

J'étais curieux de savoir comment Sundelewitch accueillerait ce problème, car dans les premiers temps, il avait compté pour un Sozial Demokrat, ou du moins proclamé bien haut que la tactique de la Sozial Demokratie était absolument en conformité avec les aspirations de l'Allemagne.

Nous nous étions connus en 1878. C'était à lui qu'incombait le soin de faire parvenir en Russie, au groupe « Terre et Liberté », les livres interdits, et il avait mis à profit sa connaissance de la frontière pour nous faire passer à l'étranger, Stefanowitch et moi, après notre évasion de Kiew.

J'avais eu, à cette époque, de très chaudes discussions avec Sundelewitch au sujet des moyens à employer pour soutenir la lutte en Russie. J'étais alors un adversaire résolu de la Sozial Demokratie; en ma qualité de terroriste, je considérais la tactique pacifique de la Sozial Demokratie comme inutile et même nuisible, et je soutenais qu'elle était absolument inapplicable à la Russie. Sundelewitch, au contraire, prétendait qu'il était inutile « d'aller au peuple » et que l'agitation au sein des classes ouvrières russes ne donnerait aucun résultat. D'après lui, il fallait d'abord conquérir en Russie la liberté politique, et pour cela tous les moyens étaient bons. Il était

donc tout naturel qu'il ne se fût joint au parti terroriste qu'en 1878, lorsque celui-ci commença son agitation politique. Il faisait partie des premiers qui répandirent l'idée que c'était le seul moyen de renverser l'ordre politique existant en Russie. Il travailla attentivement à l'organisation de certains attentats. Son parti lui dut beaucoup, car il était incomparable lorsqu'il s'agissait de mener à bout certaines entreprises. Il connaissait tous les moyens d'exécution pratique. Il fut arrêté par hasard à Pétersbourg, à la Bibliothèque publique, au cours de l'automne de 1879, et impliqué dans le « Procès des seize », à la suite duquel Kwialkowski et Pressnyakow furent condamnés à mort. Il fut lui-même condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Je n'espérais pas évidemment retrouver dans Sundelewith un partisan de mes idées socialistes. Et cela me causait un grand trouble. Lorsque nous causions pendant de longues soirées sur le lit de camp, nous parlions de nos amis communs qui étaient alors en liberté et luttaien pour nos idées; nous parlions aussi des vaincus de la lutte, de ceux qui s'étiolaient dans les cachots de Schlüsselbourg ou qui avaient trouvé la mort des héros. Mais je redoutais d'en venir avec lui à des discussions théoriques, car je sentais que, sur ce terrain-là, nous ne pourrions peut-être pas nous entendre. Malheureusement, je n'avais que trop bien deviné: Sundelewith ne pouvait point partager mes idées. Comme bien d'autres, il était l'adversaire déterminé de la doctrine marxiste. Il allait même jusqu'à dire que les leçons théoriques du *Capital* étaient absolument inapplicables dans la réalité. Nous eûmes de nombreuses prises de bec à ce sujet dans la prison. J'eus moins occasion de discuter sur la matière avec mon autre ami Stefanowitch, car nous n'habitions pas la même cellule. Lui aussi ne s'attendait pas à cette évolution dans mes idées; elles étaient pour lui absolument étranges, incompréhensibles.

Quatre ans auparavant, à l'époque de notre séparation, nous étions tout à fait d'accord. Il était resté exactement ce qu'il était à l'époque: moitié agitateur, moitié terroriste. J'avais embrassé les idées nouvelles et fondé avec d'autres camarades la *Ligue de l'émancipation du Travail*.

Stefanowitch en entendait parler pour la première fois et il ne savait pas ce que cela signifiait; mais, comme il

était un esprit pensif et réfléchi, il comprenait très bien l'importance de cette tendance nouvelle. Il était clair pour lui qu'il y avait là tout un programme à appliquer à la Russie. Quant au résultat pratique de ce programme, il était plein de doutes, mais il se gardait bien d'accueillir mes idées avec l'hostilité et le mépris que leur témoignaient alors et plus tard certains révolutionnaires.

\*  
\* \*

La vie en commun nous avait amenés à nous servir d'un argot spécial. Ainsi, chaque chambrée avait reçu un nom particulier : la première s'appelait le « Syne-dryon »; la seconde, la « Chambre des Nobles »; la troisième, la « Chambre des Yakoutes », et la quatrième, le « Village ». Ces étymologies dataient déjà de longtemps, et j'en ai oublié la raison.

La « Chambre des Nobles », à laquelle j'appartenais, renfermait quelques personnalités réellement sympathiques; c'étaient des jeunes gens bien élevés, intelligents, pleins de vie et de force. Chacun d'eux représentait dans son genre un type différent; quelques-uns étaient même des hommes tout à fait remarquables.

Parmi ces derniers, je rangerai en premier lieu Nicolas Yatzewitch; il était le fils d'un pope du gouvernement de Poltawa. A dix-sept ans, il était étudiant à l'école vétérinaire de Kharkow. Il fut arrêté pour avoir essayé de faire évader Alexis Medwedjeff; il avait été condamné à quinze ans de servitude pénale. Il s'était sauvé de la prison d'Irkoutsk, puis, repris, il avait été condamné à un supplément de quatorze années. Il avait à peine dix-neuf ans lorsqu'on le déporta à Kara.

Là, il avait conquis tous les cœurs par son noble caractère. Modeste jusqu'à la timidité, silencieux et replié sur lui-même, il exerçait sur tous les autres camarades une influence tout à fait magique. Son avidité de savoir était illimitée. Avec un zèle héroïque, il s'était instruit dans la prison, et il avait de très sérieuses connaissances en sciences naturelles, en philosophie et en littérature; il avait même appris quelques langues étrangères. Il avait encore trouvé du temps pour les exercices physiques, et il s'y montrait à la fois plein d'agilité et d'adresse.

En prison, il était l'ami de tous ses camarades sans exception, plein de bonté pour eux et toujours prêt à leur venir en aide. Il n'est donc pas surprenant qu'il eût conquis la confiance de tous et que chacun reconnût son autorité, malgré sa jeunesse (lorsque je l'ai connu, il n'avait que vingt-cinq ans).

Qu'il s'agit d'une question de popote ou des problèmes scientifiques les plus ardues, son opinion avait toujours un écho dans la majorité.

Par tendance, il était métaphysicien et d'un éclectisme très indépendant. Il partageait les idées de Duhring et des Neo-Kantiens; en matière économique, il était partisan des Carey, des Bastiat et d'autres théoriciens bourgeois; naturellement, il était par là un adversaire de la doctrine marxiste.

D'un tempérament bien différent étaient les deux amis intimes Martinowski et Starinkewitch, que l'on appelait communément « les deux petits Ivans », bien que l'un d'eux seulement portât ce nom. Starinkewitch était également l'enfant chéri de ses camarades, quoique d'une humeur tout autre que Yatzewitch. Il était de ceux que rien ne démonte, toujours de bonne humeur et pétillant d'esprit. Sa verve, ses bons mots, ses folies mêmes nous arrachaient de violents éclats de rire, et sa voix claironnante dominait à ce moment-là celle des autres. Il était étonnamment doué, lui aussi, mais moins appliqué, moins tenace que Yatzewitch. C'était une de ces intelligences heureuses qui saisissent tout au vol, mais il gaspillait ses propres dons, car il s'éparpillait sur mille sujets différents et n'allait jamais au fond. Ses manières étaient presque celles d'une jeune fille, tellement il était tendre, confiant et dévoué par nature; mais il savait, à l'occasion, devenir passionné et même violent. Il était né à Moscou, et il était encore un tout jeune homme, à peine échappé de l'Université, en 1881, lorsqu'il se vit condamner à vingt ans de prison. Son seul crime était d'avoir refusé de dénoncer la personne de qui il avait reçu une proclamation trouvée entre ses mains. Par ses tendances politiques, il était un partisan enthousiaste de la *Narodnaja Volja*.

On dit ordinairement que deux amis doivent, pour s'entendre, avoir des caractères diamétralement opposés; c'était le cas pour les deux petits Ivans; tandis que Starinkewitch était gai et ouvert, par contre Marti-

nowski était sérieux, calme, presque morose. On le voyait rarement sourire, et je ne me rappelle pas l'avoir vu rire une seule fois; il faisait l'effet d'un homme d'une grande puissance de caractère, maître de soi, quelque peu autoritaire. Je ne crois pas qu'il ait jamais cédé ni fait la moindre concession; mais il était plutôt de ceux qui imposent leur volonté aux autres. Il était sans aucun doute un homme bien doué, appliqué à l'étude, mais surtout essentiellement pratique. Il creusait à fond les problèmes qu'il étudiait, et il fut un des premiers qui, dans la prison, s'adonnèrent à l'étude du marxisme; il était également originaire de Moscou, et, comme son ami Starinkewitch, il avait été arrêté à l'âge de vingt ans. Il fut condamné, dans le même procès que Sundelewitch, Kwyatkowski et quelques autres, à quinze ans de travaux forcés, et une tentative d'évasion avait porté sa peine à vingt et un ans. Comme je l'ai déjà dit, il était, lors de mon arrivée à Kara, l'administrateur des prisonniers, ce qui prouve la confiance que ses camarades avait en lui. Il était, à tous les points de vue, un défenseur énergique de nos intérêts. S'il avait été donné à cet homme de vivre dans d'autres circonstances politiques, il aurait trouvé un champ d'action digne de lui, et il aurait pu jouer un rôle considérable dans la vie publique.

Une autre personnalité intéressante se trouvait également dans la prison : c'était l'étudiant Mirski, qui avait dirigé un attentat contre le général Drenteln; l'affaire est assez intéressante et mérite d'être contée.

Le 25 décembre 1879, le général Drenteln se promenait en carrosse dans les rues de Saint-Petersbourg; il venait d'être, quelque temps auparavant, nommé chef de la gendarmerie et directeur de la fameuse « 3<sup>e</sup> Section », comme successeur du général Mezentzef, que les révolutionnaires avaient mis à mort. Tout à coup, un cavalier, monté sur un superbe étalon, fit signe à la voiture d'arrêter, et il déchargea plusieurs coups de revolver à travers les vitres. Les coups manquèrent leur but; le général cria au cocher de suivre le cavalier, et alors commença une course endiablée. Le public ne savait pas ce qui était arrivé, et il contemplait tout surpris l'étrange poursuite d'un brillant cavalier par la voiture du général. Le cocher serrait de près l'étudiant et il sembla plusieurs fois sur le point de l'atteindre. Le fu-

gitif prit une rue latérale et disparut un moment pour voir peu de temps après les chevaux du général sur ses talons. Enfin, il réussit à prendre une avance sérieuse lorsque tout d'un coup son cheval buta, et force lui fut de s'arrêter. Mais il ne perdit pas pour cela sa présence d'esprit; tranquillement, il s'adressa à un agent de police et lui dit :

— Mon brave, ayez l'obligeance de garder mon cheval jusqu'à ce que j'envoie mon cocher.

— A vos ordres, répondit l'honnête gardien de l'ordre public.

Et il tint le cheval par la bride.

L'étudiant disparut au premier tournant, traversa un passage, se jeta dans une voiture de place, et parvint enfin à s'esquiver.

Le général écuma de rage lorsqu'il vit le cheval en de si bonnes mains. Toute la police de la capitale fut mise en mouvement; on finit par découvrir que le cheval appartenait à un manège, et que le cavalier n'était autre que l'étudiant Mirski, un individu depuis longtemps déjà tenu à l'œil par la police. On était donc sur ses traces, mais Mirski n'était plus à Saint-Pétersbourg; il avait aussitôt filé vers la Russie du sud. Mais, quelques mois après, il était trahi par le sort. Il demeurait à Taganrog, chez un de ses amis et coreligionnaires politiques, le lieutenant d'artillerie Tarchoff; un autre officier eut des soupçons au sujet de l'hôte de son camarade et il en parla à la police. La maison fut cernée, mais Mirski ne voulut point se livrer ainsi à ses persécuteurs; il déchargea quelques coups de revolver sur les policiers et chercha à rompre le cercle, mais il fut maîtrisé et arrêté. En novembre 1880, il comparaisait devant un conseil de guerre, en compagnie de Tarchoff, du poète A. Olchin et de quelques autres personnes. C'était l'époque où des gens qui n'avaient pas trempé directement dans les complots nihilistes étaient poursuivis devant les cours martiales et condamnés à mort en un tour de main. Tout le monde était donc convaincu que Mirski, qui avait dirigé un attentat contre le chef de la gendarmerie, serait exécuté. Lui seul était d'un avis contraire. Je me souviens que, peu de temps avant le procès, quelqu'un, qui l'avait vu dans sa prison, nous raconta que Mirski avait formulé le désir qu'on lui envoyât un habit noir et une cravate blanche, car il voulait comparaître dans ce

costume devant ses juges. Nous, ses camarades, nous fûmes surpris de cette étrange requête et nous en rîmes, car jusque-là, aucun révolutionnaire russe ne s'était préoccupé de l'accoutrement qu'il porterait devant ses juges. Mais on se rendit au désir de Mirski :

— l'aisons-lui le plaisir, disions-nous, de briller pour la dernière fois en public et « d'épater » la galerie.

Les journaux racontèrent, en effet, que le principal accusé Mirski avait eu une vraie tenue de gentleman. Sa défense fut reproduite et admirée dans de nombreux journaux étrangers. Il fut, naturellement, condamné à mort, et il ne dut qu'à un miraculeux enchaînement de circonstances de ne pas être exécuté et de voir sa peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. Si, à cette époque-là, l'attentat prémédité contre Alexandre II, à la station d'Alexandrowskaja, lequel ne rata que par un pur hasard avait réussi, ou si le procès avait eu simplement lieu quarante-huit heures plus tard, le 19 novembre, jour où le train du tsar sauta en l'air à Moscou, alors c'en eût été fait de Mirski. Il n'échappa donc à la mort que par raccroc et il fut incarcéré dans la fameuse tour Alexejew-Ravelin, de la forteresse Pierre-et-Paul, où se trouvaient alors les plus redoutables criminels d'Etat, Njetschajeff, Schirajeff et quelques autres. Quatre ans plus tard, il fut déporté à Kara, et je fus son compagnon dans la « Chambre des Nobles ».

Au lieu du jeune homme élégant et distingué sous les traits duquel on m'avait dépeint Mirski, je trouvai un homme plutôt râblé, de taille moyenne, mais solidement bâti, d'environ vingt-sept ans. Il n'avait pas seulement changé extérieurement, il n'était plus le brillant garçon qui se précipitait au-devant des voitures, mais un esprit sérieux qui avait beaucoup appris et beaucoup réfléchi; il avait longuement médité sur les conditions sociales de la Russie et sur le développement futur de son pays. Les théories de Marx lui étaient totalement inconnues, **et cependant il était arrivé seul aux mêmes conclusions.** Il se montrait particulièrement sceptique au sujet d'un projet que caressaient alors les révolutionnaires russes, et qui consistait à arriver au collectivisme par la mise en commun des biens communaux, village par village; d'après lui, il n'y avait rien à faire dans cet ordre d'idées par trop patriarcales. Il était d'avis qu'il fallait avant tout bouleverser les insti-

tutions politiques de la Russie. Il ne voulait pas compter sur la tactique terroriste pour atteindre ce résultat; un soulèvement des masses populaires lui semblait improbable, tellement le peuple russe lui paraissait indifférent et apathique. C'est pourquoi il me demandait constamment, l'esprit à la torture, quelle était, à mon avis, la solution possible; de tous les prisonniers de Kara, il était celui qui se rapprochait le plus des idées marxistes. Lorsqu'il était à l'Université, Mirski avait étudié la médecine; mais, pendant son séjour à la prison, il s'était tout entier adonné à l'étude du droit; il passait pour un juriste consommé, de beaucoup supérieur à tous ceux qui, parmi nous, avaient fait une étude spéciale de cette science.

---

## CHAPITRE XXIII

## L'organisation de notre vie en commun.

## Les Sirius. Parieurs.

Lorsque j'arrivai à Kara, j'y trouvai une organisation solidement établie pour le règlement de la vie en commun dans la prison. Il s'agissait de l'ensemble des dispositions que le temps et la pratique avaient consacrées. Le principe fondamental de cette organisation était l'égalité des droits et des devoirs. Tous les pensionnaires de la prison formaient, au point de vue de l'administration de leurs intérêts, une espèce de communauté dans laquelle tout le monde était confondu, mais où il était tenu compte, toutefois, des besoins et des aspirations individuels. Libre à chacun de faire partie de cette communauté ou de vivre à l'écart, mais les conditions matérielles étaient les mêmes pour tous.

- L'Etat délivrait pour chaque prisonnier une quantité déterminée de vivres : trois livres de pain par jour, un tiers de livre de viande, une certaine quantité de gruau et du sel. Il était, en outre, permis aux prisonniers de se faire envoyer de l'argent par leurs parents ou leurs amis, pour améliorer leur régime; très peu, d'ailleurs, recevaient régulièrement de pareils subsides; l'argent reçu était mis en commun, ainsi que les vivres du gouvernement. Il était réparti de la façon suivante : un tiers servait à se procurer des extras et, notamment, de la viande. Dans notre argot, nous appelions ça « emplir la marmite commune ». Un autre tiers était utilisé de la façon suivante : secours aux camarades qui quittaient la prison pour la déportation simple, abonnements aux journaux qu'on nous permettait de recevoir, affranchissement des lettres, etc. Le troisième tiers était partagé entre tous, et nous l'appelions « l'équivalent »; il servait

tout particulièrement à l'achat de thé, de tabac, de poisson, de beurre et d'autres objets que nous appelions « besoins du second degré ». Il nous arrivait cependant d'être obligés de renoncer à ces petites douceurs pendant des mois et même pendant des années, afin d'épargner l'argent nécessaire à l'achat d'un livre ou de tout autre article dont nous avons besoin.

Nos ressources étaient limitées au point que, pendant ma détention à Kara, on n'a jamais reçu plus de trois kopecks par homme et par jour pour la marmite commune, et que l'équivalent n'atteignit jamais la somme d'un rouble par mois, et souvent même beaucoup moins. Il faut tenir compte, en outre, que, par suite des moyens primitifs de locomotion, tous les produits importés en Sibérie se vendaient deux ou trois fois plus cher que dans la Russie d'Europe : une livre de sucre, par exemple, coûtait de 35 à 40 kopecks. Les prisonniers devaient donc s'imposer les plus grandes privations; la plupart ne buvaient que du « thé en brique », c'est-à-dire du thé de la dernière qualité, et presque toujours sans sucre; un grand nombre d'autres considéraient même ce thé comme un luxe et se contentaient d'un peu d'eau chaude; ceux qui voulaient du sucre dans leur thé n'en recevaient qu'un seul morceau pour toute la journée. Nous ne touchions pas d'argent en espèces, car c'était interdit par le règlement de la prison. Le directeur recevait tous les envois et les portait à notre compte après nous en avoir avertis. Nous faisons alors les listes de nos commandes, et celles-ci étaient enfermées par notre administrateur dans la huche commune. Notre administrateur comptait tous les produits au prix courant, et il tenait un registre exact de ce que chacun venait lui demander. A la fin du mois, on faisait le compte pour chaque prisonnier. Celui dont les demandes avaient dépassé le montant de l'équivalent était reporté avec un *moins* de tant ou de tant de kopecks sur le mois suivant; celui qui, au contraire, avait fait des économies, était inscrit avec la mention *plus*. On cherchait à rattraper, le mois suivant, ce qu'on avait pris en trop le mois précédent; mais il y avait un grand nombre de pauvres diables qui, malgré leur bonne volonté, n'arrivaient jamais à balancer leur compte; aussi les appelions-nous les « moins », tandis que les esprits économes recevaient le titre de « plus ». Ce n'était point une honte parmi nous

d'être rangé dans les « moins », mais ce n'était pas non plus un titre de gloire, et on faisait tout son possible pour balancer son doit et avoir, lorsqu'on recevait des suppléments considérables, à Noël ou à Pâques, par exemple. Mais, malgré cela, certains n'arrivaient jamais à sortir de la catégorie des « moins »; il arrivait alors que, à propos d'une fête ou d'une commémoration révolutionnaire, l'administrateur ou quelques-uns d'entre nous faisaient la proposition « d'amortir les moins », c'est-à-dire d'effacer toutes les dettes. Cette proposition était généralement acceptée par tout le monde, sauf par les « moins », qui votaient contre ou qui s'abstenaient.

Chaque matin, notre administrateur venait aux portes de nos chambrées avec son registre, et il nous demandait ce que nous désirions : l'un commandait pour un sou, c'est-à-dire pour un kopeck de sucre, l'autre du thé en brique. Ces ordres étaient aussitôt inscrits et reportés sur le grand livre. Très peu de temps après, l'administrateur reparaisait et nous faisait passer par le guichet de la porte ce que nous lui avions demandé. L'intendant de la prison lui remettait aussi les autres objets dont nous pouvions avoir besoin, tels que vêtements, linge, chaussures. Sa fonction consistait, en outre, à nous servir d'intermédiaire auprès du directeur et à être notre représentant en toute occasion. L'administrateur était élu au scrutin secret, et pour une période de six mois. L'élu était libre de refuser, ce qui arrivait souvent, car si le poste était honorifique, il n'allait pas non plus sans ennuis et sans fatigue. L'administrateur et tous les membres de l'association avaient le droit de proposer une « revision de la constitution ». Cette proposition était mise par écrit, puis discutée dans les différentes chambrées, après quoi on passait au vote. L'administrateur recueillait les bulletins à travers le guichet, puis il nous faisait connaître le résultat. De violents débats s'engageaient parfois à cette occasion; il se formait des partis qui luttaient l'un contre l'autre; cela se passait comme au Parlement; mais il n'y avait pas de « question de cabinet » à propos d'un vote de confiance ou de défiance.

Nous exécutions nous-mêmes tous les travaux qui pouvaient s'accomplir dans l'intérieur de la prison. Par contre, les prisonniers de droit commun étaient chargés de toutes les corvées qui exigeaient un déplacement au

dehors, telles que transport de l'eau, du bois, et enlèvement des ordures.

Les travaux étaient, pour nous, de deux sortes : ceux qui intéressaient la communauté, tels que le service de la cuisine, le balayage des chambrées, l'entretien du bain de vapeur, et ceux qui nous étaient personnels, tels que lavage du linge, couture, etc.

Tout le monde était employé aux premiers, sauf les malades et les faibles de constitution, qui en étaient dispensés. Le service de la cuisine était assuré par des groupes de cinq prisonniers, qui étaient remplacés toutes les semaines. Il y avait en tout de sept à neuf escouades qui fonctionnaient en même temps. On pouvait se mettre de l'une ou de l'autre, sans se préoccuper de la répartition par chambrée. Chaque groupe avait un chef cuisinier, un aide, un cuisinier spécial pour les malades, et deux hommes à tout faire. Les corvées n'étaient pas toujours faciles, ni surtout bien agréables.

On se mettait à la besogne entre six et sept heures du matin, et, bien souvent, on ne la quittait pas avant cinq heures du soir. La nuit venue, on était exténué et, à la fin de la semaine, on était tout joyeux que la corvée fût finie pour un certain temps; on ne songeait plus qu'à la joie de s'étendre sur les peaux qui garnissaient nos lits. D'autre part, ces occupations faisaient diversion à la monotonie de la prison. La cuisine était, d'ailleurs, pour nous une espèce de club où toutes les chambrées étaient confondues. Lorsque la besogne pressante était achevée, on y passait agréablement son temps : on y apprenait les nouvelles du jour, on y bavardait, on y discutait, on s'amusait même à se faire des niches les uns aux autres. C'est ainsi, par exemple, que le chef imposait d'étranges corvées aux nouveaux venus, qui ne connaissaient pas les traditions du lieu : il commandait à l'un de retirer les pommes de terre de la marmite avec une fourchette; un autre recevait l'ordre de se placer avec un gros bâton auprès du judas qui était percé dans le mur et de frapper sur la tête de tous ceux qui se présenteraient; quant à moi, je dus hacher des grains de millet avec un énorme couteau.

Les cuisiniers avaient beaucoup à faire, étant donné les maigres ressources dont ils disposaient. Les légumes étaient souvent très rares et rendaient ainsi difficile la confection d'un menu.

Lors de mon arrivée à la prison, les pommes de terre manquaient. A midi, pour des raisons d'économie, on ne servait que du bouillon, les viandes étant mises à part pour être servies au souper.

Quand je me mis à table pour mon premier dîner, je savais qu'il serait frugal, car on m'avait fait connaître le régime de la prison; mais, lorsque j'eus avalé ma dernière cuillerée de soupe, sans autre accompagnement qu'un peu de pain, je n'avais pas lieu d'être satisfait. J'étais aussi affamé qu'auparavant, et il me fallut longtemps pour m'habituer à ce genre de nourriture.

L'habileté de nos cuisiniers consistait à garder la viande du bouillon pour le repas suivant; on la coupait alors en tranches, et on la faisait cuire avec des légumes. Le plat favori de la majorité était du bouilli haché et mêlé avec du gruau, et nos gâte-sauces tenaient à honneur de nous servir ce plat au moins deux fois par semaine.

Les plus gourmands d'entre nous avaient l'habitude d'aller flairer du côté de la cuisine, et ils venaient nous rapporter, tout joyeux, qu'on aurait, aujourd'hui, du hachis au gruau. Les cuisiniers se distinguaient surtout le samedi, jour où leur mandat de la semaine expirait. Depuis des années, la coutume était que l'on eût, ce jour-là, un extra appelé « pirogue », et qui était une espèce de pâté fait avec de la farine, du riz et de la viande hachée; pendant toute la semaine, ils mettaient de côté des morceaux de viande pour la pirogue, et ce pâté était si abondant que nous n'arrivions pas à le consommer le même jour et que nous en gardions un morceau pour notre thé du dimanche matin. En général, notre régime était insuffisant, peu nutritif et encore moins agréable au goût. Le pain seul était abondant, car la ration que nous délivrait l'administration était si grosse qu'il en restait toujours un morceau. Mais celui qui n'avait pas un estomac à digérer ces énormes miches était continuellement tourmenté par la faim. Nous ne mangions à notre appétit que les jours de fête, parce que, ces jours-là, notre équivalent était augmenté et qu'en outre, des fonds spéciaux étaient affectés à la cuisine. Les chefs rivalisaient alors d'habileté et ils mettaient sur notre table des mets appétissants, tels que du rôti, des côtelettes, du pain blanc et même des friandises. Il faut rendre cette justice à nos cuisiniers qu'il y avait parmi eux de vrais artistes et

que plusieurs d'entre eux auraient été dignes de servir dans les grandes maisons.

Le régime des malades n'était pas établi à l'avance; le cuisinier devait pourvoir à ce qu'il fût aussi varié que possible, tout en tenant compte de nos ressources. Nous n'avions point parmi nous, du moins de mon temps, de vrais malades; le régime était donc établi pour les détenus qui étaient faibles de constitution, qui souffraient d'une maladie chronique ou qui, quoique bien portants, étaient momentanément déprimés.

C'était notre compagnon Prybyliew qui désignait ceux qui avaient droit à ce régime de faveur. Il nous donnait également d'excellents conseils médicaux, **car**, bien qu'il ne fût que vétérinaire, il avait en médecine des connaissances très étendues et un grand sens d'observation. Sa réputation comme guérisseur était très répandue, et plus tard, lorsqu'il vécut à Kara, en dehors de la prison, bien des gens allaient le consulter, bien qu'il y eût dans le voisinage trois médecins diplômés.

Les aides de cuisine étaient ordinairement ceux qui n'entendaient rien à cet art spécial et qui n'étaient point rebutés par les grosses besognes. C'est pour ce double motif que je ne remplis jamais les fonctions de cuisinier. En qualité d'aides, nous avions à aller chercher de l'eau, à couper du bois, à porter dans les chambres de l'eau chaude ou du charbon pour le **samovar**, à répartir les aliments dans des baquets en bois, à laver la vaisselle, à allumer les poêles et à tenir la cuisine propre.

Ces corvées n'étaient pas toujours très agréables; mais, en retour, tous ceux qui étaient occupés à la cuisine recevaient, suivant un vieil usage, des portions un peu plus copieuses.

Outre l'administrateur qui s'occupait des aliments, nous avions encore un distributeur de pain dont la fonction était de couper le pain, de le répartir dans les chambrées et de rassembler les croûtes qui pouvaient rester. Nous en bourrions un sac de toile que nous remettions, chaque matin, au « distributeur ». Celui-ci les faisait parvenir à la « colonie libre » pour servir à la nourriture de deux vaches et d'un cheval qui appartenaient à l'association.

Un autre fonctionnaire était le « surveillant du poulailler ». Nous avions notamment dans le préau un certain nombre de poules que nous élevions avec le plus grand soin; c'était un plaisir pour nous de voir les poussins

éclore et les jeunes coqs essayer, en des combats singuliers, leur force naissante.

Deux autres camarades avait la direction des bains; ils veillaient à la propreté des cabines et des baignoires et ils étaient pour cela, comme tous les autres « fonctionnaires », dispensés de tout service à la cuisine.

Enfin, il y avait une autre fonction encore et l'une des plus élevées : celle de bibliothécaire. Celui-ci prenait rang immédiatement après l'administrateur et il était désigné par l'élection, tandis que les autres « fonctionnaires » choisissaient eux-mêmes leur emploi. Notre bibliothèque s'était, avec le temps, considérablement enrichie. Elle se composait en partie de volumes apportés par les détenus, en partie d'ouvrages envoyés du dehors. Presque toutes les branches du savoir humain y étaient représentées et particulièrement l'histoire, les mathématiques et les sciences naturelles. Il y avait des livres écrits dans presque toutes les langues européennes, et même des classiques. Deux énormes armoires alignées dans le corridor renfermaient ces trésors, mais **une grande partie** des ouvrages était ordinairement entre les mains de nos liseurs. Notre bibliothécaire avait aussi à s'occuper de la reliure, en quoi nous lui donnions volontiers un coup de main. Les outils que nous avions à notre disposition étaient des plus primitifs; en outre, nous n'avions pas de couvertures en carton, car la matière était trop chère; nous résolûmes donc d'en fabriquer en collant ensemble plusieurs feuilles de papier.

Tschuikow, qui était arrivé en même temps que moi, se manifesta comme un excellent bibliothécaire; il se rappelait très bien non seulement les noms de ceux qui avaient emprunté un livre, mais il savait aussi nous dire avec une précision admirable dans quel ouvrage se trouvait tel détail demandé. Il fut donc indéfiniment réélu.

Dans les chambrées, le service était réglé d'une façon définitive. Suivant son tour, chacun devait balayer deux fois par jour, allumer les poêles, vider chaque matin et rapporter chaque soir les seaux à ordures. Nous nous donnions beaucoup de peine pour maintenir la propreté la plus stricte. Toutes les deux semaines, il y avait un grand nettoyage. Les planches étaient brossées avec de l'eau chaude, la literie aérée, les bancs et les chaises lavés à grande eau dans le préau. Nous veillions aussi à ce que l'aération fût complète et que toutes les règles

hygiéniques fussent observées. On allait au bain une fois par semaine, et chacun lavait son linge, ce qui n'était pas une besogne des plus attrayantes.

Telle était notre organisation domestique. Si l'on veut bien se rappeler que la plupart des internés de Kara étaient des étudiants venant directement de l'Université ou des hommes qui ne connaissaient rien au train-train de la vie quotidienne et des travaux d'intérieur, si l'on tient compte en même temps de la modicité de nos ressources, on sera étonné de voir comment tout était organisé au point de vue pratique et économique. Naturellement, tout cela ne s'était pas fait en un jour, et de nombreux perfectionnements avaient été apportés avec le temps.

Le fait de vivre toujours ensemble et dans la même société amenait parfois des froissements et des petits démêlés qu'il n'était pas en notre pouvoir d'éviter et qui tenaient aux circonstances dans lesquelles nous vivions.

\*  
\*  
\*

Au milieu de chaque chambrée, une lampe avec un abat-jour sombre était suspendue au plafond. Malheureusement, les tables étaient longues et étroites, ce qui faisait qu'il y avait toujours un grand nombre de places très mal éclairées et tout travail était interdit à ceux qui les occupaient. Ces derniers, condamnés à l'oisiveté forcée, dérangent les autres dans leur travail.

Et même, si on avait pu remédier à ce fâcheux état de choses, il eut été impossible d'obtenir le calme et le silence qu'exigeaient les études sérieuses. Alors que seize individus de tempéraments et d'aspirations bien différents étaient réunis dans un étroit espace, on ne pouvait pas exiger d'eux qu'ils s'abstinssent de toute conversation pendant les interminables soirées et nuits d'hiver. C'était précisément au moment où l'on s'asseyait autour de la table que les conversations reprenaient de plus belle : on bavardait, on faisait des mots, on plaisantait et on riait à gorge déployée. C'est pourquoi ceux qui voulaient travailler sérieusement furent obligés de recourir à des moyens spéciaux : ils devinrent des « Sirius », comme nous disions dans notre argot. Les « Sirius » se couchaient dès qu'il commençait à faire nuit, et, aussitôt que le gros de la société commençait à s'endormir, ils se

relevaient et travaillaient jusqu'à l'aube, en même temps que l'étoile « Sirius » se levait à l'horizon (d'où leur nom), et ils se recouchaient pour goûter une ou deux heures de sommeil. Il fallait une rude énergie et une grosse avidité de science pour devenir un « Sirius ». Il n'était pas facile, en effet, de s'endormir le soir, tandis que les camarades bavardaient et faisaient du bruit autour de vous, et à peine commençait-on à reposer qu'il fallait se lever. Cela était très pénible, et je n'ai jamais pu, pour ma part, et malgré mes plus grands efforts, m'y habituer. Cependant, tout le temps que je passai à Kara, certains d'entre nous ont été des « Sirius », notamment Yatzewitch, Kaljuschni et Adrian Mikailoff, dont il sera question plus loin.

Presque aussitôt après mon arrivée à Kara, j'appris à connaître une coutume qui était enracinée dans la prison et dont je vais dire quelques mots.

Nous étions, un jour, en conversation très animée au sujet de la situation politique de la Russie, lorsqu'un camarade, M..., me posa la question suivante :

— Dites-moi, Deutsch, pensez-vous que le tsar sautera bientôt ?

— Non, dis-je, on ne le fera pas sauter, et je crois qu'il mourra de sa belle mort dans son lit.

Ma réponse provoqua une vive protestation de tous côtés ; tous étaient unanimes à affirmer qu'Alexandre III partagerait le sort de son père.

A cette époque, tous les révolutionnaires, à peu d'exceptions près, étaient convaincus de la puissance destructible de la *Narodnaja Volja*, et ils voyaient dans le terrorisme l'unique moyen de combattre l'absolutisme en Russie.

Quant à moi, personnellement, je voyais le mouvement révolutionnaire sous un jour bien différent. Je m'étais déjà occupé d'organisation politique alors que la poussée terroriste était encore à ses débuts ; j'avais assisté aux luttes soutenues par cette Ligue, je l'avais vue se développer, j'avais connu personnellement tous les terroristes, aussi bien les grands que les petits, et j'en étais arrivé à cette conclusion que la *Narodnaja Volja* avait fait son temps. Le courant qui avait contribué à faire la force de ce parti avait atteint son maximum en 1881 ; mais, après la réussite de l'attentat contre Alexandre II, son importance n'avait fait que décliner.

Comme je l'ai déjà raconté, tous les terroristes qui avaient de l'expérience et de la pratique avaient été exécutés, et les jeunes qui les avaient suivis n'avaient plus trouvé dans les événements l'occasion d'éprouver leurs forces. En Russie aussi bien qu'à l'étranger, j'avais pu constater que l'enthousiasme de la première heure avait fait place à un scepticisme inquiet; on avait perdu la foi, bien qu'on n'osât point l'avouer trop haut, et il m'apparaissait clairement que cette réaction durerait longtemps encore.

Comme je développais ces considérations, M... me demanda brusquement :

— Que voulez-vous parier? Je crois, moi, que le tsar sera tué; vous êtes, vous, d'une opinion toute différente. Si vous voulez, fixons un délai pour le jour où le tsar sera exécuté par les révolutionnaires.

— C'est bon, j'accepte.

— Voulez-vous que nous fixions cinq ans, jusqu'au 15 décembre 1890?

— Entendu. Quel est l'enjeu?

Ce dernier point n'était pas facile à préciser. Des paris de ce genre étaient courants dans la prison, ainsi que je l'ai appris plus tard. On s'engageait à propos de tout et à propos de rien. Et les sommes ainsi risquées servaient à nous procurer des petits suppléments de thé, de tabac, de sucre ou d'autres commodités.

Je pariai avec M... que le perdant paierait des gâteaux à toute la chambrée: c'était donc une question de quelques roubles. Le cours des événements me donna raison: à la fin de l'année 1890, M... avait perdu, et il voulut s'exécuter. Mais comme il aurait dû, pour faire honneur à sa promesse, se priver pendant longtemps de certaines petites commodités, je lui fis observer que ce n'était pas la peine, car la plupart de ceux devant qui il avait parié avaient quitté la prison; après quelques vagues protestations, M... finit par se ranger à mon avis.

## CHAPITRE XXIV

## Histoire de la prison de Kara.

## Le « Chat ». La chambrée du « Synedrion ».

## Le premier printemps.

Lorsque l'on causait avec des détenus qui étaient depuis longtemps en prison et que la conversation tombait sur le passé, on entendait dire parfois : « C'était avant les jours de mai, » ou bien : « C'était après le 11 mai. » Ces dates nous étaient devenues tout à fait familières. Chacun de nous connaissait les « jours de mai », car ils avaient pour les prisonniers de Kara une importance aussi capitale que les « jours de février » dans l'histoire de France.

Ce qui précédait les « jours de mai » était pour ainsi dire l'âge d'or; après cette date, ce furent des années sombres et douloureuses. C'est pourquoi il est bon de résumer ici certains événements.

La prison pour les détenus politiques date de 1880. Avant cette époque, ils étaient enfermés dans des pénitenciers qui n'avaient point été construits spécialement pour eux, et qui possédaient, le long du fleuve Kara, plusieurs chantiers affectés au lavage de l'or, dont les revenus étaient la propriété du tsar, ou, comme on dit en langage officiel, du « Cabinet de Sa Majesté ». Les détenus politiques aussi bien que ceux de droit commun devaient s'occuper à laver de l'or pour le maître de toutes les Russies. Cette besogne n'avait rien de particulièrement pénible, et les prisonniers l'accomplissaient volontiers. Il était plus sain et plus agréable de travailler quelques heures par jour au grand air que de moisir dans les prisons. A cette époque, les prisonniers d'Etat jouissaient des mêmes avantages que ceux de

droit commun, c'est-à-dire qu'ils recevaient des rations plus considérables, et qu'une fois leur peine expirée, ils étaient envoyés dans la colonie pénitentiaire; ils pouvaient correspondre avec leurs parents, etc. Les détenus politiques étaient contents de cette assimilation avec les autres prisonniers.

Mais, en décembre 1880, le ministre de l'Intérieur, comte Loris Melikoff, donna l'ordre de ne plus envoyer les prisonniers d'Etat dans les colonies pénitentiaires. A cette époque, Semjanowski, étudiant de l'Université de Pétersbourg, se suicida, laissant une lettre adressée à son père, dans laquelle il disait que la seule pensée d'être renvoyé en prison lui avait dicté cette détermination.

Cet ordre cruel fut donné à une époque où tout le monde se croyait à la veille d'un bouleversement général. Les bruits des tentatives révolutionnaires parvinrent, quoique en retard, à la connaissance des prisonniers lointains de Kara, et, naturellement, notre soif de délivrance n'en devint que plus ardente. C'est ainsi que certains d'entre nous, qui avaient le plus long temps à passer en prison, résolurent de s'évader. Ce plan fut mis pour la première fois à exécution en mai 1882.

Le travail dans les chantiers de lavage, où les prisonniers étaient conduits tous les jours, fournit une occasion toute naturelle. Deux prisonniers devaient s'évader chaque nuit.

Le premier qui, à la décision unanime des camarades, fut désigné pour prendre la fuite fut le révolutionnaire bien connu Mychkin, et il choisit lui-même pour compagnon Nicolas Chrutcheff, qui était un homme d'une initiative hardie.

Tous les deux réussirent à s'échapper. Pour dissimuler leur évasion, les camarades les remplacèrent sur le chantier par des mannequins, au moment de l'appel.

Précisément, à cette même époque, le chef du service des prisons, Galkin-Vrassky, se trouvait à Kara en compagnie du gouverneur Iljachewitch, et bien que la prison eût été visitée par ces deux hauts dignitaires, l'évasion ne fut point découverte. Les deux fugitifs étaient déjà en route pour l'Extrême-Orient, vers la côte de l'océan Pacifique. Le second couple s'échappa quelques jours après, de la même façon et avec les mêmes heureux résultats; ce fut alors le tour du troisième, puis

du quatrième. Mais, au moment même où le dernier de ces couples s'élançait hors du chantier, la sentinelle fit feu et donna l'alarme aux gardiens.

Le coup rata, mais la disparition des huit prisonniers fut constatée.

Cela se passait le 11 mai 1882.

Galkin-Wrassky et Iljachewitch se trouvaient encore à Kara, et la présence des chefs enflamma le zèle des gardiens lancés à la poursuite des fugitifs. Six d'entre eux furent bientôt repris et jugés à nouveau; seuls, les deux premiers, Mychkin et Chutcheff, restèrent introuvables.

Des représailles cruelles furent exercées contre tous les autres prisonniers. Ils furent d'abord transportés par petits paquets dans différentes prisons, et quelques-uns furent, en cours de route, odieusement traités. De plus, la prison dans laquelle ils avaient été enfermés jusque-là fut remaniée de telle façon que chacune des grandes chambrées où ils vivaient en commun fut divisée en trois cellules si étroites qu'on pouvait à peine s'y mouvoir. Enfin, au grand mécontentement de tous, on fit construire un local avec des cellules séparées, et on y jeta certains prisonniers.

On leur enleva tous les livres et tous les objets qui étaient leur propriété particulière; ils furent astreints au régime strict de la prison et soumis encore à bien d'autres chicanes. Ils résolurent donc tous de se laisser mourir de faim, et ils étaient à deux doigts du tombeau lorsqu'on consentit, enfin, à leur faire quelques concessions.

Mychkin et Chutcheff restèrent encore longtemps introuvables. Ils avaient atteint Vladivostok. Au moment même où ils allaient être définitivement en sûreté sur un bateau étranger, on reconnut en eux les deux fugitifs jusque-là vainement cherchés.

Ils s'étaient donc donné une peine inutile, et tous les prisonniers du tsar redoutable furent de nouveau parqués à Kara.

De nombreux changements s'étaient produits dans l'intervalle à la prison; jusque-là, les prisonniers politiques et ceux de droit commun avaient dépendu de la même administration. A partir de ce jour, les détenus politiques des deux sexes furent mis sous la surveillance de la gendarmerie. Un officier de cette arme avait été

envoyé de Pétersbourg et installé comme commandant. Des sous-officiers de gendarmerie remplissaient les fonctions de geôliers.

Par suite de ces changements, le régime de la prison avait été complètement modifié, et cela, naturellement, au détriment des détenus. On supprima les ateliers. Les prisonniers furent réduits à l'inactivité, et la plupart d'entre eux ne quittèrent plus la prison; on leur interdit en même temps toute correspondance avec leurs parents. En outre, treize d'entre eux furent transférés à Pétersbourg, dans la forteresse Pierre-et-Paul; dix furent renvoyés de là à Schlüsselbourg. Un seul de ces derniers est encore vivant; les neuf autres ont succombé aux tourments qu'on leur fit endurer.

\* \* \*

Pendant les trois années qui s'écoulèrent depuis les « jours de mai » jusqu'à mon arrivée, quatre commandants s'étaient succédés à la prison de Kara. L'un d'eux avait été convaincu d'avoir volé environ mille roubles sur l'argent envoyé aux prisonniers; il fut, pour cela, déporté au pays des Yakoutes.

A chaque mutation de commandant, le nouveau régime variait. C'est ainsi que, dans les chambrées, les murs de séparation avaient été abattus, et on avait bénéficié de quelques petits adoucissements.

Les parents d'un des prisonniers ayant adressé une plainte au gouvernement, les ordres de Loris Melikoff furent rapportés comme illégaux, et les détenus, conformément au règlement, furent de nouveau envoyés dans la colonie pénitentiaire. Les règles concernant ce privilège étaient fixées de la manière suivante : une durée d'un ou deux ans, suivant l'importance de la condamnation, était considérée comme « temps d'épreuve », et pendant ce délai, le prisonnier devait rester en prison; les autres années étaient appelées « temps d'amélioration », et dix mois y comptaient pour un an. De cette façon, je n'avais pas à rester en prison treize ans et quatre mois, mais bien onze ans et cinq mois, et comme le jugement était entré en vigueur le 12 octobre 1884, je devais être relâché en février 1896. La loi dispose, en outre, qu'après deux ou trois ans de ce « temps d'amélioration », les prisonniers condamnés aux travaux forcés doivent être

envoyés dans la colonie pénitentiaire, c'est-à-dire qu'on leur accorde la permission de séjourner dans des habitations particulières qui leur sont désignées, ou qu'ils peuvent faire construire eux-mêmes; ils y sont soumis, d'ailleurs, pour le reste, à toutes les prescriptions en vigueur pour les autres prisonniers. Mais cela constitue un adoucissement capital, en ce sens que le détenu n'est plus obligé, à partir de ce moment, de passer ses jours et ses nuits dans des chambrées communes.

On comprend que, pour les prisonniers d'Etat, gens ordinairement cultivés, ce privilège avait une importance capitale et qu'ils devaient malaisément en supporter la suppression. Aussi la joie des détenus fut-elle grande à Kara lorsque, deux ans après les « jours de mai », le nouveau commandant, le chef d'escadron Burlei, celui qui avait succédé au voleur Manajeff, fit savoir que peu de temps auparavant une décision sénatoriale avait annulé cette restriction au règlement. Le fameux Manajeff avait supprimé le document qui proclamait cet état nouveau pour mieux pouvoir dissimuler ses propres vols. Le chef d'escadron Burlei fit donc des démarches immédiates auprès du gouverneur afin que tous les détenus qui avaient droit à cette faveur fussent envoyés de la prison à la colonie pénitentiaire. Mais, avant qu'une décision intervînt, ce commandant à l'esprit humanitaire avait été changé, et son successeur Nikolin, auquel j'ai déjà bien des fois fait allusion, s'arrangea de façon à limiter le plus possible l'exécution de cette heureuse mesure. Le Sénat avait pourtant décidé, les lois étaient formelles, mais les « mesures administratives » ne se gênaient pas pour passer outre.

Le chef d'escadron Nikolin était un homme d'esprit étroit et méchant, qui ne reculait devant aucun prétexte pour ennuyer les prisonniers. Toutes les décisions qu'il prenait se retournaient contre nous. Il écrivit, notamment, au gouverneur qu'il n'aurait pas assez de sous-officiers pour surveiller la colonie pénitentiaire si tous les prisonniers qui avaient droit à cette faveur y étaient envoyés. C'est pourquoi il demanda que quinze individus seulement fussent appelés à bénéficier de cette mesure. Le manque de sous-officiers n'était qu'un misérable prétexte, car il lui fallait à peu près autant de géoliers pour surveiller les détenus dans la prison. Malgré cela, son vœu fut favorablement accueilli. De nom-

breux prisonniers qui avaient droit à être envoyés dans la colonie pénitentiaire furent donc obligés d'y renoncer. La suite de cet état de choses fut que, chaque fois qu'une place était disponible à la colonie, il se présentait une dizaine de candidats, parmi lesquels Nikolin choisissait suivant son caprice. Naturellement, cet acte d'arbitraire attirait à son auteur la haine des autres prisonniers, d'autant plus que son attitude pour tout le reste n'était pas de nature à atténuer l'indignation qui régnait contre lui.

Peu de temps après mon arrivée à la prison, j'eus l'occasion de connaître cet homme, car, à cette époque, il venait souvent à la prison. Il pouvait avoir cinquante-cinq ans environ. Il était de taille moyenne et trappu; il avait la bedaine d'un homme important, le visage rond et gras, des yeux en trous de vrille et qui regardaient en dessous; une barbe broussailleuse. Il faisait l'effet d'un vieux gros chat toujours prêt à mordre, et on le désignait généralement par ce surnom de « chat ». Il en avait le regard et il semblait toujours prêt à sauter sur sa victime, les griffes en avant. Il parlait toujours d'une voix doucereuse et il avait l'air de zézayer. Tout en lui inspirait une insurmontable répulsion.

Pendant ses visites à la prison, il se tenait d'ordinaire aux côtés de notre administrateur, et, tandis que celui-ci était occupé à sa huche, il bavardait perpétuellement sans se préoccuper de savoir s'il « rasait » les gens. Pendant ses monologues interminables et ininterrompus, il ne cessait de se lamenter sur son sort. A l'entendre, si on avait rendu justice à son zèle et à ses mérites, il aurait dû au moins être général. C'était là son éternelle plainte.

Sa carrière avait commencé vers 1860, sous Mourawieff, le bourreau de Wilna, et il racontait les précieux services qu'il avait rendus, à cette époque; malgré cela, vingt-cinq ans après, il n'était que simple chef d'escadron. Sans doute, son excès de zèle avait dû nuire à son avancement, et il en donnait comme preuve ce qui lui était arrivé précisément à Kara.

Un jour, il avait posé par lettre au gouverneur la question suivante, qui était d'une importance capitale à ses yeux : « Lorsqu'on lave les planches dans une chambre et que les prisonniers sont obligés de rester dans le corridor, le geôlier peut-il les faire entrer dans une autre chambre? »

— Savez-vous ce qu'on m'a répondu? disait le « chat ». On m'a répondu de m'en rapporter au paragraphe 13 du règlement; or, ce règlement ne comporte que douze paragraphes!

Il n'avait pas compris l'ironie de la leçon, et il n'en continua pas moins à bombarder le gouverneur de lettres et de questions, à propos de la moindre vétille.

La surveillance de la prison ne suffisait pas à épuiser sa manie de contrôle et son besoin de tout savoir: il fourrait son nez dans tout ce qui se passait aux environs de Kara.

Une fois, il eut le rare bonheur de découvrir un vol assez impudent qui avait été commis au détriment de l'Etat. L'auteur responsable était le major Potuloff, qui administrait la prison pour criminels de droit commun, le même qui avait offert l'hospitalité à M. Kennan, pendant son séjour à Kara.

Sous l'administration de ce Potuloff, le feu avait pris une fois dans le magasin où se trouvaient plusieurs milliers de pouds de farine destinée à l'alimentation des prisonniers. Or, la farine, lorsqu'elle est réunie en un gros tas, ne brûle pas et la surface seulement est rôtie. L'entrepôt avait été complètement incendié, et on n'avait pas trouvé la moindre trace de farine! On en avait donc conclu que la marchandise n'avait jamais été livrée, que le brave major avait fait une affaire avec les fournisseurs et qu'il s'était arrangé de manière à mettre le feu au magasin avec l'aide de quelques subordonnés. Ce vol n'aurait vraisemblablement pas été découvert si le « chat » ne s'était pas occupé de l'affaire, et si, grâce à cette dénonciation, on n'avait pas constitué une commission d'enquête dont il eut le bonheur de faire partie. Il eut là l'occasion de déployer ses talents de furet, et il mit au jour un ensemble imposant de vols et de malversations.

Le gentilhomme hospitalier décrit par Kennan sous les traits du major Potuloff, ce qu'il était en réalité, avait pillé sans scrupules les deniers publics.

C'est ainsi que, sur ses états, figuraient des centaines de prisonniers qui, depuis longtemps déjà, avaient été renvoyés ou s'étaient évadés, et il continuait à les faire figurer sur ses comptes d'entretien et d'habillement, tandis qu'il partageait en frère avec les fournisseurs les bénéfices que lui rapportait cette supercherie.

Notre homme fut chassé de sa fonction; mais, malgré cela, il ne passa point en justice : il avait des protections, ce qui explique tout.

\*  
\* \*

Quoique les camarades de la « Chambre des Nobles » me fussent tout à fait sympathiques, je manifestai le désir de passer dans celle où était détenu mon ami Stefanowitch. Mais il fallait, pour cela, l'autorisation du « chat ». Celui-ci me la refusa, en déclarant que je devais d'abord obtenir l'assentiment du gouverneur. La vérité, c'est qu'il craignait de nous voir évader, le jour où nous serions réunis; c'était tout simplement stupide, car, depuis que les gendarmes nous surveillaient, toute fuite à Kara était impossible; mais ce n'était là qu'une excuse choisie par le « chat » pour couvrir son besoin de chicanes. Ce ne fut que plusieurs semaines après qu'il m'accorda la permission, et que je pus passer dans le « Synedrion »; c'est ainsi qu'on appelait la chambrée de mon ami Stefanowitch.

La vie y était bien différente de celle qu'on menait dans la « Chambre des Nobles ». La plus grande partie des occupants étaient des ouvriers, et la plupart des autres avaient un goût tout particulier pour les travaux manuels : elle présentait donc l'aspect d'un vaste atelier.

La possession d'outils de toutes sortes était en réalité défendue, mais chacun en détenait un certain nombre. Toutes les semaines, une visite de la chambrée avait lieu, sans qu'on trouvât jamais rien. Ces visites s'accomplissaient régulièrement, mais d'une façon superficielle, car on ne nous fouillait pas personnellement. C'est pourquoi nous avions soin de cacher sur nous ou dans nos poches tous les outils en notre possession.

Certains de ces ouvriers étaient vraiment des maîtres dans leur spécialité. Chrutcheff, dont j'ai déjà parlé, était notamment tout à fait remarquable à ce point de vue, et le serrurier Bubnowski ne lui cédait en rien. Celui-ci avait, avec des morceaux de fer et des vieux clous, fabriqué un tour de proportions exigües, qu'il pouvait dissimuler dans sa poche.

Grâce à cet instrument, il avait assemblé une quantité de roues et de ressorts; bien qu'il n'eût jamais été de sa vie horloger, il avait fabriqué une montre, chef-d'œuvre

de mécanisme, qui trouva plus tard sa place dans un musée de la Sibérie.

Il n'y avait presque pas de métiers qui ne fussent exercés dans notre atelier, et ceux qui s'adonnaient à une spécialité étudiaient les manuels avec une opiniâtreté et une patience qui ne tardaient pas à faire d'eux des ouvriers et des artistes accomplis.

Notre chambrée était un heureux résultat de ce que produit la fréquentation des ouvriers et des hommes instruits. Yatzewitsch et Zlatopolski venaient chaque jour chez nous pour donner des leçons de mathématiques et de sciences naturelles; Fomitcheff enseignait la connaissance de la langue russe. C'est pourquoi notre chambrée était parfois appelée aussi « l'Académie ».

Parmi les travailleurs, un certain Karl Iwanein avait éveillé mon intérêt; il était d'origine finlandaise, mais tout à fait russifié. Sa passion était la lecture des œuvres d'imagination, et il était très instruit sur ce point. Il se montrait tout particulièrement partisan acharné des idées du comte Tolstoï. La moindre objection que l'on faisait contre les doctrines de ce sage avait le don de provoquer chez lui une violente colère. C'était un homme bien doué, mais un original. Peu de temps après que j'eus fait sa connaissance, il fut envoyé à la colonie pénitentiaire, où il ne tarda pas à se suicider.

Parmi les lettrés de la chambrée, Fomitcheff et Fomin se distinguaient tout particulièrement par leur ardeur à l'étude. Je connaissais Fomin depuis la Suisse, où il avait vécu quelque temps en qualité de réfugié. Ancien officier d'infanterie, il avait été arrêté en 1879 pour propagande parmi les soldats et jeté en prison à Wilna, mais il s'était évadé avec l'aide d'un camarade. Il ne put supporter la vie à l'étranger, et il revint bientôt en Russie où il se cacha un certain temps; mais, en 1882, il fut arrêté de nouveau à Pétersbourg et condamné à vingt ans de travaux forcés. A Kara, il se plongea dans l'étude des sciences naturelles et tout spécialement de la minéralogie.

Je n'avais pas connu Fomitcheff, mais j'avais entendu parler de lui comme d'un révolutionnaire très actif. Il était le fils d'un pauvre sacristain, et il avait étudié à Odessa. Il y fut arrêté en 1877, pour cause de propagande dans l'armée et envoyé devant un conseil de guerre. Mais même ce tribunal ne put pas trouver de

motif pour le condamner, et il fut acquitté au milieu des ovations que l'assistance lui prodigua, ainsi qu'à son défenseur. Peu après, il était arrêté une seconde fois et jugé en compagnie de Lisogub, Tchubaroff et d'autres camarades, et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Pendant son transport à Kara, il s'était évadé, comme je l'ai déjà dit, mais il avait été bientôt repris; comme punition, on l'attacha pendant un an à une brouette qu'il était obligé de toujours trainer derrière lui. Il s'occupait beaucoup d'études historiques, et notamment de l'histoire de la Russie, qu'il connaissait assez bien. Malheureusement, notre bibliothèque était mal approvisionnée sur cette matière, et il en était réduit à dévorer les nombreux volumes d'ouvrages parfois surannés, tels que ceux de Schloss, Weßer, Mommsen, Solowjeff, Kostomaroff et de quelques autres.

Soit par suite de ses lectures, soit par une orientation spéciale de sa pensée, notre ami Fomitcheff, qui était pourtant un homme intelligent, un travailleur acharné, un excellent camarade et un caractère bien trempé, en était arrivé aux conclusions les plus étranges: il était non seulement un zélé patriote russe et un russophile, mais, chose qui paraîtra presque incroyable, un monarchiste convaincu et un partisan passionné de la dynastie des Romanoff.

Un prisonnier politique, un condamné aux travaux forcés, qui est à la fois un fanatique de l'absolutisme russe! C'était là vraiment un piquant contraste. On aurait pu admettre la chose, à la rigueur, si cet homme avait eu l'intention de demander sa grâce, ce qui avait réussi à un certain nombre de nos compagnons; aucun de nous n'aurait songé à lui faire un crime ou un déshonneur d'une pareille démarche; mais Fomitcheff ne l'avait pas faite. Il s'était mis dans l'idée qu'il devait passer sa vie dans les geôles sibériennes en expiation de sa révolte contre le tsar, car il était absolument persuadé que le souverain ne travaillait que pour le bien de ses sujets.

Alexandre III n'avait point parmi ses courtisans et ses hauts dignitaires de partisan plus fidèle et surtout plus désintéressé que ce prisonnier politique relégué à Kara. Les ukases les plus illégaux et les plus cruels trouvaient toujours en lui un défenseur, et les mesures les plus réactionnaires lui semblaient toujours justifiées,

opportunes et inspirées par l'intérêt du peuple. Ce peuple, il l'aimait par-dessus tout; il lui aurait fait volontiers le sacrifice de sa vie, et, malgré cela, il était fermement persuadé que le bonheur des masses était lié au développement du tsarisme! Toute attaque contre le souverain le mettait hors de lui, et il lui arriva bien souvent de rompre, à ce propos, toute relation avec ses camarades. Beaucoup d'entre nous se demandaient si cet homme avait réellement toute sa raison.

Naturellement, Fomitcheff était le seul à manifester son admiration pour le tsar, mais beaucoup de nos camarades partageaient ses idées russophiles; certains d'entre eux avaient la ferme conviction que les conditions sociales et économiques de la Russie étaient de beaucoup préférables à celles de l'Europe occidentale. C'étaient des débats à n'en plus finir sur la supériorité de la Russie, et parfois des paris s'engageaient à ce sujet. Dans maintes circonstances, cette question provoqua de sérieuses ruptures entre nous. Cette croyance à la prépondérance de la Russie, vraiment étrange de la part d'un socialiste, était inspirée par l'opinion courante qui régnait à cette époque-là. Toute la presse progressiste de ce temps était russophile dans ce sens, et ce courant d'idées se faisait jour même dans la littérature socialiste. On y voyait affirmer et défendre avec passion cette idée que les conditions spéciales de la Russie étaient bien différentes de celles qui existaient alors chez les autres peuples, et on tirait cette conclusion que la campagne révolutionnaire en Russie devait nécessairement être menée d'une tout autre façon que dans les pays voisins. Je dois avouer que j'ai été peiné bien des fois de voir ces hommes, qui souffraient cruellement pour leurs convictions, tenir des raisonnements exactement semblables à ceux qu'on pouvait attendre des réactionnaires les plus endurcis.

Un des partisans les plus acharnés de cette manière de voir était, dans notre chambre, Nicolas Posen, qui, on ne sait trop pourquoi, passait pour un des prisonniers les plus intelligents. Il avait été maître d'école dans un village, et il ne s'était pas autrement mêlé au mouvement révolutionnaire; mais, comme il avait pris part à la révolte à main armée au moment des arrestations de Kiew, il avait été jugé en même temps que Marie Kowalewskaja, Nathalie Armfeld et quelques autres, et con-

damné à quinze ans et dix mois de travaux forcés. Cette peine s'était aggravée de quinze à vingt années pour tentative d'évasion de la prison d'Irkoutsk. C'était évidemment un homme bien doué et instruit, mais qui n'avait pas la moindre conviction politique. Sa passion était de bavarder et de discuter. Il était à même de parler sur toutes sortes de sujets pendant des heures entières, et de démontrer tout ce qu'on voulait. Sa manie de bavardage était telle qu'il ne perdait pas une occasion d'y donner libre carrière. Tantôt il discutait les plus hauts problèmes de philosophie, tantôt il s'abaissait à d'insignifiants « ragots », et, avec son éternel caquetage, il empêchait les autres de travailler. Dès qu'il avait ouvert les yeux, sa langue se mettait en mouvement et ne s'arrêtait plus que le soir, très tard.

C'était, d'ailleurs, un homme très vaniteux et très mesquin. Nous découvrîmes qu'il était prêt, par la suite, à tous les compromis avec l'administration pour satisfaire ses lubies.

\*  
\* \*

L'insuffisance de la nourriture ne tarda pas à influencer d'une manière déplorable sur ma santé, bien que j'eusse toujours été jusque-là très bien portant. Quelques mois après mon arrivée en prison, je sentis de l'engourdissement dans les pieds; je ne pouvais pas me tenir debout et certaines parties de mon corps étaient violacées; mes gencives se mirent bientôt à suppurer et mes dents furent ébranlées. Je m'adressai à Prybylyeff, notre médecin ordinaire.

— Eh! mon vieux, dit celui-ci, après m'avoir examiné, vous avez là un scorbut bien carabiné; je trouve même qu'il s'est déclaré bien tôt.

Il me mit au régime des malades, et je reçus tous les jours une côtelette assaisonnée de beaucoup d'ail. Je n'étais pas, d'ailleurs, le seul à souffrir du régime de la prison; au printemps suivant, un grand nombre d'entre nous furent pris de la même affection, qui, chose étrange, semblait s'attaquer aux plus solides. L'amélioration du régime et les soins du brave Prybylyeff enrayèrent énergiquement le mal. Au bout de quelque temps, je pus marcher sans béquilles, mes gencives se raffermirent, et je pus renoncer au régime spécial des malades; mais le

contre-coup de ce malaise se fit pendant longtemps encore sentir sur moi.

Je gardai un souvenir tout particulier de mon premier printemps à Kara; j'éprouvais, à ce moment-là, un sentiment de nostalgie indéfinissable. Tandis que la nature renait à une nouvelle vie dans un débordement de sèves et de parfums, la vie sans but et sans pensée que l'on mène derrière les murs de la prison pèse plus lourdement sur votre esprit. Il faut même renoncer à la seule occupation qui vous avait distrait jusque-là, c'est-à-dire la lecture. Les lettres dansent devant vos yeux; on n'a conscience de rien, on ne pense à rien; seule, votre imagination travaille. Lorsque tout revit et s'agite, la captivité vous paraît absolument insupportable.

Notre prison était située au fond d'une espèce de cuvette, entre deux rangées de collines, que nous apercevions de notre préau. Elles étaient couvertes d'une végétation chétive, étant donné le climat de la Sibérie; mais, au printemps, elles nous faisaient de loin l'effet d'un paradis, et elles attiraient invinciblement nos regards. Immédiatement autour de nous, nous n'avions que la surface plate du préau, où ne poussait pas le moindre brin d'herbe, les parois en planches à moitié pourries des locaux de la prison et les poteaux qui formaient le mur de clôture. Nos regards erraient vers les lointains espaces, et nous nous représentions combien il devait faire bon sur le gazon moelleux, à l'ombre des arbres!

Nous priâmes le « chat » de nous laisser organiser un jardin dans le préau; la place était plus que suffisante, le travail aurait été excellent pour nous et, de plus, nous aurions pu nous procurer pour notre table des légumes dont l'absence influait si durement sur notre santé. Le « chat » refusa sèchement. Il nous aurait fallu nous servir d'une bêche, et nous aurions pu, avec cet instrument, creuser un trou et nous échapper! Même, comme l'un de nous avait reçu des graines de fleurs et les avait semées dans une caisse en bois, le « chat » nous fit enlever la caisse: nous aurions pu cacher dans le terreau quelque objet défendu! Ces misérables querelles, ces basses taquineries nous irritaient contre cette odieuse brute. Quelque pacifiques que fussent nos dispositions, la haine que nous avions contre cet homme risquait d'éclater à la première occasion.

Le commandant dut s'en rendre compte : il devenait chaque jour de plus en plus méfiant, et il ne se montrait presque plus dans la prison. Il se tenait sur ses gardes, car il sentait que partout autour de lui il n'avait que des ennemis dont la haine était pleinement justifiée. Il demeura donc seul dans son logement, et se chamailla avec sa cuisinière; il n'osait pas mettre le nez dehors. Il est surprenant que, parmi tant d'hommes qui lui en voulaient à mort, aucun n'ait mis son projet à exécution; cela eût été un dénouement tout naturel.

Finalement, le commandant ne put pas supporter plus longtemps ce genre d'existence, et il demanda son changement. Au printemps de 1897, on fit droit à sa requête, et il partit, accompagné par les malédictions de toute la population de Kara.

---

## CHAPITRE XXV

États d'esprit et passe-temps dans la prison.

Deux nouveaux commandants.

L'hôpital. Résistances à main armée.

Notre vie s'écoulait triste et monotone. Les mois succédaient aux mois, les années aux années, sans laisser dans notre souvenir la moindre trace du passé. Les jours ressemblaient aux jours et ils se traînaient sans fin. Lorsqu'on arrivait au 31 décembre d'une année, il était impossible de se rappeler ce qui avait bien pu se produire pendant les trois cent soixante-cinq jours. Lorsqu'on se réveillait le matin, on savait d'avance ce qui se passerait dans la journée; ainsi les jours, les semaines, les mois et les années se confondaient dans le même brouillard. C'est à peine si, à de rares intervalles, un petit événement venait interrompre cette éternelle grisaille. On connaissait les habitudes, les goûts et même les tics de ses compagnons de captivité; on savait à l'avance ce que, dans telle ou telle circonstance déterminée, chacun d'eux pourrait dire ou faire. On était depuis si longtemps ensemble qu'on aurait voulu ne plus voir certains visages, s'en aller, se cacher, mais il n'y avait pas moyen. On était éternellement condamné à voir toujours les mêmes individus, et dans toute la prison il n'y avait pas un coin où l'on pût s'isoler; à cela s'ajoutaient les rigueurs du régime pénitentiaire, l'obligation de se faire raser la tête, à laquelle nous étions régulièrement soumis, l'inévitable surveillance des gendarmes, les appels du matin et du soir, les visites et les fouilles périodiques. Que l'on se représente toutes ces vexations et l'on comprendra combien la vie devenait insupportable avec le temps, et

quel agacement nerveux en résultait. Le perpétuel grincement des lourdes serrures quand la porte s'ouvrait et se refermait avait le don d'exaspérer certains d'entre nous. Par suite de l'état nerveux où nous étions, il régnait parmi nous une irritabilité que les hommes placés dans des conditions normales auraient de la peine à comprendre. Certains d'entre nous en étaient arrivés à se chamailler pour des vétilles. C'est ainsi qu'un certain jour, deux amis, hommes d'âge rassis, tous les deux bien élevés et intelligents, se précipitèrent l'un contre l'autre, à propos d'une coquille d'œuf. Ce fut, à la lettre, une coquille d'œuf qui provoqua le premier échange de mots et amena une rupture définitive. Un pareil état d'esprit s'explique par le fait que même des hommes qui s'aiment fraternellement ne peuvent pas conserver éternellement la même intensité de sentiment. Voir chaque jour les mêmes visages, s'astreindre aux mêmes routines, cela finit par devenir un supplice épouvantable.

Toutefois, il n'y avait pas dans notre existence que des ennuis et des tortures : nous avions aussi nos petites joies. Parmi les événements les plus heureux, nous comptons l'arrivée du courrier, qui avait lieu tous les dix jours en hiver, tous les huit en été. Je ne saurais décrire avec quelle impatience nous attendions ce courrier et l'heure à laquelle il arriverait à la prison. Certains d'entre nous restaient des heures entières contre la pelissade qui formait la clôture pour voir le commandant se diriger vers le bureau de poste, qui était éloigné de quelques verstes. Puis ils épiaient son retour avec la même curiosité et ils se hâtaient d'aller prévenir les camarades. Le courrier nous apportait des lettres, des journaux et des livres; parfois aussi il y avait des colis renfermant des provisions ou des cadeaux. Tout cela mettait quelque diversion dans la monotonie mortelle de la prison. L'argent nous permettait de grossir le budget de notre nourriture. Les journaux, les livres et les revues nous intéressaient plus particulièrement, car ils nous apportaient des nouvelles du dehors, et nous renseignaient sur les événements politiques, ce qui avait le don de nous passionner. On dévorait littéralement tous ces imprimés, et cela fournissait un inépuisable aliment à nos causeries et à nos discussions. A cette époque, la plus brutale réaction sévissait non seulement en Russie, mais encore dans l'Europe occidentale. Ce que nous

lisions nous exaspérait à un tel point que, très souvent, nous laissions tomber les journaux de nos mains. En outre, on ne nous autorisait à lire que des revues sans intérêt, imprégnées d'un esprit conservateur, à l'exception de la revue bien connue *le Messager d'Europe*, dont la lecture était autorisée, sans que nous puissions savoir pourquoi. Il y avait parmi nous des enrégés qui lisaient chaque journal depuis A jusqu'à Z, et qui en retenaient les moindres détails. Mais ce qui, surtout, nous intéressait dans l'arrivée de la poste, c'étaient les lettres des parents ou des amis. Ces correspondances nous causaient à la fois de la joie et du souci. Nous étions constamment en peine au sujet de ceux que nous aimions, car les nouvelles que nous recevions du pays mettaient longtemps à nous parvenir, parfois un mois et demi à deux mois; au printemps et à l'automne, quand les chemins étaient impraticables, ce qui arrive souvent en Sibérie, le courrier était toujours en retard. Non seulement ces lettres étaient lues par le commandant et soumises à une rigoureuse censure, mais encore elles étaient badigeonnées avec une solution de chlorure de fer pour voir si certaines nouvelles mystérieuses ne nous étaient pas transmises au moyen d'une encre sympathique. Ce qui était particulièrement blessant, c'est qu'il ne nous était pas permis de répondre en notre nom; nous devions accuser réception d'une lettre ou d'un envoi sur une carte postale au nom du commandant et nous ne pouvions donner que de brèves indications sur l'état de notre santé. Ces lettres étaient conçues, par exemple, de la manière suivante :

« Votre fils (frère ou neveu) se porte bien. Il a reçu les roubles (ou la lettre) que vous lui avez expédiés et il vous prie de continuer à l'avenir. »

Suivait la signature du commandant. Comme la carte était tout entière de l'écriture du prisonnier, les parents ou amis pouvaient se convaincre que celui à qui ils s'intéressaient était toujours vivant et qu'il avait bien reçu leur envoi, mais rien de plus.

Dans ces conditions, la correspondance occasionnait des tourments qu'il est facile de comprendre. En outre, elle provoquait une certaine amertume chez les solitaires, chez ceux qui n'attendaient aucune lettre. Ceux-là enviaient les heureux qui pouvaient, par ce moyen, se tenir en relations constantes avec les êtres qu'ils ai-

maient. Il y avait parmi nous un certain nombre de ces pauvres abandonnés. Il fallait voir leur expression de tristesse lorsqu'on distribuait la correspondance ! Combien de fois j'ai entendu l'un d'eux s'écrier avec un ton de regret pénétrant : « Ah ! si quelqu'un pouvait au moins m'écrire quelques lignes ! » Et c'est, en réalité, un sort particulièrement cruel que d'être relégué en prison, dans les déserts de la Sibérie, à des milliers de lieues de son foyer, sans qu'aucune créature humaine s'occupe de vous et se rappelle à votre souvenir. Mais aussi il fallait voir la joie d'un de ces « oubliés » lorsque, par hasard, il recevait une lettre qu'il n'attendait point ! En reconnaissance de ce bonheur miraculeux, il décidait de régaler à ses frais les camarades ; il faisait distribuer du thé et même des bretzels à toute la chambrée ; il gardait la lettre sur lui comme un trésor précieux, il en parlait souvent et longtemps, et il en lisait des passages intéressants à ses meilleurs amis. C'était une tradition de régaler les camarades lorsque l'un de nous recevait une nouvelle intéressante de chez lui ; la lettre faisait en même temps le tour de toutes les chambrées, et on copiait parfois certains passages qui pouvaient offrir un intérêt spécial. Les commandants et surtout le « chat » se donnaient beaucoup de peine pour empêcher ces nouvelles de nous parvenir en biffant et en recouvrant d'encre tout ce qui ne nous touchait pas personnellement ; mais nous avions des moyens particuliers de connaître tous les événements politiques, et, à ce point de vue, certains d'entre nous avaient un don d'invention surprenant. Bien plus, nous nous arrangions de manière à nous faire parvenir, par le canal même du commandant, dans toute la Russie, malgré tous les soins qu'il prenait des écrits et des livres qui étaient sévèrement interdits de fouiller chaque paquet et de feuilleter chaque livre. Nous avions aussi le moyen d'envoyer et de recevoir des lettres en dehors des voies officielles assignées à notre correspondance ; nous nous servions, pour cela, de gardiens qui se laissaient séduire par notre argent. Grâce à cette poste secrète, nous pouvions communiquer régulièrement avec les détenues de la prison pour femmes, ce qui était sévèrement interdit par le règlement. Nous savions ainsi tout ce qui se passait chez elles et nous avions également des détails sur tous les autres déportés qui vivaient dans différentes localités de la Sibérie.

Notre administrateur intervenait dans le mouvement postal. Le commandant lui indiquait les noms de ceux qui avaient reçu de l'argent, ainsi que la somme qui leur revenait, et celui-ci le faisait savoir aussitôt dans toutes les chambrées; car, comme je l'ai déjà dit, tout le monde y était intéressé. Notre bibliothécaire dressait aussitôt le catalogue de tous les imprimés qui venaient d'arriver. Le tour de chacun de nous, pour la lecture des livres nouveaux et des journaux, était fixé par un règlement spécial. Lorsque quelqu'un recevait des cadeaux par la poste, tels que lingerie, vêtements, chaussures, ou des objets fournis par l'Etat, il était libre de les garder pour lui-même ou de les remettre à l'administrateur. Celui-ci faisait alors savoir à tous les prisonniers les objets qui étaient à sa disposition; ceux qui en avaient besoin se faisaient inscrire, et la répartition avait lieu ensuite. Lorsqu'il s'agissait de comestibles, ils étaient également remis à l'administrateur, et celui-ci les distribuait par chambrées. Chaque chambrée avait un répartiteur général, dont la mission était de partager ces suppléments entre les prisonniers en observant la plus stricte équité possible, ce qui exigeait une grande habileté et un tour de main spécial.

Nous nous attachions à faire régner la plus stricte égalité dans tous nos rapports. Il y en avait parmi nous qui étaient presque peines de recevoir de chez eux de nombreux cadeaux, tandis que les autres ne voyaient jamais rien venir. Les premiers s'excusaient presque auprès de leurs camarades de cette situation privilégiée; par contre, il y avait des exemples d'égoïsme, lorsque certains gardaient pour leur usage absolument personnel les cadeaux qui leur étaient envoyés, mais c'était là une exception. Quelques-uns poussaient la délicatesse si loin qu'ils ne se croyaient pas le droit de se faire adresser uniquement les livres qui leur plaisaient, mais ils faisaient établir une liste commune de tous les ouvrages que les autres prisonniers désiraient lire. On réunissait également une somme destinée à l'achat de livres nouveaux; cette somme était divisée en autant de parties qu'il y avait de prisonniers, et chacun était libre alors d'employer cette somme à l'achat des œuvres qui étaient plus particulièrement de son goût. De cette façon, on satisfaisait tous les désirs, et les amateurs de belles-lettres pouvaient se procurer des ouvrages de fantaisie,

tandis que les savants achetaient plus particulièrement des manuels et des traités.

Après la poste, le bain était pour nous la cause d'un grand plaisir. Lorsqu'on avait fait pendant une semaine le service de la cuisine et qu'on avait eu à tripoter des objets et des matières pas très propres, c'était une vraie joie de prendre un bain de vapeur et de changer de linge. En sortant du bain, lorsqu'on étendait ses membres fatigués sur la paillasse et que, tout en buvant du thé bien chaud, on laissait vagabonder son imagination, on éprouvait une sensation de bien-être physique qui, pendant quelques moments, vous faisait tout oublier. Certes, le linge n'était pas d'une très grande finesse, il n'était ni lavé ni repassé artistiquement, il grattait même la peau; la vareuse de la prison n'était ni très commode ni d'une coupe bien élégante, mais, malgré cela, on se sentait très bien. Si, par une heureuse coïncidence, la poste arrivait le même jour, c'étaient alors tous les bonheurs à la fois.

— Vous rêvassez? Quel épicurien!

C'est en ces termes que vous apostrophiez un camarade qui était lui-même commodément installé sur sa paillasse et qui éprouvait lui aussi la même sensation délicieuse.

Une de nos récréations favorites était le jeu d'échecs; nous avions de vrais maîtres dans la partie, notamment Yatzewitsch et Zubrochitzky, qui joignaient la théorie à la pratique. On organisait parfois de vrais tournois dans toutes les règles de l'art et on fixait des prix importants, qui consistaient, naturellement, en thé ou en quelques autres douceurs. Dans ces occasions, toute la prison se passionnait pour l'un ou pour l'autre des partenaires et on discutait avec feu les coups et les résultats de chaque partie.

On s'adonnait aussi au chant. Notre chorale avait un répertoire très varié; les mélodies mélancoliques des Petits-Russiens alternaient avec les chansons vives et précipitées des Gros-Russiens; on abordait même des morceaux d'opéra assez difficiles, sans oublier les chants révolutionnaires tels que la *Marseillaise* et autres, qui nous étaient particulièrement chers.

Un jour que le commandant Nikolín n'était plus là et que la surveillance n'était pas trop rigoureuse, nos

ingénieux mécaniciens fabriquèrent un violon sur lequel des amis s'exercèrent avec rage, ce qui n'était pas toujours très agréable pour ceux qui étaient contraints de les entendre. Posen et quelques autres martyrisaient les oreilles de leurs camarades par une musique de tous les diables, qui consistait à souffler à travers les lamelles de leur peigne.

Nous combattions aussi la monotonie de la prison par le jeu des charades et des énigmes, qui était en grand honneur dans notre « Synedrion ». Des nouveaux venus avaient apporté des cartes, et le whist, qui venait d'être mis à la mode en Russie, occupa bientôt si vivement quelques-uns de nos camarades qu'ils y passaient littéralement des jours et des nuits; mais, en général, les cartes avaient peu de succès.

Les exercices physiques étaient aussi très agréables à la plupart d'entre nous, mais tant que le « chat » gouverna la prison, il fut impossible de s'y adonner librement; tout ce que l'on nous permit, ce fut d'organiser dans le préau, pendant l'hiver, une glissade avec des traîneaux que nous avions construits nous-mêmes.

Un des successeurs de Nikolin ne s'était pas opposé à l'installation d'un jardin; aussi, au printemps suivant, ce fut notre occupation favorite. Certains d'entre nous, qui étaient plus spécialement des amis de la nature, s'y adonnèrent avec passion. Ils cultivèrent leur carré avec le plus grand soin: ils fumaient, arrosaient, sarclaient sans relâche, et ils s'occupaient de chaque plante en particulier, comme d'un enfant chéri. Nous fîmes pousser un certain nombre de légumes et de fleurs. J'avais une prédilection spéciale pour les « soleils », qui me rappelaient ma patrie de la Russie méridionale. J'en plantai des graines un peu partout. L'été venu, mes jeunes nourrissons s'élevèrent majestueusement dans l'air et leur tige solide se dressait en droite ligne le long de notre boulevard, comme nous appelions la palissade à travers laquelle on apercevait la route et la maison du commandant, en regardant par les trous. Lorsque ces mêmes plantes étalaient leurs disques de lumière, elles semblaient nous regarder avec compassion et nous dire: « Pauvres innocents, vous passez la moitié de votre vie, les meilleures années de votre jeunesse, en prison, uniquement parce que chacun de vous a rêvé de travailler à sa façon au bonheur de son pays. Mais ne perdez pas

courage! le jour viendra où, tête haute, vous rentrerez dans vos foyers.»

Le successeur de Nikolin, le chef d'escadron Iakovlev, fit tous ses efforts pour adoucir le règlement de la prison que le « chat » avait rendu si rigoureux. Il nous fit l'effet d'un homme assez humain, qui suivait à la lettre les ordres reçus, mais qui ne cherchait point à les aggraver par de vaines formalités et des exagérations inutiles. Peut-être sa conduite était-elle dictée par ce fait qu'il ne devait pas occuper longtemps le poste, car il savait qu'il ne faisait que l'intérim du colonel de gendarmerie Masjukoff, qui devait venir de Pétersbourg. Peut-être était-il aussi préoccupé du désir d'avoir le moins d'« affaires » possible avec nous. Il appartenait à cette catégorie de braves gens qu'on rencontre si fréquemment en Russie et en Sibérie, et qui n'ont qu'un faible : la boisson. Il s'adonnait au petit verre plus que de raison et il semblait presque toujours avoir plus que son compte. Quoi qu'il en soit, nous respirâmes sous son administration, et nous vîmes arriver avec peine le nouveau commandant.

Le colonel Masjukoff entra en fonctions six mois après, au cours de l'hiver 1887, et il fit sa première tournée dans la prison en compagnie de Iakovlev.

C'était un homme de petite taille, au visage rasé, avec des cheveux poivre et sel et une moustache. Malgré ses cinquante ans passés, sa démarche était vive. Il avait une voix de fausset très désagréable et il faisait l'effet d'une vieille poule déplumée. Il y avait dans toute sa manière de faire quelque chose qui dénonçait l'homme faible, sans caractère, et c'est ce qu'il fut, malheureusement pour nous et pour lui. D'esprit borné et bienveillant, Masjukoff ne répondait pas du tout à l'idée que nous nous faisons d'un officier de gendarmerie en activité, et, en réalité, il n'était pas du tout propre à son service, ce qu'il était le premier à reconnaître. D'ailleurs, il ne s'était fait gendarme que par un enchaînement de circonstances malheureuses. Petit hobereau de naissance, il avait été pendant quelque temps officier de la garde, puis il était revenu sur ses terres et il y avait mené une vie de dissipation et de débauches. Grâce aux bons dîners qu'il offrait, il avait été élu maréchal de la noblesse dans son district, il avait vécu ensuite sur un grand pied et cela avait provoqué sa débâcle. Pour remettre de

l'ordre dans ses finances et pouvoir payer ses dettes, il avait dû reprendre du service, et il avait accepté une place d'officier de gendarmerie, séduit par le haut traitement que touchent ces fonctionnaires, traitement de beaucoup supérieur à celui d'un officier qui remplit les charges analogues, surtout lorsqu'ils ont la bonne fortune d'être envoyés dans des postes reculés de la Sibérie, tels que Kara. Le commandant de notre prison recevait de quatre à cinq mille roubles par an; à cela s'ajoutaient le logement, le chauffage, le service et les chevaux mis à sa disposition. En qualité d'ancien officier de la garde et de maréchal de la noblesse, Masjukoff avait été aussitôt nommé colonel et bénéficiait du poste de Kara, qui se trouvait précisément vacant à l'époque. Il nous racontait volontiers plus tard que son plus vif désir avait été d'adoucir notre sort dans la mesure du possible. Mais ce n'étaient-là que des mots : le chemin de l'enfer est, comme on le sait, pavé de bonnes intentions, et les prisonniers politiques n'ont jamais eu à souffrir sous les commandants les plus tyranniques autant que sous l'administration de ce joyeux bon vivant; mais je ne veux pas anticiper.

Dans les premiers temps du régime de Masjukoff, nous eûmes, en effet, quelques adoucissements. Comme on le sait, nous avons organisé un jardin. Les portes de nos chambrées n'étaient presque jamais fermées, et nous pouvions circuler librement dans le préau. Au temps du « chat », une chambrée était toujours restée vide, car il avait défendu, on ne sait trop pourquoi, qu'elle fût occupée. On nous permit alors de nous y retirer pendant l'été, ainsi que dans le bâtiment où se trouvaient plusieurs cellules séparées. Nous eûmes, de la sorte, plus d'espace à notre disposition, nous pûmes nous installer plus commodément, et celui qui recherchait la solitude pouvait se retirer quelques heures par jour dans une des cellules. Nous y reléguâmes nos musiciens avec leurs instruments de torture et nous fûmes moins ennuyés par eux. On se montra aussi moins pointilleux au sujet des outils que nous avions avec nous, et nous ne fûmes plus obligés de nous cacher lorsque nous avions à faire quelque travail manuel; nous pûmes nous procurer un étau et quelques autres outils, et l'ingéniosité mécanique de nos camarades se donna libre carrière. Un photographe amateur se trouvait parmi nous,

avec l'aide de tous, il installa un atelier, mais les services qu'il nous rendit ne furent pas très appréciables.

Masjukoff s'efforçait de satisfaire à nos requêtes dans la mesure du possible. Il nous permit, entre autres choses, de déménager, comme nous voulions, d'une chambrée dans une autre. Mon ami Stefanowitch et moi, nous profitâmes immédiatement de l'autorisation. Un séjour de deux ans et demi dans le « Synedrion » nous était devenu insupportable à l'un et à l'autre, et, lorsque le « grand exode » commença, nous nous installâmes dans une chambrée qu'on appelait « le Village » et aussi « l'Hôpital ». Elle était d'autant plus commode que les lits de camp y étaient remplacés par des lits séparés et qu'en outre de la grande table du milieu, il y avait des petits guéridons entre chaque couchette. Pendant les trois premières années que je passai à Kara, le nombre des détenus était à peu près resté toujours le même. Quelques-uns avaient bien été envoyés dans la colonie pénitentiaire, mais un nombre presque égal de prisonniers était venu les remplacer. Les locataires d'une chambrée ne changeaient pas volontiers de domicile; c'est ce que nous appelions « l'esprit ou le patriotisme de chambrée ». Ces « patriotes gardaient les meilleurs morceaux pour leur chambrée qui, naturellement, leur semblait la meilleure. Ils ne laissaient jamais leurs camarades dans la peine, se réjouissaient de tout ce qui leur arrivait d'heureux et s'affligeaient de leurs malheurs. Les locataires de la chambrée où nous nous trouvions pour le moment semblaient fort peu pénétrés de cet esprit de corps; la plupart d'entre eux appartenaient à la catégorie des nomades qui avaient déjà changé plusieurs fois de domicile. A l'envers de ce qui se passait ailleurs, chacun de nous s'occupait davantage de soi-même. Nous nous isolions volontiers, la plupart d'entre nous s'adonnaient à un travail des plus sérieux; voilà pourquoi il y avait peu de rires et de conversations générales.

Un des types les plus intéressants de cette chambrée était Léo Zlatopolski, un vrai original dont je vais dire ici quelques mots.

Il avait étudié à l'Institut technologique de Pétersbourg, puis il avait été englobé dans le procès des « Vingt », en 1882, et condamné à vingt ans de travaux forcés. Il n'avait jamais été un révolutionnaire vraiment actif, mais comme il était un mathématicien et un tech-

nicien remarquable, il avait patiemment secondé les terroristes dans le domaine purement scientifique. Etudiant, il s'était révélé inventeur, et cette manie n'avait fait que se développer chez lui dans la prison. Il n'y avait pas une découverte qu'il n'eût faite. Pendant un certain temps, il n'avait pensé qu'à faire bâtir une ville de forme circulaire, dans laquelle tout fonctionnerait à l'électricité. Même les plantes devaient croître et grandir par ce moyen artificiel, car la lumière et la chaleur du soleil lui semblaient choses trop simples. Puis il avait caressé le projet d'un appareil volant, qui devait non seulement vous enlever dans les hauteurs atmosphériques, mais en même temps faire précipiter la rapidité des mouvements de la terre. Il avait ensuite établi une théorie de la valeur. Mais des petits détails prosaïques l'occupaient aussi : c'est ainsi qu'il avait découvert une nouvelle méthode pour laver le linge, pour peler les pommes de terre, pour fabriquer des souliers; il avait construit des poêles sur un système tout spécial, réalisé des combinaisons imprévues de jeux de cartes; bref, il avait trouvé le moyen de faire du nouveau dans tous les domaines et de révolutionner les mœurs, les habitudes et les vieilles routines. Comme on le devine, ce travail génial n'avait qu'un défaut : il était absolument impossible de le mettre en pratique. Naturellement, il ne voulait jamais en convenir : à ses yeux, ses inventions étaient parfaites et absolument réalisables, ce qui ne l'empêchait pas de n'y plus penser au bout d'un certain temps pour se mettre avec acharnement à la poursuite de quelque autre problème. Il fut bientôt pour tous un objet de dérision et on racontait sur lui les anecdotes les plus extraordinaires. Malgré cela, il n'en était pas moins un homme exceptionnellement doué et d'une grande science, mais il lui manquait un je ne sais quoi pour faire de lui un génie. Nous l'avions, d'après les théories de Lombroso, rangé dans la catégorie des candidats à la folie, ce qui était réellement son cas.

Dans les deux prisons de Kara, celle des hommes aussi bien que celle des femmes, on avait interné presque tous ceux qui, à différentes époques, avaient été mêlés à des procès politiques, depuis celui de Njetschajeff, en 1871, jusqu'à celui de Lopatin et Sigida, en 1887. Comme chacun des prisonniers était naturellement entraîné à parler des affaires auxquelles il avait pris part et

que les événements de la lutte révolutionnaire constituaient le thème le plus intéressant de leurs conversations, la prison de Kara était pour ainsi dire la chronique vivante de la Révolution. C'était le seul endroit où l'on pût réellement étudier l'ensemble du mouvement révolutionnaire russe d'après les récits des témoins oculaires. Mais aucun de nous ne pensait qu'il aurait un jour l'occasion de faire usage des renseignements qu'il trouvait là et de les consigner par écrit. La connaissance d'un grand nombre de particularités très intéressantes a été ainsi perdue pour tous.

Pendant ma captivité, il ne restait plus en prison aucun de ceux qui avaient été mêlés au premier procès, à l'époque de la phase propagandiste du mouvement, c'est-à-dire après 1870. Ils avaient tous été extraits de la prison et envoyés en exil, mais j'avais connu personnellement là plupart des révolutionnaires de ce temps-là, lorsque nous étions, les uns et les autres, en liberté. Toutefois, je me trouvais en prison en même temps que des compagnons qui avaient été jugés aux environs de 1880 pour des actes de violence, des rébellions à main armée et des attentats contre le tsar. Certes, les principaux meneurs du mouvement terroriste avaient fini sur l'échafaud ou avaient été ensevelis vivants dans les casemates de la forteresse Pierre-et-Paul ou dans celles de Schlüsselbourg; mais j'avais été en relations avec un grand nombre d'entre eux, hommes ou femmes, avant qu'ils eussent payé de leur vie leur amour de la liberté. Je serais donc en mesure, aujourd'hui, d'écrire de mémoire tout ce que j'avais appris de mes compagnons de lutte et de souffrance au sujet du mouvement terroriste entre 1870 et 1880; mais cela prendrait ici une place démesurée, car mes souvenirs menacent déjà de devenir trop étendus. Je me bornerai donc à retracer brièvement les événements les plus importants.

Parmi les personnalités les plus éminentes du mouvement propagandiste, on remarquait Woynoralski et Kowalik : tous les deux avaient été juges de paix. Comme ils étaient détenus dans la prison provisoire de Pétersbourg, leurs compagnons résolurent de les délivrer. En mai 1876, ils réussirent à s'évader de leur cellule et à s'échapper par une fenêtre du corridor au moyen d'une échelle de corde. Ils étaient déjà presque en liberté, lorsqu'un employé qui passait par là les aperçut. Croyant

qu'il s'agissait de criminels de droit commun, il donna l'alarme et les deux fugitifs furent repris. Ils furent impliqués plus tard dans le « procès des 193 » et condamnés aux travaux forcés. Mais les compagnons tentèrent de nouveau de les mettre en liberté. On voulait leur faciliter l'évasion au cours de leur transport à Kharkow, où on expédiait alors les prisonniers les plus dangereux, et on résolut d'attaquer les gendarmes à main armée. En effet, le 1<sup>er</sup> juillet 1878, les deux gendarmes qui escortaient la voiture furent enveloppés par un certain nombre d'hommes armés dont deux à cheval. L'un des gendarmes fut tué d'un coup de feu, et le plan des conjurés était près de réussir, lorsque les chevaux de la voiture prirent peur en entendant les coups de fusil et s'emballèrent, ce qui perdit tout. Woynoralski et Kowalik restèrent plusieurs années dans les prisons de la Russie d'Europe, puis ils furent envoyés à Kara, en compagnie d'autres révolutionnaires; ils y purgèrent leur peine, et furent ensuite exilés dans le pays des Yakoutes. La plupart des relégués trouvèrent leur tombeau dans les déserts de la Sibérie; mais Woynoralski et Kowalik virent sonner l'heure de leur libération. Au cours de l'hiver 1898-99, ils revinrent dans la Russie d'Europe. Woynoralski mourut presque aussitôt après être rentré dans ses foyers.

Les tentatives d'évasion que je viens de raconter eurent des suites douloureuses. Le soir même de l'attaque de la voiture, un des deux conjurés à cheval fut arrêté à la gare de Kharkow; c'était Alexei Medwedjeff, nommé aussi Fomin. Il parvint à s'échapper de la prison préventive de Kharkow en même temps qu'un certain nombre de criminels de droit commun, en creusant un trou sous les murs. Mais, comme ils ne trouvèrent aucun secours au dehors, ils n'eurent d'autre ressource que de se cacher dans la forêt voisine, où ils furent bientôt repris. Les compagnons résolurent de délivrer Medwedjeff et ils adoptèrent le plan suivant: deux jeunes hommes, Beresnjuk et Rachko, se déguisèrent en gendarmes et se présentèrent à la prison porteurs d'un ordre écrit, fabriqué par eux, enjoignant d'envoyer le détenu à la prison de la gendarmerie, aux fins d'interrogatoire. Mais soit par suite de dénonciation, comme le prétendaient ces jeunes gens, soit parce que le directeur de la prison conçut des doutes au sujet de ces gendar-

mes, ils furent eux-mêmes arrêtés sur place. On s'empara également de Yatzewitch, qui faisait le guet devant la prison afin d'aider à la fuite, et, quelque temps après, de Yefremoff et de quelques autres individus. Au cours du procès, Yefremoff fut condamné à mort, mais il vit sa peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. Beresnjuk subit le même sort; ces deux derniers, ainsi que Yatzewitch, furent immédiatement envoyés à Kara. Quant à Medwedjeff, il fut traité d'autre façon : il fut aussi condamné à mort, puis aux travaux forcés à perpétuité; mais, comme on craignait de sa part de nouvelles tentatives d'évasion, on le tint étroitement enfermé dans différentes prisons de la Sibérie occidentale, puis dans la forteresse de Pierre-et-Paul, à Pétersbourg; il fut enfin envoyé à Kara, en 1884.

Medwedjeff était un homme d'un courage extraordinaire, toujours prêt à braver le danger et à s'exposer aux aventures les plus périlleuses. Il avait été autrefois postillon et il n'avait qu'une instruction tout à fait rudimentaire. Mais il était si bien doué qu'il avait acquis à la prison des connaissances assez étendues. Il avait le don inné de la mécanique et il était d'une habileté de mains absolument surprenante. Dans les casemates de la forteresse de Pétersbourg, il avait modelé secrètement une statuette avec de la mie de pain; elle était d'un travail si parfait qu'elle provoqua l'admiration des gardarmes, du commandant de la forteresse et des autres fonctionnaires. Il dut, en grande partie, à cette statuette de voir sa peine des travaux forcés à perpétuité commuée en celle de vingt ans, et il fut alors envoyé à Kara. Il s'y montra artiste consommé et ouvrier des plus adroits. Il était un excellent tailleur, cordonnier, graveur, relieur, et plus tard, lorsqu'il fut simplement soumis à la relégation, il se fit horloger et orfèvre. Malheureusement, presque aussitôt après avoir quitté la prison, il succomba aux atteintes d'un mal incurable qui lui avait été transmis dans le sang : l'ivrognerie. Tous les efforts qu'on fit pour l'arracher à ce vice restèrent sans résultat, et au bout de deux ans il était perdu.

Presque en même temps qu'échouait à Kharkow cette tentative de libération, les révolutionnaires de Pétersbourg furent mis dans un état de surexcitation effroyable. Un grand nombre des condamnés du « Procès des 193 » attendaient dans la forteresse de Pierre-et-Paul leur

envoi en Sibérie. A la suite des mauvais traitements auxquels ils étaient soumis, ils résolurent d'organiser une protestation par la faim. La plupart d'entre eux avaient fait déjà plus d'une année de prison préventive et les souffrances de la faim pouvaient être fatales à leur santé. Ce plan avait déjà été mis à exécution depuis quelques jours, lorsqu'il fut connu des membres de l'association *Semlja i Wolja*, et l'un d'eux, l'ex-lieutenant d'artillerie Krawtschinski, déclara immédiatement qu'il se vengerait sur le chef de la gendarmerie, le général Mezentzeff, à qui incombait surtout la responsabilité des persécutions politiques. Il voulait accomplir cet acte de justice tout seul, publiquement, sans chercher à se sauver après l'attentat, exactement comme avait fait Vera Zassulitch lorsque, le 24 janvier 1878, elle avait tiré sur le chef de la police Treppoff. Mais un certain nombre de compagnons, parmi lesquels je me trouvais, s'opposèrent à ce projet, car le général Mezentzeff ne méritait pas un pareil sacrifice. Nous cherchâmes une combinaison qui permit à la fois de tuer Mezentzeff et de sauver son meurtrier. Dans ce but, on exerça une filature à l'égard du général pour savoir à quelle heure il sortait de sa maison. Une voiture attendait tout près de là; on y avait attelé *Barbar*, un trotteur d'une vitesse surprenante, qui avait déjà sauvé la vie au prince Pierre Kropolkin, lorsque celui-ci s'était évadé de l'hôpital, en 1876. Le 4 août 1878, le général Mezentzeff fut tué d'un coup de poignard dans une des rues les plus vivantes de Pétersbourg, et Krawtschinski ainsi que Barannikoff, qui l'accompagnait, réussirent à se sauver grâce à l'agilité de *Barbar*. Un grand nombre de personnes furent arrêtées à la suite de cet attentat, parmi lesquelles Hadrian Michailoff, que l'on accusait d'avoir conduit la voiture, déguisé en cocher. Il fut condamné à vingt ans de travaux forcés et déporté à Kara, où nous fûmes pendant longtemps compagnons de chambrée.

Hadrian Michailoff était un des mieux doués et des plus intelligents parmi les prisonniers. Il avait un désir de s'instruire que rien ne rebutait, et une mémoire vraiment prodigieuse. Ancien étudiant en médecine, il avait de très sérieuses connaissances en histoire naturelle et dans d'autres sciences; nous l'appelions l'Encyclopédie vivante. Et, par le fait, il n'y avait pas de question à laquelle

Michaïloff ne fut capable de donner une réponse satisfaisante. Il savait les dates de tous les grands événements historiques, retenait parfaitement ce qu'il avait une fois lu, et il ne se laissait embarrasser par aucun problème. Il était d'un caractère résolu, intraitable, énergique, et, grâce à sa supériorité intellectuelle, il exerçait une grosse influence sur ses camarades.

Qu'il me soit permis de rappeler ici Yemeljanoff, un des conjurés qui prirent part à l'attentat contre Alexandre II. On sait que le tsar a été tué par une bombe que Grynetsky avait jetée sous son équipage. Outre ce jeune homme et Russakoff, qui monta sur l'échafaud, Yemeljanoff avait pris une part directe à l'attentat. Il avait sur lui une bombe toute prête, dont il n'eut pas toutefois à faire usage, car il avait pu se convaincre personnellement que le tsar était mort, mais il était dans le voisinage de l'endroit où l'explosion s'était produite, et, arrêté aussitôt, il fut impliqué dans le « procès des 20 » et condamné à mort avec dix autres. Mais seul l'officier de marine Suchanoff fut exécuté, tous les autres complices furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Yemeljanoff avait été enfermé avec eux dans la forteresse de Pierre-et-Paul; mais, comme il avait souffert d'une cruelle maladie, on l'avait relégué à Kara en 1884.

Yemeljanoff était le fils d'un sacristain et il avait, dans sa jeunesse, fréquenté une école manuelle; puis il était allé, aux frais de l'Etat, à Paris, où il remplissait les fonctions de chantre à la chapelle de l'ambassade russe. A l'âge de vingt ans, il revint en Russie, s'enrôla dans le parti terroriste et il prit part, comme je l'ai dit, à l'attentat du premier mars 1881. C'était un homme très capable, et il s'était, avec le temps, fait une instruction des plus complètes. Lorsque je fis sa connaissance, il était devenu tout à fait sceptique, et il traitait ironiquement les idées révolutionnaires. A l'exemple de Fomitcheff et de quelques autres, il était tout pénétré de l'idée de la puissance et de la grandeur du tsarisme russe.

## CHAPITRE XXVI

## Quartier des femmes. Commencement du drame.

Parmi les souvenirs les plus tristes de ma captivité à Kara, je dois rappeler un drame qui se déroula au milieu de nos infortunées compagnes. Nous étions informés de tout ce qui se passait dans le quartier des femmes, car, malgré toutes les défenses de l'autorité, nous échangeions constamment des lettres, et j'avais appris par elles bien des détails.

Lorsque j'arrivai à Kara, vers la fin de 1885, dix femmes y étaient enfermées, parmi lesquelles M<sup>lle</sup> Lebedjeff, qui mourut presque aussitôt. Parmi ces martyres des luttes révolutionnaires se faisait surtout remarquer Sophie Lœschern von Herzfeld, alors âgée de quarante-six ans. Elle était la fille d'un général, et ses parents appartenaient au cercle de la cour de Pétersbourg. Au commencement de 1873, Sophie Lœschern s'enrôla dans le mouvement propagandiste. Habillée en paysanne, elle vécut chez les paysans et essaya de répandre parmi eux les idées du « socialisme pacifique ». Elle fut arrêtée, jetée pendant quatre ans en prison, et finalement condamnée à la déportation en Sibérie, à la suite du « procès des 193 ». Grâce aux démarches d'une de ses parentes, qui remplissait les fonctions de dame d'honneur auprès de la tsarine, elle obtint sa grâce et, en 1878, elle fut relâchée. C'est vers cette époque que je fis sa connaissance à Pétersbourg. Mais elle ne devait pas jouir longtemps de sa liberté; une année après, elle fut arrêtée à Kiew, au cours d'une échauffourée à main armée, et déférée au tribunal militaire, en compagnie d'Ossinski et de Woloschenko. Elle fut condamnée à mort avec Ossinski, et ce dernier subit la peine capi-

tale. Sophie Lœschern vit sa peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité, et elle fut déportée à Kara en 1879. Elle faisait l'impression d'une femme timide, sauvage, repliée sur elle-même.

J'avais aussi connu, en 1879, à Pétersbourg, son amie Anna Korba. A cette époque, celle-ci revenait du théâtre de la guerre en Turquie, où elle avait rempli la fonction d'ambulancière. Elle appartenait à une famille d'origine russo-allemande, du nom de Meinhardt, qui avait fourni un grand nombre de hauts fonctionnaires. Mariée à un étranger, elle s'était consacrée à de nombreuses œuvres philanthropiques, et elle était la providence et l'enfant chérie de la population de la ville de province où elle habitait. Mais une amère expérience lui avait appris combien tous ses efforts isolés étaient impuissants contre les circonstances, et combien peu de résultats on obtenait par la bienveillance et le travail pacifique; voilà pourquoi, au commencement de l'année 1880, elle s'était enrôlée dans le parti terroriste de la *Narodnaja Volja*. C'était l'époque où la lutte désespérée de ce parti contre le tsarisme avait atteint son point culminant. Anna Korba vit alors un grand nombre de ses amies et de ses compagnes arrêtées, envoyées à l'échafaud ou enfouies vivantes dans les prisons. La terreur blanche sévissait dans toute son intensité. En 1882, le chef de la police secrète Soudyehkin avait réussi à arrêter la plupart des terroristes qui, après l'heureux attentat contre Alexandre II, étaient encore redoutables. Anna Korba résolut de continuer la lutte avec les « derniers Mohicans ». Elle installa à Pétersbourg un laboratoire secret pour la fabrication des bombes de dynamite; Soudyehkin fut mis sur ses traces, et, au commencement de 1882, Anna Korba fut arrêtée, en même temps que Garatschewski, l'officier Butzewitch et les époux Prybylyeff. Au printemps suivant, elle était jugée avec d'autres personnes et condamnée à vingt ans de travaux forcés. Anna Korba était une femme d'une haute éducation, d'un caractère fier, égal et tenace. Ses aspirations sont encore aujourd'hui les mêmes qu'au jour où elle était en pleine bataille. Sa confiance inébranlable dans ses idées impose le respect même à ceux qui sont loin de les partager.

Avant de dépeindre les autres détenues de la prison des femmes de Kara, il faut que je rappelle un événement qui, à l'époque, excita une vive émotion dans le public

habitué à lire les journaux. Vers la fin de février 1881, la police de Pétersbourg soupçonnait que des concilia-bules mystérieux se tenaient dans la boutique d'un marchand de fromages, située dans une des rues les plus commerçantes de la ville; mais une visite domiciliaire n'avait rien fait découvrir de suspect.

Le lendemain, avait lieu l'attentat contre le tsar, et, trois jours après, le magasin de fromages était brusquement abandonné par ses locataires. Ceux-ci figuraient sous le nom des époux Kobozeff, paysans de l'intérieur de la Russie, et ils avaient des papiers absolument en règle. La police procéda à de nouvelles fouilles, et elle découvrit cette fois que, sous le magasin, avait été creusé un passage souterrain qui aboutissait à la Malaja Sadowaja, une rue dans laquelle le tsar passait très souvent. Le tunnel devait servir à faire sauter l'équipage du souverain, au cas où les bombes n'auraient pas produit leur effet. On peut s'imaginer ce que durent éprouver les deux révolutionnaires qui se cachaient sous le nom de Kobozeff, lorsque la police fit pour la première fois irruption dans leur boutique. Le passage souterrain était déjà creusé, et les gros tonneaux, ainsi que les caisses qui renfermaient soi-disant des fromages, étaient remplis par la terre qu'on retirait en creusant le tunnel. Si, lors de cette visite, la police s'était donné la peine de soulever les paillasons qui recouvraient les tonneaux, l'attentat aurait pu être évité, comme cela s'était déjà produit bien des fois auparavant.

La femme qui, dans ce magasin, servait la clientèle sous les apparences de la paysanne Kobozeff, était la fille d'un pope, Anna Yakimoff. Elle avait été d'abord maîtresse d'école dans un village; mais, comme bien d'autres à cette époque, elle était « allée vers le peuple », et elle avait été impliquée dans le « procès des 193 ». Bien qu'elle eût été acquittée par le tribunal, on l'avait envoyée dans le nord de la Russie « par voie administrative ». En 1879, elle s'était évadée pour venir à Pétersbourg, où je fis sa connaissance. Un peu plus tard, elle s'enrôla dans la *Narodnaja Volja*, et elle prit une part active à une série d'attentats contre le tsar. Elle avait, notamment, de concert avec Scheljaboff, pendant l'automne de 1879, miné la station d'Alexandrowskaja, que le tsar devait traverser. Arrêtée par la suite, elle avait été condamnée à mort dans le « procès des 20 », puis

graciée. On l'avait enfermée dans la forteresse Pierre-et-Paul, et de la envoyée à Kara en 1884.

Jé n'ai pas besoin de dire qu'Anna Yakimoff était une personnalité d'une grande force de caractère et d'une volonté intraitable. Toutes les femmes qui prirent part aux différents mouvements révolutionnaires, de 1870 à 1880, avaient un type bien spécial. Praskowja Iwanowskaja et Nadeschda Smirnikzaja, qui avaient été jugées dans un procès vers 1883, entraient aussi dans cette catégorie.

Ces femmes formaient un groupe très uni dans la prison de Kara : une grande amitié régnait entre elles; elles avaient les mêmes aspirations, et leurs caractères et leurs tempéraments étaient en harmonie parfaite.

Outre ces dernières, il y avait alors en prison Elisabeth Kowalskaja, Sophie Bogomolez et Helena Rossikoff, qu'on avait transportées d'Irkoutsk à Kara, en 1885. De plus, comme on le sait, Marie Kaljuschnaja y était arrivée en même temps que Tschuikov et moi.

On peut dire que la prison abritait une vraie élite féminine. Tandis que beaucoup des prisonniers mâles étaient des jeunes gens sans opinion bien arrêtée et qui n'avaient été envoyés en Sibérie que par suite d'un système absurde de persécutions, les femmes, sans exception, avaient adhéré, de propos délibéré et en parfaite connaissance de cause, au mouvement révolutionnaire, et leurs sentiments et leurs idées étaient fixés depuis longtemps. Il a fallu les conditions historiques spéciales dans lesquelles évoluait la Russie pour faire qu'un si grand nombre de femmes enthousiastes, appartenant aux milieux les plus élevés de la société, se fussent ainsi mêlées au mouvement révolutionnaire.

Le régime des femmes dans la prison était, en général, un peu plus doux que celui des hommes. Tout d'abord, chacune avait une cellule pour elle seule; ces cellules étaient étroites, sales et humides; mais, du moins, on épargnait aux femmes ce qui constituait pour nous le plus pénible des désagréments et qui nous rendait la vie insupportable. Chacune d'elles avait la possibilité de s'isoler aussitôt que le désir lui en venait. Elles n'étaient pas obligées de supporter l'inévitable présence d'autres créatures humaines, et, d'un autre côté, elles avaient la facilité de se réunir, car on avait mis à leur disposition une grande chambre commune, et leurs cel-

lules n'étaient jamais fermées pendant la journée. Elles étaient aussi mieux traitées au point de vue matériel, car elle recevaient plus d'argent de leurs parents; elles pouvaient ainsi se procurer quelques menues douceurs, et elles avaient même, à différentes reprises, envoyé de l'argent à notre caisse. Naturellement, on leur évitait la barbare corvée de leur raser la tête; elles portaient des vêtements de ville, et l'administration leur épargnait un tas de petites chicanes. Mais les particularités de leur caractère, leur façon spéciale de penser, leur indomptable volonté, que les conditions de la vie pénitentiaire ne faisaient qu'exaspérer, amenèrent parfois de très sérieux conflits entre elles d'abord, puis avec les autorités.

C'est ainsi qu'elles différaient diamétralement entre elles au sujet de l'attitude à garder en face du règlement et des fonctionnaires de la prison. Tandis que Sophie Bogomolez et Helena Rossikoff considéraient comme un devoir, au point de vue politique, de faire une opposition permanente et systématique aux ordres qu'elles recevraient, les autres se rangeaient à la théorie terroriste qu'il était absolument inutile de provoquer des conflits qui n'aboutissaient à rien. Ces différences d'opinions amenaient souvent des froissements dont se ressentait la cordialité de leurs relations.

A leur arrivée à Kara, les femmes étaient, d'ordinaire, fouillées par une surveillante pour voir si elles n'avaient pas sur elles des objets défendus, et la surveillance s'acquittait de cette mission comme d'une simple formalité. Mais Sophie Bogomolez et Rossikoff déclarèrent d'un ton tranchant qu'elles ne se laisseraient point visiter. Le directeur de la prison parut et leur enjoignit de se conformer aux prescriptions du règlement, car elles étaient formelles. Les deux femmes ripostèrent aussitôt :

— Ce n'est pas nous qu'il faudrait fouiller, mais vous, tas de bandits! Vous pillez constamment les deniers de l'État; vous avez les poches pleines de l'argent que vous lui avez dérobé; vous êtes des fripons; vous mettez le feu aux magasins pour voler le pain des prisonniers!

Cela n'eut d'autre résultat que de faire employer la violence à leur égard. Quant aux autres femmes, elles considéraient ce genre de protestation comme absolument déplacé.

Au printemps de 1887, Marie Kowalewskaja fut transférée d'Irkoutsk à Kara. Elle arriva juste au moment

où les démêlés entre femmes sévissaient avec toute leur intensité, à tel point que quatre d'entre elles, Sophie Loeschern-Herzfeld, Anna Korba, Anna Yakimoff et Paraskowja Iwanowskaja, prièrent le commandant de les séparer de leurs autres compagnes. A la même époque, on avait isolé, dans un local séparé, Bogomolez et Rossikoff à la suite d'une « prise de bec » avec les surveillants. Il y eut donc, pendant un certain temps, quatre femmes dans la prison d'Ust-Kara : Kowalskaja, Kaljuschnaja, Kowalewskaja et Smirnizkaja.

A cette époque, se produisit l'incident suivant. En août 1888, le gouverneur général, baron Korf, visita les prisons de Kara. Comme il faisait son entrée dans la prison des femmes avec son état-major, justement Elisabeth Kowalskaja était assise sur un banc en plein air. Lorsque le gouverneur s'approcha d'elle, elle resta tranquillement assise, sans même daigner le regarder. Il fit observer sèchement « qu'on devait se lever en sa présence et qu'il était le plus haut fonctionnaire de la province ».

— Ce n'est pas moi qui vous ai confié ce poste, répliqua Kowalskaja, de son air le plus naturel et sans faire le moindre mouvement.

Le haut dignitaire écumait de rage. Il déclara au commandant qu'il enverrait des instructions écrites pour bien faire voir comment il fallait traiter les prisonniers insoumis. En effet, quelques jours après, l'ordre vint de transférer Elisabeth Kowalskaja dans la prison centrale de Werhny-Udinsk, « parce que son attitude inconvenante exerçait une influence déplorable sur les autres prisonnières. »

Les amies d'Elisabeth Kowalskaja affirmèrent qu'elle avait provoqué ce conflit dans l'unique but de se faire envoyer dans une autre prison, tant le séjour de Kara lui était devenu odieux. De cette façon, l'ordre du gouverneur n'avait pu que lui causer un grand plaisir. Mais le stupide et lâche commandant Masjukoff avait pris la chose d'une autre façon. Il s'imagina qu'Elisabeth Kowalskaja et ses compagnes opposeraient de la résistance, et il résolut d'enlever la prisonnière dans le plus grand secret.

Un matin, de très bonne heure, tandis que tout dormait encore dans la prison, des gendarmes, à qui des crimi-

nels de droit commun prêtaient main forte, firent irruption dans la cellule d'Elisabeth Kowalskaja, et, profitant de son sommeil, s'emparèrent d'elle et la transportèrent au greffe de la prison dans l'état où elle était, c'est-à-dire avec une simple chemise sur le dos. Là seulement, il lui fut permis de s'habiller afin de partir aussitôt pour sa nouvelle destination. Naturellement, la jeune femme, ainsi surprise, poussa des cris. Les autres prisonnières, réveillées en sursaut, sautèrent de leur lit et furent témoins de cette ignoble scène de violence. Ce fut un concert de malédictions contre le commandant; les femmes virent dans ce sauvage traitement un outrage qui atteignait en bloc leur pudeur.

\*  
\*  
\*

Pendant un certain temps des bruits vagues circulaient parmi nous au sujet de cet événement, car, à cette époque, notre poste secrète ne fonctionnait pas d'une façon régulière. Nous n'eûmes que plus tard les détails circonstanciés par l'intermédiaire du maréchal des logis Golubtsov, ce qui amena un des conflits les plus tragiques auxquels j'aie été mêlé pendant toute la durée de mon exil en Sibérie.

Golubtsov, bien qu'il fût un simple maréchal des logis et qu'il sût à peine lire et écrire, n'en était pas moins le personnage le plus important de notre prison. C'était un homme prudent, avisé et plein de tact. Ses relations quotidiennes avec les prisonniers qu'il avait surveillés pendant de longues années et sous divers commandants lui avaient beaucoup appris. Il connaissait nos mœurs, nos habitudes, toutes nos façons de sentir. Cela lui permit d'éviter avec nous tout malentendu et toute brutalité, et nous entretenions avec lui les meilleurs rapports. Cette situation et son tact exceptionnels lui donnaient une grande influence et un grand empire sur l'ignorant et maladroit Masjukoff. Lorsque vint l'ordre du gouverneur général, et que le commandant, dans sa stupidité, conçut l'idée malheureuse d'enlever la pauvre femme de vive force, le maréchal des logis avait essayé vivement de l'en dissuader, mais il n'avait trouvé aucun écho. Le commandant ne demanda conseil à son subordonné que le jour où les femmes eurent recours au triste procédé de la protestation par la faim. Golubtsov lui con-

seilla de tout faire savoir aux prisonniers mâles et d'avoir recours à leur intervention.

Parmi nous, se trouvait le frère d'une des protestataires, Marie Kaljushnaja. Ancien étudiant de l'Université de Kharkow, c'était un garçon instruit, spirituel, d'un heureux caractère, un précieux camarade et l'enfant gâté de la plupart des prisonniers. Il avait été condamné, en même temps que sa femme, à quinze ans de travaux forcés, comme terroriste, en 1883. Sa sœur ainsi que sa femme avaient été témoins de la scène scandaleuse, et toutes les deux avaient pris part, dans la prison des femmes, à la protestation que leur dictait le désespoir. L'adroit maréchal des logis avait donc conseillé au commandant de choisir comme intermédiaire cet homme, qui était à la fois un frère et un époux. Masjukoff fut assez raisonnable pour y consentir. Il fit appeler dans son bureau Kaljushni et il lui raconta exactement tout ce qui s'était passé. Finalement, il lui dit que sa femme, sa sœur et Marie Kowalskaja refusaient depuis quelques jours de prendre toute nourriture. Il le pria donc de se rendre à Ust-Kara pour y calmer sa femme et tâcher d'obtenir d'elle qu'elle renonçât à la protestation par la faim, promettant de leur accorder par la suite toutes les satisfactions qu'elles désiraient. Comme Kaljushni nous le raconta plus tard, le commandant **déplorait réellement ce qui était arrivé.**

Kaljushni répondit qu'il devait d'abord consulter ses camarades avant d'accepter la mission qu'on lui proposait, et il demanda l'autorisation de nous soumettre les faits dans une réunion générale, ce qui lui fut accordé. Nous fîmes donc une assemblée, ce qui ne s'était jamais vu depuis que la prison de Kara était sous la coupe de la gendarmerie. Les détails que nous révéla Kaljushni produisirent sur nous une vive impression; un silence de mort suivit sa déclaration. Yatzewitch, qui, d'ordinaire, gardait le silence, prit le premier la parole, et, après une très courte discussion, il fut décidé que l'un de nous se joindrait à Kaljushni en qualité de délégué et ferait aussi tout son possible pour obtenir des protestataires ce qu'on leur demandait. Pour le moment, nous exigeâmes du commandant qu'il fit des excuses aux trois femmes.

Nos deux délégués furent donc autorisés à se rendre, sous l'escorte des gendarmes, à la prison des femmes,

éloignée de quinze verstes, ce qui était absolument contraire au règlement. Lorsqu'ils revinrent de leur mission et que nous fûmes de nouveau réunis, nous apprîmes que les femmes, qui mourraient de faim, ne se contentaient point de simples excuses de la part du commandant. Toutes les trois, et plus spécialement Marie Kowalskaja, avaient déclaré qu'elles ne renonceraient à leur protestation que si Masjukoff quittait la prison de Kara.

La majorité d'entre nous, dont je faisais partie, vit immédiatement que ces exigences étaient absolument irréalisables. Le gouvernement réactionnaire à la tête duquel se trouvait le comte Dimitri Tolstoï ne rappellerait jamais le commandant, même dussent tous les prisonniers de la Sibérie mourir de faim. Nous crûmes pouvoir tourner la difficulté en priant le commandant de demander lui-même son déplacement, sous un prétexte quelconque. Le commandant et les femmes acceptèrent cet arrangement; mais ces dernières déclarèrent catégoriquement que si, dans le délai de quelques mois, Masjukoff n'était point parti, elles refuseraient de nouveau toute nourriture et que, cette fois, elles pousseraient leur protestation jusqu'à la dernière limite. Comme c'était à prévoir, la solution de la difficulté n'était que reculée.

---

## CHAPITRE XXVII

## Les « Colonistes ».

## Incidents postérieurs dans la prison des femmes.

L'été de 1888 amena des événements très désagréables pour les pensionnaires du quartier des hommes, mais qui n'avaient aucun rapport avec le drame qui se déroulait chez les femmes.

Parmi les détenus de la chambrée de l'« Hôpital », se trouvait, à cette époque, un ancien officier du nom de Wlastopoulo qui, en 1879, à Odessa, avait été condamné à quinze ans de prison et dont la peine avait été aggravée en celle des travaux forcés à perpétuité pour tentative d'évasion. Intelligent, assez instruit, d'une grande force de caractère, extrêmement ambitieux et orgueilleux, il nous faisait l'effet d'un terroriste inébranlable dans ses convictions. Les camarades avaient la plus grande confiance en lui et ils l'appréciaient au plus haut point, à telles enseignes qu'il fut choisi deux fois comme notre administrateur.

Au printemps de 1888, ses compagnons de chambrée, parmi lesquels je me trouvais, remarquèrent qu'il commençait à devenir lunatique, maussade et surexcité. A cette époque, un fonctionnaire de la Sûreté générale, le conseiller d'Etat Russinoff, fit une visite à Kara. Des visites de ce genre se produisaient souvent et elles avaient pour but d'arracher aux prisonniers l'aveu de leur repentir; après quoi, on leur faisait signer un recours en grâce. Très souvent, des démarches de ce genre étaient couronnées de succès et certains prisonniers, qui n'avaient pas une grande force de caractère, faisaient leur *mea culpa*. Un trait bien caractéristique, c'est que jamais un pareil cas ne se produisit dans la prison des

femmes. Cette fois, le conseiller d'Etat Russinoff parut ne s'être livré à aucune tentative d'embauchage repentant, et il disparut au bout de très peu de temps.

Presque aussitôt après, Wlastopoulo quitta la prison en compagnie des gendarmes, et, sur le seuil, il remit un mot d'écrit à un camarade. A la lecture de ce papier, nous fûmes tous atterrés. Wlastopoulo nous déclarait qu'il avait perdu sa foi dans la justice des mouvements révolutionnaires et qu'il avait résolu de « s'agenouiller au pied du trône », ce qui, dans notre langage, signifiait « adresser au tsar un recours en grâce ». Aucun fait analogue n'avait produit sur nous une impression aussi profonde. Wlastopoulo était une personnalité remarquable; ensuite, son exemple pouvait influencer considérablement sur les dispositions de beaucoup d'entre nous.

J'ai déjà dit qu'à cette époque la plus furieuse réaction régnait en Russie. Il nous arriva, à travers les murs de la prison, des nouvelles peu rassurantes et d'après lesquelles il ne fallait plus compter sur les résultats d'un mouvement d'opposition.

Le fait que la réaction était toute-puissante pouvait amener certains de nous à des projets de soumission, ce à quoi un prisonnier n'est que déjà trop disposé. On commença parmi nous à douter de l'idéal rêvé, de ce que nous considérions comme une chose sainte; en outre, il se produisit un événement imprévu qui, tout d'abord, nous parut absolument incroyable. La nouvelle nous vint, un jour, que l'un des chefs les plus populaires de la *Narodnaja Volja*, Léo Tichomirow, était devenu un renégat. Cet homme, qui n'avait échappé que par un simple hasard à l'échafaud et qui s'était évadé en 1882, avait, en 1887, écrit une brochure intitulée : « *Pourquoi j'ai cessé d'être révolutionnaire*, » dans laquelle il reniait toutes ses croyances passées, ce qui lui fit obtenir sa grâce auprès du tsar. Il reçut l'autorisation de rentrer en Russie, où il mit immédiatement sa plume au service de la plus abjecte réaction, dont il est encore le soutien.

Cet exemple d'« apostasie », unique dans l'histoire du mouvement révolutionnaire russe, produisit dans toute la Russie une sensation considérable. J'entendis, un jour, un de nos camarades les plus en vue dire :

— Puisque Tichomirow lui-même est devenu monarchiste et a passé au césarisme, j'ai donc dû, moi, pauvre pécheur, devenir révolutionnaire par méprise.

Nos craintes ne tardèrent pas à se vérifier; neuf d'entre nous suivirent bientôt l'exemple de Wlastopoulo. Parmi ces derniers se trouvaient des hommes comme Yemeljanoff, qui avait essayé de lancer une bombe contre le tsar, comme Posen, qui comptait parmi les esprits les plus pénétrants de la prison, et quelques autres. Des faits de ce genre jetèrent le désarroi parmi nous. L'administration avait soin, lorsqu'un prisonnier signalait sa demande en grâce, de le mettre à part et de l'enfermer dans une autre partie de la prison jusqu'à ce que les autorités de Pétersbourg eussent fait connaître leur avis à ce sujet.

Naturellement, nous cessions immédiatement tout rapport avec l'intéressé, ce qui provoquait parfois des scènes formidables. Dans notre argot, « adresser son recours en grâce » signifiait « vouloir être envoyé dans la colonie », et aujourd'hui encore le mot « coloniste » est employé en Sibérie dans un sens outrageant et il est le synonyme de renégat.

\* \* \*

Pendant ce temps, la lutte n'avait point fini dans la prison des femmes; elle était, au contraire, plus menaçante que jamais. D'autres prisonnières qui venaient d'être amenées à Kara s'étaient liguées avec les deux amies de Marie Kowalewskaja. L'autorité ne semblait point disposée à éloigner Masjukoff, et les femmes avaient résolu, aussitôt le délai expiré, de recourir de nouveau au procédé désespéré de la protestation par la faim. Lorsque cette nouvelle nous parvint, nous résolûmes, nous aussi, de nous associer à la protestation, et nous refusâmes de prendre toute nourriture.

Nous déclarâmes que cette décision nous était uniquement dictée par un sentiment de commisération pour les femmes, car, à notre point de vue, les excuses présentées par le commandant nous semblaient une réparation suffisante.

A cette époque, notre prison offrait un spectacle extraordinaire: tout travail était suspendu, la huche aux provisions était fermée et la cuisine vide. Dans le préau se promenaient les prisonniers, qui, depuis plusieurs jours, n'avaient rien pris, mais qui ne voulaient pas laisser deviner l'état d'abatement physique où ils se trou-

vaient. Il nous eût été plus facile de mourir de faim que d'ouvrir la bouche pour manger, car nous ne voulions pas laisser nos compagnes souffrir seules.

Nous ne fîmes rien savoir de tout cela au commandant, et, au début, il garda le silence. Ce ne fut qu'au troisième jour qu'il appela notre administrateur et qu'il lui demanda l'objet de notre protestation. Dès qu'il l'eut appris, il pria l'administration de nous dire, ainsi qu'aux femmes, qu'il serait certainement bientôt rappelé, car il avait, tout récemment, adressé une nouvelle demande et il avait reçu un avis favorable. Pour corroborer ses affirmations, il montra tous les télégrammes qui avaient trait à l'affaire.

Nous obtînmes des femmes qu'elles prissent quelque nourriture après huit jours d'un jeûne absolu. Mais elles ne renoncèrent pas à leur protestation contre Masjukoff, et elles la modifièrent en ce sens qu'elles résolurent de le « boycotter ». Déjà, depuis l'enlèvement de Kowalskaja, le commandant n'osait plus se montrer dans le quartier des femmes, mais celles-ci se décidèrent à rompre avec lui toute communication, même indirecte. Et, pour cela, elles s'imposèrent le plus dur des sacrifices, car elles refusèrent énergiquement tous les envois postaux qui devaient leur être faits par l'intermédiaire du commandant : elles ne reçurent plus ni argent, ni livres, ni journaux. Elles en furent réduites à accepter le régime strict de la prison, à rompre toutes relations avec leurs parents et à ne plus lire un seul journal, ce qui était leur unique distraction. La suite naturelle de tout cela c'est que ces pauvres créatures furent bientôt dans un piteux état physique et moral qui, pour certaines d'entre elles, confinait à l'abattement le plus absolu. Ce qui les fit surtout cruellement souffrir ce fut de ne plus recevoir aucune nouvelle de leurs parents. Le commandant, de son côté, était obligé de retourner les envois postaux refusés par les destinataires, et on peut s'imaginer par là l'angoisse et le souci des familles. La pensée qu'elles occasionnaient d'aussi cruels tourments à ceux qu'elles aimaient devait naturellement affaiblir l'esprit de résistance chez les prisonnières.

Une de celles qui souffraient le plus de cet état de choses était Nadejda Sigida, une des femmes récemment amenées à Kara. Je ne l'ai pas connue personnellement, mais, d'après ce que j'ai entendu dire d'elle par ses cama-

rades, c'était une jeune femme sympathique, d'une inépuisable bonté de cœur et ouverte à toutes les impressions de tendresse et de bonté. Elle avait une affection profonde pour ses parents, qui habitaient Taganrog, petite ville du sud de la Russie. Avant son mariage, elle était institutrice dans une école de l'Etat et elle s'était adonnée de tout cœur à sa tâche. Elle n'avait pas pris une part directe au mouvement révolutionnaire, et elle avait été condamnée à huit ans de travaux forcés parce qu'on avait trouvé dans le logement qu'elle occupait avec son mari une presse à bras et des bombes. Son mari avait été condamné à la peine capitale, commuée en celle des travaux forcés à perpétuité, et il était mort en cours de route pendant son transport à l'île Sakhaline.

La destinée s'était vraiment acharnée sur la pauvre femme. Condamnée injustement, elle avait perdu son mari et elle était arrivée dans les prisons de la Sibérie juste pour prendre part à ce terrible drame.

La rupture de toutes relations avec ceux qu'elle aimait devait donc être pour elle une des peines les plus cruelles. Le souvenir de sa mère et de ses sœurs la plongeait dans un désespoir profond. Elle s'imaginait la désolation de ces pauvres femmes lorsqu'elles recevaient ses lettres qui n'avaient pas été décachetées et qu'elles se trouvaient ainsi dans l'impossibilité d'avoir de ses nouvelles.

Il n'y avait pas d'issue possible à cette abominable situation : un an s'était déjà écoulé depuis l'enlèvement de Kowalskaja, et Masjukoff était toujours commandant. Les femmes étaient dans un état de surexcitation désespérée; elles ne pouvaient se résigner plus longtemps à une pareille situation et elles étaient décidées à provoquer un prompt dénouement, coûte que coûte.

Elles firent de nouveau conseil, et, pour la troisième fois, elles résolurent d'endurer le supplice de la faim.

— Qu'espérez-vous obtenir par là? leur dit Nadejda Sigida. Le gouvernement semble s'entêter à ne pas céder; notre protestation n'amènera rien et elle ne fera que grossir parmi nous le nombre des victimes. Ne valait-il pas mieux qu'elle se sacrifiât elle-même, et puisqu'on ne pouvait pas supporter plus longtemps ce genre de vie, n'était-il pas préférable qu'elle seule se dévouât pour toutes?

Et Sigida résolut de sauver ses camarades.

Un jour, elle dit au gendarme de service qu'elle avait une communication toute particulière à faire au commandant et qu'elle désirait être amenée devant lui. Masjukoff ne vit rien de surprenant dans cette demande et il ordonna qu'on fit venir Sigida à son bureau.

Quelques-uns d'entre nous furent, ce jour-là, les témoins d'une scène étrange qu'ils observaient à travers les trous de la palissade. Une voiture amena une jeune femme entre deux gendarmes dans la maison du commandant. La jeune dame pénétra à l'intérieur, et, quelques secondes après, le commandant, tête nue, dans un violent état de surexcitation, sautait dans le préau par la fenêtre du rez-de-chaussée.

Au grand étonnement des spectateurs, la jeune dame fit aussitôt son apparition sur le seuil de la maison et parla à haute voix et avec volubilité aux gendarmes qui se tenaient dans la cour. Puis on la vit embrasser affectueusement l'enfant d'un surveillant.

D'après ses paroles, nous comprîmes qu'elle insistait pour qu'on envoyât un télégramme, mais les gendarmes semblaient rester absolument indifférents.

Tout cela était pour nous étrange et énigmatique; toutefois, nous ne tardâmes pas à en avoir l'explication.

Lorsque Sigida se trouva devant Masjukoff, elle lui envoya une gifle et lui dit :

— Ceci est pour le commandant!

Notre héros, malgré la présence des gendarmes, avait été pris de peur comme un lièvre et avait sauté par la fenêtre. Sigida craignait que Masjukoff ne cherchât à étouffer l'affaire, et c'est pourquoi elle réclamait impérieusement qu'un avis télégraphique fût envoyé immédiatement aux autorités compétentes. Elle comptait que, comme c'est l'usage en Russie, un officier qui avait été l'objet de voies de fait ne pourrait pas rester plus longtemps en fonction. Quant à elle, elle savait qu'elle serait condamnée à mort et elle y était résignée. Toutefois, ses prévisions furent démenties par les événements, et la malheureuse en fut pour son inutile sacrifice.

\* \*

L'année 1889, dont je parle ici, marqua pour nous, comme pour tous ceux qui étaient en Sibérie, une date

inoublable, car, outre les événements de Kara, elle amena le drame sanglant de Iakoutsk.

Le bruit de cet événement se répandit à travers tout le monde civilisé et il provoqua partout une violente indignation contre la barbarie du gouvernement du tsar.

Peu de lecteurs se rappellent sans doute ces faits, qui furent connus sous le nom de « boucherie de Iakoutsk ».

Voici comment le drame se produisit : on avait interné à Iakoutsk un certain nombre de jeunes hommes et de jeunes femmes qui devaient être transportés beaucoup plus au nord par « voie administrative », dans ces trous perdus qui, sur les cartes de Sibérie, sont désignés comme villes, tels que Verchny-Kolymsk, Nijni-Kolymsk, Werchojansk. Parmi ces garçons et ces filles, qui, naturellement, appartenaient à la jeunesse universitaire, se trouvaient des mineurs à qui, d'après leur âge et conformément aux lois russes, on n'aurait dû imputer aucun crime.

Le vice-gouverneur Ostachkin, qui administrait alors le gouvernement de Iakoutsk, avait donné l'ordre de conduire tout ce monde à son lieu de destination, mais en employant des procédés qui devaient rendre le transport souverainement pénible. Lorsque les déportés apprirent la chose, ils firent des observations et ils objectèrent les dangers auxquels ils étaient exposés, soit de mourir de faim, soit d'être ensevelis dans les solitudes neigeuses.

On leur ordonna de se rassembler pour discuter à ce sujet. Ils s'assemblèrent donc et ils attendirent l'arrivée du chef de la police; mais, au lieu de celui-ci, ce fut un planton qui vint et qui leur enjoignit de se rendre au bureau de police.

Les déportés crurent qu'on voulait les emmener immédiatement sans faire droit à leur réclamation, et ils refusèrent d'obéir à cet ordre.

Immédiatement, les soldats firent irruption sous le commandement d'un officier et une « boucherie » qui défie toute description commença : ils frappèrent dans le tas à coups de crosse, foncèrent à coups de baïonnette et déchargèrent leurs armes sur ces malheureux sans défense. Six cadavres restèrent sur place, parmi lesquels celui d'une femme enceinte. Il y eut, en outre, un grand nombre de blessés. Tous les autres, blessés ou cruellement maltraités, au nombre de vingt-sept, furent jetés

en prison et traduits en conseil de guerre. Trois des accusés furent condamnés à mort et exécutés à Iakoutsk; neuf autres furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Telle est, en quelques mots, l'histoire de la boucherie de Iakoutsk.

Nous apprîmes ces atrocités à Kara, au moment même où notre situation était exceptionnellement critique. Notre compassion pour les innocentes victimes et notre colère contre leurs bourreaux nous firent concevoir de sérieuses craintes au sujet de notre propre affaire. Nous dûmes naturellement nous dire : « Puisque le gouvernement se conduit d'une façon aussi atroce à l'égard d'individus absolument innocents et qui n'étaient même pas des prisonniers, que ne peut-il pas se permettre contre nous qui sommes privés de tous nos droits et enfermés dans des cachots d'où aucune nouvelle ne peut transpirer au dehors? »

La cruelle réalité qui suivit ne fit que confirmer nos appréhensions.

---

## CHAPITRE XXVIII

## Le centenaire de la Révolution française.

## Serge Bobochoff. La fin du drame.

Il m'est cependant resté un souvenir agréable de l'année 1889 : c'est celui de la fête qui eut lieu entre nous pour célébrer le centenaire du renversement de la Bastille.

Quelques douzaines d'hommes, condamnés et prisonniers du tsar de toutes les Russies, perdus dans un des coins les plus déserts du monde, résolurent de s'associer à la joie du peuple français, qui fêtait allègrement le centième anniversaire de sa grande Révolution. Naturellement, la cérémonie fut, chez nous, des plus modestes, sans banquet, sans toast et sans discours. Du thé et des gâteaux que nous nous étions procurés à frais communs, voilà tout ce que nous pûmes nous offrir; notre salle de festin fut le préau de la prison où nous avions transporté les tables de toutes les chambrées pour nous grouper tous ensemble. Une fois assis, nous évoquâmes le souvenir de la grande victoire de la Révolution de tous les héros qui avaient paru dans le monde civilisé.

Nous nous demandions les uns aux autres :

— Laira-t-il pour nous le jour où le peuple russe pourra renverser nos bastilles, la forteresse de Pierre-et-Paul, la citadelle de Varsovie et bien d'autres geôles où le tsarisme enferme ses ennemis? Ce jour-là un seul de nous sera-t-il encore en vie?

— Au commencement du xx<sup>e</sup> siècle, la Russie aura conquis sa liberté, affirmaient les optimistes.

— Qui sait si nous l'aurons jamais! ajoutaient les sceptiques.

Il y eut des débats et des discussions animés. Beaucoup de ceux qui, alors, étaient pleins d'espoir, reposent aujourd'hui dans la terre; d'autres végètent encore dans les déserts de la Sibérie...

Mais revenons aux tristes événements qui s'accomplissaient alors à Kara sans nous laisser de trêve.

Lorsque Sigida eut souffleté le commandant, les femmes recommencèrent leur protestation par la faim, la troisième et la plus terrible. Elles se butaient obstinément à l'idée que Masjukoff devait s'en aller, dussent-elles toutes y laisser leur vie. Cette fois, elles ne prirent pas la moindre nourriture pendant seize jours consécutifs, et Sigida résista vingt et un jours, comme nous l'apprîmes plus tard. Le médecin de la prison ayant déclaré qu'il ne répondait plus de sa vie, le gouverneur de la province donna l'ordre de la nourrir artificiellement. Je ne sais si cet ordre fut exécuté. Le bruit courut aussi que, dans un de ces jours d'horrible détresse, un pénible incident s'était produit entre ce même médecin et Marie Kowalskaja. Il était entré dans sa cellule, tandis qu'elle était étendue sur son lit, anéantie par la faim. Elle s'imagina qu'il voulait user de violence pour lui faire prendre quelque nourriture, et elle le frappa au visage. Le médecin, qui était un homme d'une humanité peu commune, prit la chose comme le résultat d'une impression malade, dont la pauvre femme ne pouvait être tenue pour responsable. Il lui dit qu'elle s'était méprise et qu'il n'avait pas la moindre intention de lui faire violence, et là-dessus elle s'excusa. Le docteur raconta plus tard à ses connaissances qu'il n'avait jamais vu une femme d'un caractère aussi admirable, d'un si grand esprit et d'une si haute éloquence.

A la fin, on constata que les femmes étaient aux limites de la mort et qu'elles iraient jusqu'au bout. Les autorités supérieures déclarèrent que Masjukoff ne serait pas éloigné pour qu'on ne pût pas dire que les prisonnières avaient obtenu ce résultat, mais le gouverneur ajouta que Sigidia, Kowalskaja, Smirnizkaja et Kaljujnaja ne seraient plus, à l'avenir, sous la coupe du commandant, mais sous la dépendance de l'administration générale des prisons; c'est pourquoi on les conduisit dans le quartier réservé aux femmes condamnées pour crimes de droit commun. Les prisonnières se montrèrent satisfaites de cette mesure et renoncèrent à leur protestation. Mais

leur martyre n'était point terminé pour cela, et elles eurent encore à subir des épreuves autrement cruelles.

Dans la première moitié d'octobre, Masjukoff, qui ne s'était pas laissé voir depuis que Sigida l'avait souffleté, se montra dans notre prison. Il était entouré d'une escorte de soldats en armes, ce qui ne s'était jamais produit auparavant. Notre homme se cachait derrière les soldats, et il nous fit sortir pour entendre un ordre venu du gouverneur. Lorsque nous fûmes tous réunis dans le corridor, il nous lut d'une voix tremblante un papier qui disait qu'à la suite des tumultes qui avaient éclaté parmi les prisonniers politiques de Kara, le gouverneur, à la prochaine récidive, aurait recours aux répressions les plus sévères et qu'il n'hésiterait pas à mettre en pratique les châtimens corporels.

Certes, les prisonniers politiques étaient habitués à supporter bien des vexations, mais ils n'auraient pas pu s'humilier jusqu'à subir des corrections corporelles; même la simple menace d'un pareil traitement produisit sur plusieurs d'entre nous l'effet d'un outrage qui ne pouvait être lavé que dans notre sang. Cette façon de voir trouva un éloquent interprète dans Serge Bobochoff. Je n'ai point encore nommé ici cet excellent garçon parce que le rôle inoubliable qu'il a joué dans l'histoire des révolutions russes n'a commencé que le jour où les tyrans de la Sibérie nous ont jeté au visage cette odieuse provocation.

Serge Bobochoff était originaire des régions du Volga, et il avait fréquenté l'école vétérinaire de Pétersbourg. Vers 1870, il avait été pris dans une manifestation dirigée contre le professeur Zion, et qui fit grand bruit à l'époque. Condamné à la relégation, il avait été banni ensuite, par « voie administrative », dans les déserts du gouvernement d'Arkangél, et, en 1878, il avait fait une tentative d'évasion. Lorsqu'on le reprit, il tira en l'air un coup de revolver. Il espérait ainsi qu'on le ferait comparaître devant un tribunal où il pourrait dénoncer les actes d'arbitraire commis à propos de ce bannissement administratif; mais ce coup de feu lui valut d'être condamné à vingt ans de travaux forcés, et, en 1879, il avait été envoyé à Kara.

Pendant les trente années au cours desquelles je me suis trouvé parmi les révolutionnaires russes, j'ai connu plus d'un homme remarquable, mais aucun qui, moralement, pût être mis au-dessus de Bobochoff. Tendresse

de cœur, loyauté à toute épreuve, gravité dans les manières et dévouement sans bornes, telles étaient ses qualités prédominantes. Il était l'homme le plus modeste que l'on pût voir; mais, lorsqu'il s'agissait de faire respecter l'honneur des révolutionnaires, lorsqu'une question de devoir était en jeu, alors il était intraitable et il avait toute la flamme et toute la passion d'un prophète. Il n'y eut jamais la moindre contradiction entre ses actes et ses paroles. De tous les révolutionnaires russes, il était le plus logique et le plus ferme dans ses principes. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce qu'un homme de cette trempe imposât à tous la déférence et le respect, même lorsqu'on ne partageait pas toutes ses opinions.

Lorsqu'il arriva à Kara, il était un tout jeune homme, et les idées dont il était pénétré étaient celles qui régnaient alors, c'est-à-dire les idées des « Buntari », qui se réclamaient du plus pur anarchisme et auxquelles il resta fidèle jusqu'à la mort.

La prison et l'exil ont, à ce point de vue, des propriétés éminemment conservatrices, si j'ose m'exprimer ainsi. Les principes avec lesquels un homme entre en prison se figent et restent immuables pendant toute la durée de sa captivité. Bobochoff lisait beaucoup et il se jetait avec passion sur tout ce qui présentait un intérêt au point de vue social ou politique. Mais il en fut de lui comme de bien d'autres hommes intelligents qui vivaient avec nous : il ne prenait, dans chaque livre, que les arguments susceptibles de fortifier sa manière de voir. Ainsi, les problèmes de la démocratie sociale l'intéressaient au plus haut point, mais son passé l'empêchait d'en bien saisir l'enchaînement, et il était en discussion perpétuelle avec les partisans de cette doctrine. Je n'étais point son compagnon de chambrée; mais, pendant mes promenades dans le préau, je dus engager avec lui des débats sans fin sur ce thème. Il se montrait un remarquable contradicteur, attentif, sachant se contenir, jamais agressif et ne faisant pas de personnalités.

Bobochoff avait pris plus à cœur que les autres camarades la menace de châtimens corporels. Il imagina le plan suivant, pour lequel il fit une propagande immédiate : il voulait envoyer un télégramme au ministère de l'Intérieur et lui déclarer que, si la menace du gouverneur général n'était point rapportée, nous étions décidés à nous suicider tous l'un après l'autre. Il nous proposa

donc, au cas où le ministère n'aurait point fait droit à notre requête dans un délai déterminé, de nous suicider chacun à notre tour, ainsi qu'en déciderait le sort.

J'eus un jour l'occasion de discuter avec lui ce projet. Je tâchai de lui démontrer combien il était peu pratique de s'en rapporter au sort : le suicide cessait d'être l'acte d'un homme libre, car cela obligeait celui qui aurait une fois accepté la proposition de s'ôter la vie même au cas où, par la suite du temps, il aurait changé sa manière de voir. J'essayai, en outre, de lui démontrer que, dès que l'administration aurait eu vent de notre projet, elle ferait tout son possible pour nous empêcher de le mettre à exécution.

Bobochoff combattit énergiquement toutes les raisons que je lui donnais :

— Je tiens à la vie tout autant que vous-même, me dit-il, et si je suis prêt à affronter la mort en manière de protestation, c'est que je compte que les autres sont prêts à en faire autant. Sans la contrainte imposée par le sort, c'est-à-dire sans l'obligation morale, ma protestation n'aurait aucun sens, car, lorsque je me serais ôté la vie, les autres pourraient ne pas m'imiter; mon sacrifice serait donc inutile et n'aurait aucune influence sur les décisions du gouvernement.

J'eus, après cette conversation, l'impression que Bobochoff tenait réellement à la vie et qu'il ne chercherait pas à se suicider, ce qui me rassura. Mais son sort et celui de quelques autres camarades était déjà décidé ce jour-là.

Le bruit nous parvint que, par ordre du général gouverneur, Sigida avait été soumise à un châtement corporel pour avoir outragé le commandant. Cela nous parut d'abord incroyable. Rien de pareil ne s'était produit dans l'histoire de notre mouvement révolutionnaire, et, parmi les hommes, Bogoljuboff, qui avait été condamné à quinze ans de travaux forcés à la suite de la démonstration de la place de Kazan, le 18 décembre 1876, était le seul qui se fût résigné à accepter un pareil affront. Depuis que Vera Sassulitch avait fait feu sur le chef de la police Trepof et avait été acquittée par le jury, aucune tentative nouvelle n'avait été faite pour soumettre les condamnés politiques à des punitions corporelles, pendant les douze années qui s'étaient écoulées depuis. Et, cependant, de nombreuses tentatives d'évasion avaient eu lieu, qui rendaient les coupables passibles de cette punition, mais elle

n'avait jamais été mise à exécution, et, en pareille circonstance, on s'était contenté d'allonger leur captivité de quelques années de plus. Or, cette fois, on pouvait d'autant mieux supposer qu'on n'oserait pas infliger à une femme un pareil châtement. D'un autre côté, l'exemple de la « boucherie de Iakoutsk », dont les victimes étaient des jeunes gens et des jeunes femmes, punis simplement par « voie administrative », nous permettait d'attendre les actes les plus barbares de la part du gouvernement du « Tsar de la Paix ».

De terribles jours commencèrent pour nous, mais notre incertitude ne dura pas longtemps : au commencement de novembre, nous apprîmes que la sentence avait été exécutée à l'égard de la jeune femme.

Il m'est impossible de décrire quel fut alors notre état d'âme. Ce n'était pas de l'abattement, mais de l'indignation et une morne résolution. Nous gardâmes toutefois un calme apparent pour ne point éveiller les soupçons dans l'esprit des gendarmes.

Un jour, le bruit courut que Sigida était morte aussitôt après l'exécution du châtement; les uns prétendaient qu'elle avait succombé à une crise nerveuse, d'autres qu'elle s'était empoisonnée. En même temps, on nous faisait savoir que Kaljuschnaja, Kowalskaja et Smirnikzaja avaient avalé une drogue et étaient mortes à l'hôpital de la prison. A cette nouvelle, un certain nombre d'entre nous résolurent, en silence et sans aucune discussion préalable, de suivre l'exemple des femmes. Ils firent venir du poison du dehors et ils décidèrent qu'ils l'absorberaient aussitôt après l'appel du soir. Aucun ne demanda aux autres de s'associer à lui; ceux qui étaient bien décidés à mourir prirent de l'opium qui se trouvait sur une table dans chaque chambrée et l'avalèrent.

Bobochoff était, pendant ces jours-là, aussi calme que si rien d'extraordinaire ne se passait; il resta toujours sérieux et sobre de paroles. Kaliuschni semblait avoir pris depuis longtemps une résolution irrévocable : cela avait rapproché ces deux hommes et ils étaient devenus amis. Sur trente-trois que nous étions, dix-sept avaient décidé à renoncer à la vie. Au jour fixé, et aussitôt après l'appel du soir, un chant se fit entendre dans la « chambrée des Yakoutes », où se trouvaient Bobochoff, Kaljuschni et la plupart de ces conjurés de la mort. Il y en

avait quelques-uns dans chaque chambrée et deux dans la nôtre. Ce chant fut le signal général. Ceux qui devaient mourir prirent congé de leurs camarades, puis ils absorbèrent le poison. Ils s'étendirent sur leur paillasse, bien convaincus que c'en était fait d'eux à tout jamais.

Je n'avais pas pris de poison; mais, lorsque ce suicide en masse fut mis à exécution, il me sembla qu'il fût plus facile de s'empoisonner que d'être spectateur de ce drame navrant. L'impression qu'il produisit sur moi fut si terrible que, moi-même, plus tard, dans la nuit, j'éprouvai du malaise et de violentes douleurs de tête. Le médecin découvrit en moi les symptômes d'empoisonnement. Malgré cela, les camarades qui avaient absorbé du poison n'atteignirent point leur but : l'opium était éventé, et il fut impuissant à les tuer. Les malheureux se réveillèrent, le lendemain matin, avec des souffrances atroces. Mais cet échec ne les fit point défaillir dans leur projet et ils décidèrent de prendre un poison plus actif, tel que la morphine. Trois seulement y renoncèrent.

La nuit suivante, les scènes des adieux recommencèrent. Les nerfs des survivants étaient encore plus surexcités que la veille et leur situation était des plus pénibles. Cette fois également, la morphine était altérée, et la plupart de ceux qui en avaient pris furent malades, mais ils se rétablirent. Seuls, Bobochoff et Kaljuschni, qui en avaient absorbé des doses triples tombèrent aussitôt sans connaissance. Pendant la nuit, Bobochoff se réveilla une fois; il entendit Kaljuschni qui râlait et il chercha à le réveiller, il l'embrassa et couvrit son visage de baisers. Mais, lorsqu'il vit que son ami ne se réveillerait plus jamais, il prit une pleine poignée de morphine, se coucha auprès de son ami et ferma les yeux pour toujours. Le lendemain matin, lorsque le surveillant fit sa ronde avec les gendarmes, on trouva les deux camarades absolument inanimés; le médecin, appelé en toute hâte, constata que l'agonie avait déjà commencé. Kaljuschni mourut le soir même et Bobochoff le jour suivant. Les cadavres furent transportés à l'hôpital et enterrés au cimetière, à côté des quatre femmes qui venaient de mourir.

## CHAPITRE XXIX

**Bruits peu rassurants.**

**Une visite du gouverneur général.**

**Renvoi de la prison.**

Le suicide de nos deux camarades eut pour résultat de provoquer la visite de nombreux fonctionnaires. D'abord vint le procureur, puis le colonel de gendarmerie et enfin le gouverneur de la province. Nous ne nous laissâmes aller à aucune conversation avec eux, et nous ne répondimes à aucune de leurs questions, même lorsqu'elles nous étaient adressées personnellement. Ils se retirèrent sans avoir pu nous arracher une syllabe.

Aucune mesure nouvelle ne fut prise, et tout resta dans le même état qu'auparavant. Mais ces tragiques événements nous avaient totalement bouleversés; chacun de nous semblait écrasé comme par un fardeau trop lourd. Tous les chants avaient cessé, tous les rires s'étaient éteints, tous les jeux avaient été suspendus, même celui des échecs. Nos nerfs avaient subi une secousse trop brutale.

Ainsi s'écoula l'hiver de 1889-1890. Le silence des autorités était de mauvais augure. Nous étions persuadés que le drame de Kara provoquerait certainement des représailles quelconques. La question des punitions corporelles n'avait pas été non plus tranchée, bien qu'elle eût déjà fait six martyrs. De nouveau donc, nos camarades se trouvaient, au printemps, très surexcités; deux d'entre eux résolurent de recourir encore une fois au suicide, afin de prouver au gouvernement que les prisonniers politiques n'entendaient pas renoncer à protester contre les menaces qui leur avaient été faites. Mais les

autres prisonniers les engagèrent à renoncer à leur projet jusqu'à ce que le commandant, qui était toujours Masjukoff, eût fait connaître sa réponse. Celui-ci nous fit savoir qu'une nouvelle ordonnance était venue, qui supprimait à l'avenir les punitions corporelles pour les femmes. Quant aux hommes, ceux qui n'appartenaient point aux classes privilégiées ou qui n'avaient point été élevés dans les gymnases, devraient s'y soumettre. Ainsi tous les sacrifices avaient été inutiles, le système persistait, mais nous pouvions espérer, avec quelque certitude, que les autorités ne recourraient plus désormais à de pareils procédés. Ce dont nous étions sûrs aussi, c'est que cette attitude à notre égard amènerait un changement dans le règlement de la prison, et c'est ce qui ne tarda pas à se produire.

Depuis quelques années, le bruit s'était répandu qu'une nouvelle prison se construisait à Akatui, localité distante d'environ trois cents verstes de Kara, et qu'on y enverrait tous les prisonniers détenus dans cette dernière ville. On disait aussi qu'on avait inauguré dans cette prison un régime jusque-là encore inconnu en Russie.

Au cours des derniers événements, le nombre des prisonniers avait diminué de plus en plus; certains avaient été envoyés dans la colonie pénitentiaire et beaucoup d'autres graciés. C'est ainsi que mon ami Jacob Stefanowitch devait être envoyé dans la colonie pénitentiaire, au printemps de 1890, car il avait achevé son temps de prison. Mais il persista à rester parmi nous jusqu'à ce qu'une décision fût prise au sujet de notre transfert à Akatui; il trouva de nombreux prétextes pour faire traîner en longueur son renvoi.

Dans les dernières années, nous n'avions pas reçu de nouvelles recrues de la Russie, car depuis 1888, le gouvernement ne faisait plus passer les révolutionnaires devant un tribunal, de telle sorte qu'aucun jugement n'était prononcé contre eux. On avait, par contre, adopté le système « administratif », qui permettait de les déporter pour un temps indéfini, soit en Sibérie, soit dans l'île Sakhaline. La plupart de ceux qui, pendant l'été de 1890, se trouvaient dans notre prison avaient le droit absolu d'être envoyés en libre résidence, mais ils avaient été retenus prisonniers contre toute légalité, parce qu'on avait résolu de limiter à quinze le nombre de ces résidents libres.

J'avais moi-même le droit d'être relâché au courant de cette année 1890, mais j'avais déjà, depuis longtemps, perdu tout espoir à ce sujet. Dès mon arrivée à Kara, je m'étais résigné à cette idée que j'accomplirais toute la durée de ma peine en prison, et, dans mes rêves d'avenir, je ne pensais plus à la colonie pénitentiaire. Je ne songeais qu'à l'époque reculée où, ma peine accomplie, je serais déporté dans un endroit quelconque de la Sibérie.

La vie que j'y mènerais ne m'apparaissait point couleur de rose, à en juger par les lettres que nous recevions de nos camarades; mais, malgré cela, j'aspirais avec impatience après le jour où je serais délivré de la prison. Pareil à certain personnage des *Souvenirs de la Maison des Morts*, de Dostoïewski, je comptais parfois les années, les mois, les semaines, les jours et les heures qui me restaient encore à faire en prison. Et plus les années passaient, moins il me restait d'années à faire, plus les jours me paraissaient longs, et plus long aussi le temps qui devait s'écouler jusqu'à l'heure de ma libération.

Le séjour de la prison avait exercé, avec les années, son influence déprimante sur moi. Mes nerfs étaient comme ébranlés, je sentais un lourd fardeau peser sur mes épaules; mon cerveau ne travaillait qu'avec peine. L'apathie et le dégoût constituaient mon état habituel. L'avenir m'apparaissait sous les couleurs les plus sombres, et j'en avais assez de la vie...

Au mois d'août 1890, le bruit se précisa que nous allions être bientôt transférés à Akatui. Cette nouvelle secoua notre indifférence, et le thème habituel de nos conversations fut la vie que nous mènerions dans le nouvel établissement. Il nous semblait impossible d'admettre que la cruauté du gouvernement eût encore trouvé le moyen d'aggraver le sort des prisonniers qui, pour la plupart, avaient déjà passé dix ans et plus dans les cachots et qui avaient enduré tous les tourments possibles. Tout ce que nous pûmes savoir, ce fut que le régime dans la prison d'Akatui devait être terriblement sévère.

Un jour, nous apprîmes que le gouverneur général était arrivé à Kara. Nous reçûmes l'ordre de nous réunir dans la cour, et le baron Korf ne tarda pas à paraître entouré de son état-major et sous l'escorte de gendarmes

et de soldats armés. Il nous déclara qu'il avait reçu de Pétersbourg l'ordre de nous envoyer à Akatui. Le règlement de la nouvelle prison consistait en ceci : que les prisonniers politiques seraient traités sur le même pied d'égalité que les criminels de droit commun; nous devrions vivre avec eux dans des chambrées communes, travailler avec eux au lavage de l'argent et avoir la même nourriture qu'eux; « en un mot, conclut le gouverneur, aucune différence n'existerait entre eux et nous, et cette instruction serait rigoureusement exécutée. »

Le baron Korf s'abandonnait à un flux de paroles, mais il ne nous sembla pas autrement fier de la mission qu'on lui donnait à remplir. Quant à nous, nous étions atterrés. Nos craintes n'étaient que trop justifiées, mais cependant aucun de nous n'aurait supposé qu'on pût nous assimiler aux criminels de droit commun. Cette mesure signifiait surtout pour nous qu'on n'hésiterait pas à nous soumettre à des punitions corporelles, comme les autres prisonniers.

Nous gardâmes pendant un certain temps le silence : outre que nous étions écrasés par ce que nous venions d'entendre, il ne nous plaisait pas d'entrer en conversation avec l'homme qui avait donné l'ordre ignominieux de battre une femme. Plusieurs fois, il nous demanda si nous n'avions rien à objecter, et ce fut toujours le même dédaigneux silence. Le baron Korf aurait voulu engager une conversation avec nous, et la situation était des plus pénibles. Enfin, au moment où le gouverneur allait se retirer, Mirski rompit le silence général. Sous une forme des plus polies, il lui demanda ce qu'il fallait entendre par ces mots : « que nous serions assimilés de tous points aux criminels de droit commun, » et il objecta que le nombre de ces criminels qui devaient être envoyés dans la colonie pénitentiaire n'avait pas été limité.

Visiblement heureux que quelqu'un consentit à causer avec lui, le baron Korf répondit en toute hâte qu'à ce point de vue tout particulier, aucune différence n'existerait, à l'avenir, entre les autres et nous. Un débat des plus animés s'engagea entre le gouverneur et Mirski; Yakubowitch y prit aussi part. D'une voix haute et avec force gestes, ce dernier déclara qu'on pouvait, si l'on voulait, nous assimiler aux criminels de droit com-

mun, mais que pas un d'entre nous ne souffrirait qu'on lui infligeât des punitions corporelles.

Le gouverneur général chercha à calmer nos appréhensions : il ne fallait pas nous effrayer à ce sujet; aucun de nous n'avait été soumis à un traitement semblable, et il espérait bien que pareil fait ne se produirait jamais plus à l'avenir.

J'étais bien décidé à ne pas prendre part à la conversation; mais lorsque j'entendis ces derniers mots, je m'écriai, presque malgré moi et d'une voix tonnante :

— Et Sigida? une femme!

C'était là le sujet qui nous causait le plus de peine et d'angoisse. Le baron Korf parla aussitôt avec une grande volubilité. Il semblait n'attendre que cette question pour se justifier.

— Que devons-nous faire? s'écria-t-il. On nous outrage et nous garderions le silence! Ce n'est pas nous qui, les premiers, avons eu recours aux violences personnelles.

— Vous pouviez la pendre, répondis-je, mais vous ne deviez pas l'humilier à ce point.

Le gouverneur général balbutia quelques mots intelligibles; nous crûmes comprendre qu'il voulait dire par là qu'il n'y avait pas à revenir sur le passé et qu'il ne fallait pas le rendre responsable des tristes événements de Kara.

Lorsque le gouverneur se fut éloigné et que nous eûmes réintégré nos chambrées, nous nous sentîmes humiliés et amoindris par l'étrange décision qui venait d'être prise à notre sujet.

Ce jour-là devait nous apporter de nouvelles émotions. Le soir, le surveillant Pacharukoff passait dans les chambrées pour sa ronde habituelle et faisait l'appel des prisonniers en compagnie de quelques gendarmes. Je me trouvais dans le corridor et je voulais entrer dans ma chambrée en même temps qu'eux. Fomitscheff était également dans le corridor; il se tenait près de la porte de sa chambrée. Comme un gendarme allait ouvrir cette porte, je vis brusquement quelque chose s'agiter dans l'air, un choc terrible suivit et le surveillant roula à terre. Les gendarmes s'enfuirent, pris de panique, et laissèrent le surveillant à terre. Je courus après eux et je leur criai qu'ils ne devaient pas avoir peur, qu'il fallait porter secours au blessé; mais il fallut un certain temps pour les y décider.

Qu'il me soit permis de rappeler que le maréchal des logis Golubzoff, homme plein de finesse et de tact, de qui j'ai déjà eu l'occasion de parler, n'occupait plus le poste de surveillant. Lorsque notre protestation par la faim avait commencé, il s'était fait envoyer dans le quartier des criminels de droit commun, car il avait pressenti que les choses finiraient mal avec Masjukoff. Par contre, son successeur était un homme stupide et lâche. Lorsqu'il fut enfin remis de sa frayeur, j'obtins de lui qu'il ouvrit la porte de la chambrée où se trouvait Pribylieff, notre médecin. Celui-ci fit transporter le blessé à l'infirmerie et lui prodigua les premiers secours. Le surveillant avait reçu un coup sur la tête, produit par un instrument très dur. Il resta sans connaissance et on ne put pas préciser immédiatement si la blessure était dangereuse.

Comme le commandant était absent (il accompagnait le gouverneur général et ne devait revenir que le lendemain), ce fut nous, les prisonniers, qui dûmes assurer l'ordre. Les gendarmes, qui avaient tous perdu la tête, nous obéirent passivement. Tout d'abord, nous fîmes porter le blessé dans sa maison, ce qui s'accomplit au moyen d'une civière. Il fallut ensuite s'occuper de Fomitscheff, qui demanda lui-même à être séparé de nous; le maréchal des logis le fit enfermer dans une cellule d'un bâtiment voisin.

L'acte de Fomitscheff nous sembla absolument inexplicable, d'autant plus que le surveillant était un simple sous-ordre, individu sans importance, de qui nous ne nous étions jamais occupés. La seule explication qui nous vint à l'idée fut que Fomitscheff avait perdu brusquement la raison en apprenant le nouveau traitement qui nous était réservé. On pouvait d'autant moins s'attendre à une attaque de sa part qu'il était, comme je l'ai déjà dit, un original et un monarchiste avéré. Notre supposition était corroborée par ce fait qu'il avait eu déjà plusieurs fois auparavant de violents accès de colère. Mais nous étions dans l'erreur, car, le lendemain matin, Fomitscheff nous donna lui-même l'explication de son attentat. Quelques mois auparavant, comme il se trouvait à l'infirmerie de la prison dont Pacharukoff était le surveillant, il avait été le témoin d'un incident tout à fait révoltant. Deux prisonniers avaient eu à balayer la cour, et le surveillant avait prétendu que ce travail n'avait pas été fait

assez proprement. Il avait donc donné l'ordre de ramener les coupables à ce même endroit et de les fouetter jusqu'au sang; l'exécution avait eu lieu juste sous les fenêtres de la cellule où Fomitscheff avait été enfermé. Celui-ci avait conçu dès cette époque une grande haine contre cet homme, mais il n'avait jamais songé à tirer de lui une vengeance quelconque. Toutefois, lorsqu'il avait entendu le gouverneur dire que nous serions assimilés, sous tous les rapports, aux criminels de droit commun, Fomitscheff s'était rappelé comment, à propos d'une bagatelle quelconque, des prisonniers pouvaient être soumis aux plus barbares traitements par le caprice de fonctionnaires imbéciles. Il avait donc décidé de tirer vengeance de celui-ci, et en même temps, il avait voulu montrer quelle devait être notre attitude, au cas où on nous menacerait de la punition du knout.

Nous pouvions craindre que le gouverneur général ne considérât l'acte de Fomitscheff comme le résultat d'un complot tramé entre nous. Nous nous attendions donc à des représailles, et pendant quelques jours, nous fûmes dans une cruelle attente. Dans l'intervalle, le médecin avait déclaré qu'il s'agissait pour Fomitscheff d'une impulsion passagère et qu'il avait perdu l'esprit sous l'influence de la communication qui nous avait été faite par le gouverneur. Heureusement encore, le coup reçu par le blessé ne fut pas déclaré mortel, bien qu'il eût été porté avec un énorme gourdin. L'homme guérit, mais il resta sourd d'une oreille. Enfin, le gouverneur devait s'estimer heureux que sa visite à la prison n'eût pas eu de suites plus redoutables. Tout cela contribua à faire prendre moins à cœur toute cette affaire. Fomitscheff fut mis en observation à l'infirmerie de la prison, et son attentat n'eut d'autre résultat que d'allonger de deux ans la durée de son emprisonnement.

D'après les déclarations que le gouverneur général Korf nous avait faites, nous pouvions conclure que tous ceux d'entre nous qui étaient en droit d'être envoyés dans la colonie pénitentiaire, et nous n'étions pas moins de vingt, n'iraient pas à Akatui, mais qu'on leur épargnerait le redoutable régime dont on nous avait menacés. Quant à moi, personnellement, je ne pouvais pas croire que l'heure qui marquerait le terme de mon emprisonnement fût si proche et que je jouirais, enfin, de la liberté, quelque restreinte qu'elle pût être. J'avais appris

à mes dépens, à Fribourg, combien facilement avortent les espérances, et je repoussais avec énergie toute vision d'un avenir plus heureux. Je m'obstinais, au contraire, à me représenter cet avenir sous les couleurs les plus sombres, toujours en prison en compagnie de forçats. Mais le bruit ne tarda pas à se répandre que tous les ayants droit seraient effectivement renvoyés, et que la liste en était déjà dressée.

C'est ainsi qu'un jour, tout à fait à l'improviste, trois d'entre nous furent renvoyés de la prison, Luri, Rechnyevsky et Soukhomlin, qui avaient été suivis par leurs femmes à Kara. Presque aussitôt après, Masjukoff parut dans notre quartier en compagnie de son successeur Tominin. Tous les deux nous apprirent que dix-sept autres d'entre nous seraient bientôt mis en liberté, et mon nom figurait sur la liste.

Nous fîmes un paquet de nos pauvres hardes et nous primes congé de nos camarades qui, le lendemain, devaient partir pour Akatui. La pensée que quelques-uns d'entre nous allaient voir s'aggraver ainsi leur situation, atténua pour nous la joie de notre libération.

Autrefois, mes camarades et moi, nous nous étions imaginé sous des couleurs plus attrayantes ce moment rêvé, et maintenant, au lieu de l'ivresse espérée, c'était chez moi comme un désenchantement. J'avais comme la sensation de quitter une maison qui m'était devenue chère. Nous ne partîmes point la tête haute, mais le visage triste et l'allure affaissée.

La porte s'ouvrit, et un groupe d'hommes quitta la prison. C'était la liberté de la Sibérie avec toutes ses entraves, mais c'était, du moins, la liberté!

---

## CHAPITRE XXX

**Nijnaja-Kara. Vie nouvelle. Les voleurs d'or.**

La localité de Nijnaja-Kara, où se trouvait la colonie pénitentiaire, produisait une impression toute spéciale. Les habitations se dressaient à quelques minutes de la prison, sur les pentes d'une colline, près de la rivière Kara, qui roulait des paillettes d'or et dont le lit est presque sec en été. Ni par ses constructions ni par sa population, cette localité ne ressemblait à un village russe. Les prisonniers de droit commun, hommes et femmes, y étaient surtout représentés. Il y avait, en outre, des descendants des prisonniers et un certain nombre de paysans issus des «paysans de la couronne» qui y avaient été transportés autrefois, et qui s'occupaient du lavage de l'or. Un bataillon entier de cosaques à pied y tenait garnison, chargé du service de surveillance dans la prison, et enfin les officiers des cosaques et une partie des fonctionnaires pénitentiaires complétaient la population.

La variété des constructions correspondait à la variété des habitants. Les criminels de droit commun, lorsqu'ils n'étaient pas mariés, étaient cantonnés dans de vastes casernes qu'ils partageaient avec les cosaques. Officiers et employés habitaient des maisonnettes étroites et propres, qui appartenaient à l'Etat. Les «politiques» et les criminels de droit commun mariés occupaient des cahutes en bois, lamentables et à moitié démolies. Nijnaja-Kara comptait encore parmi ses habitants trois marchands qui, tous les trois, tenaient un fonds de mercerie.

Les premiers jours, nous eûmes grand'peine à nous installer, car il n'y avait pas assez de maisons pour

loger les vingt hommes qui avaient quitté la prison d'un seul coup. Nous dûmes nous contenter de bicoques, où plusieurs individus campaient dans une même chambre. Il y eut aussi, dans les premiers temps, de nombreuses incommodités et des bisbilles; mais, par la suite, notre installation s'améliora considérablement. Le fait seul de ne plus avoir sous les yeux les geôliers exécrés constituait pour nous une haute jouissance; en outre, nous échappions pour la première fois à l'humiliante corvée de nous faire raser les cheveux et la barbe. Nous pouvions également nous habiller à notre fantaisie. On nous laissait la liberté d'exercer un métier quelconque; mais les professions dites libérales n'y étaient pas autorisées. Le contrôle de notre correspondance était moins rigoureux; nous pouvions écrire des lettres personnelles à nos parents et recevoir un grand nombre de livres, brochures ou journaux, qui étaient interdits dans la prison. Mais ce qui passait avant tout pour nous, c'est que nous pouvions nous mouvoir en toute liberté et selon notre fantaisie dans les environs du village.

Depuis que nous avons quitté la prison, nous étions sous le contrôle de l'administration pénitentiaire. Chaque matin et chaque soir, un surveillant de la prison faisait sa ronde dans nos habitations, et chacun de nous devait signer sur un livre que le surveillant apportait avec lui; de cette façon, on pouvait constater que personne n'avait pris la fuite. Nous ne pouvions nous éloigner à plus de dix verstes sans l'autorisation spéciale de l'administrateur, qui était ce même Pacharukoff que Fomitscheff avait blessé.

Notre condition au point de vue matériel était, aussi, bien meilleure qu'à la prison. Outre les vivres que nous recevions de l'Etat et l'argent qui nous avait été envoyé par nos parents, nous pouvions nous procurer quelques ressources par notre travail.

D'une façon générale, nous avons conservé l'organisation adoptée par nous dans la prison, en y apportant naturellement certaines modifications inspirées par les circonstances; nous avons, en effet, à nous occuper d'un tas de choses qui étaient absolument inconnues de nous dans la prison. L'automne était, pour les hommes valides, l'occasion de besognes assez dures: il fallait aller couper dans la forêt le bois nécessaire à notre chauffage pendant l'hiver, puis chercher le foin nécessaire

à la nourriture de notre bétail, car nous avions six vaches à lait et quatre chevaux. Au printemps, on s'occupait des travaux de jardinage; l'été, on fauchait et assemblait les foins dans la prairie. Lorsqu'on travaillait en commun, on faisait également la cuisine en commun.

Tout le monde avait de quoi s'occuper, car le travail ne manquait pas. Personnellement, les besognes de l'hiver me semblaient très rudes; il fallait souvent aller chercher, avec des traîneaux, jusqu'à dix ou douze verstes, le bois ou le foin dont nous avions besoin, et bien des fois on ne rentrait qu'à la nuit tombante. On se levait à trois ou quatre heures du matin et on attelait les chevaux; par les froids sibériens, ce n'était pas une mince besogne; mais, de nuit, c'était un vrai supplice. Nous étions à deux pour charger de grosses charretées de foin et pour les transporter à la maison. Nos mains étaient assez maladroites dans cette besogne, dont nous n'avions pas l'habitude, et il arrivait souvent ou que les cordes se rompaient, ou que les chevaux quittaient le droit chemin. Nous pouvions à peine nous mouvoir sous nos lourds vêtements en peau de mouton et dans nos bottes fourrées. Et, lorsque nous rentrions chez nous, nous étions trempés de sueur, malgré le froid qui sévissait. Toutefois, ce travail ne manquait pas d'un certain charme: c'était une sensation étrange que de parcourir, la nuit, les plaines couvertes de neige et de s'enfoncer ensuite dans les ténèbres de la forêt. Partout, un silence de mort; on n'entendait que le crissement de la neige sous les sabots des chevaux et sous les barres des traîneaux, ou de temps en temps le lointain hurlement des loups. Des myriades d'étoiles scintillaient au firmament, et autour de nous pas la moindre trace de la vie humaine. Mais le froid cruel, qui devenait plus rigoureux avec le matin, nous faisait bientôt oublier toute poésie. La gelée pénétrait à travers nos fourrures et on se sentait comme transpercé par des milliers d'épingles. Souvent, la bise était si aiguë que l'eau-de-vie emportée pas nous gelait dans les bouteilles; malgré toutes les précautions que nous prenions pour le mettre à l'abri, le verre craquait et le liquide se changeait en un bloc de glace.

Heureusement, ces expéditions n'étaient pas très fréquentes, et au retour on éprouvait une sensation délicieuse lorsqu'on était chez soi. La petite hutte de paysan

que j'occupais me faisait presque l'effet d'un palais. J'y ressentais un bien-être exquis. Un tiers de la pièce était occupé par un vaste poêle russe qui, malheureusement, fumait trop souvent. Les fenêtres et les portes fermaient mal. Les murs et les planchers laissaient passer le vent par les fentes, bien que je fusse toujours occupé à les calfeutrer avec le plus grand soin; mais c'étaient là de minces détails qui ne parvenaient pas à me gâter mon plaisir. Celui-là seulement peut comprendre toute la joie qu'il y a à avoir une maison bien à soi, qui a longtemps subi le martyre de n'être jamais seul et d'avoir toujours des yeux étrangers braqués sur lui. Pour garder ce plaisir tout entier, on n'hésitait pas à s'imposer des tracas et des fatigues que d'autres évitaient en se mettant à deux. Mais ce dernier cas ne se produisait que pour des amis absolument intimes; les autres aimaient mieux s'imposer la fatigue de balayer, d'allumer le poêle, d'aller chercher de l'eau, pour jouir du privilège de vivre seul. Ma hutte, qui me fut remise dans un état lamentable, était la propriété de l'Etat. Je l'avais réparée de mon mieux et par moi-même. Elle était située à l'écart des autres constructions, au bout du village et sur la déclivité d'une colline; tout à côté, était le cimetière. Tout d'abord, je fus préoccupé de l'état de délabrement de ma porte; il aurait suffi d'une poussée pour l'ouvrir. Cela n'était pas très rassurant, surtout si l'on songe qu'il y avait dans le voisinage des quantités de condamnés de droit commun, parmi lesquels on pouvait compter plus d'un mauvais bougre. Malgré cela, je n'eus jamais l'occasion de me plaindre de ces fâcheux voisins, et, lorsque je rentrais tard, dans la nuit, par des sentiers solitaires, je me sentais aussi tranquille que dans la ville la mieux surveillée par la police.

Parmi les criminels de droit commun qui se trouvaient dans la colonie, le plus étonnant était un certain Lysenko. On racontait qu'il avait massacré toute une famille; il n'avait pas l'air du tout méchant, et, de plus, il était extrêmement pieux. Quand on le connaissait personnellement, on ne pouvait pas s'imaginer que cet homme eût tué d'innocentes créatures.

J'étais curieux d'apprendre de lui-même ce qu'il y avait de vrai dans tous les bruits qui circulaient sur son compte, et je trouvai, un jour, l'occasion de l'interroger à ce sujet.

— Oui, tout cela est vrai, me répondit-il. Et puis, après?

— Mais comment avez-vous eu le cœur d'égorger des enfants? lui demanda un de mes amis.

— Ils poussaient des cris déchirants, mais cela ne m'a pas empêché de les tuer, car c'était la volonté de Dieu. Si Dieu ne l'avait pas voulu, je ne les aurais pas tués. C'est Dieu qui m'a inspiré cette résolution.

Telle fut sa réponse. Mon ami, pour qui Lysenko semblait avoir quelque affection, lui demanda :

— Et moi, si vous me trouviez dans un endroit écarté; m'assassineriez-vous aussi?

— Si je savais que vous avez sur vous une certaine quantité d'argent, je n'hésiterais pas à vous tordre le cou, répondit-il avec une joyeuse franchise... Mais il ne faut jamais tuer sans de sérieuses raisons.

A cette époque, Lysenko faisait un trafic assez dangereux et qui était sévèrement défendu : il achetait, notamment, ce que l'on appelait de « l'or volé », et le vendait contre de l'eau-de-vie. Je dois faire remarquer que les habitants de Kara vivaient alors dans des conditions assez spéciales. Ils se faisaient d'assez gros revenus, car un peu partout on trouvait des gisements d'or.

Armés d'une pelle et d'un petit cuveau en bois pour le lavage de l'or, hommes et femmes allaient sur les bords de la Kara ou d'autres ruisseaux, et ramassaient facilement chaque jour pour un ou deux roubles de poudre d'or. Cette recherche de l'or est rigoureusement défendue par l'administration; mais, malgré cela, elle se pratique couramment et pour ainsi dire ouvertement. Celui qui ne va pas lui-même à la recherche de l'or en fait le trafic, de sorte que presque toute la population de la colonie, sauf les internés politiques, n'avait pas d'autre occupation. A l'exception de quelques fonctionnaires restés honnêtes, personne ne se faisait scrupule de violer le règlement. J'ai connu des familles dont certains membres allaient régulièrement à la recherche de l'or, comme s'il s'était agi d'un métier des plus avouables. Tout le monde trouvait absolument naturel que les chercheurs d'or gardassent pour eux les trésors qu'ils arrachaient à la terre; on se préoccupait fort peu de la loi qui reconnaît ces trésors comme la propriété privée du tsar ou, pour parler un langage officiel, du « Cabinet de Sa Majesté ». Il est donc bien évident que, malgré toutes

les peines que se donne l'autorité locale pour protéger les gisements de ces districts, on s'y procure beaucoup plus d'or par les procédés détournés que par les procédés légaux. Recéleurs et intermédiaires connaissent le moyen de faire passer cet or par-dessus la frontière de Chine, où il obtient un prix bien plus rémunérateur que celui offert par le « Cabinet ».

Malgré cela, tous les hommes compétents sont d'accord pour reconnaître que ces pirates de l'or ont rendu des services inappréciables à la contrée. Ce sont eux qui, les premiers, ont tracé des sentiers dans le « Taïga », ou forêt vierge, pour aller chercher le précieux métal dans toutes les directions, et c'est grâce à eux qu'ont été découverts de nombreux gisements, dont certains ont été d'un excellent rapport. Sans doute, il ne reste à ces aventuriers que fort peu de l'argent ainsi conquis par eux : la plupart d'entre eux sont d'incurables ivrognes qui restent toute leur vie esclaves des dettes qu'ils ont contractées chez les recéleurs et les intermédiaires. Il y aurait de très intéressants détails à donner sur la vie et les mœurs de ces chercheurs d'or; qu'il me suffise pour le moment de dire qu'ils constituent un monde tout à fait à part, un Etat dans l'Etat, avec des lois rigoureusement respectées et des traditions qui leur sont toutes spéciales.

---

## CHAPITRE XXXI

Le voyage de l'héritier du trône en Sibérie.

Notre vie dans la colonie pénitentiaire.

Le cruel Pristaw.

Le temps s'écoula beaucoup plus vite dans la colonie qu'en prison. Tout entiers à notre nouvelle installation, nous vîmes filer rapidement l'été et l'automne. Le printemps de 1891, le premier que je passais en liberté après les longues années d'emprisonnement, laissa en moi des souvenirs inoubliables. En outre, il nous apporta l'espérance tout à fait imprévue d'une libération prochaine.

Un jour, le bruit se répandit que le tsar Alexandre III. avait résolu de publier un manifeste, à l'occasion du voyage en Sibérie de l'héritier du trône. Ce manifeste, disait-on, accorderait la grâce à de nombreux condamnés et la mesure s'étendrait aussi aux « politiques ». Le télégramme officiel, qui nous fut lu bientôt après, était rédigé en des termes si énigmatiques qu'il nous était, en effet, permis de compter sur une libération prochaine. A en croire la nouvelle, nous serions bientôt considérés non plus comme des « condamnés », mais comme des « exilés ». Cela aurait plus ou moins amélioré notre situation, selon les localités où on nous aurait envoyés. La plupart des prisonniers d'Etat sont expédiés vers le pays des Yakoutes. Les conditions d'existence n'y sont pas, sous bien des rapports, plus favorables que celles qui nous étaient faites à Kara. La population est extrêmement clairsemée au pays des Yakoutes. En outre, il est beaucoup plus éloigné du monde civilisé que les régions du Transbaïkal, où se trouve Kara. Nos compa-

gnons avaient à endurer là-bas beaucoup plus de privations que nous-mêmes. La poste y arrive beaucoup moins fréquemment, le climat y est plus rude et l'hiver plus long. Dans beaucoup de districts, les « articles de luxe », tels que café, sucre, pétrole, y sont bien souvent introuvables. Il est très difficile de s'y procurer du pain noir même rassis, et il n'y coûte pas moins de douze à quinze roubles le poud, c'est-à-dire de 30 à 40 francs les 16 kilos.

Il y a des localités où ce même pain noir est considéré comme une friandise que l'on ne doit offrir qu'aux hôtes de marque. La principale, pour ne pas dire l'exclusive nourriture des habitants, consiste en poisson et en viande. Même les habitations sont beaucoup plus primitives qu'à Kara. Ce sont des « Iurten », comme les appellent les Yakoutes, c'est-à-dire des huttes faites avec des rondins de bois, de la boue et du gazon. Malgré cela, la plupart d'entre nous étaient prêts à aller dans ces régions inhospitalières. On espérait que, grâce à la qualité d'exilés, on pourrait, avec le temps, être envoyés dans des pays bien mieux situés. Puis, ce qui nous séduisait tout particulièrement, c'était la possibilité de nous mouvoir plus à l'aise. On assignait bien un lieu de séjour aux exilés, mais ils pouvaient circuler librement dans un périmètre assez étendu.

En outre, on y envoyait souvent des convois de « déportés administratifs », et l'on pouvait apprendre, par ces derniers, des nouvelles de son pays, tandis qu'aucun détenu politique n'avait été expédié dans la colonie pénitentiaire de Kara depuis que j'y étais moi-même. Enfin, les exilés au pays des Yakoutes avaient encore la perspective de faire, avec le temps, un nouveau pas en avant : ils pouvaient obtenir la permission de s'enrôler dans la classe des paysans, et, dans ce cas, ils avaient la possibilité de se mouvoir en toute liberté à l'intérieur des frontières de la Sibérie. Sans doute, ces améliorations ne s'accomplissaient pas très vite; lorsque tout allait pour le mieux, il fallait compter au moins une dizaine d'années. Mais on apprend à être patient en Sibérie, et plusieurs d'entre nous laissaient aller leur pensée vers l'avenir. « Dix ans!... » Puis, parfois, un manifeste du tsar est proclamé, et, après quinze ou vingt ans, peuvent luire les mirages lointains du retour au foyer.

J'avoue que je me laissais bercer de quelque espoir, bien que je susse par expérience combien étaient déce-

vantes les grâces promises par le tsar. Le manifeste de la couronne contenait un certain nombre de restrictions, et il était à prévoir que, cette fois encore, la grâce ne s'étendrait pas à tous. Mais qui sait? J'avais fini par sortir de prison; il était donc possible que je fusse à mon tour envoyé en exil. J'étais partagé entre le doute et l'espoir, et les pensées les plus optimistes se présentaient à mon esprit.

Tandis qu'on discutait longuement dans les chancelleries de Pétersbourg la forme et le contenu du manifeste, pour savoir quels seraient les favorisés et les exclus, les autorités sibériennes avaient des préoccupations beaucoup plus immédiates; il leur fallait, notamment, songer aux voies et moyens de soustraire l'héritier du trône à toute menace de danger pendant son voyage dans un pays où vivaient tant de victimes implacables du tsarisme. Messieurs les Fonctionnaires résolurent le problème d'une façon tout à fait simple: le long de la route que devait parcourir le prince, on ramena pour quelque temps en prison tous les détenus des colonies. Bien que Kara fût à quinze verstes de la route nationale le long de laquelle s'accomplissait le voyage, nous fûmes emprisonnés un jour avant le passage du tsarewitch et relâchés un jour après. Nous attendions avec une vive impatience l'arrivée de la poste, qui avait lieu tous les sept à dix jours, car elle devait nous fixer sur la teneur du manifeste. Mais, dans les chancelleries, on ne se pressait pas, et les détenus durent subir longtemps encore le tourment de l'inquiétude.

Une année entière s'écoula avant qu'on nous fit savoir qui d'entre nous obtenait une amélioration de son sort et jusqu'à quel point s'étendait la clémence du tsar. Nous fûmes cruellement déçus: presque la moitié des détenus de Kara avaient été exclus, et les autres n'obtinrent qu'une mince réduction de peine. Je me trouvais parmi ceux qui avaient été totalement oubliés, et je dus me résigner à rester encore quatre années sur place. La désillusion était dure, d'autant plus dure que j'avais depuis longtemps oublié la joie que m'avait procurée ma sortie de prison et que notre vie nous paraissait de nouveau aussi monotone, aussi inutile qu'autrefois; nous nous sentions plus malheureux qu'en prison. Là-bas, en effet, nous étions obligés de renoncer à tout ce qui était apparence de vie; à la colonie, au contraire, nous tirions

sur notre chaîne. Nous savions que là-bas toute occupation raisonnable nous était interdite, que nous étions condamnés à traîner péniblement une existence sans but : c'est pourquoi nous étions comme atrophiés, comme privés de toute excitation mentale. Il en était bien différemment dans la colonie; nous nous sentions vivre et nous n'étions plus dans l'état de léthargie qui nous annihilait en prison. Nous voyions des hommes s'agiter autour de nous, lutter pour leurs intérêts, s'engager dans des entreprises et batailler pour l'existence. Nous, au contraire, nous étions confinés dans des occupations domestiques, dans des travaux qui ne pouvaient point suffire à notre activité. La plupart d'entre nous auraient voulu faire un utile emploi de leur force et trouver l'usage de leurs facultés autrement qu'à couper du bois et à faucher de l'herbe.

En apparence, nous avions le droit d'entreprendre bien des choses qui étaient défendues dans la prison; mais, en réalité, il nous était tout à fait impossible de nous livrer à une occupation intelligente. C'était précisément cette contradiction entre nos droits apparents et la situation réelle qui nous déprimait et qui pesait lourdement sur notre esprit. Parfois, nous étions tellement découragés que nous serions volontiers revenus en prison rien que pour nous arracher au supplice de l'oisiveté.

Outre l'ennui que nous apportaient toutes ces restrictions, nous étions humiliés d'avoir à dépenser toute notre activité en des vécilles, telles que l'installation de notre intérieur, installation qui, dans les conditions où nous nous trouvions, absorbait tout notre temps, surtout au début; à tel point que, pendant des semaines, il nous fut presque impossible d'ouvrir un livre ou de lire un journal. Pour des hommes instruits, c'était un vrai supplice. La seule occupation intellectuelle et un peu intéressante qui nous fût permise était l'observation des mœurs particulières aux habitants du pays. J'ai été bien souvent dans les prisons criminelles de Kara, et j'ai pu étudier de près les conditions d'existence des prisonniers dans leurs cellules, dans leurs ateliers et au dehors. L'utilisation des détenus au lavage de l'or venait d'être abandonnée, car on avait reconnu que ce travail était beaucoup trop coûteux. On les employait à ce que l'on appelait des travaux domestiques et on se

servait d'eux tout particulièrement comme bêtes de trait ou de somme pour le transport des matériaux.

Le spectacle de ces hommes et de ces femmes attelés à de lourdes charrettes et qui tiraient avec peine, comme des bœufs sous le joug, était trop répugnant.

Un an environ après notre envoi dans la colonie, les travaux forcés à Kara furent complètement supprimés. Une partie des condamnés fut occupée à la construction du chemin de fer transsibérien qui venait juste de commencer, une autre fut envoyée dans l'île de Sakhaline et dans d'autres pénitenciers. Les surveillants, les cosaques et même les fonctionnaires suivirent les prisonniers. Notre colonie fut, par suite, complètement dépeuplée, et l'existence devint encore plus monotone pour nous. Cet exode en masse nous procura tout de même des avantages. Nous pûmes utiliser pour nous les locaux abandonnés, et notre installation offrit ainsi plus de commodité.

Nous entretenions les meilleures relations avec les rares habitants qui étaient restés : nous instruisions leurs enfants, nous leur donnions des conseils lorsque nous pouvions et nous leur prêtions notre concours en qualité de médecins, de juristes, etc. Pour tous ces pauvres gens, le mot de « politique » était presque synonyme de « savant », et, chaque fois que l'occasion s'en présentait, ils recouraient à nos lumières.

Il nous était bien défendu d'exercer aucun métier qui pût avoir quelque analogie avec ce que l'on appelait des « professions libérales » ; nous ne devions pas notamment, usurper le rôle de maître d'école, de médecin ; mais les circonstances étaient telles que bien des fois les fonctionnaires eux-mêmes étaient obligés de faire appel à nous, malgré les prescriptions des règlements. Après cela, on ne pouvait pas nous rendre responsables de nos relations avec les « civils ». Une fois seulement, cela amena un conflit, que je vais raconter en quelques lignes.

Un paysan d'une localité voisine étant venu à nous nous exposa le fait suivant. Le nouveau Pristaw (fonctionnaire administratif et policier), accompagné du maire et d'autres fonctionnaires, s'était, un soir, présenté chez lui et avait, sans aucun motif, procédé à une visite domiciliaire. On avait trouvé dans sa salle à manger quelques pouds de biscuit de mer, du tabac, du thé, des chandelles et d'autres provisions. Le Pristaw avait con-

fisqué en un tour de main toutes ces denrées, sous le prétexte que ce paysan ne les avait achetées que pour les échanger avec les coureurs des bois contre l'or volé, et qu'il jouait le rôle de recéleur.

Lorsque, plus tard, le paysan se rendit par ordre dans la maison du fonctionnaire, celui-ci exigea cinquante roubles pour la restitution des objets qui lui avaient été confisqués. Cette réclamation parut impudente au paysan, et, sur le conseil d'un de ses voisins, il était venu à moi pour me prier de rédiger, en son lieu et place, une plainte contre le fonctionnaire prévaricateur. Il me raconta une longue histoire pour m'expliquer que ces provisions étaient à son usage personnel : il les avait, disait-il, achetées pendant l'hiver, parce qu'à cette époque le transport était plus facile et qu'il en avait besoin pendant l'été pour nourrir les nombreux travailleurs qu'il occupait. C'était là, selon toute vraisemblance, un conte à dormir debout, et notre homme appartenait sûrement à l'honorable corporation des recéleurs d'or. D'un autre côté, il était clair comme le jour que le fonctionnaire s'était rendu coupable d'une incorrection grave et qu'il profitait d'une infraction commise par le paysan pour lui souférer quelque argent. J'avais déjà entendu dire que ce satrape, récemment nommé, pressurait et dépouillait sans pitié la population de toute la province. On lui avait confié le gouvernement illimité de ce pays, dont l'étendue dépassait celle de certains états allemands, et il n'avait d'autre souci que de remplir ses poches. Certaine nuit, il faisait irruption dans les maisons, à la grande surprise des habitants, enlevait tout ce qui lui tombait sous la main, et il fixait ensuite la rançon à sa fantaisie. En même temps, suivant les bonnes traditions des fonctionnaires russes, il intimidait ces paysans à l'âme simpliste en jurant et en sacrant comme un possédé. Son refrain favori était :

— Apprenez, tas de drôles, que je suis pour vous le Tsar et Dieu!

Je fus séduit par l'idée d'infliger une leçon à ce tyran; mais, d'un autre côté, je ne voulais pas jouer le rôle d'avocat marron. J'hésitai donc longuement, et je conseillai au paysan de recourir à d'autres personnes, à des gens dont le métier était d'écrire des lettres ou de rédiger des plaintes. Mais il me déclara que ces gens-là l'avaient chassé, parce qu'ils redoutaient les repréailles

du Pristaw. Il ne me restait donc plus qu'à m'exécuter. Mais, pour n'avoir pas l'air de le dénoncer secrètement, j'écrivis au bas de la plainte, quoique je susse parfaitement que je n'avais pas le droit de m'employer pour d'autres : « Ecrit et signé par le détenu politique Leo Deutsch, à la place du plaignant illettré. » En signant pour le paysan, je voulais faire savoir que je n'étais pas homme à envoyer des dénonciations anonymes; en outre, je pouvais espérer que cette circonstance engagerait les autorités à s'occuper de l'affaire. Le paysan se montra très satisfait; il me remercia chaleureusement et voulut à tout prix me mettre un rouble dans la main comme pourboire, ce que je refusai énergiquement.

On n'entendit pas parler de l'affaire pendant quelques mois. Mais, un jour, le maire de la commune vint chez moi et me somma de le suivre dans son bureau, où le Pristaw voulait me parler. Cette sommation était absolument illégale, car, en qualité de banni politique, nous étions soumis au contrôle de notre administrateur et non point à celui des fonctionnaires de police. Je répondis donc brièvement au maire :

— Dites à votre Pristaw que je n'ai rien à faire avec lui; s'il désire me voir, il n'a qu'à venir.

Je lui fis répéter mes paroles jusqu'à ce qu'il les eût bien gravés dans sa mémoire, et je le priai de les bien redire au fonctionnaire. Le maire s'acquitta fort bien de la commission. On peut donc s'imaginer la colère de ce « Tsar et Dieu » lorsque ma réponse lui fut rapportée en présence des autorités municipales et d'un certain nombre de paysans. Comme on me le raconta plus tard, il écumaît de rage et jurait comme un damné, et il finit par donner l'ordre de m'enchaîner et de m'amener devant lui.

Malgré cet ordre catégorique, les gens hésitèrent à lui obéir. Quelques heures après, trois représentants de la municipalité vinrent chez moi et me supplièrent de les accompagner en me faisant mille excuses. Je leur fis observer que le Pristaw n'avait pas le droit d'exercer une contrainte sur moi, que, bien plus, il ne pouvait entrer en relations avec moi que par l'intermédiaire de l'administrateur de la colonie pénitentiaire. Les envoyés se montrèrent très satisfaits de ma réponse, et ils furent heureux de signifier de ma part au Pristaw que je n'étais aucunement sous sa dépendance.

Quelques jours après, j'appris par notre administrateur que le Pristaw voulait tout simplement me communiquer une lettre qu'il avait reçue au sujet de la plainte rédigée par moi, détail qui, en réalité, ne me touchait pas.

Toute cette affaire finit, comme d'habitude, sans qu'aucune suite y fût donnée. Dans la lettre en question, le magistrat prévaricateur était prié de se justifier. Mais, quelques années après, lorsque je quittai Kara, le paysan n'était pas encore rentré en possession de ses provisions; elles étaient encore sous scellés, à la garde du Pristaw : on devine dans quel état!

L'affaire n'eut pas non plus de conséquences fâcheuses pour moi. Au bout de quelques mois, je reçus un communiqué du gouverneur par lequel on m'avertissait qu'il m'était défendu de rédiger des plaintes au nom des habitants du pays. Si nos relations avec les populations n'avaient pas été aussi cordiales, tout cela aurait pu fort mal tourner pour moi.

---

## CHAPITRE XXXII

## La mort du tsar. Nouveaux manifestes.

## Recensement de la population.

— Savez-vous la nouvelle? Le tsar est très malade; on dit que les médecins doutent de sa guérison.

C'est par ces mots qu'un officier de ma connaissance m'aborda, un jour. Cette annonce inattendue me plongea dans l'étonnement. On croyait généralement qu'Alexandre III, dont la taille herculéenne était légendaire, atteindrait un âge très avancé et exercerait longtemps encore son régime réactionnaire. Et voilà que, tout à coup, un rayon d'espoir brillait pour moi, car c'est la règle en Russie que tout héritier du trône soit l'objet de nouvelles espérances.

En novembre 1894, nous apprîmes la mort du tsar, et aussilôt après, deux manifestes furent publiés : l'un pour le mariage du tsar Nicolas II, l'autre pour son couronnement. Cette fois, je ne fus point exclu. Conformément au premier manifeste, la durée totale de ma peine fut abrégée d'un tiers, c'est-à-dire de quatre ans et quelques mois. Mais cette « grâce » vint lorsque je n'avais plus que dix mois à faire. Le second manifeste réduisait de dix à quatre ans le délai qui m'était imposé avant que je pusse changer ma condition de banni en celle de simple paysan. En même temps qu'on me fit part du premier manifeste, on m'avertit que je devrais, en qualité de banni, être expédié au pays des Yakoutes. Mais, par suite de différentes circonstances, je n'eus pas à faire usage des bénéfices que m'accordaient les deux manifestes. Pour des raisons de famille, je restai à Kara et n'allai point en exil.



Par une froide matinée de décembre de l'année 1896, j'entendis tout à coup un bruit de grelots, et un traîneau s'arrêta devant ma maison. La porte s'ouvrit et un homme entra, ayant une veste en peau de mouton et enveloppé dans un *dokha* (manteau qui, à l'intérieur et à l'extérieur, est doublé de fourrures). Lorsqu'il se fut débarrassé de ses fourrures, je reconnus notre maire, une personnalité puissante, connue et redoutée à la ronde. Son habileté et sa fermeté assuraient à ce représentant de l'autonomie des paysans une considération générale bien au-dessus de sa situation sociale. Il avait une grande force de caractère, de l'indépendance; on le disait très habile et énergique, mais en même temps un peu dur et d'une moralité qui n'était pas tout à fait irréprochable. Il habitait à environ trente verstes de chez moi et il n'était venu me voir jusque-là qu'une seule fois. Il fallait donc une circonstance tout à fait exceptionnelle pour l'avoir décidé à faire ce long parcours par un froid aussi terrible. Suivant la coutume sibérienne, il ne me raconta l'objet de sa visite que lorsqu'il eut absorbé quelques tasses de thé bien chaud et avalé quelques bouchées. Il m'exposa alors ce qui suit :

Le gouvernement avait ordonné un recensement général, et la population de l'immense empire devait être dénombrée à un certain jour fixe. Cette opération exigeait un grand nombre de gens aptes à la conduire, chose qui n'est pas facile à trouver en Russie et encore moins en Sibérie. Les autorités administratives étaient assez préoccupées à ce sujet, et le président de notre district avait fait appel à ses subordonnés pour savoir avec eux comment résoudre le problème.

Lorsque cette question fut discutée à Kara et dans les localités voisines, notre maire déclara qu'il ne se chargerait de cette besogne qu'à la condition qu'on lui permit d'avoir recours à moi. J'étais, à son avis, la seule personnalité capable des environs, et sans moi il n'y avait rien à faire. Notre homme avait bien fait son compte; mon nom était connu du président du district, à la suite de la plainte que j'avais signée pour le paysan. Il déclara donc qu'il n'avait rien à dire à mon sujet. Le *Pristaw* contre qui la plainte avait été dirigée ne fit non plus aucune objection, bien qu'il dût prendre une part directe au recensement. Il avait, en effet, à conclure les opérations

du dénombrement dans son district et il était, par conséquent, mon supérieur direct dans toute cette affaire.

Le maire de la commune m'exposa tous ces faits et me demanda si je consentirais à l'aider. Je répondis immédiatement par l'affirmative, car cette nouvelle occupation devait apporter quelque variété dans la monotonie de mon existence, et, en outre, c'était là un travail intéressant et utile.

Un seul point me préoccupait : ma rencontre perpétuelle avec le Pristaw pouvait amener certains froissements. Mais le maire me rassura en me disant que ce fonctionnaire regrettait vivement ce qui s'était passé, qu'il avait complètement oublié notre différend et qu'il ne m'en gardait pas rancune. Il y avait encore un autre obstacle : il fallait obtenir la permission de l'administrateur de la colonie pénitentiaire, mais le maire se chargea de lever lui-même la difficulté.

L'affaire fut donc bientôt réglée, et c'est ainsi que moi, criminel politique, je me trouvai, du jour au lendemain, revêtu d'une fonction publique. Je fus chargé du recensement dans un village qui était à environ quinze verstes de mon habitation, et dont la population comptait environ mille habitants. Je fis également le recensement d'un autre village, de concert avec le pope. Il était assez intéressant pour moi d'aller faire visite à tous ces gens-là et de lier connaissance avec eux. Il y eut naturellement des épisodes comiques, de nombreuses méprises, mais aussi des observations pénibles, pour ne pas dire tragiques.

Mes peines furent si bien appréciées que les habitants me manifestèrent leur reconnaissance de différentes façons et que les fonctionnaires furent frappés de la rapide expédition de la besogne. J'avais accompli ma tâche depuis quelque temps déjà, lorsqu'un jour de janvier 1897, le maire de la commune me fit une autre visite. Le brave homme avait encore quelque chose à me demander. Il était dit, dans l'instruction, que le président des opérations du district réunirait un certain nombre de ses collaborateurs, un par commune, pour contrôler ensemble les résultats et dresser un rapport général. Le chef de notre district était, comme je l'ai déjà dit, le sévère Pristaw, et j'appris que ce personnage avait particulièrement insisté pour que, à la requête de notre maire, je représentasse au comité de recensement notre commune de Schilkinskaja-Volost.

La proposition avait de quoi me séduire. Je n'avais jamais quitté Kara une seule fois depuis douze ans, et je ne connaissais que les villages immédiatement environnants. Maintenant, on m'offrait l'occasion de faire un voyage de plusieurs centaines de verstes à travers un pays qui, comme je le savais, devait être très intéressant à parcourir. Le soin de dresser le rapport général m'attirait également; mais il fallait, pour cela, vivre dans la société d'une homme avec qui je m'étais heurté autrefois. Heureusement, le maire, grâce à son éloquence et à son habileté, se chargea d'aplanir la difficulté, et j'acceptai l'offre qui m'était faite. J'obtins sans peine l'autorisation de quitter mon lieu d'internement et je me mis en route.

Naturellement, je voyageai aux frais de l'Etat; on me donna un passeport, signé par le gouverneur, qui m'autorisait à réquisitionner les chevaux partout où j'en aurais besoin et à loger dans les édifices gouvernementaux. En un mot, j'étais traité comme un fonctionnaire « voyageant en service ».

Une pareille expédition n'est point une petite affaire pendant un hiver sibérien. J'avais endossé une veste de peau de mouton et par-dessus un *dokha*; j'étais tellement emmitoufflé de fourrures que je pouvais à peine faire le moindre mouvement dans le traîneau. La route traversait des régions presque entièrement désertes, légèrement montueuses et couvertes de forêts impénétrables. Les chevaux avaient grand-peine à faire avancer mon véhicule. Toutes les trente ou quarante verstes, nous arrivions à une station où l'on changeait l'attelage. Je reçus partout l'accueil le plus empressé, comme si j'avais été un très haut personnage, ce qui ne manquait pas d'un certain comique. Au premier endroit où je dus passer la nuit, le plus ancien habitant de la localité me témoigna le plus grand zèle. J'étais arrivé assez tard dans la soirée, et comme je m'étais enquis de mon logis, notre homme arriva en courant, hors de lui :

— Votre Excellence a-t-elle des ordres à me donner? me demanda-t-il.

Je le chargeai de faire en sorte que les chevaux fussent prêts dès la pointe du jour, mais cet ordre ne lui suffisait pas. Lorsqu'il eut appris qui j'étais, il me demanda si je ne voulais point faire appeler tous ceux qui, dans le village, s'étaient occupés du dénombrement. Je n'avais pas l'intention d'ennuyer tous ces braves gens

à une heure avancée de la nuit, ce qu'il avait l'air de ne pas vouloir comprendre. Les habitants des autres localités m'étonnèrent également par l'excès de leur zèle. J'avais de la peine à me l'expliquer, lorsque j'appris que le sévère Pristaw avait parcouru le même chemin quelques jours auparavant et avait donné l'ordre formel à ses subordonnés de recevoir avec tous les honneurs le « recenseur de Schilkinskaja », comme on m'appelait, et d'accomplir ponctuellement toutes mes volontés.

Lorsque je fus près d'atteindre le but de mon voyage, je rencontrai aux stations d'autres recenseurs qui suivaient le même chemin que moi pour aller assister à la conférence. Le bruit courait parmi tout ce monde que le président du comité de dénombrement du district n'avait pas trouvé assez complètes les listes qu'on lui avait envoyées, et que, par conséquent, tout le travail serait à refaire. Mes collègues étaient très ennuyés de la chose, car c'était là une besogne qui devait leur prendre plusieurs jours, tandis qu'ils avaient laissé des affaires très pressées à la maison. En outre, les recenseurs avaient reçu une rémunération dérisoire pour leur travail : quelques roubles à peine ou, s'ils aimaient mieux, une médaille que le gouvernement avait frappée à cette occasion.

Deux jours après, j'arrivai à Stanitza Aigunskaja, où la conférence devait avoir lieu. Au cours de mon voyage, je n'avais été préoccupé que de la façon dont aurait lieu ma première rencontre avec le Pristaw. Il ne semblait pas lui-même moins inquiet que moi, car j'étais à peine éveillé, le lendemain de mon arrivée, qu'un cosaque vint à la maison du Semtswo, où j'avais passé la nuit avec les autres recenseurs, et me fit savoir que le Pristaw désirait s'entretenir avec le « recenseur de Schilkinskaja ». Je lui fis répondre que j'irais aussitôt que possible. Je fis une toilette complète et je pris mon déjeuner. Mais, au bout de très peu de temps, le Pristaw fit son apparition en personne. C'était un gros homme, d'environ cinquante ans, en costume de fonctionnaire de la police; il se présenta sous le nom de Bibikoff, président de la commission de recensement du district de X... De mon côté, je m'annonçai comme le « recenseur Deutsch », et nous causâmes aussitôt de la façon la plus amicale, comme si rien ne s'était jamais passé entre nous. Il me fit part de ses ennuis et me dit qu'il lui serait absolument impossible de mener à bien la tâche dont il était chargé, car il se perdait

dans les instructions, les ordres, les circulaires que lui avaient envoyés les différentes autorités, et il ne savait vraiment pas comment il pourrait arriver à dresser le rapport général pour son district. En outre, on lui « collait » trente recenseurs, dont certains avaient déjà quitté leur maison depuis une semaine. Tous ces gens-là étaient naturellement pressés d'arriver chez eux, mais il ne pouvait pas accéder à leur désir, car toutes les listes étaient, d'après lui, absolument insuffisantes. Il mit fin à ses plaintes en me priant de collaborer avec lui : il savait avec quelle rapidité j'avais expédié l'affaire dans ma région, et j'étais le seul homme qui pût l'aider à mener tout cela à bonne fin. Un certain nombre de recenseurs me supplièrent aussi de prendre l'affaire en mains. J'acceptai, après quelques hésitations, et mon ancien ennemi m'accabla alors de ses remerciements.

Lorsque nous arrivâmes à la maison de ce fonctionnaire, les bureaux regorgeaient de monde : recenseurs, scribes, maîtres d'école et surtout cosaques. Dès qu'ils aperçurent le Pristaw, ils se mirent à l'entourer et le supplièrent de les renvoyer le plus tôt possible.

— Vous les voyez, me dit le Pristaw; c'est tous les jours la même chose; il y a de quoi devenir fou.

Je me fis remettre toutes les listes et je cherchai à me débrouiller. Comme c'était à prévoir, la chose n'était ni aussi difficile ni aussi compliquée qu'il avait semblé à l'officier de police. Mais c'était un travail dont il n'avait pas l'habitude et il était comme perdu. Après une étude de quelques heures, j'avais mis toutes les choses en ordre, je pus lui dire comment il fallait s'y prendre.

La présence des recenseurs était tout à fait inutile. Ils purent repartir chez eux le jour suivant, ce dont ils se montrèrent très satisfaits. Par contre, je dus rester moi-même quatorze jours sur place pour expédier tous les travaux d'écriture. Je travaillais depuis le matin jusqu'au soir, très tard, en compagnie du Pristaw. Pendant tout ce temps, cet homme fut pour moi l'amabilité même. Qui l'aurait vu s'empresseur ainsi autour de moi n'aurait certainement pas supposé que, peu de temps auparavant, ce même homme avait donné l'ordre de m'enchaîner et de me conduire à lui de vive force. Comme on peut le penser, il ne fut jamais question entre nous de cet incident.

## CHAPITRE XXXIII

Un monument mystérieux. Mon départ de Kara.

La vie à Stretjensk.

Mon transfèrement à Blagowestchensk.

Massacre de Chinois.

Pendant mon séjour à Nijnaja-Kara, j'avais eu l'occasion de prendre part à une expédition dont le but était de découvrir un monument de la plus haute antiquité. Un de nos compagnons, nommé Kusnezoff, qui, à cause de ses recherches archéologiques, était une personnalité bien connue en Sibérie, m'avait écrit à ce sujet. Suivant le témoignage de diverses personnes, il y avait dans le voisinage de Kara un monument, taillé dans un rocher, qui était couvert d'inscriptions antiques, gravées en caractères rouges. Il avait été déjà question depuis longtemps de ce vestige du passé, au cours des séances de la Société de géographie d'Irkoutsk, mais il n'avait jamais été décrit en détail. Kusnezoff me fit la proposition d'aller visiter ce rocher et de relever fidèlement toutes les inscriptions. J'acceptai avec plaisir la mission.

Nous nous mîmes donc en route, deux camarades et moi, par une belle matinée de printemps, nous dirigeant suivant les maigres indications que nous avons pu recueillir. Nous ne connaissions que très imparfaitement la direction à prendre et la distance à parcourir.

Le lendemain, nous commençâmes nos recherches et nous continuâmes le troisième jour, tout cela sans résultat, car nous ne découvrîmes rien et nous fûmes obligés de retourner sur nos pas. Longtemps après, je m'informai auprès des habitants de la localité et notamment auprès de nombreux chasseurs, et je promis une récompense à celui qui me conduirait à la dite pierre.

Deux ans plus tard seulement, j'entendis dire que deux paysans d'une localité voisine avaient aperçu un monument semblable à celui dont je leur avais parlé. Le bruit se confirma que la pierre avec les inscriptions rouges avait été découverte, et un chercheur d'or bien connu me proposa de m'y conduire, cette fois en traîneau, car nous étions en hiver. Le rocher que nous cherchions n'était pas très éloigné de l'endroit où nous avions campé pour la première fois, mais les taillis et les broussailles de la forêt l'avaient caché à nos yeux.

Le monument était incontestablement d'une époque très ancienne; il consistait en une espèce de paroi lisse et verticale, taillée dans le roc et sur laquelle avaient été gravées les inscriptions peintes en rouge. Ces inscriptions consistaient en des caractères et des dessins rappelant ce qu'on voit encore dans les catacombes. Une partie de ces signes avaient été effacés, mais ils étaient, en général, assez bien conservés, ce qui nous fit supposer que l'ensemble avait été protégé contre le mauvais temps par des rochers qui surplombaient.

Nous dessinâmes le tout aussi fidèlement que possible. Quelque temps après, un photographe de passage à Kara prit des vues séparées du rocher et des inscriptions. Je les envoyai à Kusnezoff, mais je n'ai jamais pu savoir s'il avait réussi à déchiffrer le sens des inscriptions.

\* \* \*

Le changement qui s'était opéré dans ma condition économique, lorsque, à la suite des deux manifestés du tsar, je ne fus plus un colon « pénitentiaire », eut pour moi une importance d'autant plus grande que j'avais en même temps perdu le droit de recevoir tout secours de l'Etat. A partir de ce moment, je dus subvenir tout seul à mon entretien. Ce n'était pas chose facile, car la population de Kara avait considérablement diminué; entre autres détails, la famille dont j'avais, pendant plusieurs années, instruit les enfants, avait quitté la ville et il m'était absolument impossible de trouver une autre occupation. Mes parents ne m'envoyaient plus rien non plus; c'est pourquoi je me trouvais dans une situation assez critique. Je fis une certaine quantité de dettes et je n'avais à attendre le secours de personne.

A cette époque, les travaux du chemin de fer trans-

sibérien commencèrent à la *Stanitsa* (village habité par des cosaques) de Stretjensk, qui était à environ cent verstes de Kara. Je résolus de m'y rendre, et, lorsque le gouverneur m'eut accordé l'autorisation nécessaire, je quittai pour jamais Kara, le 20 mai 1897.

La Stanitsa de Stretjensk, située sur les bords de la Schilka, grand fleuve navigable, offrait, à cette époque, un tableau très mouvementé. Le chiffre de la population s'était élevé à quatre ou cinq mille habitants; il y avait là des boutiques de belle apparence et de nombreux entrepôts de commerce. Outre les cosaques, les Juifs constituaient la plus grande partie de la population. La construction du chemin de fer avait attiré des entrepreneurs, des employés et des gens des professions les plus diverses. C'est pourquoi Stretjensk avait plutôt l'aspect d'un chef-lieu de cercle que d'une Stanitsa.

J'eus bientôt trouvé, au chemin de fer, une occupation avantageuse. Je rédigeais les différents ordres, avis et circulaires, et je les mettais au net; mais j'eus à Stretjensk la sensation d'être encore plus prisonnier qu'à Kara, car j'y avais énormément à faire, et, en outre, il n'y avait personne avec qui je pusse entretenir des relations. A Kara, j'avais des camarades avec qui je pouvais causer sur des sujets intéressants. A Stretjensk, au contraire, bien que je connusse chaque habitant par son nom, il n'y avait personne avec qui je pusse m'entretenir d'autres sujets que des besognes quotidiennes. Le thème le plus fréquent, pour ne pas dire unique, de toutes les conversations, était *l'argent*. Les capitaux qui avaient afflué dans le pays pour la construction du chemin de fer avaient allumé chez tous une soif, une fièvre de devenir riches. En très peu de temps, de grosses fortunes avaient été réalisées: la tromperie, les faux, le vol éhonté étaient à l'ordre du jour, et le bon plaisir des fonctionnaires, qui se donne déjà libre carrière en Russie et en Sibérie, y régnait en souverain maître et ne contribuait pas peu à la démoralisation publique. L'eau-de-vie et le jeu étaient les seules et uniques distractions. Sur une population de plusieurs milliers d'habitants, il n'y avait pas une seule école pour les enfants qui n'étaient pas fils de cosaques, et pourtant ils constituaient l'immense majorité. Lorsque les besoins du service me mettaient en relations forcées avec la « société » locale, je sentais bien que j'étais dans un monde tout à fait étranger pour moi. Je compris alors,

pour la première fois, le sens profond de ces paroles : « J'ai été abêti par le milieu. » Il est absolument impossible à un homme jeune et intelligent, plongé dans une pareille atmosphère, de ne pas devenir un nocœur ou un joueur effréné.

A Stretjensk, j'avais plus de liberté de mouvements qu'à Kara, et je pouvais faire des fugues qui dureraient plus longtemps. Pendant les deux dernières années que j'y ai passées, j'ai parcouru le pays dans tous les sens. Au cours de ces excursions, j'ai appris à connaître les mœurs et les besoins locaux, et je me suis renseigné sur la vie sibérienne bien mieux que je n'avais pu le faire jusque-là par mes lectures.

Pendant un long voyage que j'accomplis au printemps de 1899, je me rencontrai avec un de mes coreligionnaires politiques, qui avait été envoyé là-bas par voie administrative. C'était le premier Social-Démocrate récemment arrivé de Russie que je voyais. On peut s'imaginer la joie que me procura cette rencontre. Nous causâmes presque toute une nuit. J'appris par lui le développement considérable que le mouvement ouvrier avait pris en Russie, pendant les dix dernières années, et quels rapides progrès les idées sociales démocratiques faisaient chez nous. Je fus surtout frappé de ce qu'il me dit au sujet de l'agitation qui régnait dans les masses profondes des travailleurs juifs des provinces de l'ouest.

Ce qu'il me raconta ne fit que redoubler en moi le désir de rentrer dans mes foyers. Ce désir, je l'avais jusque-là refoulé en moi-même, et il sommeillait au plus profond de mon âme. Maintenant il éclatait de nouveau. Mais comment le réaliser? Le problème était difficile à résoudre. Il y avait quatorze ans que j'étais en Sibérie, et, depuis mon arrestation à Fribourg, quinze années s'étaient écoulées. D'après les termes des manifestes, je pouvais être renvoyé chez moi au bout de sept années, et des circonstances favorables pouvaient encore abrégé ce délai. Mais qui pouvait me garantir que je serais encore vivant à cette époque et que j'aurais, de par la loi, le droit de retourner en Russie? La vie à Stretjensk m'était devenue intolérable, et je résolus d'aller plus à l'est, à Blagowestchensk, ville située sur les bords de l'Amour. Après de nombreuses démarches, j'obtins l'autorisation de me déplacer, et, à l'automne 1899, je me rendis dans cette ville, relativement assez importante.

A Blagowestchensk, je me tirai d'affaire mieux qu'à Stretjensk. Je trouvai à m'occuper dans un des journaux qui y paraissaient, et ce travail était certainement plus intéressant que la rédaction des avis et circulaires de tous genres, qui constituait là-bas ma besogne. La société m'y plaisait aussi davantage, car je fréquentais là nombre de gens instruits et, en outre, quantité d'exilés politiques. La ville avait des écoles, une bibliothèque publique, un théâtre, le téléphone; en un mot, Blagowestchensk, au point de vue de la culture intellectuelle, n'était nullement en retard sur certaines grandes villes correspondantes de la Russie d'Europe.

\*  
\* \*

Juste au moment où je m'y trouvais, il fut beaucoup parlé de Blagowestchensk à propos du massacre de plusieurs milliers de Chinois pacifiques. J'étais arrivé un an environ auparavant. Je fus le témoin involontaire de cette boucherie au sujet de laquelle le gouvernement russe a envoyé dans tout l'univers des détails mensongers. Au nom de la vérité, je vais raconter ici ce que je sais par ma propre expérience et en qualité de témoin oculaire.

D'abord, quelques mots sur Blagowestchensk. Elle est la capitale ou, pour mieux dire, presque la seule ville de l'immense bassin de l'Amour, dont l'étendue dépasse celle de plusieurs grands états européens réunis. Elle est située dans une plaine, sur la rive gauche de l'Amour, qui marque, sur un très long espace, les frontières des empires russe et chinois. Avant la campagne de Chine, la population était de 38,000 habitants. La plus grande partie des maisons sont en bois. La ville n'est pas fortifiée.

Sur la rive droite de l'Amour, juste en face, se trouvait, avant le commencement des opérations militaires, la ville chinoise de Sakalin. Chinois et Russes se livraient à un perpétuel trafic d'une rive à l'autre, en été sur des barques, en hiver sur la glace; car Chinois et Mandchouriens étaient pour les habitants de Blagowestchensk les principaux pourvoyeurs d'approvisionnement, notamment en légumes et en viande. Jusqu'au printemps de 1900, les relations avaient été très cordiales des deux côtés; mais, après le meurtre du ministre allemand Von Kettler et l'annonce de la mobilisation de l'armée sibé-

rienne par le gouvernement russe, le 24 juin, la contrainte et l'inquiétude commencèrent à régner.

Sur la rive chinoise, à Sakalin, on procédait tous les soirs à des exercices militaires. On sonnait la retraite et l'air retentissait de coups de canons, chose qui n'avait jamais eu lieu auparavant.

Aux demandes des autorités russes au sujet de tout ce fracas, les Chinois répondirent que tout près de Sakalin, un petit détachement était campé pour l'été. Cette explication rassura pleinement l'administration de Blagowestchensk, mais pas tout à fait les habitants. Beaucoup disaient que ce n'était pas pour rien que les Chinois faisaient l'exercice du canon; en outre, on constatait, au moyen de longues-vues, que des travaux de terrassement étaient exécutés aux environs de la localité. A tous les rapports que ces personnes avaient adressés au gouverneur militaire du territoire de l'Amour, le lieutenant général N. K. Gribsky répondit que c'étaient là des détails sans importance et qu'il ne fallait point s'en préoccuper.

A cette époque, il n'y avait que peu de militaires à Blagowestchensk : deux ou trois régiments d'infanterie, un régiment de cosaques et une brigade d'artillerie. Mais le 11 juillet, à la suite d'un ordre du gouverneur général Grodekoff, presque toute la garnison fut expédiée à Khabarowsk, en aval de l'Amour. Il ne resta plus, pour protéger la ville qu'une compagnie de soldats, cent cosaques et deux canons, dont l'un se montra par la suite absolument hors d'usage. Il y avait bien dans la ville environ deux mille réservistes qui avaient été appelés sous les armes lorsque la mobilisation fut proclamée; mais, par suite du manque total d'armes et de munitions dont la ville n'avait pas été approvisionnée à temps, on ne sait pas pourquoi, ces réservistes ne pouvaient être d'aucun secours.

Le départ de la garnison sur un grand nombre de barques et de bateaux à vapeur s'était accompli en grande pompe, au milieu d'un immense concours de population. Cette circonstance n'avait point échappé aux Chinois de Sakalin, qui eurent ainsi la preuve que Blagowestchensk restait absolument dépourvue de toute défense.

A trente verstes en aval de l'Amour, se trouve la petite ville chinoise d'Aigun. Lorsque, le 12 juillet, les troupes russes se trouvèrent devant cette localité, les Chinois ne firent aucune opposition; ils laissèrent passer les bateaux,

mais ils ouvrirent le feu sur le dernier vapeur où se trouvaient les munitions, et le forcèrent à rétrograder jusqu'à Blagowestchensk, ainsi que le lieutenant-colonel Kohlschmidt, commissaire de frontières, et des mécaniciens qui se trouvaient à bord.

Le bruit de l'incident d'Aigun se répandit bien vite dans Blagowestchensk, le soir du 13 juillet, et jeta une grosse inquiétude parmi la population. Les autorités semblèrent aussi commencer à s'alarmer.

Le 14 juillet, au matin, une réunion extraordinaire de l'assemblée communale eut lieu sur l'ordre du gouverneur militaire, lieutenant général Gribsky. A cette assemblée ne prirent pas seulement part tous les délégués municipaux, mais encore un grand nombre d'habitants en vue, divers fonctionnaires, des directeurs de banque et autres; celui qui a écrit ces lignes se rendit aussi à l'hôtel de ville en qualité de reporter. Le colonel Orfenoff prit la parole au nom du gouvernement, et, après qu'il eut fait connaître les faibles moyens dont disposaient les autorités militaires, il proposa à l'assemblée de prendre elle-même l'initiative d'organiser la défense en cas d'attaque de la part des Chinois. Bien que l'on sût qu'après le départ de la garnison il ne restait guère plus de militaires dans la ville, on ne soupçonnait pas que le nombre en fût aussi restreint. L'aveu sincère du colonel Orfenoff frappa la plupart des membres présents et en effraya un grand nombre d'autres. Quelques-uns devinrent pâles, leurs visages s'allongèrent; la voix des conseillers appelés à prendre la parole tremblait d'émotion; on se demandait ce qu'il fallait faire, et on conclut, après une brève discussion, qu'il fallait faire appel aux volontaires. La ville fut aussitôt divisée en un certain nombre de secteurs militaires, et chaque secteur eut à sa tête un administrateur et deux adjoints. Quelques délégués municipaux furent envoyés au gouverneur militaire pour lui faire part de la décision qui venait d'être prise et pour s'entendre avec lui sur la situation.

Ainsi que je l'ai appris plus tard par des personnalités qui avaient vu le général Gribsky, celui-ci remercia l'administration communale pour l'empressement qu'elle mettait à organiser la défense de la ville, et il rassura les représentants au sujet des dangers qui pouvaient les menacer du côté de la Chine. Puis, lorsque ceux-ci demandèrent au gouverneur s'il ne jugeait pas nécessaire de

prendre certaines mesures de précaution à l'égard des Chinois qui habitaient en grand nombre dans la ville même et dans les environs, le général déclara qu'il considérait toutes les mesures exceptionnelles comme superflues, car la guerre entre la Chine et la Russie n'était pas encore déclarée. Il leur apprit, en outre, que les représentants des Célestes domiciliés dans la ville étaient allés le trouver et lui avaient également demandé s'il ne vaudrait pas mieux que tous leurs nationaux quittassent l'empire russe. Là-dessus, il avait fait savoir aux Chinois qu'ils pouvaient sans nulle crainte rester dans la ville, car ils se trouvaient dans le grand empire des Russies, où l'administration ne permettrait jamais qu'on molestât des étrangers pacifiques. Comme conclusion, le général déclara qu'il partirait en personne, le même jour, pour Aigun avec la compagnie de soldats et les cent cosaques qui restaient encore dans la ville afin de purger la localité des Boxers qui s'y trouvaient, pour s'en rendre maître en même temps, et pour assurer ainsi aux bateaux russes la libre navigation de l'Amour. Mais il ne put pas réaliser ce plan, car les hostilités des Chinois à l'égard des habitants de Blagowestchensk commencèrent beaucoup plus tôt qu'on ne s'y attendait.

Le soir même, vers huit heures, comme un public nombreux se pressait de toutes parts à la maison communale pour faire inscrire son nom sur le registre des enrôlements volontaires, les détonations de fusils et de canons retentirent tout d'un coup sur la rive chinoise, et, des fenêtres de l'hôtel de ville, où je me trouvais alors, on aperçut une immense foule qui venait du fleuve en courant et qui criait :

— Les Chinois tirent! les Chinois nous attaquent!

Les volontaires qui se trouvaient, à ce moment-là, à l'hôtel de ville, crurent réellement, en entendant ces cris, que les Chinois attaquaient à l'instant même la ville, qui était absolument sans défense. Une panique indescriptible s'ensuivit. Les uns se précipitaient à travers les rues; d'autres, en criant: «Aux Armes! Donnez-nous des armes!» se ruèrent sur le magasin de l'hôtel de ville où l'on avait, à tout hasard, réuni quelques centaines de vieux fusils. Mais cela fut tout à fait insuffisant pour armer tous les volontaires. Le reste de la foule, presque toute composée de la partie la plus pauvre de la population, se précipita vers les boutiques des particuliers qui,

comme c'était dimanche, étaient toutes fermées, et s'empara de toutes les armes qui lui tombèrent sous la main.

La ville était en pleine panique.

Un grand nombre d'habitants entassaient à la hâte tous les objets de valeur qui étaient en leur possession et s'enfuyaient à pied ou à cheval pour aller demander un refuge à des parents ou à des amis qui habitaient à une grande distance du fleuve et dans des maisons de pierre, où le danger des bombes et des balles était moins grand. La pensée que si les Chinois pénétraient dans la ville sans défense, ils la livreraient aux flammes et se laisseraient aller à toutes sorte de cruautés sur les habitants, semait partout le désespoir et l'épouvante.

Il n'eut pas été difficile, en effet, pour une armée quelque peu disciplinée, de détruire en quelques heures Blagowestchensk. Mais, par bonheur pour la population, les Chinois se montrèrent très mauvais tireurs. La plupart de leurs projectiles n'atteignaient point la ville et tombaient dans l'Amour, ou bien ils ne faisaient pas explosion; c'est pourquoi, pendant toute la durée du bombardement, il n'y eut que de quinze à vingt personnes tuées ou blessées.

Le second jour du siège, Blagowestchensk offrait un lamentable spectacle : les fenêtres, les portes et les barrières, tout était solidement fermé; on ne voyait, dans la rue, que de très rares passants; celui qui se hasardait en public rasait les maisons pour ne point être atteint par quelque balle perdue et s'empressait de chercher un abri; les affaires étaient totalement suspendues dans les divers établissements.

Dès les premiers jours, on avait constitué une garnison avec les compagnies de volontaires. Le long de l'Amour, sur une étendue de plusieurs verstes, on avait pendant la nuit creusé des tranchées où des volontaires de toutes les classes et de tout âge s'étaient abrités pour observer les mouvements des Chinois sur la rive opposée et pour rendre impossible toute attaque par surprise. Mais certaines gens virent pour la ville un danger ailleurs que sur la rive opposée de l'Amour, c'est-à-dire dans la population même.

\*  
\* \*

Dans la ville et dans ses environs vivaient depuis longtemps des Chinois et des Mandchouriens, gros commerçants, petits marchands, domestiques, journaliers. Dans la partie extérieure de Blagowestchensk, on leur avait assigné un quartier spécial, où toutes les maisons avaient gardé leur caractère national, et qui portait pour cette raison le nom de « quartier chinois ». Un grand nombre de ces Chinois et Mandchouriens vivaient amicalement parmi nous depuis des dizaines d'années, et rendaient de réels services à la population par leur travail.

D'un zèle extraordinaire, très modérés dans leurs besoins, ces étrangers n'avaient pas commis le moindre délit ou la moindre infraction. La probité et la conscience étaient les traits dominants de leur caractère, et dans les plus grands établissements, dans de nombreuses maisons de commerce, dans certaines entreprises publiques aussi bien que dans les maisons privées, on les utilisait comme employés ou comme domestiques, et on avait en eux la plus grande confiance. Dans plusieurs familles russes, les jeunes Chinois qui remplissaient les fonctions de domestiques étaient presque aimés comme des parents. Dans bien des endroits, on leur enseignait le russe, et ils se montraient extraordinairement appliqués à cette étude; ils s'exerçaient souvent à lire et à écrire jusqu'à minuit, et ils faisaient de très rapides progrès.

Mais dans les milieux de la population qui n'étaient pas cultivés, les Chinois jouissaient de très peu de sympathie. Le peuple voyait surtout en eux les représentants d'une race étrangère, qui s'obstinaient à ne pas se mêler aux Russes; on sait, en effet, que, sauf de très rares exceptions, plutôt apparentes que réelles, les Chinois ne changent jamais leurs coutumes et leur manière de vivre. En outre, les travailleurs russes les tenaient pour de redoutables concurrents. On se disait partout que, s'il n'y avait pas eu de Chinois le long de l'Amour, le salaire des ouvriers russes aurait été beaucoup plus élevé. Il est, en effet, à constater que de nombreux produits qui étaient accessibles à tous, même aux plus pauvres, à cause de leur bon marché, devinrent énormément chers lorsque, après la guerre, la main-d'œuvre à bas prix des Chinois eut disparu.

Toutes ces causes, jointes à une brutalité naturelle, car chez tous les peuples ce même élément se retrouve, faisaient que, bien souvent, même en temps de paix et sans la moindre provocation de leur part, les Chinois étaient maltraités et molestés dans la rue par les Russes; on les poussait, on les bâtonnait, on les tirait par la natte de leurs cheveux. Bien souvent, les Chinois avaient dû se plaindre à la presse locale des mauvais traitements qui leur étaient infligés.

Les violences à leur égard redoublèrent surtout à partir de l'annonce de la mobilisation, qui eut lieu le 23 juin. Des bandes de réservistes, qui avaient été appelés au service juste au moment de la moisson, encombraient les rues de la ville. Très souvent, en état d'ivresse, ils assaillaient les Chinois qu'ils rencontraient, les assommaient sans pitié à coups de bâton, et leur criaient :

— C'est grâce à vous, tas de brutes, qu'on nous a arrachés au travail et à la famille pour nous envoyer à la mort!

Aux yeux des gens du peuple, le Chinois n'est pas un homme, mais une brute, un animal. Cela donne parfois un singulier démenti aux affirmations de nos patriotes, ayant à leur tête le prince Ouchtomski, rédacteur des *Peterburškja Wjedomosti*, qui prétendent que le peuple russe, à l'exception de tous les autres, se conduit avec douceur à l'égard des autres nations.

Toutes ces brutalités provoquèrent de la part du gouverneur une proclamation dans laquelle on menaçait de punir avec une extrême rigueur quiconque insulterait les sujets chinois pacifiques. Cette assurance de la part du représentant de la plus haute autorité locale, affirmant que les sujets chinois n'avaient rien à craindre, fit que ceux-ci et les Mandchouriens, au nombre de quelques milliers, restèrent sur place et dans les environs. Mais ils eurent bientôt à le regretter cruellement.

Dès le 14 juillet, tandis que les coups de feu retentissaient sur la rive opposée de l'Amour et que la foule terrifiée s'échappait de tous côtés, on put constater de quelle façon les Russes traitaient les Célestes qu'ils rencontraient sur leur passage. Chinois et Mandchouriens erraient à travers la ville, cherchant des abris où ils fussent en sûreté. Le soir du même jour, des meurtres furent signalés en pleine rue. Des personnes absolument dignes de foi affirmaient que les agents de la police eux-

mêmes avaient conseillé aux habitants de tuer les Chinois, au cas où ceux-ci oseraient se montrer la nuit en public. Car, disaient-ils, tous les Célestes habitant le territoire russe devaient mettre le feu à la ville pour faire cause commune avec leurs compatriotes de l'autre côté de l'Amour. On craignait aussi qu'il n'y eût parmi eux des partisans des Boxers. L'idée se fit donc jour qu'il était indispensable de prendre des mesures sérieuses contre ceux qui habitaient à Blagowestchensk et dans les environs. Les gens de sang-froid et sans passion affirmaient qu'il suffirait de laisser tranquilles les Chinois dont les patrons russes se porteraient garants. Quant aux autres, on les aurait relégués dans un endroit déterminé et soumis à une surveillance spéciale. Mais les autorités furent d'un avis différent.

Le second jour du bombardement, on put voir des cosaques et des agents de police pénétrer dans toutes les maisons et demander s'il s'y trouvait des Chinois et des Mandchouriens. Lorsque les habitants demandaient ce qu'on leur voulait, on leur répondait qu'il fallait réunir tous ces gens-là et les remettre à la police. Cela ne présageait rien de bon. Aussi beaucoup d'habitants qui avaient chez eux des Célestes les cachèrent-ils dans les caves, les greniers et dans d'autres retraites. Mais, bien souvent, des voisins apprirent la chose et la dénoncèrent à la police. C'est pourquoi les cosaques, brutaux, la bouche pleine de menaces, tirant parfois leurs sabres, exigèrent qu'on leur livrât tous ceux qui étaient cachés. Cette capture des Chinois dura plusieurs jours.

Impossible de décrire l'état d'accablement de ces malheureux lorsqu'on leur déclara qu'ils devaient se rendre à la police. Rassemblant à la hâte ce qu'ils avaient de plus précieux, le visage tordu d'angoisse, ils marchaient derrière les cosaques. Prenant congé de leurs maîtres ou des gens qui avaient voulu leur procurer un asile, ils leur confiaient à garder leur argent ou d'autres objets, les chargeaient souvent de payer de menues dettes, ou bien ils leur abandonnaient leurs maisons et leurs magasins, pleins de toutes sortes de meubles et de marchandises. Prévoyant la triste fin qui leur était réservée, quelques-uns demandaient en route :

— *Nous Kantami?* (Va-t-on nous couper le cou?)

Les malheureux ne se trompaient point, car ils furent massacrés de la façon la plus abominable. Il faudrait

remonter jusqu'au Moyen-Age, au temps de l'Inquisition et des persécutions des hérétiques, des Juifs et des Maures en Espagne, pour trouver un pendant à ces cruelles exécutions en masse.

A quelques verstes de Blagowestchensk, sur la rive gauche de l'Amour, se trouve un campement de cosaques; c'est là qu'avant le lever du soleil, sous la conduite des cosaques et des hommes de police, furent refoulés quelques milliers de Chinois, parmi lesquels des vieillards, des impotents, des malades, des femmes et des enfants. Ceux que la faiblesse ou la fatigue empêchaient d'avancer étaient percés de coups de lance par les cosaques au milieu du chemin. Un de ceux que l'on menait ainsi à l'abattoir, un fondé de pouvoirs de la grande maison chinoise Li-Wa-Tchan, se refusa à aller plus loin, et il demanda à être conduit devant le gouverneur, qui avait garanti toute sécurité aux représentants des Chinois établis sur le territoire russe; mais, pour toute réponse, il fut massacré par les cosaques. Le commissaire de police Chabanoff était présent et il n'empêcha point cet acte de sauvagerie.

Lorsqu'on eut ainsi refoulé tous ces Chinois jusque sur les bords de l'Amour, on leur donna l'ordre de se jeter à l'eau. Il n'y avait pas de bateau de l'autre côté pour faciliter la traversée, et le fleuve avait à cet endroit une largeur de cinq cents mètres et un courant très rapide. On peut s'imaginer l'effroi qui s'empara de tous ces pauvres diables qu'on acculait ainsi. Tombant sur leurs genoux, les mains levées au ciel, faisant même parfois le signe de la croix, ils pleuraient, ils suppliaient qu'on ne les fit pas mourir de la sorte; plusieurs promirent même de se convertir au christianisme et de devenir des sujets russes; mais, pour toute réponse, les bourreaux qui accomplissaient les ordres des autorités les poussaient jusqu'au fleuve à coups de crosse, avec la pointe des baïonnettes et des sabres. Ceux qui ne s'étaient point agenouillés et qui refusaient de marcher furent tués sur place. Des témoins oculaires de ces scènes atroces de carnage, qui se sont reproduites plusieurs jours de suite avant le lever du soleil, ont fait des récits qui déchirent le cœur.

C'est ainsi qu'une famille de Mandchouriens fut jetée à l'eau, le mari, la femme et deux petits enfants. Chacun des deux parents lia un enfant sur son dos et fit tous

ses efforts pour nager; mais, au bout de peu de temps, ils disparaissaient l'un et l'autre. Dans une autre famille, il y avait un enfant. La mère supplia les bourreaux et les assistants de garder la petite créature pour qu'elle pût au moins vivre, mais personne n'accueillit sa prière. Alors, elle la posa sur les bords du fleuve et se précipita elle-même à l'eau; mais elle ne tarda pas à revenir en arrière pour la reprendre, et, la tenant dans ses bras, elle se jeta dans le fleuve; mais elle revint de nouveau pour déposer l'enfant sur la rive. Les cosaques mirent fin à ce martyre en les lardant de coups de sabre. Pour ne pas compatir au supplice de cette mère et de tous les autres qui furent traités de la sorte, il faudrait être dénué de toute pitié humaine. Même le commissaire de police Chabanof raconta que le cœur lui manqua pendant toutes ces scènes de meurtre.

Quelques hommes seulement parmi les plus forts et les plus habiles nageurs parvinrent à se rapprocher de la rive chinoise, mais très peu d'entre ces derniers réussirent à se sauver. Lorsque les cosaques virent que les nageurs étaient sur le point d'atteindre la rive opposée, quelques balles bien envoyées les rejetèrent dans le fleuve. Il arriva aussi que les tirailleurs chinois, abrités derrière des épaulements de terrains, firent feu sur les nageurs soit qu'ils les prissent pour des Russes, soit qu'ils eussent gardé de la rancune contre leurs compatriotes restés sur le territoire russe, car, longtemps avant le commencement des hostilités, on leur avait, dit-on, fait sommation de rentrer dans leur patrie.

Lorsque, le 17 juillet, on vit pour la première fois de grandes quantités de cadavres flotter sur les eaux de l'Amour, il fut clair pour tous, à Blagowestchensk, qu'on avait noyé les Chinois et les Mandchouriens désarmés, à qui le gouvernement avait donné lui-même le conseil de ne pas retourner en Chine, se portant garant de leur sécurité. Et à peine deux jours après, le général Gribsky avait lui-même trahi sa promesse en donnant de vive voix l'ordre d'expédier dans leur pays les sujets chinois.

Une grande indignation régna parmi les gens honnêtes et indépendants lorsqu'ils apprirent de quelle façon cette « expédition » avait été conduite. Plus d'un raconta avec des larmes dans les yeux et un tremblement par tout le corps avec quelle cruauté ces innocents et pacifiques Chinois avaient été traités. On aurait voulu faire entendre

cette protestation, donner un libre cours à sa colère. Mais cela était-il possible chez nous, en Russie? En outre, le jour même de la grande noyade, le 17 juillet, l'état de guerre avait été proclamé à Blagowestchensk et sur tout le territoire de l'Amour. Par conséquent, quiconque aurait osé élever une protestation aurait été traduit devant un tribunal militaire. Ceux qui avaient quelque pitié pour les Chinois et les Mandchouriens essayèrent du moins d'empêcher une reprise de ce régime de terreur. On cite quelques cas de personnes chez qui des Chinois et des Mandchouriens habitaient ou étaient en service, et qui se sont rendues auprès des autorités locales, les suppliant de laisser chez eux et sous leur propre garantie ces réfugiés. Ceux qui avaient de hautes protections réussirent quelquefois, après toutes sortes d'humiliantes démarches, à sauver celui-ci ou celui-là; mais ces cas furent très rares. Presque tous ceux qui furent sauvés de cette façon restèrent, pendant toute la durée du siège, sous la surveillance de la police. Ce fut grâce à des démarches de ce genre que le riche et important négociant Yun-Dha-San, qui, avant le commencement du bombardement s'était rendu auprès du gouverneur en qualité de représentant des Chinois, dut de conserver la vie. On dit qu'il ne fut sauvé qu'à grand renfort d'argent qu'il distribua à la police et à différents personnages qui s'étaient entremis. Ce Chinois éduqué à l'européenne, qui parlait le russe et le français et qui était en relations avec la meilleure société de la ville, avait, pendant les dix-huit jours de son arrestation, eu à subir des tourments et des vexations de toutes sortes. Il raconta que, s'il avait pu prévoir ce qui était arrivé, il aurait mieux aimé chercher la mort dans les flots.

Une dame bien connue de la ville, M<sup>me</sup> Makejewa, s'adressa au gouverneur, qu'elle connaissait personnellement; elle le supplia de lui laisser un jeune domestique chinois qui, depuis cinq ans, habitait sa maison. Ce jeune garçon avait donné toutes sortes de preuves de dévouement à la famille. Si quelqu'un était malade, il le soignait avec les plus délicates attentions et il veillait des nuits entières à son chevet. Lorsque le général apprit que M<sup>me</sup> Makejewa s'intéressait à un Chinois, il s'écria :

— Un Chinois, voilà ce que nous faisons d'eux!

Et il fit avec la main le geste de couper le cou. Mais comme la dame insistait et affirmait que, depuis long-

temps, le jeune homme avait manifesté son désir de se convertir au christianisme, le gouverneur lui répondit :

— Je ne m'occupe ni de l'arrestation ni de la mise en liberté des Chinois; cela ne me regarde pas.

Par cette déclaration, le général Gribsky cherchait à rejeter sur ses subordonnés, le chef de la police Batarewitch, et celui du bureau militaire, le colonel Wolkowinsky, toute la responsabilité des massacres accomplis.

La même dame reçut un accueil analogue auprès de l'archiprêtre, qui était la plus haute autorité ecclésiastique de l'endroit. Lorsque M<sup>me</sup> Makejewa l'implora à genoux de consentir au baptême du Chinois, ce pasteur, qui ne brillait pas par la charité chrétienne, lui déclara sèchement qu'elle ne devait point s'entremettre en faveur d'un Chinois, et il conclut en lui disant de se rendre auprès des autorités locales, de qui dépendait l'acceptation de la demande. Ainsi, les autorités spirituelles et temporelles se renvoyaient de l'une à l'autre la pauvre suppliante. Enfin, après des démarches infinies, M<sup>me</sup> Makejewa réussit à sauver son protégé. Mais peu de gens autour d'elle mirent la même ténacité à défendre les malheureux. Je ne connais que quatre cas où des Russes réussirent à sauver, dans les mêmes conditions, des Chinois qui étaient leurs domestiques ou leurs locataires, bien que j'eusse interrogé des quantités de personnes sur ce sujet. Quant aux Chinois et aux Mandchouriens, qui, au nombre de plusieurs milliers, habitaient le quartier qui leur était réservé, ils ne trouvèrent aucun protecteur et ils furent tous noyés ou taillés en pièces.

Non seulement les autorités locales et ecclésiastiques, mais encore de nombreuses personnes appartenant à des milieux cultivés, médecins, avocats, juges, trouvèrent que cette façon de traiter des Chinois pacifiques et désarmés avait sa raison d'être, qu'elle était inévitable.

— Autrement, disaient-ils, tous ces gens-là auraient mis le feu à nos maisons ou nous auraient coupé le cou; s'ils avaient été à notre place, ils auraient fait bien pis encore. En outre, nous n'aurons point à les nourrir au moment où le pain va nous manquer à nous-mêmes. C'eût été de la folie de renforcer nos adversaires en renvoyant tous ces Chinois dans leur pays par-dessus le fleuve.

Mais tous ces vains prétextes manquaient de fondement, car les Célestes n'offraient, en réalité, aucun danger;

quant à leur nourriture, ils étaient abondamment fournis d'approvisionnements, qui furent volés plus tard par les cosaques, la police et la population.

Pour excuser son inqualifiable et atroce conduite, la police avait répandu le bruit que dans des maisons et des magasins on avait trouvé, après le départ de leurs propriétaires, des quantités d'armes, de la poudre et même de la dynamite. Quoique ce bruit fût tout à fait mensonger, il y eut des personnes crédules, intéressées, qui surent le mettre à profit. La vérité, c'est que cet anéantissement total des Chinois fut surtout provoqué par la rapacité de ceux qui avaient intérêt à les détruire. Comme un grand nombre de Russes étaient leurs débiteurs, la suppression des créanciers fut pour eux une excellente manière de liquider leurs dettes. Déjà, bien avant l'arrestation des victimes, les cosaques et les policiers leur avaient dérobé leur argent, leurs objets de valeur, pillé leurs maisons et leurs magasins, et ils s'étaient ainsi procuré un riche butin. Des personnes tout à fait dignes de foi assurent que plusieurs de ces « protecteurs de l'ordre », et non des moindres, appartenant aux plus hautes classes des fonctionnaires se sont fait ainsi d'importants revenus. A Blagowestchensk, on disait tout haut combien tel ou tel policier, représentant de l'autorité locale supérieure, avait touché pour son compte après le massacre.

J'aurais encore bien des choses à dire si je voulais raconter les procédés employés par « d'honorables » commerçants pour se procurer des marchandises gratis. Qu'il me suffise de citer quelques faits caractéristiques.

Un richard, du nom de Bujanoff, propriétaire d'un grand moulin à vapeur, dans lequel les Chinois avaient loué le grenier pour en faire un entrepôt, profita de la noyade générale de ses locataires pour faire construire un tambour en planches qui reliait cet entrepôt à la maison voisine et le vider ainsi de toutes les marchandises qu'il contenait sans s'exposer aux regards des curieux. Un autre propriétaire, qui portait également le même nom de Bujanoff, fit creuser un conduit souterrain entre son appartement et la boutique d'un Chinois situé dans la même maison, et il déménagea ainsi tout ce qui se trouvait dans la boutique du noyé. Un troisième, un négociant, du nom de Prikatschikoff, fit tout simplement transporter chez lui à une assez grande distance, par des char-

rèttles et à travers des ruelles détournées, tout ce qu'il put rassembler dans le magasin d'un Chinois. Ces deux derniers cas furent déférés au jury de Blagowestchensk et les deux coupables punis. Mais on ne découvrit point l'immense quantité de pillages semblables, parce que la police et les autorités avaient tout intérêt à faire la silence là-dessus. Après le massacre des Chinois, la police avait eu à sa garde leurs propriétés, en attendant la nomination de curateurs. Ce fut là, pour elle, la source d'importants revenus. Mais quiconque connaît l'honnêteté de notre police et le fait qu'il y avait à Blagowestchensk quelques centaines de magasins et d'entrepôts, contenant pour plusieurs millions de marchandises, pourra se faire une idée du résultat qui s'ensuivit.

Lorsque les opérations de guerre furent terminées, les employés de la police vendirent les marchandises argent comptant, et souvent pour des sommes supérieures à leur valeur, aux parents qui se présentèrent comme héritiers. Ceux-ci étaient reconnus comme tels, non point d'après l'authenticité des pièces qu'ils présentaient, mais uniquement d'après les sommes qu'ils offraient. Outre cela, certains fonctionnaires avaient tout simplement fait transporter chez eux quantité d'objets confiés à leur garde. Ce fut le cas du Pristaw Chabanoff, surpris par le juge de paix qui avait été nommé curateur des biens d'un Chinois, et qui remplissait en même temps les fonctions de juge de paix. On l'avait pris sur le fait au moment où il faisait enlever sur plusieurs charrettes des marchandises d'un entrepôt où elles étaient entassées. Quoique cet incident eût soulevé une grosse émotion dans la ville et eût été déféré à la justice, non seulement le procès n'eut pas de suites, mais cet honnête fonctionnaire ne fut même pas révoqué. Pour tous les habitants de Blagowestchensk, il était clair que le gouverneur avait favorisé le pillage des propriétés chinoises, et beaucoup étaient convaincus qu'il avait reçu, lui aussi, une part du butin, et non la moindre. Pour mon compte, je crois que cette affirmation est assez justifiée.

Quoi qu'il en soit, après les hésitations que l'administration mit à nommer des curateurs choisis parmi la population russe, lorsque les héritiers se présentèrent, ils ne trouvèrent plus qu'un tas de restes sans valeur.

\*  
\* \*

Pendant plusieurs jours, l'Amour roula les cadavres des noyés. Ils étaient entraînés par le courant, tantôt par grandes quantités, tantôt deux à deux, liés l'un à l'autre par les nattes des cheveux. Ils étaient si nombreux qu'il était impossible de les compter. Pendant tout ce temps, il n'y eut pas un seul mot sur le sinistre événement dans les deux journaux de la ville. Ce ne fut que le quatrième ou cinquième jour que parut dans la *Province de l'Amour* un article indigné sur les traitements barbares dont les Chinois avaient été les victimes; cet article fut reproduit par la presse des grandes villes, et c'est ainsi que le monde civilisé apprit le massacre de milliers d'innocents.

L'autre journal de la localité, la *Gazette de l'Amour*, rédigée par un certain A. B. Kirchner, se borna à dire « qu'on avait expulsé des Chinois domiciliés dans la province et qu'on leur avait proposé de les transporter de l'autre côté du fleuve ». C'est ainsi que, dans une gazette officielle et dévouée à l'autorité, on racontait le fait d'avoir jeté à l'eau à coups de crosse, à la pointe des sabres et des baïonnettes, des milliers de gens sans armes, des malades, des infirmes, des femmes et des enfants!

Comme le racontèrent les télégrammes des agences gouvernementales, Grodokoff, le gouverneur général de la province de l'Amour, avait adressé à l'état-major général de Pétersbourg des avis dans lesquels il était dit que « les Chinois avaient jeté leurs morts et leurs blessés dans le fleuve et qu'on avait compté une quarantaine de cadavres ». Voilà comment on écrit chez nous l'histoire. Les fonctionnaires russes racontèrent avec la même véracité les faits de guerre de la campagne russo-chinoise. Ils parlaient de batailles qui n'avaient jamais eu lieu, des nombreuses armées chinoises qu'ils avaient, disaient-ils, détruites, lorsqu'en réalité les généraux russes n'avaient trouvé devant eux que des femmes et des enfants. On fit longtemps des gorges chaudes dans la province de l'Amour sur l'affaire du colonel Kanonovitch, qui annonça qu'à Pjataja-Padi, il avait battu à plate couture une importante armée chinoise, exploit pour lequel il avait reçu un ordre militaire. On apprit plus tard que, dans cette localité, Kanonovitch n'avait rencontré que deux femmes japonaises.

Mais revenons aux événements de Blagowestchensk.

Il n'y avait pas de doute que non seulement la noyade des Chinois ne s'était pas accomplie à l'insu du gouverneur général militaire Gribsky, mais encore qu'elle avait eu lieu d'après ses ordres formels. Pour éloigner de lui tout soupçon, et pour se préparer une justification, à tout hasard, il publia, quelques jours après l'exécution en masse, un avis dans lequel il disait que, « d'après les bruits qui lui étaient parvenus de faits de violence et de meurtres exercés sur des Chinois sans armes, ces crimes avaient été commis par quelques habitants de la ville, par des paysans des villages voisins et des cosaques. Quoique ces malheurs eussent été provoqués par l'infidélité des Chinois qui, les premiers, avaient ouvert les hostilités contre les Russes, tout acte de violence contre des individus désarmés serait, à l'avenir sévèrement réprimé. » Et, en même temps que cet avis, le général Gribsky, aussitôt après la prise de Sakalin par les Russes, en publia un second dans lequel, en qualité de chef de l'armée des cosaques, il ordonnait à ceux-ci de se rendre sur la rive opposée et d'y détruire les « bandes chinoises »; en d'autres termes, il ordonnait aux cosaques de massacrer les Chinois pacifiques qui étaient restés sur place après le départ des troupes. Car, après la prise de Sakalin, il n'y avait plus de bandes chinoises sur la rive droite de l'Amour.

Le général Gribsky alla même si loin dans son hypocrisie qu'il fit ouvrir une instruction sur « les faits de violence et les meurtres de sujets chinois pacifiques ». Mais comme, au cours de l'instruction, on avait pu constater que les noyades et les meurtres s'étaient accomplis sur l'ordre verbal du gouverneur, on ne parvint, naturellement, à rien découvrir de précis. Ainsi, quelques mois après, le général Gribsky déclara que, d'après les procès-verbaux de l'enquête qui lui avaient été soumis, il avait pu établir certaines causes des événements, et que l'une de ces causes était surtout le manque d'entente entre les fonctionnaires qui avaient été chargés par lui de s'occuper de certaines affaires. Cette déclaration reproduisait presque mot pour mot celle que fit le tsar Nicolas II lorsque, après la catastrophe de la plaine de Chodinski, il déclara qu'il fallait l'attribuer au manque de netteté des dispositions prises par les fonctionnaires. Le général Gribsky semblait ainsi vouloir dire que si, au cours de certains grands faits, tels que le couronnement du tsar,

des morts en masse n'avaient pas pu être évitées, on ne pouvait rendre personne responsable du meurtre de « quelques Chinois » pendant le siège de Blagowestchensk. Personne, parmi les fonctionnaires et les agents de police, ne fut donc poursuivi pour le massacre et la noyade des Célestes : le général Gribsky et tous ses subordonnés restèrent à leur poste. Et, cependant, il fut établi que certains hauts fonctionnaires avaient envoyé directement l'ordre écrit de détruire les Chinois dans la province de l'Amour; c'est pourquoi les massacres, soit en masse, soit en particulier, avaient été accomplis par des paysans dans de nombreux villages, et par les cosaques dans les endroits où ceux-ci étaient campés. Parmi les personnages connus pour avoir donné ces ordres à leurs subordonnés, certains sont restés fameux dans la province de l'Amour, ce sont le colonel des cosaques Volkovinsky, le capitaine Tuslukoff et le Pristaw Volkoff.



D'après le traité d'Aigun, qui fut conclu en 1858 entre le comte Mourawieff-Amourski et les représentants du gouvernement chinois, toute la région située sur la rive gauche de l'Amour passa entre les mains de la Russie. Une petite langue de terre de ce territoire, située sur le fleuve Seja, auprès de son embouchure dans l'Amour et non loin de Blagowestchensk, fut exclusivement habitée par des Mandchouriens. Cette bande de terre s'appela officiellement « le territoire des Mandchouriens sur la Seja »; depuis longtemps vivait là une population mongolique assez importante, qui ne comprenait pas moins de vingt mille habitants cantonnés dans soixante-huit villages. Quoique cette population se trouvât sur un territoire russe, elle était administrativement, d'après les termes du traité d'Aigun, sous la dépendance de la Chine; les Mandchouriens comptaient comme sujets chinois et payaient leurs impôts au gouvernement de Pékin. Ils s'occupaient spécialement de l'élevage du bétail et de l'agriculture et alimentaient Blagowestchensk de leurs produits. Ils entretenaient les relations les plus cordiales avec les Russes qui habitaient les villages voisins.

Lorsque commencèrent les opérations de guerre devant Blagowestchensk, les autorités multiplièrent les ordres de détruire tous les sujets chinois. Paysans russes

et cosaques, se conformant à la volonté des chefs, s'armèrent comme ils purent et commencèrent à massacrer les Mandchouriens, à mettre en feu leurs maisons et à piller leurs propriétés. Je n'entreprendrai pas de décrire toutes les atrocités qui furent commises sur le territoire des Mandchouriens de la Seja. Je me contenterai de dire que les soixante-huit villages furent détruits de fond en comble, et que les habitants furent en partie noyés, en partie massacrés de la façon la plus barbare, tous leurs biens pillés, et que leur bétail fut enlevé par les Russes. Quelques faits, qui ont été portés à ma connaissance, me permettront de raconter comment furent anéantis ces inoffensifs Mandchouriens.

Dans un village du nom d'Alim, quelques douzaines de Mandchouriens se cachèrent dans une maison chinoise lorsqu'ils virent approcher les paysans russes, qui avaient tout mis à feu et à sang sur leur passage. Le plus ancien Russe du village, qui menait toute l'affaire, donna immédiatement l'ordre d'incendier cette maison. Les flammes et la fumée obligèrent les malheureux réfugiés à chercher leur salut dans la fuite. Ils commencèrent à sauter l'un après l'autre par des fenêtres, mais des paysans, postés en bas, les tuèrent successivement dès qu'ils apparurent. Le plus ancien du village raconta plus tard qu'il avait, à lui tout seul, mis à mort soixante de ces « créatures ». Dans un autre endroit, une bande de paysans accula un groupe de Mandchouriens au bord d'un abîme et y précipita les pauvres diables. Les bourreaux descendirent ensuite au fond du ravin et achevèrent ceux qui donnaient encore des signes de vie.

En accomplissant ainsi, soit par les ordres de l'autorité, soit de leur propre initiative, ces actes d'une brutalité révoltante, nos paysans étaient persuadés qu'ils se conduisaient en fidèles sujets :

— Nous servons ainsi le tsar et la patrie.

C'est en ces termes d'une naïveté sauvage que de nombreux « héros » racontaient leurs exploits. Des hommes d'esprit tout à fait normal et qui, en temps de paix, auraient eu pitié même des bêtes, se changeaient ainsi, dans ces jours lamentables, en brutes sans entrailles. Voici, par exemple, quelques scènes.

Dans un village russe vivait, depuis un temps indéfini, un vieux Chinois qui exerçait le métier de berger de village. Il était l'ami de tous les paysans. Tout à coup, le

bruit se répandit qu'il fallait « tuer les Chinois »; une assemblée générale du village eut lieu, et on discuta sur ce qu'il fallait faire du berger, le seul Chinois qui habitait le village, de ce vieillard qui était sympathique à tous. Et, bien qu'il fût reconnu universellement pour un bon et brave homme, on décida qu'il fallait l'exécuter.

Lorsque les gens chez qui le malheureux habitait lui eurent fait connaître la décision populaire, celui-ci se résigna à son sort et leur demanda seulement de l'accompagner jusqu'à l'endroit où devait avoir lieu l'exécution :

— Je suis un pauvre vieux solitaire, dit-il, je n'ai ni femme ni enfants, remplacez donc ma famille et faites-moi la conduite jusqu'à la fosse, car c'est l'usage chez nous.

Ses hôtes, le mari et la femme, se rendirent à sa prière et l'accompagnèrent jusqu'à l'endroit du village où les paysans l'attendaient pour le mettre à mort.

Un autre fait que l'on m'a raconté est tout aussi édifiant : un paysan, en allant à travers champs, trouve dans une mare de sang une femme mandchourienne, qui venait d'être tuée; auprès d'elle, un tout petit enfant criait, cherchant en vain le sein de la mère. Lorsque le paysan, de retour chez lui, eut raconté cette effroyable scène, son entourage lui reprocha vivement de n'avoir pas achevé le pauvre petit être.

En des quantités d'endroits, dans les champs ou sur les bords de l'Amour, on vit pendant longtemps des cadavres mutilés. Malgré le zèle déployé par les paysans et les cosaques, tous les Chinois ne furent point massacrés; quelques-uns réussirent à s'enfuir et ils cherchèrent un refuge dans la forêt, sur les montagnes ou dans les grottes.

Environ deux semaines après, lorsque les bourreaux furent rassasiés de carnage et que les autorités cessèrent de les éperonner à ces monstruosité, les Chinois, épuisés par la faim et par les souffrances endurées, commencèrent à se montrer de nouveau dans la ville. Ces pauvres diables, qui, à cause de leurs privations, pouvaient à peine se mouvoir, joints à ceux de leurs compatriotes qui, grâce à des démarches réitérées, avaient pu être sauvés, étaient à peine une centaine. C'était là tout ce qui restait des milliers de Célestes qui habitaient auparavant Blagowestchensk ou dans les environs.

\*  
\* \*

Il était facile de prévoir le caractère de sauvagerie que prendrait la guerre, le jour où soldats et cosaques passeraient sur le territoire chinois. A peine notre armée avait-elle franchi l'Amour et pris possession du village de Sakalin, situé en face de Blagowestchensk, que tout y fut mis à feu. Deux jours durant, les lueurs de l'incendie éclairèrent, sur une étendue immense, le cours du fleuve, et, à la place de la localité prospère qui alimentait à très bas pris la population de Blagowestchensk, on ne voyait plus maintenant que des décombres et des charpentes calcinées par l'incendie.

Mais, en pénétrant dans la Mandchourie, notre armée ne se contenta point de tout livrer aux flammes; elle n'épargna rien ni personne : femmes, enfants, vieillards furent massacrés sans pitié, et des jeunes filles mineures furent lardées de coups de sabre après avoir été violées. Tels furent les hauts faits de nos « braves », ainsi que les nommait, dans un télégramme, le gouverneur général Grodekoff, et pour l'héroïsme desquels il se déclarait incapable de trouver des mots à la hauteur de son admiration! Cependant certains officiers n'ont pu s'empêcher de flétrir avec un sentiment de dégoût les instincts sanguinaires de ces héros, ou plutôt de ces brutes, dont la bravoure s'est exercée sur des femmes, des enfants et des vieillards sans armes.

La campagne vigoureuse du général Rennenkampf, à Zizikar, qui fut, comme notre presse patriotique l'affirmait, accueillie par des acclamations enthousiastes, peut être, à bon droit, comparée aux invasions des Huns et des Vandales, car une riche et populeuse contrée fut, en quelques mois, transformée en un désert vide d'hommes, où on ne voyait plus, çà et là, que des poutres calcinées, des chiens et des vautours se repaissant de la chair des cadavres.

Lorsque quelqu'un se risquait à manifester son indignation à propos de tous ces carnages, on entendait aussitôt cette réponse justificative :

— Lisez donc les actes de sauvagerie que Français, Allemands et Anglais commettent en Chine. Alors que des

peuples civilisés se comportent de la sorte, que peut-on attendre de nous, pauvres Russes qui ne sommes pas à leur hauteur?

A cela il n'y avait pas grand'chose à répondre. La race blanche, qui tire vanité de sa civilisation en face de la Chine « demi-barbare », a prouvé son état de culture intellectuelle au cours de cette guerre d'extermination. Au seuil du xx<sup>e</sup> siècle, les Européens ne se sont pas montrés moins sauvages qu'autrefois les hordes de Tamerlan et de Gengis-Khan.

---

## CHAPITRE XXXIV

## Fin du voyage autour du monde.

Le meurtre de ces milliers d'innocents avait produit sur moi et sur bon nombre d'autres personnes une impression des plus pénibles. Le séjour de Blagowestchensk était devenu tellement odieux à certains habitants qu'ils abandonnèrent la ville dès la fin du bombardement.

Je ne pouvais malheureusement pas suivre leur exemple, mais j'étais bien décidé à saisir la première occasion qui s'offrirait à moi d'aller plus loin vers l'est, car cette région éveillait depuis longtemps mon intérêt. Je voulais aller vivre dans la ville commerciale et vivante de Vladivostok et y attendre patiemment le jour où, conformément à la loi, je pourrais revenir dans mes foyers. Je croyais pouvoir obtenir le consentement de l'administration. En attendant, le désir de quitter la Sibérie m'étreignait chaque jour davantage. Je pensais aussi, bien des fois, à la possibilité d'une évasion; mais je me demandais aussitôt si c'était bien la peine de compromettre la liberté relative dont je jouissais et que j'avais chèrement achetée par seize ans de séjour dans les prisons sibériennes. Au cas où mon évasion n'aboutirait pas, il fallait m'attendre à toute la sévérité de l'administration, et j'étais à un âge où l'on ne supporte point, comme dans la jeunesse, les dures privations, car j'avais déjà, depuis longtemps, dépassé la quarantième année.

J'hésitai ainsi jusqu'au printemps de 1901. A cette époque, certaines considérations me poussèrent à prendre une décision définitive et à brûler la politesse à mes geôliers. J'étais bien décidé à m'échapper dès que la navigation reprendrait sur l'Amour. Les circonstances favorisèrent cette résolution : un de mes amis, qui avait de

nombreuses relations, me promit son aide. Nous discutâmes le plan suivant, qui était tout à fait réalisable. Je pousserais jusqu'à Khabarovsk sans me faire remarquer, puis de là jusqu'à Vladivostok, et, dans cette ville, j'attendrais l'occasion de prendre passage à bord d'un paquebot étranger, qui me conduirait au Japon. Ce projet réussit avec l'aide de mon ami. Je ne puis pas décrire toutes les particularités de mon évasion de la Sibérie, où j'étais soumis à la plus étroite surveillance de la part de la police.

Qu'il me suffise de dire que, tandis que j'étais déjà sur le bateau qui devait me mener à Khabarovsk, se trouvait également à bord l'adjoint du commissaire dans la section duquel j'étais inscrit comme soumis à la surveillance de la police. Au premier moment, je ne fus pas peu effrayé et je m'imaginai que mon plan avait été découvert. Mais, peu après, je pus me convaincre que ce fonctionnaire n'était là que pour faire ses adieux à des amis qui avaient pris le même bateau. Il ne lui vint pas à l'idée que je pusse avoir le toupet de m'évader de Blagowestchensk au nez de la police, et il crut que j'étais à bord avec les mêmes intentions que lui. Je m'arrangeai de manière à ce qu'il me perdit de vue et qu'il pût croire, au moment du départ, que j'étais retourné chez moi. J'ai trouvé sur le bateau des gens de ma connaissance, tous habitants de la ville, mais qui étaient à cent lieues de croire que je pusse quitter la Sibérie pour jamais.

Notre bateau était un remorqueur; il allait très lentement, s'arrêtait à tous les villages échelonnés sur le parcours du fleuve, et il mit cinq jours pour nous transporter à Khabarovsk. Là, j'éprouvai une des sensations les plus terribles de mon existence, car, au moment de quitter le bord, tous les voyageurs durent montrer leur passeport, et, naturellement, je n'en avais pas. Je tournai la difficulté en restant couché toute la nuit sur le bateau. Le lendemain, je me rendis chez un ami qui était venu me prendre à bord, ainsi que mes bagages, et m'offrir l'hospitalité dans sa maison. Je restai chez lui jusqu'à mon départ de Khabarovsk.

Au cours de ma fuite vers l'est, j'eus, entre autres choses, l'occasion de me renseigner sur des contrées que je n'avais pu connaître que superficiellement et qui, depuis la construction du chemin de fer, avaient pris un développement considérable. Les villages y poussaient comme des

champignons après la pluie et ils ne tardaient pas à se transformer en villes. Khabarovsk, qui n'était d'abord qu'un localité sans importance au confluent de l'Ussuri avec l'Amour, était bientôt devenu une ville qui servait de résidence au gouverneur général de la province de l'Amour. La situation de cette capitale de l'immense et riche district est très pittoresque. La ville se dresse sur un immense escarpement taillé à pic, qui s'avance comme un éperon entre les deux fleuves. Mais l'intérieur donne l'impression d'une vaste caserne; la plupart des édifices sont construits sur le type officiel, et dans les rues on ne rencontre partout que des militaires. Comme dans la plupart des villes russes, il n'y règne aucun confortable; les rues ne sont point pavées, ce qui fait qu'en temps de pluie elles deviennent impraticables. La nuit, elles ne sont que faiblement éclairées par des lampes à pétrole très espacées. Mais j'y trouvai un musée assez bien installé.

J'acceptai volontiers l'invitation d'un ami qui m'avait prié d'aller le voir à Nikolsk-Ussuriisk, qui se trouvait sur mon chemin. Cette localité avait été, depuis un an, élevée au rang de ville. Ainsi que de nombreuses autres places de la région de l'Amour, elle grouillait alors de militaires, ce qui démontrait clairement qu'on n'en avait pas tout à fait fini avec la Chine et qu'on faisait des préparatifs en vue d'une guerre avec le Japon. Comme cette contrée est près de la Chine, de la Corée et du Japon et qu'elle semble être pour l'avenir un excellent théâtre d'opérations militaires, le gouvernement russe prend ses précautions longtemps à l'avance. Et c'est ce qui fait que tout le pays offre l'aspect d'un immense camp.

Après un séjour de vingt-quatre heures à Nikolsk-Ussuriisk, je continuai ma route vers Vladivostok. C'est un port de commerce tout à fait pittoresque, qui compte environ trente mille habitants et auquel on prédit, non sans raison, un brillant avenir. Sa situation est splendide, et quant à son installation générale, elle dépasse de beaucoup non seulement les villes sibériennes, mais encore celles de Russie. Je restai trois jours à Vladivostok, en attendant le départ du prochain paquebot étranger. Enfin, tout fut prêt, et je vis arriver la dernière nuit que je passerais sur le sol sibérien. Je ne dormis presque point. A la pensée que, le lendemain matin, je me séparerais d'un pays auquel je m'étais habitué avec le temps, je fus assailli par la crainte de voir mon évvasion échouer

au dernier moment. Tant de surprises et de hasards avaient, dans ma vie, bouleversé les plans combinés à l'avance que je redoutais, et à bon droit, une issue fatale. Je n'avais naturellement pas envie d'être renvoyé quelque part dans la glaciale contrée des Yakoutes, au lieu de me rendre dans le pays qui m'attirait, et je me préparai en vue de toutes les complications possibles.

Mais tout alla pour le mieux : le lendemain, de bonne heure, j'étais sur le bateau en partance pour le Japon. Lorsqu'il eut levé l'ancre et que je ne fus plus menacé d'aucun danger, je fus envahi par une tristesse inexprimable. Il ne me semblait pas quitter un lieu d'exil et d'emprisonnement, mais pour ainsi dire une patrie qui m'était chère. C'est ainsi que l'homme s'habitue à tout, même à la domesticité et à l'esclavage. Ma tristesse était surtout motivée, en cette circonstance, par le fait que je renonçais, peut-être pour toujours, à l'espoir de rentrer dans mes foyers.

\*  
\*  
\*

C'était un jour sombre; d'épais nuages cachaient le ciel, la pluie tombait à torrents. Notre bateau roulait fortement et de nombreux passagers eurent le mal de mer; mais moi, qui jusque-là avais fort peu navigué, je fus épargné et j'en fus très heureux, car j'avais encore devant moi de longues traversées à faire. Le navire commença bientôt à longer la côte de Corée. Nous entrâmes dans deux ports de la péninsule, Gensan et Fusan, et nous restâmes vingt-quatre heures dans chacun d'eux. Je mis pied à terre avec d'autres voyageurs et je visitai les villes. Elles ressemblaient, sous bien des points de vue, à celles du Japon : c'est la même façon de construire, la même abondance de boutiques et d'échoppes. Les Japonais semblent y être l'élément dominant, et les efforts de la Russie pour les en déloger seront difficilement couronnés de succès, d'autant plus qu'ils sont absolument injustes, le Japon ayant, de par sa situation topographique, le droit d'étendre son influence morale et économique sur la Corée.

Outre les deux villes citées plus haut, j'ai aussi visité un village situé dans les environs de Gensan, et j'ai été surpris de son aspect tout à fait primitif. Il était constitué par une seule rue extraordinairement étroite et bordée de mesures aux toits de paille. Il n'y avait ni portes ni fenê-

tres, car elles étaient remplacées par des planches mobiles. La population tout entière vivait, pour ainsi dire, en pleine rue : c'est là que s'exerçaient tous les métiers, qu'on faisait la cuisine et qu'on mangeait.

Cinq jours après notre départ de Vladivostok, le navire s'arrêta dans la baie de Nagasaki. Après que les médecins eurent accompli leur visite sanitaire, je pris place dans une des nombreuses chaloupes qui s'étaient rangées contre notre bord, et je me fis conduire à un hôtel situé près de la côte. Par comparaison avec les établissements russes du même genre, celui-ci me parut bien installé, propre, à bon marché; le personnel domestique baragouinait même quelques mots de russe. A Nagasaki, il fallut me décider sur la voie que je suivrais pour rentrer en Europe. Je pouvais m'y rendre par Suez et aborder à l'un des ports occidentaux : c'eût été le chemin le plus court et aussi le moins cher. Mais je voulus profiter de l'occasion pour connaître l'Amérique du Nord; de cette façon-là, j'aurais fait, bien malgré moi, un voyage complet autour du monde. Je m'enquis du plus prochain départ de navire pour San Francisco, et on me répondit que ce serait dans neuf jours. Je résolus donc de mettre ce temps à profit pour visiter la ville.

Nagasaki est une assez grande ville qui compte un peu plus de cent mille habitants. Elle est gracieusement située sur plusieurs collines qui entourent une baie très étendue. La plupart des rues, surtout dans le quartier japonais, sont tellement étroites qu'on ne peut pas les parcourir en voiture. Les chevaux y sont remplacés par des hommes qui s'attèlent à de petites voitures à deux roues. On les appelle « Kurnei ». Ces « hommes-chevaux » sont si nombreux qu'on en trouve pour ainsi dire à la porte de chaque maison; ils forment des groupes dans les rues, devant les magasins et les hôtels. Ils font cercle autour de l'étranger qu'ils rencontrent, lui offrent leurs services, et chacun d'eux cherche à l'entraîner à soi en lui jetant quelques mots de jargon russe ou anglais.

Moyennant la modique somme de dix *sen* (environ cinq sous) pour une course, ou de vingt *sen* à l'heure, le Kurnei entraîne son client d'une colline à l'autre avec la vitesse d'un cheval. Quoique la sueur ruisselle de son front, il arrive parfois que l'Européen civilisé l'excite encore à coups de bâton ou de parapluie.

Le pauvre diable, qui travaille comme une bête de

somme, est obligé de prélever une partie de son gain, la moitié environ, pour la donner au propriétaire de la voiturette et de payer une redevance à la ville pour obtenir le droit de gagner sa vie au moyen de cette écrasante besogne. Sa nourriture se compose de riz et de poisson de qualité inférieure.

Mais revenons à la ville.

La plupart des maisons de Nagasaki sont en bois et à deux étages. Le rez-de-chaussée est généralement occupé par un magasin, un restaurant ou un atelier. Je me demande comment ces innombrables boutiques peuvent trouver des clients et quel est le secret de leur existence. Dans mes flâneries à travers les rues, je n'ai pas vu souvent un seul acheteur dans une longue ligne de magasins, et lorsque, par hasard, il s'en présentait un, il était aussitôt entouré comme un objet de curiosité.

Les maisons du quartier japonais sont contruites d'une façon merveilleusement légère et aérées comme si elles ne devaient servir que pour un séjour d'été. Dans toute la ville règne un ordre surprenant; les rues sont partout très bien pavées, soigneusement balayées et tenues propres par les occupants des maisons en bordure. Il n'y a pas la moindre poussière; l'air est merveilleusement pur et doux, et, en le respirant, on sent réellement que les poumons se dilatent. Il n'y a donc pas à s'étonner si un grand nombre de Russes et d'Anglais ont choisi Nagasaki pour y faire une cure.

Le quartier européen, qui s'aligne le long des quais, fourmille d'hôtels, de restaurants, de banques et de maisons de commerce. Les rues y sont beaucoup plus larges, les habitations plus solidement construites, avec un rez-de-chaussée en pierre; bon nombre d'entre elles sont embellies par des vérandas ou des petits jardins. La vie à Nagasaki est extraordinairement bon marché, mais elle est en même temps assez monotone, surtout pour un étranger qui ne connaît pas la langue du pays. Il n'y a pas beaucoup de choses à voir : deux ou trois temples de Bouddha, avec des statues gigantesques de Çakya-Mouni, un musée commercial renfermant des échantillons de tous les produits du pays, et les fameuses maisons de thé : voilà tout ce qui mérite de frapper l'attention du voyageur. Mais les environs sont très pittoresques. A chaque pas, on y peut admirer le travail et la patience du Japonais, qui ne laisse pas improductive la moindre

parcelle de terre; à l'exception des points rocheux et des montagnes, tout est cultivé avec le plus grand soin. Malgré l'acharnement que l'indigène met à son travail, il y a dans son existence quelque chose d'aérien et de féerique. Dans ce pays d'exception et de rêve, il semble que rien ne soit la réalité et que les tableaux se succèdent devant vos yeux comme des images d'un cinématographe; même la démarche des jeunes hommes et aussi des femmes, surtout des jeunes Japonaises, contribue à faire de vous le jouet d'une illusion.

Les progrès accomplis par le Japon dans la deuxième moitié du siècle écoulé sont certainement très remarquables; mais ils ont été singulièrement exagérés par certains Européens et surtout par les Japonais eux-mêmes. Une partie à peine de la population a bénéficié de la civilisation européenne; ce sont les gens vivant dans les ports. Non seulement la croyance, les mœurs et les usages, mais encore la façon de vivre n'ont pas varié dans les champs aussi bien que dans les villes, de ce qu'ils étaient dans les temps les plus reculés. L'honnêteté et la confiance, qui règnent partout, sont les marques vivantes de ces mœurs primitives: aujourd'hui encore, au Japon, aucune maison, aucun magasin n'est fermé pendant la nuit; personne ne détourne le bien d'autrui, et les objets trouvés par hasard sont immédiatement rendus à leur propriétaire. Mais, dans les ports de mer, l'empreinte de la civilisation européenne se fait déjà sentir, et il est à craindre que les naturels du pays n'aient bientôt la même conception que nous de l'honnêteté.

Je quittai Nagasaki à bord du gigantesque paquebot *China*, qui appartenait à une compagnie de transport américaine. J'avais pris un billet d'une classe intermédiaire entre la deuxième et la troisième et qui m'avait coûté 180 *yen*, environ 450 francs. Malgré ce prix élevé, l'installation et la nourriture étaient exécrables. On ne peut rien imaginer de pire, et pourtant ce steamer compte parmi l'un des meilleurs sur la ligne du Pacifique: les plats étaient préparés d'une façon si peu appétissante qu'on les repoussait avec dégoût. Six personnes étaient entassées dans les étroites cabines ou plutôt cahutes, sales et inconfortables, qui étaient divisées en trois compartiments. Notre carré n'avait aucun espace pour la promenade et nous dûmes passer vingt et un jours dans ces conditions lamentables.

Je profitai d'un arrêt de deux jours à Yokohama pour parcourir cette ville, ainsi que Tokio, la capitale du Japon, qui n'en est qu'à vingt-cinq minutes en chemin de fer. Je ne m'étendrai pas sur les impressions que j'en ai rapportées, car, mon séjour ayant été de très courte durée, elles ne pourraient être que superficielles.

Pendant les cinq premiers jours de ma traversée jusqu'à Yokohama, je n'ai pu converser avec aucun de mes compagnons de route, car je ne savais pas l'anglais; je fus donc en proie à un ennui profond. Mais, à partir de Yokohama, s'étaient joints à nous un Français, un Allemand et un Japonais, qui connaissait un peu l'allemand. Nous constituâmes ainsi une intéressante société internationale : des bavardages, des rires, des anecdotes occupèrent tout le temps que nous ne consacrons pas au sommeil ou à la lecture.

Le dix-septième jour, nous arrivâmes à Honolulu, capitale des îles Hawaï, où nous devons faire une escale de vingt-quatre heures. A Blagowestchensk, j'avais appris, par hasard, qu'un de mes bons amis, le D<sup>r</sup> N. Rossel, habitait dans l'une de ces îles. Lorsque nous mîmes pied à terre à Honolulu, je résolus de mettre à profit l'arrêt du navire pour aller lui faire une visite, au cas où il résiderait dans cette ville. Avec l'aide de mon compagnon de route français, j'appris le soir même que Rossel vivait bien dans une autre île, mais que, pour le moment, il se trouvait à Honolulu même. Lorsque je me présentai chez lui, il n'était pas là. Je lui laissai un billet dans lequel je lui disais qu'un de ses vieux camarades, qui faisait le voyage de Sibérie en Europe, serait très heureux de le voir, et je le priais de venir le lendemain matin à bord du *China* et de demander le « Russe ». Je fis exprès de ne point signer de mon nom, car je voulais voir s'il me reconnaîtrait : nous ne nous étions pas trouvés ensemble depuis plus de vingt ans.

Le lendemain, comme j'étais sur le pont du bateau, je vis venir à bord, tout habillé de blanc, un homme aux cheveux gris. J'allais immédiatement à lui, quoiqu'il me rappelât fort peu mon camarade d'autrefois. Lorsque j'appris qu'il cherchait le « Russe », je l'appelai par son nom et je lui demandai s'il savait qui j'étais. Il m'observa longuement, mais il ne me reconnut pas, tellement j'avais changé depuis notre dernière entrevue. Enfin, je prononçai mon nom.

— Deutsch, c'est vous! Comment êtes-vous ici? s'écria-t-il en m'étreignant dans ses bras.

Je lui racontai en quelques mots l'histoire de mon évasion et lui dis que je me rendais en Europe.

— Et voulez-vous repartir aujourd'hui même? Non, non, pas de ça! Vous resterez deux jours avec moi, puis vous viendrez vous installer dans ma ferme, à Hawaï.

Son invitation était si cordiale que je l'aurais acceptée bien volontiers, mais c'était perdre la somme de deux cents francs, représentant la traversée d'Honolulu à San Francisco. Lorsque j'eus fait part de cette pensée au D<sup>r</sup> Rossel, il s'écria :

— Quelle sottise! Il ne faut pas que cela vous retienne. Si vous êtes à court d'argent, c'est moi qui paierai la traversée.

Après une courte hésitation, je me rendis à ses pressantes instances et je le raccompagnai à terre.

\*  
\*  
\*

J'appris du D<sup>r</sup> Rossel qu'il n'était pas seulement médecin à Hawaï, mais encore membre du Sénat, et qu'il se trouvait actuellement à Honolulu pour prendre part aux délibérations de cette assemblée. Je restai donc quelques jours dans la ville, qui compte quarante mille habitants, le temps d'en admirer les merveilleuses beautés. Puis nous partîmes ensemble pour l'île de Hawaï, où M<sup>me</sup> Rossel nous attendait à la ferme, et j'y restai six semaines environ. Le D<sup>r</sup> Rossel, sa femme et ses amis, ainsi que mes lectures, m'apprirent à connaître les conditions économiques et le passé de ces îles enchantées.

La vie des premiers occupants, les Canaques, offre de nombreux détails pittoresques et parfois tragiques. Mais il me faudrait trop de place pour raconter tout ce que j'ai appris. Qu'il me suffise de dire que, par suite des procédés spéciaux de « civilisation » que les Américains ont introduits dans le pays, les aborigènes meurent avec une incroyable rapidité. Des quatre cent mille habitants sains et forts que contenait l'archipel, au moment où il fut découvert par le capitaine Cook, il n'en reste plus, après deux siècles, qu'une vingtaine de mille, et encore ceux-ci sont atteints de maladies spéciales, qui étaient inconnues avant l'arrivée des Européens. Mais les successeurs des

missionnaires de Boston, qui sont venus planter le christianisme dans ces îles bénies et qui, grâce à la viloence et à la duperie, se sont emparés des meilleures terres, tirent, tous les ans, plusieurs millions de francs des luxuriantes plantations de canne à sucre.

Mon séjour chez le D<sup>r</sup> Rossel fut des plus agréables. Nous fîmes de nombreuses excursions dans toutes les parties de l'île Hawaï pour en admirer les beautés, notamment le volcan de Kilauea. Nous visitâmes les plantations, ainsi que les cases des Canaques. Dans notre conversation, nous nous redîmes bien des fois combien était surprenante, presque miraculeuse, notre rencontre dans ces îles lointaines de l'océan Pacifique.

..

Enfin, vers les derniers jours de juillet, je repris mon voyage, et cette fois sur un bateau à voile. La traversée d'Hawaï à San Francisco ne dura pas moins de vingt-six jours.

Pendant tout le voyage, nous eûmes un temps merveilleux; mais on se fatigue, à la longue, de ces journées uniformes, aussi fus-je très heureux lorsque, le 25 août au soir, nous pénétrâmes dans le port de San Francisco.

Le D<sup>r</sup> Rossel m'avait donné des lettres pour certains amis qu'il avait dans cette ville, et, grâce à eux, je pus m'orienter à mon aise dans la capitale de la Californie. Dix jours après, lorsque j'eus tout vu et que je me sentis suffisamment reposé, je continuai ma route pour Chicago et New-York.

A Chicago, grâce à des recommandations qui m'avaient précédé, je fus reçu par deux Polonais socialistes qui avaient émigré de leur pays et qui habitaient cette ville. Leur accueil fut des plus cordiaux, mais je ne pus malheureusement rester que deux jours avec eux, sans quoi mon billet aurait été périmé. En outre, Mac Kinley, le président des Etats-Unis, avait été assassiné juste la veille de mon arrivée à Chicago. A cette occasion, les Américains avaient complètement perdu la tête et ils tombaient sur les socialistes pacifiques, qu'ils confondaient avec des anarchistes. C'est pourquoi mes amis me conseillèrent d'être très prudent pendant ma traversée de l'Amérique et de ne pas faire connaître mes opinions politiques.

A New-York, un compagnon, le D<sup>r</sup> Ingermann, m'offrit

l'hospitalité dans sa maison. Différentes raisons me décidèrent à rester quelque temps près de lui, et, quatre semaines après, je pris place à bord du steamer anglais *Satrapia*, qui devait me conduire à Liverpool.

Je ne raconterai rien de mon voyage à travers l'océan Atlantique, des treize jours que je passai à Londres, ni de Paris, où je demeurai deux semaines, car rien de particulier ne se produisit pendant ce temps-là. Sur le continent, je rencontrai partout de vieux camarades qui, pendant ces longues années de séparation, avaient beaucoup changé. Certaine ne me reconnurent pas du tout, d'autres à peine; mais tous me regardaient comme si je revenais de l'autre monde.

Au commencement de novembre, je quittai Paris pour me rendre à Zurich. C'était là le terme de mon voyage de six mois depuis Blagowestchensk. C'était là qu'habitaient mes vieux amis, la famille Axelrod, de qui j'avais été séparé pendant dix-sept ans et demi. J'arrivai chez eux le 5 novembre, après un voyage autour du monde que je n'avais certainement pas accompli d'après un plan déterminé.

— Regarde, il n'a presque pas changé! s'écria Axelrod en se retournant vers sa femme et en me montrant du doigt.

Mais ce n'était qu'une impression qu'il avait eue au premier moment où l'on se revoyait.

\* \* \*

Deux années se sont déjà écoulées depuis qu'il m'est permis de vivre dans des pays libres et d'aller de ville en ville. J'ai pu, pendant ce temps, m'instruire des conditions sociales et économiques de l'Europe occidentale. Mais ce qui m'intéressait surtout, c'étaient les événements qui avaient précédé mon installation à Zurich.

Vingt-ans sont un court espace de temps dans la vie de tout un peuple; mais, dans cet intervalle, des modifications se sont introduites en Russie, dignes de frapper même un observateur superficiel.

A l'époque de mon arrestation à Fribourg, seule la jeunesse des écoles se révoltait contre les conditions sociales et politiques qui sévissaient en Russie. Peu à peu, cette opposition même a disparu, et, vers 1890, nous voyons régner la plus abjecte réaction. Mais un mouve-

ment en sens contraire s'est produit pendant ces dernières années.

On peut évaluer à plusieurs milliers le nombre des brochures qui ont été éditées dans des imprimeries secrètes et répandues de là à travers l'immense empire russe pour exciter la révolte contre l'autocratie du tsar. Elles ont trouvé un formidable écho dans la population des grandes villes et des centres industriels. C'est en grandes masses que les travailleurs se mêlent aux étudiants pour manifester hautement dans les rues et revendiquer pour eux la liberté politique et la suppression de la tyrannie. Le tsar et ses ministres ne reculent pas devant les moyens les plus énergiques et les plus violents pour étouffer l'incendie qui menace de gagner tout le pays. La loi martiale a été proclamée dans une grande partie de l'empire; les cachots ne suffisent plus à contenir les prisonniers, et des trains entiers emmènent en Sibérie ceux qui osent protester. Mais toutes ces représailles sont impuissantes à endiguer le mouvement. Il ne fait que grandir, englober chaque jour de nouvelles classes de la population, et l'heure sonnera bientôt où l'autocratie impériale, même en Russie, ne sera plus qu'un souvenir historique. Et alors, on pourra dire, pour la première fois, que toutes les exécutions en Russie et en Sibérie n'auront point été stériles.

Des changements très importants se sont aussi accomplis, pendant ces vingt dernières années, dans de nombreux pays de l'Europe occidentale, quoiqu'ils frappent moins par contraste qu'en Russie. En Allemagne, les lois d'exception contre la démocratie sociale ont été abrogées, et cette circonstance n'a pas eu seulement une grosse influence sur une partie, mais sur la totalité du peuple allemand.

Sur un point seulement, l'Allemagne n'a fait aucun progrès : elle semble, en effet, toujours prête à se mettre au service du despotisme russe. De même que moi, qui n'avais jamais commis le moindre délit en Allemagne, j'ai été, il y a dix-huit ans, livré au gouvernement russe, un de mes compatriotes a eu le même sort dans ce pays. Tandis que je mets la dernière main à ces impressions de ma vie, l'ancien étudiant russe Kalajef a été, sans aucune raison, arrêté à Myslowitz et remis entre les mains de gendarmes russes. Le cours des années n'a, en aucune façon, modifié les procé-

dés de la police prussienne. Mais, pour l'honneur de la grande nation germanique, je dois dire qu'en dehors des feuilles reptiliennes, la presse tout entière a protesté avec indignation contre la servilité de l'Allemagne officielle à l'égard du gouvernement russe.

#### Et la France?

Là aussi de grands changements s'étaient accomplis; mais, hélas!...

Vingt ans auparavant, lors de mon dernier séjour à Paris, la jeune République, à peine guérie des blessures à elle portées par les soldats prussiens, était loin de rechercher une alliance avec la Russie.

Je me souviens comment, en 1880, la France, ayant à sa tête Gambetta, refusait fièrement à Alexandre II de lui livrer le terroriste Hartmann, arrêté à Paris sous l'inculpation d'attentat contre le tsar.

Et maintenant, la généreuse et héroïque nation est alliée au plus cruel despote; la grande République du continent soutient moralement et matériellement la pire réaction, le plus triste état de choses dans l'empire des tsars.

Sans cet appui, le gouvernement de Pétersbourg aurait dû s'écrouler depuis longtemps sous les coups de la population révoltée.

Mais les capitalistes français donnent à l'autocratie russe la possibilité d'opprimer des millions d'hommes, au moyen des gendarmes, des baïonnettes et des prisons.

C'est la France encore qui fournit au tsar les moyens nécessaires pour continuer une guerre honteuse. Mais cette aventure, sans nul doute, ouvrira les yeux à la grande nation française, qui rompra cette alliance anormale.

Alors tombera le gouvernement vénal et corrompu, et le soleil de la liberté luira sur la malheureuse Russie, rougie du sang de ses enfants.

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
CHAPITRE PREMIER. — Départ pour l'Allemagne. — Arrestation à Fribourg. — Passé révolutionnaire. . . . .	7
CHAPITRE II. — La cause de mon arrestation. — Le professeur Thud. — Ma défense. — Plan d'évasion. — Le Procureur. .	17
CHAPITRE III. — Incertitude. — Régime de la prison. — Monsieur le Procureur. — Changement de cellule. . . . .	26
CHAPITRE IV. — Visite de « ma femme ». — Plan d'évasion et délibération. — Espérances. — Le Procureur entre en jeu. — Préparatifs de voyage. . . . .	37
CHAPITRE V. — Départ pour la Russie en wagon à bestiaux. — Dans les prisons de Francfort et de Berlin. — De la frontière à Pétersbourg par Varsovie. . . . .	50
CHAPITRE VI. — La forteresse de Pierre-et-Paul. — Le Procureur mon compatriote. — Un médecin cruel. — Une connaissance fugitive. . . . .	57
CHAPITRE VII. — Une prison avec un nouveau règlement. — Un plan qui échoue. — Visite du ministre. — Secret d'État. — Un écrivain comme voisin de cellule. . . . .	66
CHAPITRE VIII. — Nouvelles craintes. — Le colonel de gendarmerie. — Enquête au sujet de l'assassinat du général Mezenzeff. — Rencontre avec Bogdanowitch. — Départ. . . . .	75
CHAPITRE IX. — Un rayon d'espérance. — Un régime inouï. — Protestations par la faim. — Notre club. — Un protecteur. .	81
CHAPITRE X. — Un officier qui fait le brave. — Mon service militaire. — Le procès. — Nouvel interrogatoire. . . . .	90
CHAPITRE XI. — La visite du ministre. — On m'habille en condamné. — La prison de Kief. . . . .	100
CHAPITRE XII. — Nouvelles connaissances. — Les conspiratrices de Romny. — Arrivée à Moscou. — Compagnons de misère. — Un capitaine au cœur ouvert. . . . .	109

CHAPITRE XIII. — Le procès « des 14 ». — Souvenirs de Vera Figner. — Nombreuses arrestations. — Agent provocateur. . . . .	118
CHAPITRE XIV. — Vénalité de l'inspecteur. — Les chaînes brisées. — Plus de fêtes rasées . . . . .	126
CHAPITRE XV. — La situation politique en Russie et les partis révolutionnaires. — Notre « Société ». — Jour de fête. — Visites interdites. — Une leçon de tact. . . . .	133
CHAPITRE XVI. — Préparatifs de départ. — Voyage en bateau sur la Volga et la Kama. — A Iekaterinburg. — En troïka. — Europe et Asie . . . . .	140
CHAPITRE XVII. — Nos réunions. — A Tioumen. — Séparation. — Sur le fleuve de Sibérie. — Une proposition effroyable. . . . .	149
CHAPITRE XVIII. — Par étapes. — Un officier qui patauge. — La chasse à l'homme. . . . .	159
CHAPITRE XIX. — La forêt primitive. — Inutile essai de fuite. — La population le long de notre route. — Le monde des criminels. — Les officiers de convois. . . . .	169
CHAPITRE XX. — De Krasnoyarsk à Irkoutsk. — Malentendu et conflit. — Les femmes martyres dans la prison d'Irkoutsk. . . . .	183
CHAPITRE XXI. — Une leçon au chef de la police. — Rencontre avec des compagnes déportées. — D'Irkoutsk à Kara. — Chaînes volées. — Encore un conflit. — Arrivée à Kara. . . . .	192
CHAPITRE XXII. — Les premiers jours de prison à Kara. — Vieilles et nouvelles connaissances. . . . .	206
CHAPITRE XXIII. — L'organisation de notre vie en commun. — Les Sirius. — Parieurs. . . . .	217
CHAPITRE XXIV. — Histoire de la prison de Kara. — Le « Chat ». — La chambrée du « Synedrion ». — Le premier printemps. . . . .	227
CHAPITRE XXV. — État d'esprit et passe-temps dans la prison. — Deux nouveaux commandants. — L'hôpital. — Résistances à main armée. . . . .	241
CHAPITRE XXVI. — Quartier des femmes. — Commencement du drame . . . . .	257
CHAPITRE XXVII. — Les « Colonistes ». — Incidents postérieurs dans la prison des femmes. . . . .	266
CHAPITRE XXVIII. — Le centenaire de la Révolution française. — Serge Bobochoff. — La fin du drame. . . . .	274

CHAPITRE XXIX. — Bruits peu rassurants. — Une visite du gouverneur général. — Renvoi de la prison. . . . .	281
CHAPITRE XXX. — Nijnaja-Kara. — Vie nouvelle. — Les voleurs d'or. . . . .	289
CHAPITRE XXXI. — Le voyage de l'héritier du trône en Sibérie. — Notre vie dans la colonie pénitentiaire. — Le cruel Pristaw. . . . .	295
CHAPITRE XXXII. — La mort du tsar. — Nouveaux manifestes. Recensement de la population. . . . .	303
CHAPITRE XXXIII. — Un monument mystérieux. — Mon départ de Kara. — La vie à Stretjensk. — Mon transfèrement à Blagowestchensk. — Massacre de Chinois. . . . .	309
CHAPITRE XXXIV. — Fin du voyage autour du monde. . . . .	334

